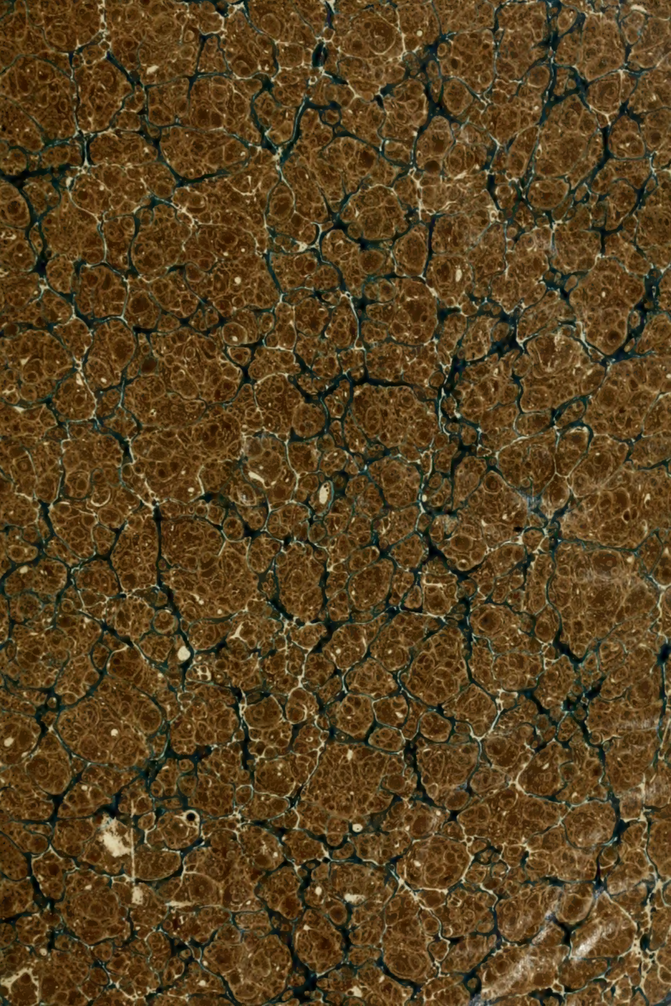

3 1761 03559 8127

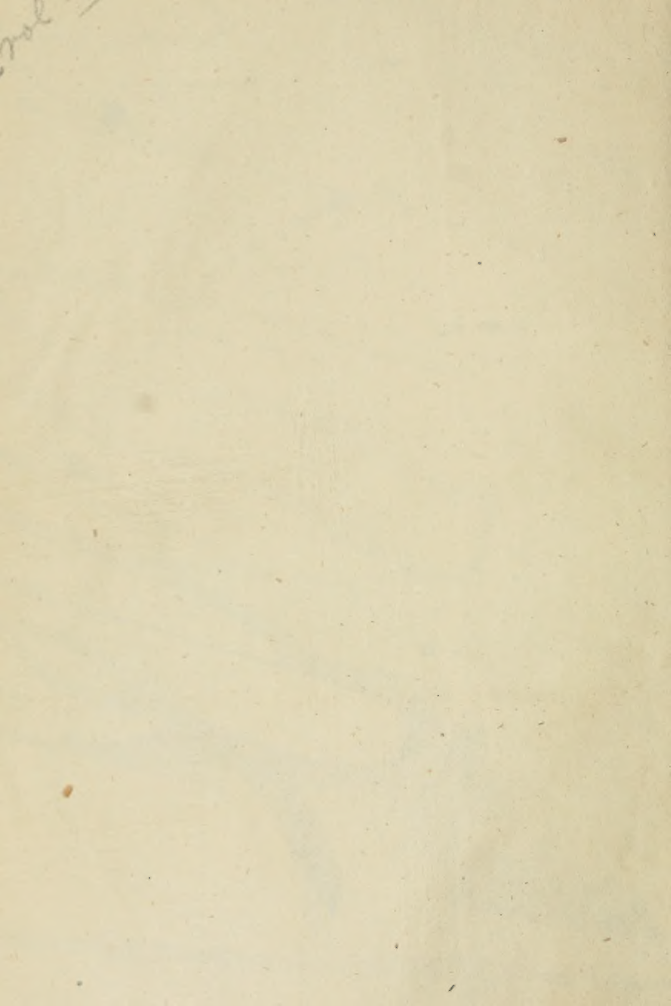


COLLECTION G.M.A.

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

An Anonymous Donor





TRADITIONS

ALLEMANDES.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

TRADITIONS
ALLEMANDES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR LES FRÈRES GRIMM,

TRADUITES

PAR M. THEIL.

I.

PARIS.
ALPHONSE LEVAVASSEUR ET Cie,
PLACE DE LA BOURSE, 8.

1838.

PT
915
G514
t.1

688619
21.11.58

INTRODUCTION.

Une des gloires de la presse politique de notre temps, Armand Carrel, notre très regrettable ami, qui était si Français, et dont la conversation résumait si souvent en traits piquans et heureusement caractéristiques des opinions dégagées de tous préjugés, disait avec une sorte d'amer dépit, quand on vantait en sa présence l'universalité scientifique des Allemands : « Laissez donc, ils savent tout ce que nous ne savons pas, et ils ne savent pas ce que nous savons. »

Si un esprit aussi judicieux s'exprimait de la sorte, c'est qu'il était grandement importuné de la métaphysique abstruse de ces doctes du vague nébuleux qui, se gourmant dans leurs ténèbres et dans l'orgueil de leur isolement méditatif, prétendent avoir le mot, la marche, la formule et le schemme de toutes choses, tandis qu'ils en sont encore à apprendre, ce qui est une

vérité rendue évidente par l'expérience des siècles, que ce monde appartient aux réalisateurs. Cette boutade antigermanique lui venait de ce que, tout préoccupé qu'il était du sort d'une société dont les intérêts exigent que l'on pense plus à elle au point de vue pratique qu'au point de vue spéculatif, il ne découvrait pas à quoi peuvent s'appliquer, comme élémens de progrès, tant d'idées obscures sorties de cerveaux pourvus à un haut degré de l'incalculable et très ataraxique faculté de songer long-temps et fortement à rien en le creusant dans tous les sens et le retournant sous toutes ses faces, pour en disserter ensuite transcendentalement avec une profondeur à perte de vue. En homme qui avait l'énergique sentiment du but et de la ligne droite, il ne prisait que médiocrement ces intelligences qui ne procèdent que par mouvemens encycliques autour d'un point indéterminé dans l'espace ou d'un objet mal aperçu et mal compris. Mais il y avait des travaux de l'Allemagne qu'il appréciait : c'étaient tous ceux dont les auteurs n'ont pas eu besoin pour prouver leur supériorité ou leur mérite de s'envelopper de nuages en restant inaccessibles aux lumières du simple bon sens qui est la raison définitive, la seule compétente pour rendre en dernier ressort des arrêts sur la valeur des productions de l'entendement humain, art, littérature ou science. Le recueil de Grimm est un de ces livres qu'il aurait estimés, car il a été conçu dans des vues d'utilité, et il offre sous la forme d'un langage constamment intelligible, les élémens d'une étude qu'on ne se repent jamais d'avoir faite.

Quelle que soit la contrée que l'on ait parcourue, il ne

se peut guère qu'en son chemin on n'ait pas entendu soit quelques récits de localité auxquels se mêlait le merveilleux, soit d'autres récits en dehors de l'histoire, mais où figuraient des personnages historiques. Ces sortes de récits, auxquels nous nous complaisons, n'importe où nous trouvions l'occasion de nous les faire conter, sont ceux que Grimm est allé chercher dans toute l'Allemagne. Son recueil représente douze ans de la vie d'un homme, et cet homme ne s'est pas mis seul en quête; il a eu pour le seconder son frère Ferdinand Grimm et plusieurs de ses amis, entre lesquels Auguste d'Haxtausen et Carrove.

Grimm a suivi son entreprise avec cette prédilection réfléchie qui, par tous pays, fait la ténacité et met à l'abri du découragement : il a consulté toutes les sources écrites pour en extraire ses matériaux, et notamment plusieurs livres aujourd'hui fort rares des seizième et dix-septième siècles. Il a fait aussi de fréquens voyages, afin d'interroger le peuple des diverses provinces, et a joint à ces explorations la ressource des correspondances. Chacun était édifié et presque reconnaissant de le voir ainsi prendre tant de peine pour découvrir les documens de l'existence ancienne de la patrie; aussi c'était à qui aiderait à son œuvre.

Parmi les sources écrites celles où il a trouvé la plus ample moisson à faire, sont les ouvrages de *Jean Prætorius* qui écrivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Prætorius était un de ces érudits qui manquent de goût, mais il unissait à une certaine sagacité, un penchant si décidé pour les traditions et les supersti-

tions qu'il fit sa principale occupation de les rechercher dans la société qui vivait de son temps, inspiration sans laquelle, ce qu'il était loin de prévoir, la Postérité eût laissé dormir éternellement ses nombreux écrits comme n'ayant ni valeur ni utilité. Une monomanie, quelque bizarre qu'elle soit, une marotte, comme on disait autrefois, devient souvent un titre à l'immortalité. Je connais un homme, tellement entiché du genre *cucurbitacée* que, tout podagre qu'il est, il ferait cent lieues à pied pour en voir une variété qu'il ne possède pas dans son jardin où il n'y a pas autre chose. Qui sait si cela n'attachera pas un jour son nom à quelque découverte qui profite à la science, et qui le préserve de l'oubli. Ainsi a revécu Prætorius, à qui l'Allemagne doit particulièrement la connaissance des diverses traditions qui tout le long de la Saale et sur les bords de l'Elbe, jusqu'au confluent de ces fleuves, ont cours parmi le peuple dans les territoires de Magdebourg et de l'Altmark.

Plus tard, on a souvent copié Prætorius sans le nommer, laissant croire, ce qui n'était pas, qu'on avait eu, comme lui, le mérite de puiser aux sources orales. Dans le long intervalle qui sépare la publication de son recueil de celle du recueil d'*Otmar* qui parut en 1800, on peut citer quelques bluettes sur les traditions allemandes, mais pas un seul livre de quelque importance. Cependant, par la mise en œuvre de plusieurs traditions fondamentales empruntées à des ouvrages imprimés et parfois aux récits populaires, Musœus, dont les contes ont été traduits dans notre langue, et madame Naubert

avaient déjà appelé l'attention sur cet objet. *Otmar* a rendu, en général, avec assez de fidélité, même sous le rapport de l'expression, les *traditions du Harz*, bien qu'on puisse lui reprocher d'y avoir ajouté de temps à autre d'inutiles ornemens de style. Depuis le goût de ces recueils s'est répandu, mais si l'on excepte une douzaine de traditions suisses données, en 1815, par Wyss qui les a développées avec beaucoup d'art et d'élégance dans des poëmes plus étendus, la somme de ce qu'on possédait avant Grimm est peu considérable.

Le recueil de *Büsching* (1812) et celui de *Goltschalk* (1814) mêlent les traditions locales avec les traditions historiques. Le premier embrasse un champ presque illimité : il admet des traditions étrangères, des contes, des légendes, des chants et jusqu'à des conjectures sur les traditions, celles de *Spangenberg* par exemple : tous les deux ensemble n'offrent pas plus de dix à douze traditions allemandes inconnues avant eux. Le recueil de Goltschalk est fait sans critique : le vrai et le faux s'y confondent à chaque instant. Enfin le Traité de *Dobeneck* sur les croyances populaires du moyen-âge (1815) s'étend d'une part à toute l'Europe et de l'autre se borne à ce qu'on appelle les superstitions ; des vues plus ingénieuses que solides sur la poésie populaire forment le fond de cet ouvrage, où les croyances rapportées ne sont à proprement parler qu'un accessoire.

Grimm a profité de tous les travaux de ses devanciers et de ses contemporains ; mais il ne les a pas toujours crus sur parole, et souvent quand il leur a emprunté quelques traditions, la confrontation avec des récits plus

originels lui a fait sentir la nécessité de les ramener à un style plus simple et plus naïf. Les nombreuses traditions du *Rübezahl,* qui ne peuvent que devenir la matière d'un recueil spécial, et quelques traditions des bords du Rhin, recueillies par *Voigt,* sont les seules dont il n'ait pas cru devoir s'emparer. Il s'est montré très minutieux dans ses recherches ; mais en fait de traditions, rien de mesquin, rien d'indifférent, ni d'indigne d'être conservé, car il y a peut-être à former du tout une chaîne qui, faute d'un anneau tant petit soit-il, ne se rattacherait pas. C'est comme dans l'ensemble de la création, où le ciron tout aussi bien que l'éléphant, le plus humble lichen ni plus ni moins que l'immense baobab, tiennent leur place lorsqu'il s'agit de reconstruire l'échelle des êtres.

Il était assez difficile de recueillir les traditions locales, sans se sentir pressé du désir de rassembler les traditions historiques, qui sont assez souvent inséparables de celles-ci et qui tirent de cette union une force nouvelle ; car la configuration bizarre d'un rocher est un plus sûr garant de durée que le renom même des plus nobles races. Les traditions historiques de l'Allemagne n'avaient jamais été recueillies même partiellement ; pour les tirer de la poussière où elles étaient enfouies, non seulement il a fallu lire d'un bout à l'autre les principales histoires et chroniques imprimées, mais encore tous les documens manuscrits qu'il était possible de se procurer. Grimm, l'infatigable Grimm n'a pas reculé devant cette entreprise qui eût usé les forces d'un couvent de bénédictins. Je dirai bientôt dans quel

esprit il la conçut, dans quelles limites il jugea convenable de la restreindre, et comment il vint à bout de l'exécuter; mais il me faut d'abord achever de remplir les intentions de Grimm en communiquant aux lecteurs français quelques-unes des idées qu'il a jetées dans des préfaces faites uniquement à l'usage de l'Allemagne. Je ne traduirai pas, j'abonderai seulement dans le sens de Grimm, et je puis le faire avec quelque ombre de spécialité, car moi aussi, j'ai eu le bonheur de rencontrer des traditions en ma vie; j'en sais même quelques-unes d'assez curieuses, et au besoin je ne me fais pas trop tirer l'oreille pour les conter aux petits comme aux grands enfans; mais parlons un peu des traditions locales.

Il est en nous quelque chose de profondément intime qui nous attache au pays où nous avons reçu le jour. Et qu'est ce quelque chose? Voilà ce qui ne s'exprime pas : c'est cette mystérieuse force du sang qui révèle la mère à l'enfant et l'enfant à sa mère; c'est un lien, c'est une attraction, c'est un sentiment indéfinissable; c'est un magnétisme d'âme qui vient de tout ce qui entoura notre berceau, et cela fut avec nous dès les premiers instans de notre entrée dans la vie; cela nous parla comme un esprit familier et bienveillant, comme un bon ange plein de sollicitude qui nous aurait pris sous sa protection et nous conduirait par la main en nous couvrant de son aile invisible; et la terre la plus ingrate, le ciel le plus âpre furent désignés à nos sympathies par ce compagnon de notre existence, et il nous fit aimer les monts escarpés, les rochers à pic, les

torrens impétueux, et il dit à chacun de nous : *Tu es ici chez toi ; ici, seulement ici, il y a tout ce qui complète ton être, tout ce qui peut être le plus en harmonie avec lui ; ici, tu n'es pas un accident ; le sol t'appartient et tu appartiens au sol ; plus loin, il n'y aurait pour toi qu'isolement et regret.*

Mais plus loin, il y a un climat plus doux, une nature plus brillante et plus suave, des aspects plus riants ; il y a de vertes collines, des vallées enchanteresses et de riches guérets. L'homme cède à cet attrait, il lui tarde d'échapper à cette nature locale qui est si maternelle, qui l'étreint si doucement et dans laquelle il s'est, pour ainsi dire, moulé comme le limaçon dans sa conque spirale. Cependant à peine franchit-il la frontière natale, qu'il éprouve le besoin de jeter un regard en arrière ; sur la limite de ce qu'il laisse, une voix intérieure à laquelle répond sa pensée la plus mélancolique, murmure un triste adieu, c'est l'instant de la séparation ! Adieu ! adieu ! Et tout à coup devenu étranger, le voyageur s'aperçoit qu'il est plus seul que jamais, qu'il est seul, vraiment seul pour la première fois. Il n'a plus auprès de lui ce guide qui résolvait ses doutes, qui dissipait ses incertitudes ; il demande son chemin au soleil ; il marche au hasard. Ce monde si grand n'est plus pour lui qu'une aventure, qu'un vague espace où rien ne le touche plus que froidement, où il ne retrouve aucun de ces rapports qui l'apparentaient en quelque sorte à tout ce qu'il voyait.... Cette solitude peuplée, si elle se fait autour de lui, si de tous les objets au milieu desquels il passe, il ne se sent plus ten-

drement ému, c'est que son fidèle compagnon l'a quitté, c'est qu'il n'a plus à ses côtés ce génie familier, ce bon ange qui veillait sur lui si affectueusement et faisait tout lui sourire.

Le sentiment si fort et autrefois si répandu de la croyance en cet être d'amour, est ce qui a ouvert ce trésor inépuisable, cette source commune d'où découlent le conte, la tradition et l'histoire qui se tiennent de près, et s'efforcent à l'envi de replacer sous nos yeux le passé, comme un esprit dont le souffle ranime et réjouit... Ils ont chacun leur sphère et leur essence. Le conte, en tant que fiction et dans sa nature primitive, est une création poétique, la tradition, fille de la réalité, est plutôt historique. L'un n'a guère de consistance qu'en lui-même, il ne resplendit que de son éclat, il ne vit que de l'abondance et de la plénitude originelles de son fond. L'autre, moins riche, moins variée en couleurs, a d'ailleurs cela de particulier qu'elle se rattache toujours à quelque chose de connu et d'avéré, à une localité ou à un nom consacré par l'histoire. De la constance nécessaire de ce lien de la tradition avec ce qui fait la matière de l'histoire, il résulte qu'elle ne peut pas, telle que le conte, être partout chez elle et comme en quelque sorte dans ses foyers; mais que son existence implique certaines conditions sans lesquelles tantôt elle n'est pas, tantôt elle n'est qu'imparfaite. A peine dans toute l'Allemagne trouverait-on un bourg où il n'y ait pas à recueillir quelques contes très longs, très détaillés; mais il s'en faut que les traditions populaires s'y présentent aussi fréquemment: elles ne s'y rencontrent

que de loin à loin. Alors dans leur rareté elles deviennent d'autant plus précieuses qu'elles se distinguent par leur caractère intime et par un cachet d'originalité des plus marqués; elles ressemblent aux dialectes de la langue dans lesquels subsistent çà et là des images et des mots étrangers, traces ineffacées des époques les plus lointaines, tandis que souvent les contes ne sont que la traduction, dans un langage uniforme, d'un morceau entier d'ancienne poésie, rendu pour ainsi dire tout d'un trait.

Il est remarquable que les chants populaires narratifs se rapprochent davantage de la tradition que du conte, qui, la plupart du temps, est construit sur le plan des poésies primitives dont l'idée et le sujet sont reproduits par lui d'une manière plus pure, plus ample et plus saillante que même dans les chants les plus étendus qui nous ont été légués par le passé.

C'est en raison de cette origine et de leur mode d'être que les contes sont presque les seuls monumens littéraires qui donnent intégralement plusieurs parties des traditions héroïques de la vieille Allemagne, mais sans retracer les noms des héros, à moins qu'ils ne soient généralement connus et significatifs par eux-mêmes, comme, par exemple, celui du vieil Hildebrand; tandis qu'au contraire dans les chants, dans les traditions populaires apparaissent jetés sèchement l'un après l'autre ou groupés comme dans un dénombrement, tant de noms d'hommes, de lieux, d'institutions et d'usages qui remontent aux époques les plus reculées de l'histoire des peuples allemands.

Si les chants et les traditions populaires se sont localisés par ces détails, le conte, pour se généraliser, a dû les dédaigner. Celui-ci, autant par son extrême facilité à se propager de proche en proche, que par les propriétés qui constituent sa nature intime, est destiné à reproduire dans leur pureté native les pensées que la contemplation de l'univers éveille dans l'âme d'un peuple encore enfant : il offre sans intermédiaire à l'esprit un aliment qui a tantôt la saveur agréable du lait, tantôt la restaurante douceur du miel, aliment salubre et délicat qui n'a rien de la pesanteur terrestre. La tradition est à la fois plus solide et plus substantielle ; sa couleur est une, mais elle n'en est que plus tranchée ; elle a un degré de sériosité dont le conte peut se passer, et elle comporte plus de réflexion. Chercher à qui du conte ou de la tradition appartient la prééminence, ce serait s'engager dans une discussion oiseuse ; mieux vaut les prendre pour ce qu'ils sont, sans se soucier de ce qu'ils peuvent valoir l'un par rapport à l'autre. Toutefois il ne faudrait pas que les différences si essentielles qui viennent d'être signalées dans cette esquisse, fissent oublier ce que les deux genres ont de commun, ni méconnaître qu'il est une infinité de cas dans lesquels leurs caractères spéciaux se confondent et s'identifient plus ou moins. Tous les deux sont opposés à l'histoire en ce sens qu'ils mêlent constamment ce qui est naturel et concevable avec ce qui ne l'est pas, tandis que l'histoire, telle que l'a faite le progrès de notre civilisation, s'est interdit ce mélange dans l'exposition des détails pour le reproduire, d'après le procédé qui lui est propre, d'une ma-

nière à la fois plus neuve et plus imposante dans la contemplation philosophique de l'ensemble.

Les enfans croient à la vérité des contes, le peuple n'a pas encore entièrement cessé de croire à ses traditions : son intelligence les accepte sans trop de discernement, et du moment qu'elles s'appuient sur une réalité saisissable, elles lui paraissent démontrées. L'existence incontestable et visible de ce qui leur sert de fondement suffit pour écarter de son esprit toute espèce de doute sur le merveilleux qui s'y lie.

Or, c'est précisément cette fusion, cette association en quelque sorte indissoluble du naturel et du merveilleux qui fait le caractère le plus distinctif de la tradition. La séparation de ces deux élémens n'est pas dans le goût du peuple, il plaît au contraire singulièrement à son imagination de les trouver réunis; voilà pourquoi au-delà d'un certain cercle en dehors du présent dans lequel il vit, et de l'espace qui lui appartient, il n'accepte jamais de ce qui s'appelle proprement l'histoire que ce qui lui est transmis par la voie traditionnelle. Dès que cette condition manque à un fait trop éloigné de lui dans le temps ou dans l'espace, il y reste complétement étranger, et il l'oublie bientôt. Avec quelle opiniâtreté au contraire ne le voit-on pas s'attacher aux traditions qui lui ayant été léguées comme un patrimoine, sont, relativement, à lui placées dans le passé à une distance convenable et de façon à se lier encore d'une manière étroite aux idées qui lui sont le plus familières! Celles-là, il ne saurait s'en lasser, car elles ne sont pas pour lui de ces vaines distractions qui occu-

pent un moment, et qu'on rejette ensuite pour ne plus y revenir; à ses yeux elles sont une des nécessités du foyer domestique, une consécration qui s'explique d'elle-même, et dont il ne parle, quand l'occasion s'en présente, qu'avec ce respect religieux que réclament toutes les choses saintes.

Cette vie continue, cette perpétuité des traditions populaires nous apparaît, en y réfléchissant bien, comme un don des plus consolans et des plus salutaires que Dieu ait prodigués à l'image chérie de sa création. Autour de tout ce qui offre aux sens de l'homme un spectacle inaccoutumé, soit dans l'immensité de la nature, soit dans le champ si varié de l'histoire, une atmosphère vaporeuse de traditions et de chants s'amasse, semblable à l'azur dont se revêt le lointain du ciel, à l'auréole veloutée de cette fine et tendre poussière qui, dans sa suave transparence, nuance si délicatement l'aspect des fruits et des fleurs. L'habitude de vivre avec les rochers, les lacs, les ruines, les arbres, les plantes engendre bientôt une sorte de relation intuitive qui est fondée sur les propriétés de chacun de ces objets, et qui, à de certaines heures, communique le privilége d'en concevoir les merveilles et d'en pénétrer les mystères. La force du lien qui résulte de cette initiation se révèle par ce mal du pays qui déchire le cœur aux hommes de la nature. Sans cette poésie qui les accompagne de nobles peuples mourraient de tristesse et de langueur; lorsque mœurs, coutumes, tout leur paraîtrait vide et nu, rien de ce qui frappe leurs regards ne s'assimilerait à leur xistence, tout ce qu'ils possèdent serait trop en de-

hors d'eux-mêmes, aucune barrière infranchissable, aucune vénérable enceinte ne marquerait la limite de ce qui leur appartient, ne défendrait l'accès de leur héritage ouvert à tous. C'est ainsi que nous concevons l'essence et la vertu de la tradition populaire allemande qui, d'une main équitable, dispense aux méchans l'inquiétude et les sévères avertissemens; aux bons, la sérénité et le contentement de soi-même. Parfois, elle se rattache à des localités et à des points qui, depuis longtemps, sont devenus étrangers à l'histoire de l'Allemagne; mais le plus souvent elle s'avance avec elle, et toutes deux se confondent. Cependant ce mélange si intime soit-il, ne l'est jamais assez pour que l'une ne se discerne pas aisément de l'autre, à peu près comme dans le cours d'un fleuve les eaux de la rivière qu'il vient de recevoir se reconnaissent à leur teinte verdâtre.

Grimm explique très bien ce qu'il faut entendre par poésie populaire; tout ce qu'il en dit est de nature à en inspirer le goût et en propager l'étude. Il parle ensuite du soin consciencieux avec lequel il a fait son travail. Les considérations dans lesquelles il entre à ce sujet sont d'un grand intérêt : « Le premier devoir, dit-il, auquel nous nous sommes astreints en composant ce recueil, a été celui de la *fidélité* et de la *vérité*. On a toujours regardé ces deux conditions comme essentielles dans toute histoire; nous croyons, nous, qu'en poésie, il n'est pas moins indispensable de les observer, et nous voyons que dans toute poésie vraiment digne de ce nom, on ne s'en est jamais écarté. On doit s'interdire le mensonge, non seulement parce

qu'il est une supercherie, mais aussi parce qu'il est mauvais en lui-même, et que tout ce qui procède de lui doit l'être pareillement. Nous pouvons affirmer que dans les traditions et chants du peuple, nous n'avons pas encore rencontré un seul mensonge; le peuple les respecte trop pour ne pas les laisser tels qu'ils sont et tels qu'il les sait. Quant aux parties et aux détails qui, par l'effet du temps, peuvent s'en détacher et se perdre, ainsi que des branches isolées se dessèchent et tombent de la cime de grands arbres, pleins d'ailleurs de sève et de force, la nature y a pourvu, et là, comme partout, elle prend soin de réparer ses pertes par d'éternels renouvellemens. Le fond et la marche d'un poëme ne sauraient en général être créés par un seul homme : il n'y a pas non plus d'efforts qui ne demeurassent stériles dans la tentative d'imaginer une langue; une langue! que dis-je, les plus petits mots qu'elle renferme. Vouloir improviser un droit ou une coutume, ou chercher à introduire frauduleusement dans l'histoire un fait dénué de vérité, sont toutes entreprises extravagantes, et dans lesquelles il ne faut pas espérer de réussir. Il n'y a de possible en fait d'invention que ce que le poète a senti et éprouvé dans son âme, et qu'il manifeste à l'aide des mots que la langue lui révèle presque à son insu. L'homme qui veut faire isolément et tirer de la poésie populaire de son propre fond échoue habituellement, on pourrait presque dire inévitablement dans cette tâche qu'il s'est proposée : rarement il n'est pas ou en-deçà ou au-delà de la juste mesure des choses; il n'atteint pas ou il dépasse. »

Les mets trop délicats répugnent au goût du peuple, qui doit passer pour prosaïque, parce qu'heureusement il n'a pas la conscience de sa tranquille poésie ; mais s'il vit avec elle pour ainsi dire comme sans s'en douter, il a un instinct admirable qui l'éloigne de tout ce qui n'est pas elle. C'est pour n'avoir pas soupçonné l'existence de cet instinct que les demi-savans n'ont pas hésité à surcharger de faussetés, non seulement l'histoire réelle, mais encore le trésor non moins sacré de la tradition. Cependant le charme de la vérité pure est infiniment plus puissant et plus durable que le vain éclat des broderies du mensonge, car la vérité ne fait défaut nulle part, et partout elle a le degré de hardiesse qui convient.

Dans les traditions populaires, il y a une puissance d'imprévu à laquelle n'arrivera jamais l'imagination la plus riche abandonnée à ses propres ressources, et si pour les comparer on opposait aux produits spontanés du génie populaire les laborieuses créations individuelles les plus parfaites, on trouverait entre eux la même différence qu'entre une plante purement imaginaire due à la fantaisie de l'artiste et une plante inconnue jusque-là, mais réelle, chez laquelle l'étrangeté apparente des feuilles, des fleurs et des filamens, est aussitôt justifiée par l'examen de la structure intérieure ou par la découverte inattendue de quelque particularité qui confirme les observations déjà faites sur d'autres productions de la nature. Les traditions populaires offrent de même une multitude de points de rapprochement, soit entre elles, soit avec celles que nous ont conservées d'anciens

ouvrages. C'est pourquoi il faut en respecter jusqu'aux plus petits détails, jusqu'au moindre accident et rassembler avec la plus scrupuleuse exactitude les faits et les circonstances qui s'y rapportent. Il faut même autant que possible s'attacher aux mots sans s'en rendre esclave.

La variété est un avantage inhérent à tout recueil du genre de celui de Grimm; mais cette variété, qui résulte déjà de la diversité des sujets, peut être rendue encore plus sensible par les différences des styles. Ces différences, on devait les obtenir en copiant religieusement chaque tradition dans sa teneur locale, c'est ce que Grimm a parfaitement compris, lorsqu'il s'est imposé l'obligation de conserver aux traditions de l'Allemagne les cachets divers qui les distinguent : « C'est là précisément, dit-il, ce qui en fait la portée, et ce qui permet d'étudier leur nature. Dans l'épopée, le chant populaire et la langue tout entière, on retrouve constamment les mêmes choses : tantôt c'est le fond qui leur est commun; tantôt ce sont seulement quelques lignes, quelques locutions, quelques termes; la différence est tantôt dans le début, tantôt dans le dénouement ou simplement dans les moyens et les transitions; mais quelque grande que soit la ressemblance, il n'en reste pas moins des dissemblances incontestables. Ici il y a plénitude et complet développement; là il y a pauvreté et disette de détails. Mais cette pauvreté irréprochable a presque toujours sa compensation dans son originalité. Quand on examine de près la langue, on la voit se graduer éternellement et à l'infini en suites et séries incommensurables,

et nous montrer des racines mortes à côté des racines vivantes, des mots composés, des mots simplifiés, des mots dont le sens se précise davantage ou qui, par analogie avec un sens voisin, s'écartent de plus en plus de leur signification primitive; on peut même suivre ces révolutions jusque dans l'accentuation et la chute des syllabes, jusque dans les sons isolés.

« Ce qui se passe par rapport à la langue, se reproduit dans l'ensemble des manifestations qui revêtent un élément poétique : les ressemblances et les répétitions sont inévitables; mais elles sont moins un inconvénient qu'une nécessité, et nous n'avons pas cru, sous le prétexte de les faire disparaître, devoir supprimer des traditions qui avaient à notre respect les mêmes droits que toutes les autres; nous nous sommes encore bien moins permis de suppléer à la pauvreté de quelques-unes soit en fondant avec elles plusieurs petites traditions qui, malgré l'absence de couleur et de forme, ne pouvaient à la rigueur être considérées comme des lambeaux, soit en y faisant des additions que rien ne saurait légitimer et auxquelles aurait manqué la pensée impénétrable qui a présidé au tout dont ces fragmens ont fait partie. »

Le recueil de Grimm est fait en apparence sans méthode; on peut, en le lisant, regretter qu'il n'ait pas adopté un ordre ostensible de classement pour ses traditions; mais lui-même prend la peine de nous expliquer pourquoi il ne s'est pas conformé à cette exigence scientifique : « La nature, dans sa marche, n'établit nulle part des démarcations sensibles et tranchées. Dans la poésie, il n'y a que quelques divisions générales. Toutes

les autres sont fausses et forcées; encore ces grandes divisions elles-mêmes ont-elles leur point de contact et rentrent-elles les unes dans les autres. La distinction entre l'histoire, la tradition et le conte est sans doute une des plus marquées et des plus rationnelles que l'on puisse admettre; cependant il y a des cas où l'on serait très embarrassé de décider à laquelle de ces trois classes appartient le récit qu'on a sous les yeux; ainsi, par exemple, *Frau Holla* tient à la fois du conte et de la tradition, et souvent une circonstance traditionnelle peut être également du ressort de l'histoire. »

L'enchaînement géographique des contrées, l'ordre des temps et la nature des sujets; chacune de ces trois choses pouvait être prise en considération, pour coordonner les traditions locales. Mais ici que de difficultés! L'enchaînement géographique, tel que l'a fait la politique, n'a aucune signification par rapport à ce qui nous vient des temps anciens. Il aurait fallu avoir des données positives sur la direction et la position géographique des premières races allemandes; or, comment se procurer ces données? Les travaux qui ont été tentés jusqu'à ce jour pour jeter quelque lumière sur la question si obscure de l'origine des peuples de l'Allemagne, laissent encore tant d'incertitudes à cet égard que pour s'acheminer vers une solution satisfaisante, et se frayer la seule voie qui soit sûre, il faudrait étudier avec plus de soin qu'on ne l'a fait encore, les dialectes et les traditions populaires; il est évident que la lumière ne peut jaillir que de cette étude approfondie et surtout complète de tous points. Déjà on a rassemblé une

grande partie des matériaux nécessaires pour arriver à un résultat ; mais les recherches se continuent, et, aussi long-temps qu'elles ne seront pas terminées, il n'y aura à former que des conjectures sur lesquelles on ne peut rien asseoir.

Si l'on se propose d'assigner le degré d'antiquité de chaque tradition, on ne tarde pas à s'apercevoir que la fixation même approximative d'un ordre chronologique est impraticable ; car toutes les traditions se régénèrent et se transforment incessamment, et il n'est pas aisé de remonter jusqu'à la tradition mère, ni de la reconnaître comme primitive quand elle existe sans altération. Les traditions de nains et de géans ont pour elles une certaine couleur païenne ; mais celles si nombreuses qui roulent sur des constructions du diable, ne sont peut-être au fond que ces mêmes traditions avec un changement de nom. Les traditions de sorcières et de spectres pourraient être regardées comme les plus nouvelles, attendu qu'elles se produisent le plus fréquemment, et qu'il est peu d'endroits où elles ne soient répandues ; mais il ne faut pas s'y méprendre, si elles sont encore les plus multipliées, c'est qu'elles sont aussi les plus indélébiles, en ce qu'elles ont constamment trait à l'homme et à ses actions. Celles-là sont encore debout, et sans doute elles dureront plus que toutes les autres, parce que les penchans superstitieux de notre âme nous portent à attendre plus de bien ou de mal des sorciers et des spectres que des nains et des géans, ce qui fait, et cela est certainement très remarquable, que les traditions de ce genre sont presque les

seules qui aient accès dans la croyance des gens instruits (1).

Chaque chose a son temps et à chaque temps sa chose, c'est le principe de la chronologie et de l'histoire. La chronologie qui marche entourée de gnomons, de zodiaques et de calendriers, ne se nourrit que de dates précises et immuables qu'elle prête à l'histoire, sa sœur cadette, moins vieille qu'elle, chez nous, de quelques siècles, en Chine et chez les Indous de quelques millions d'ans. La tradition, bien qu'elle ne soit pas moins belle pour se perdre dans la nuit des temps, est comme ces coquettes surannées qui cachent leur âge, ou plutôt, car elle ne met ni mouches ni fard, comme ces sauvages qui l'ignorent, parce que leur arithmétique et leur mémoire n'ont pu suffire au compte des lunes ; aussi, de même que le conte, n'a-t-elle pres-

---

(1) Bodin, l'un des hommes les plus éclairés de son temps, Cornélius Agrippa, l'esprit le plus ouvert, le plus mobile, le plus excentrique du sien, admettaient l'existence des sorciers. Le premier a écrit un traité de la *Dæmonomanie*, et un autre de la *République*, qui est encore un livre dont les publicistes modernes les plus distingués invoquent l'autorité. Le second a fait des livres d'astrologie et un discours intitulé *de Vanitate scientiarum*, où il traite en sceptique les vérités les plus positives. Comme tous les chrétiens de son siècle, qu'ils fussent ou non orthodoxes. Luther (voy. ses *Colloquia mensalia*) croyait aux sorts auxquels le pantagrueliste Rabelais ne croyait pas. Les serfs des terres main-mortables du Jura que l'on condamnait au feu, du vivant même de M. de Voltaire, étaient sans doute beaucoup moins instruits que les juges qui les déclaraient sorciers. Dans un tribunal, il y a toujours quelque lumière, du moins faut-il le supposer pour l'honneur de la magistrature.

que jamais de temps fixe et déterminé. *Il y avait une fois*, qui éveillait si bien l'attention de nos pères et dont notre époque railleuse s'est tant moquée, est d'ordinaire le temps du conte. *Autrefois, jadis, anciennement, du vivant du grand roi Arthur; quand ce château était habité, depuis qu'il ne l'est plus; avant qu'il y eût ici un lac, une vallée, une montagne, une église*, voilà presque toujours le temps de la tradition, ce qui ne l'empêche pas d'être encore parfois là tout à côté de nous prête à l'événement, auquel d'une voix qui n'est pas morte, elle répondra: *Présente!*

Souvent dans une tradition les élémens les plus divers se trouvent confondus, et il ne devient possible de s'y reconnaître que par une suite d'opérations pénibles ayant non seulement pour but de séparer les traditions les unes des autres, mais encore de démêler ce qu'il y a d'hétérogène dans chacune d'elles. Cette confusion presque inextricable serait déjà un grand obstacle à ce que l'on pût essayer d'une classification par l'ordre de sujets, c'est-à-dire d'une classification qui démarquerait les genres, les espèces et les variétés, une classification dans laquelle une section serait attribuée à chaque objet: ici les géans, là les nains, ailleurs les spectres, plus loin les sorcières et les contrées englouties; mais il est bien peu de traditions locales où il y ait unité de sujet, et presque toutes pourraient se ranger, sans motif de préference, dans plusieurs classes à la fois.

Grimm a donc dû renoncer à placer les traditions qu'il est parvenu à recueillir dans un ordre autre que celui qui lui était indiqué par une sorte d'affinité entre elles, Au

premier aspect, il semble qu'il les ait jetées au hasard à mesure qu'il les exhumait ; mais sous cet apparent pêle-mêle, on ne tarde pas à découvrir le lien d'une transition occulte, d'un secret enchaînement qui se réalise autant que le permettaient des lacunes inévitables à notre époque où tant de traces du passé se sont anéanties. Ainsi il n'est pas rare que dans une tradition, il y ait une allusion plus ou moins marquée à celle qui la précède. Celles qui ont entre elles des rapports extérieurs de ressemblance souvent se suivent, et souvent aussi sont interrompues pour reparaître un peu plus loin. Aussi Grimm a-t-il pu dire dans une de ses préfaces : « Notre recueil n'est point un livre de lecture ordinaire dont toutes les pages s'enchaînent l'une à l'autre et veulent être lues de suite ; chaque tradition forme un tout à part et n'a proprement rien de commun avec celle qui précède ou celle qui suit. Celui qui choisira dans le nombre trouvera de quoi se satisfaire. »

Les traditions historiques se prêtaient davantage à une méthode régulière de classement. Comme toutes se rattachent d'une manière immédiate à l'histoire positive, il est clair que la succession des temps et des races devait naturellement servir de guide pour leur arrangement. C'est ce guide que Grimm a adopté. — Ce savant et laborieux écrivain, au risque de diminuer aux yeux du public l'importance de ses exhibitions d'érudit, ne dissimule pas que ces récits, qu'il appelle aussi *traditions de races et de familles* (stamm and geschlechts sagen), peuvent bien contenir des faits qui ne sont pas entièrement vrais et authentiques ; mais, ajoute-t-il,

n'est-ce pas là aussi un des caractères de la tradition?

« On peut, dit Grimm, faire à la manière habituelle dont on traite l'histoire, deux reproches qui, au premier coup d'œil, semblent s'exclure l'un l'autre, c'est d'emprunter trop et trop peu à la tradition. En effet, tandis que certains faits qui ont évidemment une physionomie toute traditionnelle sont admis sans difficulté au nombre des événemens véritables, d'autres qui ne sont ni moins avérés ni plus futiles sont dédaigneusement rejetés comme de pitoyables fadaises d'invention monacale, comme des puérilités propres tout au plus à amuser les oisifs. Ainsi l'on a méconnu les lois de la tradition, tantôt en lui attribuant une vérité réelle qu'elle n'a pas, tantôt en lui refusant la vérité idéale qui constitue sa nature, et de même que ces Hérules qui se disposaient à passer à la nage un champ de lin dont la teinte bleuâtre les trompait, on s'est occupé de réfuter des choses qui devaient être prises dans un sens tout différent de celui sans lequel la réfutation devenait superflue. Il ne faut pas oublier que la tradition a d'autres allures et voit avec d'autres yeux que l'histoire. »

Cette vivante senteur du corporel ou de l'humain par laquelle celle-ci agit sur nous si puissamment et d'une façon si saisissante lui manque pour émouvoir notre sympathie (1); mais en revanche, elle est beaucoup

---

(1) Cette plénitude que notre cœur aime à trouver dans l'histoire n'a jamais été le partage que d'un très petit nombre d'écri-

plus apte à recueillir et à mettre en œuvre tout ce qui convient au calme et à la sévérité épiques. Aussi doit-on féliciter un peuple lorsque son histoire, mêlée à la tradition, a, pour ainsi dire, comme le jour, son crépuscule du matin et du soir; lorsque, ce qui est pour lui un noble et inappréciable avantage, la certitude des choses passées que la faiblesse de notre vue, quels que soient nos efforts, ne nous laisse apercevoir qu'à travers une clarté douteuse, peut encore, sans le secours des travaux ardus, incolores et souvent si éphémères de la science, lui apparaître dans les simples et transparentes images de la tradition. Tout ce qui s'éloigne des naïves données de la tradition si chère au peuple, et tend à en inspirer le dédain, sans activer pour cela les recherches propres à conduire à la connaissance de la vérité, n'a jamais été d'aucune utilité au monde.

Un recueil de traditions historiques du genre de celui en tête duquel est placée cette introduction, ne peut plus contenir aujourd'hui que de simples fragmens, des restes mutilés de cet immense trésor de poésies populaires que posséda la primitive Allemagne, et dont l'abondance nous est révélée par la foule incomparablement plus nombreuse et mieux conservée

---

vains du moyen-âge. Je citerai par exemple Eckheart, ou celui à qui l'on doit le passage si touchant sur Otto et les larmes de sa mère (*Vita Mathildis* dans Leibnitz, I, 205). La tradition est à l'histoire, envisagée sous le rapport de cette plénitude, ce que la vertu dans un aspect purement poétique est à la vertu de la vie pratique.

des traditions soit écrites, soit orales, qui appartiennent aux races du nord. L'instabilité des autres peuplades, leurs guerres continuelles, leur destruction partielle ou leur mélange avec les races étrangères ont été fatales aux chants et aux traditions, et sous l'influence de toutes ces causes réunies, on les vit se perdre peu à peu ou s'ensevelir dans l'oubli. Mais quelle ne dut pas être la richesse d'un peuple qui peut encore montrer de pareils débris!

Grimm, suivant l'usage, de la plupart des écrivains allemands, en cela imitateurs arriérés de nos anciens érudits, a cru devoir mettre le lecteur dans la confidence de tous les préludes, comme de tous les moyens exécutifs de son travail. Il y a, dans ces espèces de prolégomènes de son livre, plusieurs parties qui, partout ailleurs, seraient encore du plus haut intérêt : ce qui suit, abstraction faite de la circonstance de son appropriation, est un beau morceau d'histoire et de littérature, où Grimm parle en homme qui maîtrise sa matière et la voit de haut. « Nous avons, dit-il, reproduit, en tête de nos traditions historiques, quelques récits empruntés aux auteurs latins : ces récits, d'autres à notre place les auraient peut-être omis, ou ils en auraient donné un plus grand nombre. Quant à nous, le peu que nous avons puisé dans leurs écrits est tout ce qui nous a paru tenir de la tradition ; tout le reste, et notamment le récit des exploits guerriers d'Arminius, nous a semblé d'une nature purement historique. Les traditions gothiques si belles, si nombreuses, se sont anéanties pour la plupart, et c'est une perte qu'on ne

saurait trop déplorer ; on peut juger, par ce que nous en a conservé *Jornandès*, combien sont regrettables les sources plus anciennes et plus riches dont plusieurs existaient sans doute encore de son temps.

« L'histoire, il faut le reconnaître, a bien mal traité la race gothique, ainsi que les races qui se rattachaient à elle ! Sans l'arianisme qu'elles avaient embrassé, et qui naturellement les porta à combattre l'orthodoxie, elles nous apparaîtraient certainement sous un autre jour. Tout ce qu'il est maintenant possible de conjecturer, d'après un petit nombre de documens épars çà et là, c'est que cette race gothique était d'une nature plus douce, plus sociable, plus noble que les Francs, ses ambitieux et turbulens ennemis. On peut, jusqu'à un certain point, dire la même chose des Lombards, bien qu'ils fussent plus belliqueux et plus grossiers que les Goths. Comme eux, ils devaient succomber; mais une meilleure étoile a préservé leurs traditions du naufrage général, et elles forment un magnifique ensemble poétique dont toutes les parties, enchaînées l'une à l'autre, respirent le véritable esprit de l'épopée.

« La tradition des Francs mérite moins d'éloges, et pourtant elle avait à sa disposition presque tous les moyens de se conserver pure. On y trouve un reflet de la teinte sombre et de la violence de caractère de cette nation chez laquelle la poésie n'a jamais pu bien prendre racine. Ce n'est qu'après l'extinction de la race mérovingienne qu'une belle et riche moisson de traditions germe et grandit autour de Charlemagne. Les traditions généalogiques des peuples qui habitent le nord

de l'Allemagne, nommément des Saxons, des Wesphaliens et des Frisons, ont presque entièrement péri : il semble qu'elles aient été couchées à terre du même coup de faux; les Anglo-Saxons en ont cependant sauvé quelques débris. Cette destruction serait à peine concevable, si elle ne s'expliquait par la cruelle oppression dont tous ces peuples eurent à gémir sous Charlemagne. Le christianisme introduit chez eux devait consommer la ruine de tous les monumens du passé, puisqu'il prescrivait comme un devoir l'abandon des vieilles mœurs et le mépris de toutes les traditions du paganisme. Il est à croire qu'à l'époque même où commença le règne des empereurs saxons, les monumens de la poésie populaire primitive avaient déjà reçu de si graves atteintes qu'il fut impossible de remédier au mal, et qu'à cet égard toute la sollicitude de l'Allemagne, abritée sous l'éclat et la protection de leurs sceptres, dut rester stérile. Une particularité remarquable, c'est que les traditions qui se rapportent spécialement aux empereurs, et qui commencent à Charlemagne, cessent tout à coup après les Othons; ce n'est qu'à l'époque de Frédéric-Barberousse, comme plus tard à celle de Rudolf de Habsburg et de Maximilien que ces traditions impériales jettent encore quelques lueurs isolées. Quant aux traditions qui ont trait à des sujets d'un autre genre, cette période est si loin de leur être défavorable qu'au douzième et treizième siècles, elles sont encore dans toute la force de leur éclat.

« Parmi les races particulières que la tradition a célébrées, les plus fameuses, sans contredit, sont d'abord

celles des Amal, des Gunding et des Agilolfing, puis celles des Welfes et des Thuringiens. En Allemagne, il n'est pas de contrée qui ait autant de chroniques que la Thuringe et la Hesse; elles sont relatives aux anciens temps de leur réunion. On en citerait plus de vingt, tant imprimées que manuscrites, roulant toutes à peu près sur les mêmes objets, bien qu'elles soient dues à des auteurs différens.

« On a souvent agité cette question : Dans quelles conditions doit se trouver un peuple pour que sa poésie épique prospère et conserve toute sa virtualité? On pourrait répondre, et c'est là une observation importante, qu'en Allemagne la poésie épique se montre de préférence chez les races dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, tandis qu'au contraire elle s'en va et disparaît là où il y a eu des interruptions, ou des mélanges avec des peuples étrangers et même avec d'autres races allemandes (1). C'est ce qui fait que les races slaves, qui sont venues en Allemagne et se sont insensiblement fondues dans la nation allemande, n'ont aucune tradition de races, et manquent même de traditions locales sur le pays qu'elles habitèrent primitivement. La poésie populaire est comme ces plantes délicates qui ne peuvent que languir sur une terre étrangère,

---

(1) L'amour de la patrie et ce qu'on appelle la maladie du pays (nostalgie) empruntent une grande partie de leur force aux traditions nationales; c'est ce que BRANDES a vivement senti dans son ouvrage intitulé : *Vom influss des reitgeistes*, 1[re] partie. Hanovre, 1810, p. 163-168. (*Note de Grimm.*)

et dont le germe ne se féconde pas si l'air natal ne vient plus caresser leur feuillage. »

On sent que dans un recueil que son auteur s'est proposé de populariser sans lui faire perdre son caractère scientifique, on ne pouvait admettre toutes les traditions historiques dans la forme où elles se sont produites ; il a fallu d'abord ramener à l'unité de langage les chroniques des divers âges et des divers dialectes, puis convertir en prose celles qui étaient versifiées; mais, dans cette manipulation intelligente, le fond et les faits ont toujours été considérés comme le point principal, et respectés, à ce titre, comme une chose inviolable et sacrée. Souvent Grimm s'est vu obligé de restreindre le cadre de certaines traditions qui avaient une trop grande étendue, c'est ce qui lui est arrivé pour celles relatives à Charles et à Adalger de Bavière, qui sont tirées d'un manuscrit dont chaque mot est précieux (1). L'analyse que Grimm en a donnée est des plus curieuses; elle rend évident, par des traits habilement saisis, par un heureux agencement de détails dont le choix annonce un tact exquis uni à un profond sentiment de la couleur, que ces traditions se sont entées, du moins en partie, sur d'anciens chants allemands...

Il est hors de doute que beaucoup de traditions ont eu des bases antérieures de cette espèce : les traditions

---

(1) Ce manuscrit existe sous le numéro 361, dans la bibliothèque d'Heidelberg.

lombardes (1) renvoient fréquemment à de vieux chants gothiques. Quelques traditions très anciennes se sont en quelque sorte rhabillées et sont entrées dans la circulation sous la forme de chants populaires plus récens : telles sont celles de *Henri-le-Lion*, de *l'Homme attelé à la charrue*, etc. Le *Chant westfrison* des Suisses est une des plus remarquables. D'autres, comme celles d'*Otto-le-Barbu*, du *Chevalier du Cygne*, d'*Ulrich de Würtenberg*, etc., ont été versifiées dans le treizième siècle. Plût à Dieu que les poètes d'alors eussent pris pour sujet de leurs chants les traditions nationales ! Les écrivains qui ont conservé les traditions sur la trahison d'*Hatton* (2) et les exploits guerriers de

---

(1) On se bornera à rapporter le témoignage de Paul, diacre (I, 27), au sujet d'Alboin. « La renommée d'Alboin s'étendit si loin dans tous les sens, qu'aujourd'hui encore sa magnanimité, sa gloire, son bonheur et ses exploits à la guerre sont *célébrés* dans les chants non seulement des Bavarois et des Saxons, mais encore de tous les autres peuples qui parlent la même langue. » *In eorum corminibus celebrentur*, dit l'auteur cité.

(2) « Les Francs tentèrent souvent de perdre Hatton ; mais il eut l'art de leur persuader qu'ils étaient rentrés en grâce auprès du roi, et ceux qui ont écrit après sa mort rapportent, ce qui est aussi le sujet d'un chant populaire (*quoniam vulgo concinnatur et cantiur*), comment par sa ruse *Adalpert* fut attiré hors de la ville de *Pabinberk* et traîtreusement décapité. (*Eckehardus junior de casibus S. Galli ap Goldast*, I, 15.) — Il est aussi fait mention, non seulement dans l'histoire des rois, mais encore dans la tradition vulgaire, celle qui même aujourd'hui circule par les rues, places et carrefours (*in vulgari traditione, in compitis et curiis hactenus auditur*) que le Hatton dont il vient d'être parlé alla trouver *Albert* dans son château de *Babenberg*. (*Otto Frising*, VI, 15.)

Churrbold (1) renvoient à des poésies populaires qui se chantaient dans les carrefours. Une foule de traditions durent être attachées ainsi à des complaintes ou à des ballades, et bon nombre de celles-là se sont perdues avec les chants qui les contenaient : telles sont la tradition bavaroise sur *la Chasse au bison d'Ebbo* (2), la tradition saxonne sur *Benno* (3), et celles que chantait *Bernlef le Frison* (4), qui était devenu aveugle, etc., etc.

Malgré les regrets qu'a dû éprouver Grimm de ne pouvoir retrouver plusieurs traditions qui ne sont connues que par des rappels de noms ou des indications très sommaires existant dans quelques anciens auteurs, ou encore par des allusions dont on ne saurait avoir la clef, les sources étaient tellement multipliées et abon-

---

(1) Un certain *Chuomo* de sang royal, que l'on surnommait *Churribots* à cause de la petitesse de sa taille, est devenu le héros d'un grand nombre de chants populaires (*de quo multa concinnantur et canantur*). (*Eckehardus junior, loco cit.*, p. 29.)

(2) Erbo et Botto, descendans de ce fameux Erbon, dont les chants célèbrent encore la mort arrivée dans une chasse au bison (*vulgares adhùc cantilenæ resonant*). (*Chron. Ursperg.*)

(3) Les contes populaires et les chants vulgaires nous attestent encore maintenant (*populares etiam nunc adhùc notæ fabulæ attestari solent et cantilenæ vulgares*) combien il fut utile, noble, généreux et secourable. (*Norberti vita Bennonis*, *ap. Eccard*, C. hist. II, p. 2165.)

(4) Cet homme, surnommé Bernlef, était très aimé de ses voisins, parce que le premier il avait chanté avec élégance dans le goût de sa nation les faits des anciens et les combats des rois (*antiquorum actus regumque certamina more gentis suæ cantare noverat*); mais pendant trois ans il fut frappé d'une telle cécité, etc. (*Vita Ludgeri.*)

dantes qu'il devenait indispensable de souscrire à des exclusions ; elles ont naturellement porté sur un nombre de traditions qui, bien qu'étant parvenues jusqu'à nous sous la forme poétique et vivante dont elles furent primitivement revêtues, avaient contre elles, ou d'être déjà dans les mains de beaucoup de monde, ou de ne pouvoir être resserrées dans des limites convenables, ou de n'appartenir pas même indirectement à l'Allemagne. Ces traditions sont : 1° Toutes celles qui se trouvent dans les *Nibelungen*, les *Amalungen*, les *Wolfungen*, les *Harlungen*, et généralement dans tout ce qui forme ce grand cercle de poëmes d'origines gothique, bourguignonne et austrasienne, au milieu desquels se placent le *Nibelunglied* et l'*Heldenbuch* ;

2° Celles relatives aux *Carlovingiens*, particulièrement à *Charlemagne*, à *Roland*, aux *fils d'Haimon* et à d'autres guerriers, traditions d'origine austrasienne pour la plupart, et néanmoins conservées dans des poëmes français, italiens et espagnols. Parmi ces traditions, quelques-unes cependant qui concernent Charlemagne ont dû entrer dans le recueil des traditions historiques de l'Allemagne, autant parce qu'elles y étaient nécessaires pour établir la liaison, que parce qu'il n'y avait pas d'inconvénient à les détacher d'un ensemble avec lequel elles ne font pas corps. On ne saurait en dire autant du beau récit bavarois sur la naissance et la vertu de Charlemagne ;

3° Les traditions franques, et déjà même françaises, d'une époque postérieure, sur *Lothaire* et *Maller*, *Hugs Schapler* et *Saint-Guillaume* ;

4° Les traditions wisigothes sur *Rodrigue* (V. *Silva de romances Viejos*, p. 286, 298);

5° La tradition bavaroise sur le duc *Ernest* et *Wetzel*;

6° Les traditions souabes sur *Frédéric de Souabe* et *Henri le Pauvre*;

7° Les traditions austrasiennes sur *Orendel* et *Breite*, et sur *Marguerite de Limburg*;

8° Enfin celles de la Basse-Saxe sur *Thédel* et *Wallmoden*.

Parmi les traditions historiques, il en est qui mettent en contact l'histoire de France et l'histoire d'Allemagne. On peut dire que celles-là appartiennent aux deux pays : ce sont aussi celles dont la lecture captive le plus vivement notre attention, et qui excitent notre curiosité de la manière la plus sympathique. Ces antécédens de la patrie, ces traces de la vie de nos ancêtres, ce merveilleux qu'acceptait la croyance de nos pères et qui les charmait, parce que dans cette grandeur prestigieuse du passé, il y avait une poésie dont s'enorgueillissait le présent, sont encore et seront toujours chers aux âmes qu'un égoïsme sans portée et le goût d'un positif trop aride n'ont pas déshérité du sentiment national. Nous aimons à contempler dans l'histoire les événemens autour desquels s'agitèrent, témoins, acteurs, assassins ou victimes, les hommes des générations qui ne sont plus; mais l'histoire n'est jamais que le produit d'une méditation individuelle, qu'une représentation plus ou moins fidèle à laquelle ont présidé la

pensée et le jugement d'un seul, sous l'influence de la pensée de son pays ou de son temps. L'histoire est une narration faite au point de vue d'une appréciation ou d'une certaine direction d'idées à imprimer; elle a des préjugés réfléchis, de fausses opinions raisonnées qu'elle ramène en conclusions. Elle se donne pour la sagesse, et s'expose à la controverse en prenant parti quelquefois sciemment, et d'autres fois à son insu, entre des intérêts opposés; elle raconte et enseigne, et elle croit ne se passionner que pour la morale; elle décerne des récompenses et inflige des châtimens; elle imprime des flétrissures et distribue des couronnes. Derrière l'histoire, il y a l'historien; c'est Salluste ou Tacite, c'est Hume le philosophe ou Lingard le catholique, c'est le wigh ou le tory, c'est Robertson ou Bossuet, c'est Rollin, ou bien c'est Gibbon et Niebuhr, c'est le père Daniel ou Voltaire ou Mably : ce sont des moines crédules ou des encyclopédistes sceptiques.

Derrière la tradition, il y a un peuple, un peuple au sein duquel elle naquit sans qu'on put dire qu'elle procédait de personne; aussi est-elle montée au ton des impressions qui furent reçues par la généralité de tous ceux que touchèrent de plus près les faits dont elle est le récit. Elle est un écho prolongé de la voix de la génération à laquelle elle appartient, et cet écho va se répétant d'âge en âge, de siècle en siècle, c'est l'airain de la cloche qui, après que le marteau l'a frappé, vibre long-temps dans l'air, et plus long-temps encore dans l'imagination. L'histoire, telle du moins qu'elle se produit

de notre temps, est une confection inerte; la tradition, au contraire, est une parole active, une manifestation des plus sensibles du vivant. L'histoire met dans la balance les bonnes et les mauvaises actions des hommes, et quand la somme du bien l'emporte sur celle du mal, la sentence qu'elle rend leur est favorable. La tradition ne les célèbre ni ne les maudit à cause de l'ensemble dont elle ne connaît pas. Les circonstances étrangères aux lieux et aux temps auxquels elle s'applique lui sont indifférentes : haine ou amour, c'est un sentiment particulier de peuple qu'elle perpétue sans avoir égard à des contradictions extérieures. L'histoire a comparé Louis XI, à Néron, à Tibère; mais dans les campagnes de la Touraine il y a des traditions qui disent que c'était un bon roi, et mille traits sont rapportés de ce monarque que lui eût enviés le bon roi René d'heureuse mémoire. L'histoire a proclamé Henri IV le prince par excellence : pour elle il est le *bon Henri*, le *père de ses sujets;* mais les traditions franc-comtoises, au lieu de ces beaux noms, ne lui donnent que celui de *Henri le Féroce*. Pourtant il n'alla jamais dans la Franche-Comté; mais Biron, son lieutenant, l'y mit en exécration, et partout où avaient paru les troupes de son armée, on eut souvenir de Henri et des Français comme d'un fléau de Dieu, si bien qu'il n'y fut plus question des Sarrasins. Toutefois les traditions où ils figuraient et qui avaient eu si long-temps le privilége de faire frissonner les montagnards pendant les longues veillées de l'hiver, ne furent pas perdues, et, moins de cinquante ans après,

ce que l'on avait cru des Sarrasins et de leurs chefs fut attribué aux derniers venus (1).

Ainsi se rajeunit la tradition qui reste la même en changeant d'objet. Elle est le plaisir des vieillards qui sont ses gardiens, et qui deviennent les agens de sa transmission en la déposant dans l'esprit des enfans; mais si, au déclin d'une longue carrière, l'ardeur de conter vient avec les cheveux blancs, il ne faut pas oublier que cette ardeur, la seule qu'ils comportent, est pour l'ordinaire inséparable de l'amour-propre d'avoir beaucoup vu, beaucoup entendu et souvent aussi beaucoup fait. Les vieillards sont des pélerins et des voyageurs qui arrivent de loin, mais de si loin qu'ils arrivent, ils savent bien des choses dont ils ne furent pas les témoins oculaires; au moins alors pour être écouté, pour obtenir que l'on prête une oreille attentive, devient-il indispensable de pouvoir dire : *Je le tiens de mon grand-père, lequel l'ouït de son grand-oncle qui était là.* De la sorte, on intéresse et l'on émeut bien davantage. Il est indispensable que dans la matière de la tradition il y ait encore de la chair, chair de spectre s'entend, apparition, palingénésie, vision reproduite par l'illusion de la parole convenablement accentuée.

---

(1) Il est tel village de la Comté dans lequel on met sur le compte des bandes de Henri IV les mêmes méfaits que dans le village voisin l'on met sur le compte des Sarrasins; c'est que l'un fut maltraité par les Français, tandis que l'autre ne le fut pas. Une particularité bien étrange, c'est que les paysans franc-comtois n'aient gardé aucun souvenir de Biron, tandis que Henri IV est chez eux en horreur.

Voilà pourquoi elle tend sans cesse à rapprocher le plus possible le sujet de ses récits de la période à laquelle elle est parvenue ; voilà pourquoi, quand ce sujet date d'une époque trop reculée pour qu'il ne soit plus assez présent, elle profite de la première occasion qui s'offre à elle de s'adapter à un autre sujet plus moderne dont l'imagination populaire ait été frappée et qui se trouve attesté par des vestiges. Les traditions franc-comtoises, dont la richesse est des plus variées, mettent sur le compte de Charles-Quint la plupart des faits qui, dans les chroniques et les romans de chevalerie, font l'immense renommée de Charlemagne. Il va sans dire que la tradition, soit qu'elle naisse, soit qu'elle change d'objet, n'est jamais contemporaine aux événemens : pour se produire ou se tranférer, elle attend que ce qu'ils eurent d'extraordinaire ait poussé au merveilleux par l'oubli des causes réelles et par l'altération des faits.

La formation des traditions et la possibilité de leur rénovation en s'emparant de ce qui survient, sont de véritables mystères. Les traditions sont comme ces pierres tombées du ciel, dont la science a été si lente à comprendre la formation et la chute, comme ces incommensurables pagodes de l'Inde que, durant une seule nuit de ténèbres, la puissance de Wisnou fit surgir pour étonner le monde à son réveil, comme ces temples dont les autels furent successivement consacrés à plusieurs cultes, comme ces dieux et ces simulacres du paganisme qui devinrent des saints de la légende chrétienne....

La tradition est une douce manne que les enfans sucent avec leur hochet, avec le lait de leur nourrice,

et qui infuse dans leurs jeunes âmes l'émulation des vertus de leurs pères, la semence de leurs vénérations, l'image vivante de leurs joies ou de leurs douleurs. Vraie ou non, elle inspire une foi entière lorsqu'elle peut répondre comme la chanson du plus traditionnel de nos poètes par des reliques et des témoignages matériels aux *Vous l'avez encor grand'mère? Grand'mère vous l'avez encor?* Ses reliques à elle sont des armures, des tours, des châteaux, des ruines, des souterrains, des tombelles, des empreintes sur des rochers et souvent moins que cela.

Tel fait de pure invention et qui fut imaginé à une grande distance du lieu où il est censé s'être passé, devient, après un laps de temps, une tradition particulière à ce lieu lui-même. Notre période révolutionnaire en offre un exemple frappant dans ces *mariages républicains* inventés pour faire un idéal plus horrible de la mission de Carrier : cette terrible ironie est aujourd'hui une tradition des Nantais; tradition qui s'est formée en quelque sorte sous nos yeux. Sans doute elle ne restera pas la seule de cette époque; mais nous ne savons pas, et il n'est aucun moyen de savoir comment la tradition à venir traduira les faits nombreux dont nous avons été les témoins. Celui qui, dès à présent, tenterait de faire ou de deviner cette tradition future en serait très certainement pour ses frais d'imagination. Le sort de ce grand poëme de *Napoléon*, que mon compatriote et presque condisciple Edgart Quinet a conçu et exécuté avec du génie, mais avec un sentiment égaré et incomplet de ce que doit être l'épopée, en offre malheureu-

sement la preuve. Les contemporains n'ont pas été moins offusqués de la forme que du fond, et tout ce qu'il y avait d'admirable, de sublime dans cette création, ne leur a paru que du temps perdu à vouloir être étrange.

L'épopée n'est viable qu'à la condition de s'assimiler les traditions originelles d'un peuple, et elle ne se produit avec quelque puissance qu'autant que ces traditions sont dans les croyances populaires, qu'elle les prend toutes, et se fait poëme national de toute une race. Ainsi fit Homère qui ne créa aucun de ses matériaux, mais dont le génie sut agglomérer et faire vivre dans un seul corps toutes les traditions de son pays en conservant à chacune d'elles son caractère local au point qu'il a respecté jusqu'aux formes des dialectes particuliers aux divers peuples d'origine grecque; voilà comment ses poëmes remplacèrent les *rhapsodies* primitives auxquelles ils se sont substitués, tant à cause de la majesté de l'ensemble que de la perfection des détails. Ainsi firent les auteurs de ces immenses épopées indiennes qui ne contenant pas moins de deux à trois cent mille vers, renferment l'histoire de plusieurs races d'hommes qu'elles suivent dans toutes leurs filiations.

C'est pour n'avoir pas su comprendre quels sont les élémens essentiels d'une épopée, que Voltaire et presque tous les modernes ont élaboré des compositions qui, étant purement artificielles et ne répondant à aucun des sentimens intimes et héréditaires du peuple, ne pouvaient s'implanter et se perpétuer vivaces parmi des générations et dans un sol auxquels elles ne disaient

rien. Si le Dante, dont le génie aurait été à la hauteur de l'épopée, mais qui n'eut qu'une faible perception de ce qui la constitue, est encore cher aux Italiens, c'est que les noms des hommes et des choses célébrés dans ses chants, sont écrits par la tradition sur tout ce qui intéresse leur existence. Si le *Paradis perdu* de Milton, malgré sa théogonie biblique commune à Israël et aux chrétiens, si la *Messiade* de Klopstock, ne sont que des ouvrages littéraires, c'est que ces ouvrages n'ont pas de patrie.

La France possède une grande quantité de traditions historiques qui se conservèrent dans les archives des châteaux et des monastères : quelques-unes ont été imprimées, soit dans des histoires de provinces, soit dans d'autres livres où l'on ne peut guère songer à les aller chercher. Dans plusieurs localités, des hommes, curieux du passé de leur pays, se sont efforcés d'en rassembler toutes les traditions ; le plus riche dépôt de ce genre était, sans contredit, la bibliothèque du marquis de Rochegude qui avait consacré quarante ans de sa vie et le revenu d'une belle fortune à réunir dans son habitation d'Alby tous les monumens littéraires du Languedoc, de la Guyenne, de la Provence, du Dauphiné, de l'Auvergne et de la Picardie. Si, depuis la mort du marquis, ce dépôt ne s'est pas dispersé, il sera puissamment en aide à quiconque abordera la tâche difficile de faire pour la France ce que les frères Grimm ont fait pour l'Allemagne. L'intérêt dont est pour nous le recueil de ces patiens collecteurs, est un puissant stimulant à tenter chez nous une entreprise semblable à

celle dans laquelle ils ont si bien réussi. Mais il faut se hâter, car si les traditions écrites ne se perdent pas, celles qu'on ne peut recueillir que de la bouche du peuple s'en vont; déjà beaucoup s'en sont allées. Il y a trente ans, la récolte eût été bien plus abondante qu'aujourd'hui; dix ans encore, et l'on ne se souviendra plus de rien, tout sera dans la tombe. Il y a des histoires de mon pays qui firent les délices de mon enfance; je ne me les rappelle plus que confusément, pourtant elles étaient bien belles! Depuis j'ai voulu me les faire conter, je n'ai trouvé personne qui les sût, personne qui pût me dire ce qu'il advint de mémorable dans ce vieux château de Jasseron, abandonné avant d'être une ruine et dont la tour perchée comme un aigle sur une des cimes avancées du Revermont, est un géant qui domine la plaine... personne qui fût en état de m'apprendre à quoi fait allusion cette vieille chanson dont j'ai retenu la mélodie et les paroles patoises au moyen desquelles nos bergères croient conjurer l'orage :

Nielles,
Nielles,
Sarrazènes,
Garove de meu commeune
Vtia monche de San Martin
Avouè sou quatrovin chein, etc. (1);

personne qui me répétât la lamentable et tragique aven-

(1) Brumes, brumes sarrasines, ôtez-vous de mes communes, voilà monsieur de Saint-Martin avec ses quatre-vingts chiens, etc. Dans ce seul mot *sarrasines*, qui signifie ici *destructives*, *ravageuses*, *dévastatrices*, il y a une tradition tout entière.

ture de la demoiselle de Rosi, pauvre fille qui fut brûlée au grand regret et du consentement de son père, parce qu'elle avait appris de sa nourrice comment on fait tomber la grêle. La bonne vieille, qui me faisait pleurer avec cela, est maintenant au cimetière... Il n'y en a plus de bonnes vieilles, il n'y en aura plus jamais... Depuis un demi-siècle, tant de récits de l'actualité la plus palpitante sont venus interrompre les récits d'autrefois, qu'il n'est pas surprenant qu'on les ait oubliés. C'est notre révolution, c'est la terreur, ce sont nos guerres et les prouesses de nos soldats, c'est la gloire du grand Napoléon avec toutes les merveilles de son règne ; c'est la conscription ; c'est l'invasion avec ses pillages et ses barbes de cosaques ; c'est le retour miraculeux de l'île d'Elbe ; c'est la restauration avec ses jésuites, ses ailes de pigeon et ses cours prévôtales ; c'est la mort incroyable de l'homme du siècle sur une des pointes brûlantes de l'Atlantique ; c'est Louvel et le duc de Berry ; c'est Ferdinand VII et son inquisition bouleversés ; c'est la prise du Trocadéro et le triomphe russe de la cause des Grecs ; c'est la bourrasque de juillet et le roi citoyen ; c'est l'impitoyable choléra, c'est l'émeute, c'est l'insurrection : l'Italie en prison, l'Espagne en feu ; c'est notre sœur de batailles, l'héroïque Pologne qui succombe ; c'est la sanglante méprise de la rue Transnonain ; c'est Lyon mitraillé, c'est la machine de Fieschi, c'est le procès d'avril ; puis le cours de la rente, puis les élections, les sessions législatives et la garde nationale ; puis la vapeur qui va tout remplacer, puis le gaz qui éclaire, puis les chemins de fer rapides comme le vent.

Où se réfugier pour n'être pas assailli par la bande noire des événemens qui se succèdent, se multiplient, se croisent, se précipitent? De l'un à l'autre, à peine a-t-on le temps de respirer; et les gros budgets qu'il faut payer pour avoir la paix.... Que de sujets d'entretiens! les plus longues soirées n'y suffisent plus... Adieu donc les traditions. Comment se garder le loisir de songer même aux Sarrasins? La nouvelle organisation sociale est une rupture avec tout ce qui plut à nos aïeux : adieu aussi les contes, ils n'ont plus que faire parmi nous, puisqu'ils n'y sont plus ce qu'étaient pareillement les proverbes, la sanction de la loi morale.

Au nom de l'art, on n'eût osé au nom de Dieu, on a eu pitié d'une vieille église (1) dégradée en tous points de sa forme primitive; on l'a épargnée, sous le prétexte par conséquent nullement plausible qu'on y retrouve les caractères de l'architecture vénérable d'une époque dont les monumens sont devenus rares; au nom de l'histoire, ne se présentera-t-il pas quelqu'un, un simple laïque, il n'est besoin que ce soit un archevêque, qui soit ému de compassion pour ces pauvres traditions qui s'en vont finir? Quand elles sont expirantes, n'y aura-t-il personne qui se dévoue à aller recueillir le dernier souffle de leur agonie? Voilà une belle tâche de jeune homme à remplir : je dis de jeune homme; car, pour les entendre dans leur naïf langage, il faut avoir de la persévérance, et de l'avenir devant soi; il faut apprendre ces patois et ces idiomes dont chaque heure détache un lambeau,

(1) Saint-Germain-l'Auxerrois.

et qui, comme elles, toucheront bientôt au terme fatal de toutes choses; il faut parcourir villes, bourgs et villages, s'enquérant de tout religieusement, et glosant, sans plus d'embarras, avec le Basque qu'avec le Breton.

Dans ces derniers temps, quelques livres ont paru en France sous les titres de traditions, de chroniques, de légendes tantôt d'un pays, tantôt d'un autre; mais ce n'étaient que des déportemens de cette fièvre chaude du romantisme qui, parce qu'il dénationalisait le génie de notre littérature, se donnait pour le génie de l'innovation. Ce n'étaient ni des légendes, ni des chroniques, ni des traditions (1), mais des amplifications de rêves ou des déformations de quelque poésie originale arrangée par des profanes à la mode du moment, des falsifications inhabiles, faites avec la vaste et profonde érudition d'un jour, comme ces meubles moyen-âge qui, encore tout pleurant de leur sève, malgré les stigmates d'une vermoulure factice, sortent de nos ateliers d'ébénistes avec des compartimens à la moderne pour être à notre usage, et un placage de vieux sur un fond de bois blanc pour être à notre goût. En semblables sophistications, il y a toujours quelque chose qui cloche : on sent le copal et l'odeur de la fumée qui a noirci.

La tradition ne peut, sans boiter, prendre l'allure du

(1) Il faut toutefois excepter quelques traditions reproduites avec un véritable sentiment poétique, par M. H. de Latouche dans son recueil intitulé : *la Vallée aux Loups*, et un petit volume de traditions allemandes, rendues avec un charme tout naïf et une parfaite appropriation de style par un autre de mes amis, M. Ferdinand Flocon.

roman ou de la nouvelle. Elle veut garder sa marche et son costume, et repousse les ajustemens étrangers qui lui feraient perdre toute sa fraîcheur. C'est là ce que Grimm s'est dit en composant son recueil, et c'est ce que devra se dire, s'il aspire à faire une œuvre vraiment nationale, quiconque se sera proposé de colliger les traditions de la vieille France. Certainement c'est un bonheur de pouvoir donner l'essor à sa fantaisie; mais, pour un cœur honnête, n'y a-t-il pas d'ineffables jouissances dans les résultats de la conscience et du zèle? Si le travail auquel on s'est livré est pénible et ardu, on ne tarde pas à en être amplement dédommagé: chaque découverte que l'on fait apporte à l'âme cette innocente joie de l'enfant lorsque, entre les mousses, sous les touffes fleuries de la bruyère ou dans l'épaisseur du bocage, il surprend sur son nid l'oiseau qui couve; là, comme dans la recherche des traditions, il faut soulever doucement le feuillage, écarter les branches avec précaution pour ne pas effrayer et pour pouvoir, d'un regard furtif, pénétrer les replis de cette nature étrange, mais pudique et toute parfumée des senteurs qu'exhalent, sous la pluie fraîchement tombée, les ombrages des bois et les herbes odorantes de la prairie.

L.-F. L'Héritier de l'Ain.

TRADITIONS
ALLEMANDES.

LES TROIS MINEURS DU KUTTENBERG.

Tradition orale dans la Hesse.

Le Kuttenberg est une montagne de Bohême. Trois mineurs y travaillaient depuis longues années et y gagnaient honnêtement de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfans. Quand ils se rendaient le matin à la montagne, ils prenaient avec eux trois choses : d'abord leur livre de prières, ensuite leur lampe garnie d'huile pour un jour, puis le morceau de pain de la journée. Avant de commencer leur travail, ils priaient Dieu de veiller sur eux dans la montagne, puis ils se mettaient gaiement à travailler. Un jour, après qu'ils avaient bien travaillé et lorsque le soir approchait, il arriva que la montagne s'éboula devant eux et leur ferma le passage. Ils se crurent ensevelis et dirent : « Hélas! mon Dieu, pauvres mineurs que nous sommes! nous voilà réduits à mourir de faim! nous n'avons du pain que pour un jour, et de l'huile que pour

un jour dans nos lampes ! » Ils se recommandèrent à Dieu et se résignèrent à mourir ; mais, ne voulant pas rester oisifs, tant qu'ils auraient encore des forces, ils continuèrent de travailler et de prier. Or, il arriva que leur lampe brûla pendant sept ans, que leur morceau de pain, dont ils mangeaient journellement, demeura toujours, non pas entier, mais aussi gros ; et que ces sept ans ne leur parurent qu'un jour. Mais, comme ils ne pouvaient se couper les cheveux ni se raser la barbe, leur barbe et leurs cheveux étaient devenus longs d'une aune. Pendant ce temps-là, leurs femmes les tinrent pour morts ; et, comme elles pensaient ne plus jamais les revoir, elles songeaient à prendre de nouveaux maris.

Or, il arriva que l'un des trois mineurs ensevelis, poussant un soupir qui partait du fond de son cœur, fit ce souhait : « Ah ! si je pouvais revoir seulement une fois la lumière du jour, après je mourrais content ! » Le second dit : « Ah ! si je pouvais encore une fois seulement m'asseoir et manger à table avec ma femme, après je mourrais content ! » Le troisième dit à son tour : « Ah ! si je pouvais seulement pendant une année encore vivre tranquille et heureux auprès de ma femme, après je mourrais content ! » A peine avaient-ils achevé, que la

montagne craqua avec force et se sépara. Aussitôt le premier s'approcha de la fente, regarda au-dessus de sa tête et vit l'azur du ciel; et, comme il se réjouissait de revoir la lumière du jour, il tomba à l'instant roide mort. La montagne continua à se séparer et la crevasse à s'élargir; et les deux autres mineurs, travaillant, piochant toujours, taillèrent des escaliers, se traînèrent en rampant vers l'ouverture, et enfin se virent dehors. Ils se rendirent à leur village, dans leurs maisons. et cherchèrent leurs femmes; mais celles-ci ne voulurent pas les reconnaître. « Eh quoi! leur dirent-ils, n'avez-vous jamais eu de maris? — Si, répondirent-elles; mais, depuis sept ans, nos maris sont morts et enterrés dans le Kuttenberg. » Le second dit à sa femme : « Je suis ton mari. » Mais elle ne voulut pas le croire, parce qu'il avait une barbe longue d'une aune, qui le rendait entièrement méconnaissable. Alors il lui dit : « Porte-moi mon rasoir, qui est là-haut dans l'armoire du mur, et, de plus, un petit morceau de savon. » Il se rasa, se peigna, se débarbouilla, et, quand sa toilette fut achevée, elle vit que c'était bien son mari. Elle s'en réjouit sincèrement, servit tout ce qu'elle avait de meilleur à manger et à boire, mit le couvert sur la table, puis ils s'assirent et mangèrent

contens l'un à côté de l'autre. Mais quand le mari fut rassasié et qu'il eut mangé sa dernière bouchée de pain, tout à coup il tomba mort. Le troisième mineur habita, pendant une année entière, paisible et content avec sa femme; mais, à l'heure précise où il était revenu de la montagne, il tomba mort et sa femme avec lui. C'est ainsi que Dieu accomplit leur souhait à cause de leur piété.

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreibung*, I, 110, 127, 128. — BRÆUNER, *Curiosit.*, 203, 206. — G. AGRICOLA, *de Animalibus subterraneis.* — Tradition orale.

L'esprit de la montagne, *Maître Hæmmerling*, vulgairement nommé le *moine de la montagne*, se montre quelquefois dans la profondeur des abîmes, et c'est ordinairement sous la figure d'un géant affublé d'un noir capuchon de moine. Il a souvent apparu dans une mine des Alpes, au pays des Grisons; et là, sa principale occupation, surtout le vendredi, était de transvaser d'un seau dans un autre le minerai qu'on venait d'extraire. Le propriétaire de la mine était obligé de souffrir cela sans rien dire; aussi le géant ne lui fit jamais le moindre mal. Il n'en

fut pas de même d'un travailleur, qui, mécontent de voir perdre ainsi le temps à un travail inutile, osa gronder l'Esprit et lui dire des injures. Celui-ci le saisit et le serra si fort, qu'il en eut la tête retournée sens devant derrière. — Sur l'Annaberg, dans la caverne qu'on appelle le Rosenkranz, il a soufflé sur douze mineurs qui travaillaient; ils en sont morts, et la mine, quoique fort riche en argent, fut abandonnée. Là encore, il s'est montré sous la forme d'un cheval, avec un long cou et des yeux à fleur de tête, qui lançaient des regards effrayans. — Sur le Schneeberg, il a apparu dans la mine de Saint-George, sous la figure d'un moine noir; il y a saisi un mineur, l'a enlevé de terre et précipité d'en haut, avec une telle force, dans la mine, autrefois très riche en argent, que ses membres en ont été brisés. — Sur le Harz, il a une fois puni, comme il le méritait, un méchant officier de mine, qui se plaisait à tourmenter les pauvres travailleurs. Au moment où celui-ci remontait, l'esprit s'embusqua, invisible pour lui, sur le bord de la fosse, et, comme il sortait, lui écrasa la tête entre ses genoux.

LE MOINE DE LA MONTAGNE DU HARZ.

Tradition orale dans le Harz.

Deux mineurs travaillaient toujours de compagnie. Un jour, ils s'aperçurent, à la faible lueur que jetait leur lampe, qu'ils n'auraient point assez d'huile pour achever leur journée. « Que ferons-nous? se dirent-ils. Si notre huile se consume et qu'il nous faille remonter dans l'obscurité, nous sommes des hommes perdus, car la bure (le puits) est déjà dangereuse avec de la lumière; et si nous allons maintenant chercher de l'huile chez nous, l'officier nous punira infailliblement, et de bon cœur, car il ne nous épargne guères. » Comme ils étaient dans cette anxiété, ils aperçurent au loin, dans la galerie, une lumière qui se dirigeait vers eux; ils s'en réjouirent d'abord; mais quand elle fut plus près, ils eurent grand'peur, en voyant venir à eux un homme d'une taille gigantesque et tout courbé. Il avait la tête couverte d'un grand capuchon, et avait, d'ailleurs, tout l'extérieur d'un moine. Il portait à la main une énorme lampe de mineur. Lorsqu'il se fut avancé jusqu'auprès des deux travailleurs, qui étaient là muets de frayeur, il se redressa et leur dit : « Ne craignez point; je ne veux pas vous faire de mal; je veux

plutôt vous faire du bien. » Il prit leur lampe, y versa de l'huile, prit ensuite la pioche de leurs mains, et dans une heure eut fait plus d'ouvrage à lui seul, que tous les deux n'en eussent fait dans une semaine entière en se donnant beaucoup de peine. Après, il leur dit : « Ne dites jamais à personne que vous m'avez vu. » Enfin, il frappa avec son poing sur la paroi latérale gauche; elle s'ouvrit, et les mineurs virent une longue galerie, toute resplendissante d'or et d'argent; et, comme tant d'éclat éblouissait leurs yeux, ils détournèrent la tête; mais quand ils regardèrent de nouveau, tout avait disparu. S'ils avaient jeté leur pioche ou seulement une partie quelconque de leur sonde dans la galerie, la galerie serait restée ouverte, et ils auraient été comblés d'honneurs et de richesses; mais du moment qu'ils avaient détourné les yeux, tout était perdu sans retour.

Néanmoins, l'huile de l'Esprit de la montagne resta dans leur lampe, et cette huile ne se consumait pas; ce qui était toujours un grand avantage. Mais quelques années après, un samedi qu'ils buvaient et prenaient du bon temps, avec des amis, dans un cabaret, ils eurent l'imprudence de raconter l'histoire. Le lundi matin, quand ils retournèrent à l'ouvrage, il n'y avait plus d'huile dans leur lampe, et il fallut

que chaque jour, ils y en missent, comme les autres, de la nouvelle.

L'ÉTANG DE DAME HOLLÉ.

SCHAUB, *Beschreibung des Meissners*, p. 12-14. —MUENCHHAUSEN, *Abh. über den Meissner in Hinsicht auf Myth. Allerthum. Hess. Denkwürdigk.* II, 161-202.

La montagne du Meissner dans la Hesse offre diverses choses, dont le nom seul atteste une haute antiquité, par exemple, les *Trous du Diable, le Gazon de la Bataille*, et particulièrement l'*Étang de dame Hollé.* Cet étang, situé à l'angle d'une prairie marécageuse, n'a maintenant que quarante ou cinquante pieds de diamètre, la prairie entière est entourée d'une chaussée de pierres à moitié ruinée, et plus d'une fois des chevaux y sont tombés.

Le peuple raconte de cette *Hollé* beaucoup de choses, en bien et en mal. Elle donne aux femmes qui viennent la trouver dans ses eaux la santé et la fécondité; les enfans nouveau nés proviennent de ses eaux, et c'est elle, par conséquent, qui les produit. Elle donne des fleurs, des fruits, des pâtisseries, ce qu'elle a dessous son étang et ce qui croît dans son incomparable jardin, à ceux qui savent la rencontrer et lui

plaire. Elle est extrêmement rangée et observe une sage économie. Quand il neige chez les hommes, c'est elle qui secoue son lit de plume, dont le duvet vole dans l'air. Elle punit les fileuses paresseuses, en salissant leur quenouille, brouillant leur fil ou mettant le feu à leur lin. Les jeunes filles, au contraire, qui filent avec ardeur, elle leur envoie des fuseaux et file elle-même pour elles pendant la nuit, de sorte que le matin leurs bobines se trouvent pleines. Quand les filles sont paresseuses, elle leur tire la couverture de leur lit et les met toutes nues sur le pavé; et celles qui sont laborieuses, qui le matin, de bonne heure, portent de l'eau à la cuisine dans des cruches bien nettoyées, y trouvent des pièces d'argent. Elle attire volontiers les enfans dans son étang; elle porte bonheur à ceux qui sont bons, et fait des misérables de ceux qui sont mauvais. Tous les ans, elle parcourt le pays et répand la fertilité dans les campagnes; mais aussi elle jette l'épouvante, quand elle parcourt la forêt, à la tête d'une armée furieuse. Tantôt elle se montre, sous la figure d'une belle femme blanche, au fond ou à la surface de son étang; tantôt elle y est invisible; seulement on entend dans la profondeur un bruit de cloches et un sourd frémissement.

DAME HOLLÉ FAIT SA TOURNÉE.

PRÆTORIUS, *Weihnachtsfratz. prop.* 54.

A la Noël, dame Hollé commence sa tournée; les filles garnissent de nouveau leurs quenouilles, roulent autour beaucoup d'ouvrage, c'est-à-dire beaucoup de lin, puis les laissent là pendant la nuit. Quand dame Hollé voit cela, elle s'en réjouit et dit :

Telle quenouillée,
Telle bonne année.

Cette tournée dure jusqu'à la grande nouvelle année, c'est-à-dire jusqu'au saint jour des Rois, où dame Hollé est obligée de rentrer dans sa montagne; si elle trouve alors, chemin faisant, du lin à la quenouille, elle se fâche et dit:

Telle quenouillée,
Telle triste année.

Aussi, la veille de la fête, les filles ont bien soin d'arracher de leur quenouille tout ce qu'elles n'ont pas filé, afin qu'il n'y reste rien, et qu'il ne leur mésarrive pas. Mais ce qui vaut mieux encore, c'est d'avoir réussi à épuiser la quenouille en filant.

LE BAIN DE DAME HOLLÉ.

ZEILLER, *Sendschreiben*, II, 533, p. 695. — PRÆTORIUS, *Weltbeschreibung*, I, 476.

Sur le Meissner, dans la Hesse, il y a une grande mare d'eau presque toujours trouble, qu'on appelle *Frau-Hollen-Bad*, le bain de dame Hollé. Au dire de vieilles gens, on voit quelquefois dame Hollé s'y baigner, vers l'heure de midi et disparaître ensuite. La mare, et la montagne, et tous les lieux environnans sont peuplés d'esprits, et souvent des voyageurs ou des chasseurs ont été ou égarés ou blessés par eux.

DAME HOLLÉ ET LE FIDÈLE ECKART.

PRÆTORIUS, *Weihnachtsfratzen, propos.*, 55. — FALKENSTEIN, *Thüring. Chronik.*, I, 167.

Il y a dans la Thuringe, un village nommé Schwarza. Dame Hollé, un jour de Noël, chassait devant ce village. Elle était précédée du fidèle Eckart qui, mêlé au cortége, avertissait ceux qu'il rencontrait de se retirer du chemin, disant qu'il ne leur arriverait aucun mal. Ce jour-là, précisément, deux jeunes villageois étaient allés au cabaret chercher de la bière, et

ils la portaient à la maison, quand parut le cortége de dame Hollé, qu'ils se mirent à regarder. Comme la troupe fantastique tenait toute la largeur de la route, ils se retirèrent dans un coin avec leurs canettes remplies de bière. Mais plusieurs femmes, se détachant de la bande, s'approchèrent, prirent les canettes et les burent. Les pauvres garçons étaient trop effrayés pour faire aucune observation; mais leur embarras était grand. Comment faire, en effet, quand ils allaient arriver au logis avec leurs canettes vides? Enfin le fidèle Eckart vint à eux et leur dit : « Remerciez Dieu qui vous a inspiré de ne pas souffler le plus petit mot; car vous alliez avoir le cou tordu; à présent, allez-vous-en de suite à la maison, et surtout ne dites rien à personne de cette histoire : vos canettes seront toujours pleines de bière ; jamais elles ne tariront. » Les deux paysans obéirent; et, en effet, leurs canettes ne se vidèrent pas; pendant trois jours, ils prirent bien garde à leurs paroles. Mais ils ne purent garder plus long-temps la chose, et ils racontèrent à leurs parens ce qui s'était passé; et dès lors tout fut perdu; les canettes aussitôt tarirent. D'autres disent que cela n'arriva pas le jour de Noël, mais bien à une autre époque.

DAME HOLLÉ ET LE PAYSAN.

PRÆTORIUS, *Weihnachtsfratzen, propos.* 56.

Un jour, dame Hollé passait; elle rencontra un paysan avec sa cognée. Elle le pria de consolider sa voiture; ce que le paysan fit volontiers; et quand il eut fini, elle lui dit : « Prends ces copeaux; ce sera ton pour-boire. » Et là-dessus elle continua son chemin. Le paysan, n'ayant que faire de ces copeaux, n'en prit avec lui qu'un ou deux, et laissa le reste à terre. Quand il fut arrivé chez lui et qu'il mit la main à sa poche, il se trouva que les copeaux étaient d'or massif. Aussitôt notre homme de retourner sur ses pas pour ramasser les morceaux qu'il avait laissés sur la route; mais hélas! il était trop tard, les morceaux avaient disparu.

LA SPRING-WURZEL.

Tradition recueillie sur le Kœterberg de la bouche d'un berger. — *Cf. Altdeutsche wælder,* II, 95.

Autrefois un berger faisait paître tranquillement ses brebis sur le Kœterberg, quand tout à coup, comme il tournait la tête, se présenta devant lui une magnifique princesse,

qui lui dit : « Prends la spring-wurzel (m. à m. racine d'élan), et suis-moi. » (Le moyen de se procurer la spring-wurzel consiste à boucher, avec un morceau de bois le nid d'un pivert, d'une pie ou d'une huppe; l'oiseau, quand il voit son nid bouché, prend aussitôt son vol, et trouve de suite la merveilleuse racine que l'homme a jusqu'ici vainement cherchée. Il la porte à son bec, et veut s'en servir pour déboucher son nid; il n'a besoin, en effet, que de la présenter devant le morceau de bois qui le ferme; celui-ci saute aussitôt de lui-même, comme s'il avait reçu le coup le plus violent. On a eu soin de se cacher, et quand l'oiseau revient, on fait un grand bruit; dans sa frayeur, il ouvre le bec et laisse tomber la racine. On peut aussi se contenter d'étendre un linge blanc ou rouge sur le nid; l'oiseau l'y jette quand il s'en est servi). Possesseur de la précieuse racine, notre berger laissa errer ses brebis et suivit la princesse. Elle le conduisit dans une caverne de la montagne; et lorsqu'ils furent arrivés à une porte ou galerie fermée, le berger n'eut qu'à présenter sa racine, et aussitôt la porte s'ouvrit avec fracas. Ils avancèrent toujours, jusqu'à ce qu'ils eurent pénétré environ au milieu de la montagne, dans un endroit où étaient assises deux autres jeunes demoiselles

qui filaient avec ardeur; le diable était aussi là, mais sans puissance, et fortement attaché sous la table devant laquelle elles travaillaient. Tout autour, dans des corbeilles, étaient des amas d'or et de pierres précieuses qui brillaient : la princesse dit au berger qui était là et d'un œil avide contemplait ces trésors : « Prends pour toi tout ce que tu voudras. » Le berger, sans hésiter, prit à pleines mains et mit dans ses poches jusqu'à ce qu'elles furent pleines, puis il voulut s'en aller avec ses richesses; la princesse lui dit alors : « Va, mais n'oublie pas le meilleur. » Il pensa qu'il ne s'agissait d'autre chose que de ses trésors, et crut avoir bien pris toutes ses précautions, mais la princesse voulait parler de la racine. Or, l'étourdi, en partant, l'avait laissée sur la table où il l'avait posée, pendant qu'il emplissait ses poches. Il sortit, et la porte, en se refermant avec fracas derrière lui, heurta violemment ses talons, sans lui faire plus de mal, mais elle aurait bien pu le tuer. Le berger se réjouissait de porter chez lui tant de richesses; hélas! il ne sut plus retrouver l'entrée de la caverne.

LA DEMOISELLE DE BOYNEBOURG.

Tradition orale recueillie dans la Hesse.

Autrefois, trois demoiselles vivaient ensemble dans le château de Boynebourg. La plus jeune des trois rêva une nuit qu'il avait été arrêté dans la volonté de Dieu, que l'une d'elles mourrait frappée de la foudre. Le matin elle raconta son rêve à ses sœurs, et vers midi, les nuages s'amoncelèrent, le ciel devint de plus en plus sombre, et le soir un orage affreux le couvrait tout entier; bientôt les éclairs brillèrent; le tonnerre gronda et ses lugubres roulemens, qui s'approchaient toujours, annoncèrent que sa fureur allait se concentrer sur le Boynebourg. Comme les éclairs arrivaient de toutes parts, la plus âgée des trois sœurs dit aux autres : « Je veux obéir à la volonté de Dieu, car l'heure de ma mort est venue. » Elle fit porter un siége dehors, s'assit et attendit, pendant tout un jour et toute une nuit, que la foudre vînt la frapper. Mais la foudre ne frappa personne. Le second jour, la sœur cadette descendit et dit : « Je veux obéir à la volonté de Dieu, car l'heure de ma mort est venue. » Elle s'assit et attendit, pendant le second jour et la seconde nuit, que le tonnerre vînt la frapper; mais le tonnerre ne

la frappa point. Cependant il ne s'éloignait pas. Le troisième jour, la plus jeune sœur dit aux autres : « Je vois maintenant quelle est la volonté de Dieu : c'est moi qui dois mourir. » Elle fit appeler un prêtre, reçut la sainte communion ; puis elle fit son testament et disposa que, le jour de sa mort, on donnerait un grand dîner et des présens à tous les pauvres de la paroisse. Cela fait, elle descendit résignée, s'assit, et quelques instans après, la foudre tomba et la tua.

Plus tard, lorsque le château ne fut plus habité, on l'a souvent vue errer comme une bonne âme aux environs. Un pauvre berger qui avait perdu tout ce qu'il possédait, et dont les dernières ressources allaient être saisies le lendemain sur la poursuite d'un créancier impitoyable, étant venu dans le Boynebourg faire paître son pauvre troupeau, aperçut assise au soleil, près de la porte du château, une jeune vierge blanche comme la neige. Elle avait déployé un linge blanc, sur lequel étaient des gousses qui devaient s'ouvrir au soleil. Le berger fut surpris de trouver, dans ce lieu solitaire, une jeune fille ; il s'approcha d'elle et dit : « Oh! les belles gousses ! » Il en prit une couple dans sa main, les regarda, puis les remit à leur place. La jeune fille jeta sur lui un regard bien-

veillant, mais triste, et ne répondit rien. Le berger eut peur; il s'en alla sans regarder autour de lui et chassa son troupeau vers la chaumière. Mais deux gousses, pendant qu'il les examinait, étaient tombées dans ses souliers et le gênaient pour retourner chez lui. Il s'assit, ôta son soulier et voulut faire tomber ce qui le blessait, mais il lui tomba dans la main cinq ou six grains d'or. Le berger retourna en toute hâte au Boynebourg, mais la jeune vierge avait disparu avec ses gousses... Cet or lui suffit pour payer ses dettes et racheter sa chaumière.

De grands trésors doivent encore être cachés dans le château. Un homme eut le bonheur de trouver une cassette dans le mur; quand il l'ouvrit, elle était toute pleine d'or. — Une pauvre veuve ne possédait qu'une vache et une chèvre, et comme il pousse, dans le Boynebourg, de belles orties, elle voulut les couper pour les donner à sa vache et à sa chèvre; mais, au moment où elle en saisissait un pied, elle glissa et tomba dans une fosse. Elle cria et appela du secours; mais il n'y avait plus personne dans ce lieu désert, et elle resta là jusqu'au soir où, ses enfans, inquiets de leur mère, vinrent l'y chercher et entendirent sa voix. Ils la retirèrent avec des cordes, et elle leur raconta qu'au fond de cette fosse où elle était tombée, il y avait une grille et derrière

cette grille, une table chargée de richesses et de vaisselle d'argent.

LE PIEL-BERG.

PRÆTORIUS, *Glücks-Topf*, p. 506.

Près de l'Annaberg, dans la Misnie, il y a devant la ville une haute montagne, nommée le Piel-Berg, sur laquelle doit avoir été anciennement bannie, par l'effet d'une malédiction, une jeune et belle fille, qui souvent encore, à l'heure de midi, lorsque personne n'a coutume de se faire voir en ces lieux, s'y montre somptueusement parée, avec une magnifique chevelure blonde qui flotte derrière elle.

LA JEUNE FILLE DU SCHLOSSBERG.

FALKENSTEIN, *Thüring. chronik.*, I, 172.

Sur le Schlossberg, non loin d'Ordruf, dans la Thuringe, se montre quelquefois, dit-on, une jeune fille qui a un gros trousseau de clefs pendu à sa ceinture. Toujours, à l'heure de midi, elle descend de la montagne, va à la fontaine d'Hierling ou d'Hœrling qui se trouve au bas du vallon, s'y baigne, puis regagne, de

nouveau le sommet de la montagne. Aucuns veulent l'avoir parfaitement vue et observée.

LA JEUNE FILLE SERPENT.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 661-663. — SEYFRIED, *in Medullâ*, p. 477-478.—KORNEMANN, *Mons Veneris*, cap. XXXIV, p. 189-192.

En l'an 520, il y avait à Bâle, en Suisse, un nommé Léonhard, connu vulgairement sous le nom de Lienimann, fils d'un tailleur, homme d'une candeur plus que naïve, et, qui de plus, s'exprimait avec peine, parce qu'il bégayait. Cet homme était entré et avait pénétré plus avant que jamais personne ne l'avait pu avant lui, dans la galerie voûtée qui s'étend sous terre jusqu'à Augst en passant par Bâle, et il a su trouver assez de facilité à s'énoncer, pour raconter des faits surprenans, des histoires merveilleuses. Il raconte, et il y a encore des gens qui l'ont entendu de sa bouche, qu'il prit un cierge, l'alluma et entra dans le souterrain; que d'abord il lui avait fallu passer par une porte de fer, puis d'une voûte sous une autre, et enfin, par de beaux jardins parés d'une agréable verdure. Au milieu s'élevait un magnifique château ou palais, où était une belle fille qui avait un corps humain jusqu'à la ceinture;

elle portait sur la tête une couronne d'or et sa chevelure descendait jusqu'à terre ; au-dessous de la ceinture, elle était un affreux serpent. Cette jeune fille l'avait conduit par la main à un coffre de fer, près duquel étaient attachés deux chiens noirs, toujours aboyans, qui en défendaient l'approche ; mais ces chiens, elle les avait apaisés et retenus par leur chaîne, et il avait pu avancer sans autre empêchement. Prenant ensuite un trousseau de clefs qu'elle portait au cou, elle avait ouvert le coffre et en avait retiré diverses pièces, tant d'argent que d'autre métal. Elle lui avait fait présent, avec une grâce toute particulière, d'un assez grand nombre de ces pièces, qu'il avait emportées avec lui en sortant, et qu'il a même montrées à plus d'une personne. La jeune fille lui avait dit aussi qu'elle était de race royale, mais qu'elle avait été maudite et métamorphosée en monstre, et qu'elle ne serait délivrée que quand un jeune garçon, dont l'innocence n'aurait encore souffert aucune atteinte, lui aurait donné trois baisers ; qu'alors elle recouvrerait sa première forme ; et que, pour prix de sa délivrance, elle donnerait à son libérateur toutes les richesses qu'elle tenait cachées dans ce lieu. Il raconta encore qu'il avait déjà donné deux baisers à la jeune fille, mais qu'à chacun de ces deux baisers, la joie d'une

délivrance inespérée l'avait jetée dans des transports si furieux, qu'il avait cru dans sa frayeur qu'elle allait le déchirer tout vivant; que, par conséquent, il n'avait pas osé lui donner le troisième baiser et s'en était allé. Dans la suite, il lui arriva de se laisser entraîner par des camarades débauchés dans un lieu de prostitution, où il perdit sa virginité dans les bras d'une femme de mœurs faciles; et, depuis cette souillure, il n'a jamais pu retrouver l'entrée du souterrain; plus d'une fois il en a versé des larmes de regret.

L'ENFANT LOURD.

BRÆUNER, *Curiosit.*, 274.

Le 8 juin de l'année 1686, deux gentilshommes aperçurent, sur le chemin de Chur en Suisse, un petit enfant couché au pied d'un buisson et enveloppé dans des langes. L'un d'eux en eut pitié, et donna ordre à son domestique de descendre et de relever cet enfant, afin de le transporter au plus prochain village et d'en faire prendre soin. Le domestique descendit, saisit l'enfant et voulut le soulever; mais il ne put y parvenir. Les deux gentilshommes furent étonnés et ordonnèrent à l'autre domestique

de descendre aussi pour aider son camarade. Mais tous les deux ne furent point assez forts pour l'enlever de cette place. Lorsqu'ils eurent long-temps essayé, qu'ils eurent tourné, retourné et tiré l'enfant en tous sens, celui-ci se mit à parler et leur dit : «Laissez-moi, puisque vous ne pouvez m'enlever de terre; je vous prédis que cette année sera fertile et abondante, mais peu d'hommes la passeront.» A peine eut-il dit ces mots, qu'il disparut. Les deux gentilshommes allèrent, avec leurs domestiques, faire leur déclaration au conseil de Chur.

LE VIEUX CELLIER DE SALURN.

Nachr. von Geistern Francf. 1737, p. 66-73.

A l'hôtel de ville de Salurn, village tyrolien sur l'Adige, on montre deux vieux brocs dont on raconte ce qui suit : En l'année 1688, Christophe Patzeber se rendait, pour affaires, de Saint-Michel à Salurn, et, comme il passait devant les ruines de l'ancien château de Salurn, il eut la fantaisie de voir, de plus près, ces masures. Arrivé à la partie supérieure, il aperçut par hasard, en regardant autour de lui, un escalier souterrain, mais si clair, qu'il fut tenté de descendre. Il se trouva dans un vaste cellier,

où étaient rangées, des deux côtés, de grandes futailles. A la lueur des rayons du soleil qui pénétraient par les soupiraux, il en put compter distinctement dix-huit, dont chacune lui parut de la contenance de cinquante *irtes*. Celles qui se trouvaient en avant étaient pourvues d'un robinet avec sa clef, et le bourgeois ayant tourné ce robinet par curiosité, en vit jaillir, à sa grande surprise, un vin délicat et onctueux comme l'huile la plus fine. Il le goûte et le trouve délicieux; jamais de sa vie il n'avait approché de ses lèvres rien qui fût comparable. Oh! qu'il aurait voulu avoir quelque vase à la main pour en porter à sa femme et à ses enfans! Il se souvint alors de ce que la tradition rapportait de ce château, qui avait déjà fait la fortune de plusieurs personnes de la manière la plus innocente, et il se mit à songer, s'il ne pourrait pas, grâce à la découverte qu'il venait de faire, arriver, lui aussi, à la fortune. Tout en y réfléchissant, il continue sa route vers la ville, termine ses affaires, achète deux grandes cruches de terre avec un entonnoir; et, avant que le soleil fût couché, il était de retour au vieux château, où il retrouva tout dans le même état que la première fois. Il remplit tranquillement ses deux brocs, qui pouvaient contenir vingt mesures, puis voulut sortir du cellier.

Mais voilà que, tout à coup, en se retournant, il aperçoit au pied de l'escalier et sur son passage, trois hommes âgés, assis autour d'une petite table; devant eux était un tableau noir, sur lequel ils traçaient des caractères avec de la craie. On conçoit la frayeur du villageois. Il eût volontiers laissé là tout le vin pour être hors de cette cave; il se mit en prières, et supplia les maîtres du cellier de lui faire grâce. Alors l'un d'eux, qui avait une longue barbe, un bonnet de cuir sur la tête et un justaucorps noir, prit la parole, et dit : « Tu peux venir autant de fois que tu voudras, et prendre le vin nécessaire pour toi et pour les tiens. » Là-dessus, il disparut avec ses deux compagnons. Patzeber, libre de sortir, retourna chez lui sans encombre, et raconta à sa femme tout ce qui lui était arrivé. La femme se méfia d'abord de ce vin, mais lorsqu'elle eut vu le maître du logis en boire sans accident à plusieurs reprises, elle en goûta aussi et en donna à tout son monde. Quand la provision fut épuisée, Patzeber prit hardiment ses deux cruches, retourna au cellier, les emplit de nouveau, et cela se répéta mainte et mainte fois pendant une année entière; cette boisson, qui n'eût pas été déplacée sur la table d'un empereur, ne lui coûtait pas un heller. (liard). Mais un jour, ayant eu la visite de trois

voisins, il leur fit goûter de son vin; et ceux-ci le trouvèrent si délicieux, qu'ils conçurent des soupçons et supposèrent qu'il se l'était procuré par des moyens illégitimes. Comme ils étaient d'ailleurs ses ennemis, ils allèrent à l'hôtel de ville porter plainte; le bourgeois comparut, et, sans détour, raconta le fait, bien qu'il fût convaincu qu'indiquer l'origine de ce vin, c'était y renoncer pour toujours. Le conseil fit apporter de ce vin au tribunal et déclara unanimement qu'on en chercherait vainement de pareil dans tout le pays. On fut donc obligé de renvoyer cet homme après avoir reçu son serment, mais en lui enjoignant, toutefois, de retourner encore avec ses cruches dans l'endroit accoutumé. Il s'y rendit, mais arrivé sur les lieux, il n'y trouva plus ni escalier ni cellier; il n'y en avait plus la moindre trace, et une main invisible le frappa de tant de coups, qu'il en fut renversé à terre tout étourdi et à demi mort. Après y être resté assez long-temps, il lui sembla voir ce même cellier, mais loin, bien loin dans un abîme; les trois hommes étaient encore assis à l'entrée, occupés à tracer silencieusement des figures sur le tableau à la lueur d'une lampe, comme s'ils avaient un compte important à régler; enfin ils effacèrent les chiffres, firent une grande croix sur le tableau, puis le mirent à côté d'eux.

Alors l'un d'eux se leva, ouvrit trois serrures qui fermaient une porte de fer et on entendit sonner de l'argent. Puis, prenant un autre escalier, ce vieillard s'approcha du bourgeois étendu à terre, lui compta trente thalers dans son chapeau, mais sans proférer une seule parole. Alors tout disparut, et l'horloge de Salurn sonna onze heures. Le bourgeois se releva, se traîna, en rampant, hors de ces ruines; et, arrivé sur la hauteur, il vit passer un convoi avec des flambeaux, ce qui lui parut le présage de sa propre mort. Cependant il parvint peu à peu à la grand'route, où il attendit que des passans le portassent chez lui. Là, il rendit compte au conseil de ce qui lui était arrivé, et montra, comme preuve de ce qu'il disait, les trente vieux thalers qu'il ne pouvait pas avoir reçus d'une main humaine. Le jour suivant on envoya sur les lieux huit hommes intrépides dont les recherches ne furent pas plus heureuses, si ce n'est que dans un coin de ces ruines, ils découvrirent les deux cruches de terre, qu'ils emportèrent comme pièces de conviction. Patzeber mourut au bout de dix jours et paya de sa vie le vin qu'il avait bu; la grande croix tracée sur le tableau indiquait peut-être le nombre des dix jours qu'il devait vivre encore.

UN JEU DE GÉANS.

Tradition orale recueillie dans le pays de Corvey.

Près de Hœxter sont situés le Brunsberg et le Wiltberg, sur lesquels les Saxons, pendant leurs luttes avec Charlemagne, doivent avoir eu leurs châteaux forts. Selon la tradition populaire, ces montagnes furent autrefois habitées par des géans si grands, que le matin, en se saluant, ils se donnaient la main d'une fenêtre à l'autre. Ils se jetaient aussi, en guise de paume, de grosses boules qu'ils faisaient voltiger et se renvoyaient l'un à l'autre. Une de ces boules tomba un jour au milieu de la vallée, et creusa dans la terre un énorme trou que l'on voit encore aujourd'hui.

UN JOUET DE GÉANS.

Tradition recueillie de la bouche d'un garde forestier.

Les chevaliers qui habitaient le château de Nideck, situé dans l'Alsace sur une haute montagne près d'une chute d'eau, étaient autrefois de grands géans. Un jour, la fille d'un de ces géans descendit dans la vallée, voulant voir ce qui se passait là-bas, et alla jusqu'aux environs

de Haslach, dans un champ qui était situé sur la lisière de la forêt, et que justement, en ce moment, des paysans étaient occupés à labourer. Elle s'arrêta, toute surprise, à regarder la charrue, les chevaux et les laboureurs, toutes choses nouvelles pour elle. « Oh! dit-elle en s'approchant, je vais emporter cela avec moi. » Cela dit, elle s'agenouille, étend son tablier, passe sa main sur la sol, ramasse le tout ensemble et le met dans son tablier; puis elle court toute joyeuse au logis, franchissant d'un bond les rochers, à l'endroit le plus escarpé de la montagne; là, où un homme ordinaire ne gravit qu'avec peine, elle fait un pas et elle est au sommet.

Le chevalier était assis justement près de la table, lorsqu'elle entra. « Eh! que portes-tu là, ma fille? lui dit-il. La joie étincelle dans tes yeux. » — « Regarde, dit-elle en ouvrant aussitôt son tablier. » — « Qu'as-tu là, dit le géant, qui grouille de la sorte? » — « Oh! mon père, le joli jouet! Jamais, non jamais de ma vie, je n'ai rien eu de si beau! » Puis, de son tablier elle tire l'un après l'autre et place sur la table charrue, paysans et chevaux; elle tourne tout autour, examine, rit et bat des mains, tant elle a de joie de voir ces petites créatures s'agiter en tout sens. Mais le père dit alors : « Mon en-

fant, ceci n'est point un jouet! tu as fait là un beau chef d'œuvre; va bien vite rapporter cela dans la vallée. « La jeune fille pleura, mais inutilement. — « Pour moi, dit gravement le chevalier, le paysan n'est point un jouet; allons, point de murmure; remets doucement tout cela dans ton tablier et le rapporte où tu l'as pris. Quand le paysan ne laboure point sa terre, nous autres géans, sur notre nid de rochers, n'avons pas de quoi vivre. »

LE GÉANT EINHEER.

AVENTIN., *Chroniq. bavar.*, Francf., 1570, p. 285.

Du temps de Charlemagne, vivait un géant nommé Einheer; il était Suève, natif de Thurgovie, aujourd'hui canton de la Suisse; il passait à gué toutes les rivières, n'avait pas besoin de pont, tirait derrière lui son cheval par la queue, et disait chaque fois: « Camarade, il faut que tu me suives! « Ce géant partit pour aller faire ces fameuses guerres de l'empereur Charlemagne contre les Vandales et les Huns; il moissonnait les hommes comme on coupe l'herbe avec la faux, les attachait au bout de sa lance, les portait sur l'épaule comme des lièvres ou des renards, et quand, de retour au manoir,

ses compagnons ou ses voisins lui demandaient quels exploits il avait faits, quelles choses lui étaient arrivées à la guerre, il disait avec indignation et colère : « Que voulez-vous que je vous dise de ces misérables crapauds? J'en porte sept ou huit sur l'épaule attachés au bout de ma lance, et je ne sais ce qu'ils coassent. C'est bien la peine que l'empereur rassemble tant de monde contre des crapauds, des vermisseaux de cette espèce. J'en voudrais, moi, avoir meilleur marché. »

— On a donné, à ce géant, le nom d'Einheer (*une armée*), parce qu'à la guerre, il se comparait à une armée et valait réellement autant qu'une armée. Devant lui fuyaient tous les ennemis, Wendes et Huns; ils le prenaient pour le diable en personne.

LES COLONNES DES GÉANS.

WINKELMANN, *Chroniques hessoises*, p. 32. — MELISSANTES, *in Orograph. bei Malchen-berg.*

Près de Miltenberg ou Kleinen-Haubach, sur une haute montagne, dans une forêt, on voit neuf énormes colonnes de pierre, sur lesquelles sont empreintes les mains des géans qui jadis les roulèrent, lorsqu'ils travaillaient à faire un

pont sur le Mein; telle est la tradition qui s'est perpétuée chez les gens du pays, transmise de père en fils; on raconte aussi que cette contrée fut autrefois le séjour de beaucoup de géans.

LE KOETERBERG.

Tradition recueillie de la bouche d'un berger du pays.

Le Kœterberg, situé, comme on sait, entre Paderborn, Lippe et Corvey, était autrefois appelé le Gœtzenberg (*la Montagne des Dieux*), parce que les dieux païens y avaient été adorés. Il est intérieurement plein d'or et de trésors qui pourraient enrichir aisément un pauvre homme, s'il pouvait parvenir à l'endroit où ils sont cachés. Du côté du nord, il y a des cavernes; un berger, une fois, en découvrit l'entrée, ainsi que la porte des trésors; mais lorsqu'il voulut entrer, au même instant, un homme tout couvert de sang, un homme épouvantable courut à lui à travers la plaine, l'effraya et le repoussa. Au sud, sur une colline couverte de bois au pied de la montagne, était Harzburg, dont on voit encore les murailles, et dont on a tout récemment trouvé des clefs. Des géans l'habitaient, et vis-à-vis, à deux heures de di-

stance, sur le Zierenberg, était un autre château de géans. D'un château à l'autre, ils se lançaient et se renvoyaient des marteaux.

GEROLDSECK.

PHILAND. *V. Sittewald Gesichte. Strasb.* 1665, p. 32-33.

Geroldseck est un ancien château des Vosges, dont on entend, depuis longues années, raconter beaucoup d'aventures, savoir : que les anciens héros allemands, les rois Ariovist, Herman, Witiking, Siegfried à l'armure de corne et plusieurs autres, s'y montrent à une certaine époque de l'année ; et que, si jamais les Allemands étaient réduits aux dernières extrémités et sur le point de périr, on les verrait venir de là à leur secours avec plus d'un vieux peuple allemand.

CHARLEMAGNE A NUERENBERG.

MELISSANTES, *Orogr. Francf.*, 1715, p. 533. — Voy. STRUVE, *Hist. polit. archiv.*, I, p. 14.

C'est une tradition populaire, que Charlemagne s'est dévoué, par une imprécation contre lui-même, à demeurer éternellement au fond

du puits, au château de Nürenberg et qu'il y est. Sa barbe a poussé à travers la table de pierre devant laquelle il est assis.

FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

Agricola *Sprüchwort*, 710. — Melissantes, *Orogr. V. Kyffhausen.* — Tenzel, *Monatl. Unterr.* 1689, p. 719-720. — Prætorius, *Alectryomantia*, p. 69. — Le même, *Weltbeschr.*, I, 306-307.

Il y a, sur cet empereur, plusieurs traditions également accréditées. Il ne doit pas être mort encore; il vivra au contraire jusqu'au dernier jour du monde, et il ne peut plus y avoir, après lui, de légitime empereur. Il est resté jusqu'ici caché dans la montagne du Kyfhausen, et quand il en sortira, il suspendra son écusson à un arbre desséché; l'arbre alors reverdira et un temps meilleur viendra. Il parle quelquefois avec les gens qui vont dans la montagne; quelquefois il se montre aussi ailleurs; mais habituellement, il est assis sur le banc devant la table ronde en pierre; il a la tête appuyée sur sa main et dort; en dormant, il branle continuellement la tête et cligne des yeux. Sa barbe a poussé beaucoup, selon quelques-uns, à travers la table de pierre, selon d'autres, autour de la table, dont elle doit

faire trois fois le tour jusqu'à ce qu'il se réveille; jusqu'à présent elle ne l'a fait que deux fois.

Un paysan qui, en 1669, voulait porter du grain du village de Reblingen à Nordhausen, fut conduit dans la montagne par un petit homme; là il dut verser son grain et, à la place, remplir ses sacs avec de l'or. Il vit alors l'empereur assis, mais tout-à-fait immobile.

Un berger fut aussi introduit, par un nain, dans le même endroit; l'empereur y était et lui demanda : « Les corbeaux volent-ils encore autour de la montagne ? » Et sur la réponse affirmative du berger, il s'écria : « J'ai encore cent ans à dormir. »

LE POIRIER DE WALSERFELD.

Brixener Volksbuch vom Untersberg, p. 38-39.

Près de Salzbourg, dans la plaine appelée Walserfeld, il doit s'être livré, autrefois, une terrible bataille, où la mêlée fut générale et où il se fit un si affreux carnage, que le sang débordait de terre dans les souliers des combattans. Ceux qui défendaient la mauvaise cause y furent battus par ceux qui soutenaient la bonne. Dans cette plaine de Walserfeld, il y a un poirier desséché, planté en mémoire de cette dernière

bataille ; il a déjà été coupé trois fois, mais ses racines ont toujours poussé, si bien qu'il a recommencé à se couvrir de feuilles, et qu'il est devenu un arbre parfait. Il doit encore rester desséché pendant beaucoup d'années, mais quand il reverdira, la cruelle bataille se préparera bientôt de nouveau, et quand il portera des fruits, elle commencera. Alors le prince de Bavière doit y suspendre son écusson, et personne ne saura ce que cela présage.

LE ROI ENCHANTÉ DE SCHILDHEISS.

Volksbuch vom Ritter Eginhard, p. 42 et suiv.

Le vieux château de Schildeiss, situé dans une forêt déserte et dans un pays de montagnes, devait être reconstruit et relevé par les Bohémiens. Quand les entrepreneurs et les ouvriers visitèrent les ruines et les fondations, ils trouvèrent des galeries, des caves et des voûtes souterraines, en plus grand nombre qu'ils ne croyaient; dans une de ces voûtes était assis, sur un trône, un roi puissant, éclatant et éblouissant de pierreries, et à sa droite se tenait, immobile, une gracieuse jeune fille; elle tenait la tête du roi, qui semblait reposer.

Lorsqu'ils se furent approchés par curiosité et avidité de butin, la jeune fille se changea tout à coup en un serpent, qui vomissait des flammes, ce qui les fit tous reculer. Mais ils firent part de l'aventure à leur seigneur, qui aussitôt se rendit à la voûte indiquée et entendit la jeune fille soupirer amèrement. Après, il entra avec son chien dans la caverne; mais le feu et la fumée le firent malgré lui reculer de quelques pas, et il crut son chien, qui avait couru devant, perdu. Le feu s'éteignit, et comme il s'approchait de nouveau, il vit que la jeune fille tenait son chien dans ses bras sans lui faire de mal; il aperçut aussi sur la muraille une inscription qui le menaçait de sa perte. Mais, emporté enfin par son courage, il voulut tenter l'aventure, et il fut englouti par les flammes.

DÉPART DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT.

Tradition orale recueillie dans la Hesse.

Entre Gudensberg et Besse dans la Hesse, est l'Odenberg, où l'empereur Charles-Quint fut englouti avec toute son armée. Avant qu'une guerre éclate, la montagne s'ouvre, l'empereur Charles sort, donne de son cor de chasse et passe,

avec toute son armée, dans une autre montagne.

L'UNTERBERG.

Sagen der vorzeit oder Ausführliche Beschreibung von dem berühmten Salzburgischen Untersberg oder Wunderberg, wie solche Lazarus Gitschner vor seinem Tode geoffenbart. Brixen, 1782. *Volksbuch.* — FRANZ SARTORI, *Naturwunder des OEstreich. Kaiserthums. Wien,* 1807, I, n. 7.

L'Unterberg ou Wunderberg est situé à un petit mille allemand de la ville de Salzbourg sur la Meuse, ce fleuve sans fond ; c'est là que doit avoir anciennement existé la ville capitale Helfenburg. Il est entièrement creusé dans l'intérieur et rempli de palais, d'églises, de couvens, de jardins, de sources d'or et d'argent. De tout petits hommes gardent ces trésors : et ils sont venus souvent, autrefois, vers minuit, dans la ville de Salzbourg, pour célébrer l'office divin dans la cathédrale.

L'EMPEREUR CHARLES DANS L'UNTERBERG.

Brixener volksbuch von 1782, p. 28-29.

Dans le Wunderberg, parmi d'autres princes et personnages de distinction, siége aussi l'em-

pereur Charles, une couronne d'or sur la tête et son sceptre à la main. Il fut englouti dans la vaste plaine de Walserfeld, et il a conservé absolument l'aspect qu'il avait dans le temps. Sa barbe est grise, très longue et couvre entièrement la cuirasse d'or qui fait partie de son armure. Les jours de fête et de cérémonie, sa barbe est partagée en deux moitiés, l'une à droite, l'autre à gauche, et entourée d'un précieux bandeau de perles. L'empereur a un air de pénétration et de profondeur, et il se montre affable et bienveillant envers les subalternes qui vont s'ébattre avec lui dans une belle prairie. Pourquoi fixe-t-il là son séjour, et qu'y fait-il? C'est ce que tout le monde ignore et que Dieu seul connaît.

Franz Sartori raconte que l'empereur Charles V, et selon d'autres, Frédéric, est assis à une table, dont sa barbe fait déjà plus de deux fois le tour. Dès que sa barbe aura, pour la troisième fois, atteint le dernier coin, la fin de ce monde arrivera, l'Antechrist paraîtra, il livrera bataille sur les rochers de Wals, les trompettes des anges sonneront et le dernier jour poindra.

GUILLAUME DE SCHERFENBERG ET LE NAIN.

Aus Ottokar von Horneck, cap. 573-80, p. 539-544.

Mainhard, comte de Tyrol, qui, sur l'ordre de l'empereur Rudolf de Habsburg, avait conquis la Styrie et la Carinthie, et avait été nommé duc de cette dernière province, était en guerre avec le comte Ulrich de Heunburg. A ce dernier se joignit Guillaume de Scherfenberg, coupable, par-là, de perfidie et d'ingratitude envers Mainhard. Il fut ensuite battu dans le combat, et Conrad d'Aufenstein, qui avait combattu pour Mainhard, le cherchait avec les siens.

Ils trouvèrent le Scherfenbergeois étendu dans la poussière, percé de part en part de plusieurs coups de lance; il avait sept blessures, et cependant une seule douleur. Conrad d'Aufenstein lui demanda s'il était le seigneur Guillaume. « Oui, et si vous êtes celui d'Aufenstein, descendez et venez à moi. » Alors le Scherfenbergeois dit d'une voix mourante : « Prenez cet anneau; tant qu'il sera en votre possession, vous ne perdrez jamais ni vos richesses ni les honneurs du monde. » En même temps il tendit la main et le lui présenta. Au même instant, arriva Henri le *Told* sur son cheval, et il apprit que c'était le Scherfenbergeois qui était là. « Le voilà,

dit-il, celui qui a violé sa foi envers mon maître; Dieu l'en punit à cette heure. » Un valet eut ordre de placer le chevalier mortellement blessé sur un cheval, mais à peine dessus, il mourut; alors le *Told* ordonna qu'on le redescendît et qu'on le plaçât à l'endroit où il était. Le Scherfenbergeois fut ensuite pleuré par des hommes et des femmes; quant à l'anneau qu'il avait donné à d'Aufenstein, voici ce qui était arrivé.

Un jour, le Scherfenbergeois vit de son château, dans la plaine, un singulier spectacle. Sur quatre longs bâtons dorés, quatre nains portaient un dais de brillante et riche étoffe. Sous ce dais était un nain à cheval, une couronne d'or sur sa petite tête, et avec tout l'appareil d'un roi. La selle et la bride du cheval étaient garnies d'or, parsemées de pierreries, et tout le harnais était orné de même. Le Scherfenbergeois s'arrêta, regarda, puis enfin avança avec son cheval et tira son chapeau. Le nain lui souhaita le bonjour et lui dit : « Guillaume, que Dieu vous bénisse! — D'où me connaissez-vous? répondit le Scherfenbergeois. — Ne sois point fâché, dit le nain, que je te connaisse et que je te nomme par ton nom. C'est toi que je cherche, toi, dont on m'a tant vanté le courage et la fidélité. Un roi puissant partage avec moi un grand pays; nous sommes en guerre à ce sujet,

et il veut me dépouiller par ruse. Depuis plus de six semaines, la guerre est déclarée entre nous, mais mon ennemi est trop puissant, et tous mes amis m'ont conseillé de te gagner à ma cause. Si tu veux te charger de cette lutte, je te rendrai si fort que, quand il t'opposerait un géant, tu en triompherais. Sache, brave guerrier, que je t'armerai d'une ceinture qui te donnera les forces de vingt hommes. » Le Scherfenbergeois répondit : « Puisque tu as tant de confiance en moi et que tu te fies à mon courage, je consens à être à ton service, et quoi qu'il en puisse arriver, pour toi j'oserai tout. » Le nain dit alors : « N'aie pas peur de moi, seigneur Guillaume, comme si j'étais un monstre; non, j'ai foi en la Trinité, et je crois que Dieu est né d'une Vierge sous la forme d'un homme.» Le Scherfenbergeois s'en réjouit et promit qu'à moins que la mort ou la maladie ne le retînt, il serait à temps à ses ordres. — «Venez ici, dit le nain, avec votre coursier, votre armure et un valet, et ne dites rien de ceci à personne, pas même à votre femme, sans quoi tout est perdu.» Le Scherfenbergeois jura de tout. « Regarde, dit alors le nain, cet anneau doit être témoin de ce que nous disons; tu seras heureux de le posséder, car, dusses-tu vivre mille ans, tant que tu l'auras, jamais tu ne perdras ton bien.

Aie donc bon courage, et sois-moi fidèle. » Cela dit, il s'en alla par les bruyères, et le Scherfenbergeois le suivit de l'œil, jusqu'à ce qu'il eut disparu dans la montagne.

Quand il fut de retour à la maison, le dîner était prêt, et chacun lui demanda où il était allé; il n'en dit rien; mais dès ce moment, il ne put avoir la même gaieté qu'autrefois. Il fit soigner son cheval, réparer sa cotte de mailles, envoya chercher le confesseur, se confessa en secret et communia avec recueillement. La femme chercha à savoir la vérité du confesseur, mais celui-ci refusa obstinément de trahir le secret. Alors elle envoya chercher quatre de ses meilleurs amis, qui menèrent le prêtre dans une chambre, lui mirent le couteau sur la gorge et le menacèrent de la mort, jusqu'à ce qu'il eut dit ce qu'il savait.

Lorsque la femme l'eut appris, elle fit venir les amis les plus intimes du Scherfenbergeois, qui le prirent à part et le questionnèrent sur ses projets. Mais, comme il ne voulait rien découvrir, ils lui dirent qu'ils savaient tout, ce qu'il ne voulut croire que quand leurs discours ne lui permirent plus d'en douter. Alors ils se mirent à combattre sa résolution, et ils le supplièrent instamment de renoncer à cette expédition. Mais il ne voulut pas violer sa foi et

dit que, s'il le faisait, il devait désormais dire adieu à tout bonheur. Mais sa femme le rassura et n'eut pas de cesse qu'elle ne l'eût, à force de prières, décidé à rester; cependant il ne resta qu'à regret.

Six mois après, un jour qu'il chevauchait seul derrière ses gens, le nain vint à lui et lui dit : « Quiconque vante votre loyauté a menti! Vous m'avez trompé, trahi ! Vous m'avez valu la haine de Dieu et des bonnes femmes. Mais aussi sachez qu'à l'avenir vous ne vaincrez jamais, et que, sans l'anneau protecteur que j'ai eu le malheur de vous donner, vous péririez dans la misère, vous, votre femme et vos enfans. » Alors le nain lui saisit la main et voulut le lui arracher; mais le Scherfenbergeois retira la main, la cacha dans sa poitrine, et poussa son cheval en avant dans la plaine. Ceux qui étaient devant n'avaient rien vu.

LE PEUPLE PAISIBLE DE PLESSE.

Joh. Letzner, *Plessiches Stammbuch.* — *Wunderbare begebenheiten eines Gœttingischen Studenten auf dem alten schlosse Plesse,* 1744, p. 15 et suiv.

Au château de Plesse dans la Hesse, il y a sur les rochers de la montagne beaucoup de sources,

de puits, de fondrières, de cavernes où, selon les bruits populaires, habitent des nains, qu'on appelle *le peuple paisible.* Ils sont silencieux et bienfaisans, et rendent volontiers service aux personnes qui leur plaisent. Leur fait-on quelque mal, ils n'exercent point leur colère sur l'homme, mais ils se vengent sur les troupeaux qu'ils tourmentent. Cette race souterraine n'a proprement rien de commun avec les hommes, et elle passe sa vie dans le sein de la terre, où elle a des chambres et des appartemens pleins d'or et de pierres précieuses. S'ils ont quelque chose à faire sur la surface du sol, ce n'est pas pendant le jour, mais la nuit qu'ils l'entreprennent. Ce peuple de montagne est de chair et d'os comme les autres hommes, il fait des enfans et meurt; mais il a le don de se rendre invisible, et de marcher à travers les rochers et les murailles avec autant de facilité que nous marchons dans l'air. Quelquefois ils apparaissent aux hommes, les mènent avec eux dans leurs cavernes et leur font présent, quand ils leur plaisent, d'objets très précieux. L'entrée principale est au fond du puits; l'hôtellerie, située à côté, porte cette enseigne : A l'eau bruissante.

LA FÊTE NUPTIALE DU PEUPLE NAIN.

Tradition orale de la Saxe.

Le peuple nain d'Eilenburg en Saxe voulut un jour célébrer une noce ; il entra en conséquence, pendant la nuit, à travers le trou de la serrure et les fentes de la fenêtre, dans la salle du château, et tous sautèrent sur le parquet poli, comme des pois que le fléau éparpille dans une grange. Le bruit réveilla le vieux comte qui dormait dans la salle sur son haut lit à baldaquin, et qui fut fort étonné à la vue de cette multitude de joyeux petits camarades. Alors l'un d'eux s'avança vers lui, paré comme un héraut, et le pria, d'une manière fort gracieuse, de vouloir bien prendre part à leur fête. « Cependant, ajouta-t-il, nous vous prions d'y assister seul; il faut qu'aucun des gens de votre cour ne se permette de venir avec vous voir la fête, et même d'y jeter un coup d'œil. » Le vieux comte répondit amicalement : « Puisque vous m'empêchez de dormir, je veux bien rester avec vous. » Alors on lui présenta une petite femme; de petits porte-lampes se rangèrent, et une petite musique de grillons se fit entendre. Le comte avait de la peine à ne pas perdre sa petite danseuse, qui sautillait avec tant de vivacité et

pirouettait avec une telle vitesse, qu'il avait à peine le temps de prendre haleine. Mais, au milieu de la joyeuse danse, il se fit tout à coup un silence général, la musique cessa et toute la troupe se sauva par le dessous des portes, les trous de souris, et partout où se trouva la moindre fissure. Le nouveau couple, les hérauts et les danseurs regardaient en haut vers une ouverture qui se trouvait au plafond de la salle, et y aperçurent la figure de la vieille comtesse qui, curieuse, regardait ses joyeux hôtes. Alors ils s'inclinèrent devant le comte, et le même qui l'avait invité se présenta de nouveau, le remercia de l'accueil amical qu'il leur avait fait. « Mais, ajouta-t-il, puisque notre joie et notre noce ont été troublées au point qu'un autre œil humain y a porté ses regards, désormais la maison d'Eilenburg ne comptera jamais plus de sept membres. » Là-dessus, tous se retirèrent précipitamment les uns après les autres ; tout fut bientôt silencieux, et le vieux comte se retrouva seul dans les ténèbres de la salle. La malédiction s'est jusqu'à présent vérifiée, et toujours un des six chevaliers vivans de la maison d'Eilenburg est mort, avant que le septième vînt au monde.

NAINS CHANGÉS EN PIERRES.

SPIESS, *Vorrede zum Hans Heiling*.

En Bohême, non loin d'Elnbogen, dans une âpre mais belle vallée, à travers laquelle l'Egger serpente jusqu'auprès de Karlsbad en faisant plusieurs détours, se trouve la célèbre caverne des nains. Les habitans des villages et des villes du voisinage en racontent ce qui suit : Ces rochers furent anciennement habités par de petits nains de montagne, qui y passaient leur vie en silence. Ils ne faisaient de mal à personne, ils secouraient au contraire leurs voisins dans leurs besoins et dans leurs peines. Ils furent, pendant long-temps, gouvernés par un magicien ; mais un jour qu'ils voulaient célébrer une noce et qu'ils s'étaient à cette fin rendus à leur église, il entra dans une violente colère et les changea en pierres, ou plutôt, comme ils étaient des esprits indestructibles, il les exila dans des pierres. La chaîne de ces rochers se nomme encore aujourd'hui : *la Noce maudite des Nains*, et on les voit apparaître sous diverses formes sur les pointes de la montagne. Au milieu d'un de ces rochers, on montre la figure d'un nain qui, lorsque les autres voulurent échapper à l'exil, s'attarda trop long-temps

dans sa cellule, et, tandis que de sa fenêtre il appelait du secours, fut métamorphosé en pierre.

On montre aussi, encore aujourd'hui, à l'hôtel de ville d'Elnbogen, les burgraves impies et avares, exilés dans une masse de métal sonore. On dit qu'il est impossible à quiconque est souillé d'un péché mortel, de soulever cette masse.

LA MONTAGNE AUX NAINS.

Agricola Sprüchw. Bl. 171, *B.*

A Achen, non loin de la ville, il y a une montagne dont les habitans, lorsqu'ils ont à célébrer une noce, viennent emprunter dans les villes des chaudrons, des marmites, des plats, et ensuite les rendent exactement. De semblables nains se tiennent dans les environs d'Iéna et dans le comté de Hohenstein.

NAINS QUI EMPRUNTENT DU PAIN.

Joh. Wolfgang Rentsch, *Beschreibung merkwürdiger sachen und antiquit. des Fürstenthums Baireuth.*

En 1644, Hedler, curé de Selbitz et de Marlsreuth, raconta ce qui suit :

Entre les deux endroits susdits, il y a une fo-

rêt, et dans cette forêt une ouverture que l'on nomme communément le *Trou des Nains*, parce qu'anciennement, et il y a plus de cent ans, des nains y habitaient sous terre, des nains qui recevaient des mains de certains habitans de Naila la nourriture indispensable pour vivre.

Albert Steffel, vieillard âgé de soixante-dix ans, mort en 1680, et Hans Kohmann, autre vieillard âgé de soixante-trois ans, mort en 1679, deux hommes d'honneur et dignes de foi, ont souvent assuré que le grand-père de Kohmann labourait un jour dans son champ situé près de cette ouverture; que sa femme lui porta pour déjeuner du pain sortant du four et le plaça, enveloppé dans un linge, sur la lisière du bois; que bientôt une naine parut et vint demander au laboureur son pain, disant que le sien était bien au four, mais que ses enfans, pressés par la faim, ne pouvaient pas attendre, et qu'à midi elle le lui remplacerait en lui donnant du sien; que le grand-père y consentit; qu'à midi la naine revint, déploya un linge blanc et plaça dessus une miche encore toute chaude, en le remerciant beaucoup et l'engageant à manger sans crainte de ce pain, attendu qu'elle voulait vite remporter le linge; qu'il le mangea, et qu'ensuite elle lui dit qu'on avait établi à présent tant de forges que, fatiguée et troublée du bruit,

elle était obligée de s'en aller et de quitter son bien-aimé séjour ; qu'elle éloignait des gens le jurement et les malédictions, comme aussi la profanation du dimanche, si fréquente chez les paysans qui, au lieu d'aller à l'église ce jour-là, vont voir leurs champs, ce qui est un grand péché.

Il y a peu de temps, qu'un dimanche, plusieurs valets de paysans se sont introduits avec des torches allumées dans le trou ; ils ont trouvé d'abord une galerie souterraine très basse et qui déjà tombait en ruine ; puis, au bout, une large place, taillée avec soin dans le roc, carrée, plus haute que la taille d'un homme, ayant de chaque côté beaucoup de petites portes. Là-dessus une frayeur subite s'est emparée d'eux, et ils sont sortis sans visiter les petites cellules.

LE COMTE DE HOIA.

Hammelmann, *Oldenb. Chronik.*, 21-22. — Tenzel, *Monatl. unterr.*, 1609, p. 525. — Praetorius, *Glückstopf*, 489-90, *und Weltbeschr.*, I, 95. — Braeuner's, *Curiosit.*, 622-24.

Il est une fois apparu à un comte de Hoia, pendant la nuit, un petit nain ; et, comme le comte avait peur, il lui dit qu'il ne devait point

s'effrayer, qu'il avait un mot à lui dire et à le prier d'un service, de ne point le lui refuser. Le comte répondit que si la chose était possible et qu'elle ne portât préjudice ni à lui ni aux siens, il y consentirait volontiers. Alors le nain dit : « On veut la nuit prochaine venir chez toi chercher un gîte; on te prie de prêter ta cuisine et ta salle, d'ordonner à tes serviteurs d'aller se coucher, de ne se point mêler de ce qui se fera; il faut même que personne n'en sache rien, excepté toi seul. On se montrera reconnaissant. Vous sentirez, toi et ta race, les effets de cette reconnaissance, et il n'arrivera pas le plus petit mal à toi ni aux tiens. » Le comte consentit à tout. Par conséquent, la nuit suivante, tous les petits nains ensemble, et tels qu'on a coutume de dépeindre les lutins, se sont élancés par-dessus le pont dans le château. Ils ont cuisiné, taillé, coupé dans la cuisine, puis l'ont quittée, sans y laisser d'autres traces de leur présence que celles qui se remarquent d'ordinaire lorsqu'on a donné un grand festin. Après quoi, vers le matin, comme ils voulaient se séparer, le même petit nain est encore venu trouver le comte et lui a présenté, en le remerciant, une *épée*, un *drap d'amianthe* et un *anneau d'or*, sur lequel était gravé un lion rouge; le tout avec recommandation d'avoir soin, lui et

ses descendans, de conserver précieusement ces trois objets, attendu que tant qu'ils les auraient ensemble, l'union et le bonheur régneraient dans la comté; mais que sitôt qu'ils seraient séparés, ce serait un signe que les choses n'y vont pas bien; et, depuis, le lion rouge a toujours pâli chaque fois qu'un membre de la famille a dû mourir.

Dans le temps que le comte Jobst et son frère étaient mineurs et Franz de Halle gouverneur du pays, deux pièces, savoir : l'épée et le drap d'amianthe, furent enlevées; mais l'anneau est resté dans la maison du comte jusqu'à la fin; qu'est-il devenu depuis? On n'en sait rien.

LES NAINS CHASSÉS.

CHRIST. LEHMANN, *Erzgeburg. Schauplatz*, cap. 2, p. 187-188.

Les nains furent chassés de l'Erzgebürg par l'établissement des forges. Ils furent désolés, mais ils déclarèrent en émigrant, qu'ils reviendraient quand les forges seraient transportées ailleurs. Au pied du mont Sion, devant Quedlinburg, il y a eu anciennement une caverne de nains, et ces nains ont souvent emprunté aux habitans du pays des vases d'étain et autres

ustensiles de cuisine pour la célébration de leurs noces.

LES FOLLETS.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 129-132. — BREUNER, *Curiosit.*, 205-209. — G. AGRICOLA, *de Re metallicâ*. — VALVASSOR, *Ehre von Crain*, I, 417.

Les follets ou lutins apparaissent ordinairement comme les nains, seulement ils n'ont que les trois quarts environ d'une coudée; ils ont la figure d'un vieillard à longue barbe ; ils sont vêtus, comme les mineurs, d'une chemise à capuce blanche et d'une peau qui couvre leurs épaules; ils ont une lanterne, un maillet et un marteau. Ils ne font aucun mal aux travailleurs, car s'ils leur jettent quelquefois de petites pierres, ces pierres blessent rarement; et encore cela n'arrive que quand ils ont été irrités et poussés à bout à force de railleries et d'injures. Ils se font voir principalement dans les galeries qui donnent du minerai ou dans lesquelles il y a bon espoir d'en trouver. Aussi les mineurs n'ont-ils pas peur d'eux ; ils regardent au contraire leur rencontre comme un bon signe, et n'en sont que plus joyeux et plus actifs. Ils rôdent, font leurs pas carrés dans les mines , et parais-

sent travailler beaucoup, mais en réalité ils ne font rien. Ils ont l'air tantôt de percer une galerie, tantôt de mettre le minerai extrait dans les seaux, tantôt enfin de travailler à la poulie et de vouloir monter quelque chose, mais ils ne font que gêner les mineurs et les embrouiller. Quelquefois ils appellent; et quand on vient, il n'y a plus personne.

Sur le Kuttenberg, en Bohême, on les a souvent vus en très grand nombre monter et descendre dans les fosses, quand il n'y avait en bas aucun mineur; particulièrement quand quelque grand malheur ou un grand mal était sur le point d'éclater (ils annoncent la mort d'un mineur en frappant trois coups à sa porte), on entendait les lutins gratter, fouiller, heurter, piler et vaquer à tous les travaux des mines; quelquefois aussi, à peu près comme les forgerons sur l'enclume, tourner et retourner le fer et le forger avec des marteaux. Dans cette même mine, on les a entendus très souvent frapper, marteler, picoter, comme si trois ou quatre forgerons battaient le fer; c'est ce qui les a fait nommer par les Bohémiens *petits forgerons domestiques*. Dans l'Idrie, les mineurs placent journellement pour eux dans un lieu particulier un petit pot rempli de manger; ils achètent aussi chaque année à une certaine époque une petite jaquette faite à la taille

d'un enfant, et leur en font présent; s'ils la laissent, c'est que les lutins sont fâchés ou mal disposés.

ÉVOCATION DES LUTINS.

PRÆTORIUS, *Glückstopf.*, p. 177.

Il y a eu à Nürenberg un nommé Paul Creuz qui fit une merveilleuse évocation. Il plaça dans un certain endroit une petite table neuve, la couvrit d'un linge blanc, mit dessus deux petites écuelles de lait, deux petites écuelles de miel, deux petites assiettes et deux petits couteaux. Il prit ensuite une poule noire, la mit en pièces sur un bassin, de manière à ce que le sang dégouttât dans le manger; puis, après en avoir jeté une partie à l'orient, une autre à l'occident, il commença son évocation. Cela fait, il courut se mettre sous un arbre vert, et il vit deux lutins sortir de terre, se mettre à table et manger près de la riche fourrure qui était aussi là. Alors il leur adressa des questions auxquelles ils répondirent. Quand il répétait souvent cette évocation, les petites créatures devenaient si familières, qu'elles venaient même dîner chez lui. Négligeait-il de les visiter régulièrement, elles ne paraissaient pas du tout ou disparaissaient aus-

sitôt. Il a aussi fini par venir à bout de leur roi, qui se préseuta seul, couvert d'un petit manteau d'écarlate, sous lequel il avait un livre qu'il jeta sur la table, en permettant à celui qui l'avait évoqué d'y lire autant et aussi long-temps qu'il lui plairait. Notre homme y apprit beaucoup de choses et de grands secrets.

LE LUTIN AU BAL.

Tiré des contes populaires de Brixen.

De vieilles personnes dignes de foi ont rapporté qu'il y a quelques années, il se fit une noce dans le village de Glass, à une lieue du Wunderberg, et à la même distance de Salzbourg, et que vers le soir un lutin, venu du Wunderberg, s'y rendit. Il engagea poliment tous les assistans à se livrer à la joie et aux plaisirs, et demanda à se mêler aux danses, ce qu'on ne lui refusa point. Il dansa successivement trois danses avec chacune des demoiselles, et avec une grâce si remarquable, que tout le monde le regardait avec un plaisir mêlé d'admiration. Le bal fini, il remercia et fit présent aux deux époux de trois pièces de monnaie d'une espèce inconnue et évaluées chacune à quatre

kreutzers; il les exhorta, en même temps, à vivre en bonne intelligence, en bons chrétiens et à élever leurs enfans dans de bons principes par l'exemple du bien. Il leur recommanda de mêler ces pièces avec leur argent et de se souvenir toujours de lui, ajoutant que par ce moyen il ne leur arriverait guère de se trouver embarrassés; mais, que dans leur prospérité, ils devraient venir en aide à leurs voisins.

Le lutin resta avec eux jusqu'à la nuit, et accepta de chacun à boire et à manger, mais en petite quantité. Enfin il remercia et demanda que l'un des convives le transportât de l'autre côté de la rivière de Salzach vers la montagne.

Il y avait précisément à cette noce un batelier nommé Jean Stændl, qui s'empressa de lui offrir ses services. Pendant le trajet, Stændl demanda son salaire. Le lutin lui donna très humblement trois liards. Le batelier rejeta bien loin une si mince rétribution; mais le petit homme lui répliqua qu'au lieu de se chagriner, il devait garder les trois liards, parce que avec ces trois pièces de monnaie, il ne connaîtrait jamais le besoin, pourvu qu'il n'en devînt pas orgueilleux. Il lui donna ensuite une petite pierre, en lui disant : « Si tu la suspends à ton cou, tu ne périras jamais dans l'eau; ce qui se vérifia dans

la même année. Enfin il termina en l'exhortant à mener une vie humble et pieuse, et s'enfuit.

LE PETIT HOMME DE LA CAVE.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.*, 172, 173; 319, 320.

En 1665, il sortit de la cave d'une maison de Lützen un petit homme qui répandit un seau plein d'eau devant la porte; il reprit ensuite sans mot dire le chemin de la cave, mais la servante qui se trouvait là eut peur, se jeta à genoux et se mit à réciter un psaume. Tout aussitôt le petit homme se mit également à genoux et pria aussi long-temps que la servante. Peu après il éclata dans la ville un incendie qui réduisit en cendres plusieurs maisons nouvellement bâties, mais cette maison en fut préservée. On dit qu'après cet événement le petit homme a reparu dans le même endroit, qu'il y a de nouveau répandu de l'eau, mais qu'il n'en est rien résulté.

L'AIEULE DE RANZAU.

SEYFRIED, *in medulla*, 481, n° 10. — PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.*, 104, 105.

Dans la famille noble de Ranzau en Holstein, le bruit court qu'un jour la grand'mère de la

maison fut éveillée pendant la nuit, du côté où était placé son époux, par un petit homme qui portait une petite lanterne. Le petit homme la conduisit du château dans une montagne creuse, chez une femme qui était en mal d'enfant. A sa demande, elle posa sa main droite sur la tête de cette femme qui accoucha immédiatement. Le petit homme la reconduisit alors au château et lui fit présent d'un *morceau d'or*, en lui recommandant d'en faire trois choses, selon le nombre de ses trois enfans, savoir : cinquante jetons, un hareng et un fuseau, en l'engageant à les bien conserver, si elle ne voulait point que sa famille déchût.

Ce conte est rapporté plus longuement et plus exactement dans un recueil de nouvelles françaises, publié à Bruxelles, en 1711, sous ce titre : *L'Amant oisif.* On lit ce qui suit dans l'avant-dernier conte, p. 405-411 :

LA COMTESSE DE FALINSPERK. (FALKENSBERG?)

Nouvelle allemande.

La comtesse nouvellement mariée, qui était issue d'une famille danoise, reposait à côté de son époux, lorsque tout à coup un bruit se fit entendre ; les rideaux furent tirés, et elle aperçut une petite femme merveilleusement belle,

haute tout au plus d'une coudée et tenant une lumière à la main. La petite femme s'exprima ainsi : « N'aie pas peur, je ne veux te faire aucun mal, si tu me prêtes le secours dont j'ai besoin. Lève-toi et suis-moi au lieu où je vais te conduire; tu prendras bien garde de manger ce qu'on t'offrira, ni d'accepter aucun cadeau à moins que je ne te le donne moi-même, et alors tu pourras le garder sans danger. » La comtesse la suivit par un chemin qui conduisait sous terre. Elles arrivèrent à un appartement resplendissant d'or, de pierres précieuses et rempli de petits hommes et de petites femmes. Peu après parut le roi, qui conduisit la comtesse au lit de la reine qui était en mal d'enfant et la pria de l'assister. La comtesse s'y prêta de très bonne grâce, la reine accoucha heureusement d'un fils, et l'on entendit aussitôt les convives pousser mille cris de joie. La comtesse fut alors conduite auprès d'une table garnie des mets les plus délicats et pressée de manger; mais elle ne toucha à rien et ne prit aucune des pierres précieuses qui se trouvaient dans des vases d'or. Elle fut enfin reconduite et ramenée dans son lit par sa première conductrice.

La petite femme de la montagne lui dit alors : « Tu as rendu à notre royaume un grand service, qui aura sa récompense. Voici trois bâ-

tons de bois, mets-les sous ton oreiller, et demain matin ils seront changés en or. Du premier tu feras faire un hareng, du second un jeton et du troisième un fuseau. Garde-toi bien de raconter cette histoire à qui que ce soit au monde, excepté à ton époux. Vous aurez ensemble trois enfans : celui qui aura le hareng, aura ainsi que ses descendans beaucoup de bonheur à la guerre; celui auquel écherront les jetons, sera revêtu ainsi que ses enfans des hautes dignités de l'Etat; enfin, celui qui aura le fuseau, aura une nombreuse postérité. » Après ces paroles, la petite femme de la montagne se retira, la comtesse se rendormit et lorsqu'elle se réveilla, elle raconta cet événement à son mari, comme un songe. Le comte se moqua d'elle; mais lorsqu'elle eut cherché sous son oreiller : « Voilà, dit-elle, les trois bâtons d'or. » Ils tombèrent l'un et l'autre dans une grande surprise; cependant ils ne manquèrent pas de se conformer à ce que la petite femme leur avait prescrit.

La prophétie s'accomplit exactement et les divers rejetons de cette famille conservèrent précieusement ces trésors. Quelques-uns qui ont été perdus, ont disparu à tout jamais. Les descendans de la branche des jetons rapportent que le roi de Danemarck avait un jour demandé à l'un d'eux un de ces jetons, et qu'au

moment même où le roi l'eut reçu, celui qui le possédait auparavant, ressentit dans les entrailles une douleur très aiguë.

HERRMANN DE ROSENBERG.

Dialogue du royaume des Esprits (en allem.), p. 228.

Le lendemain de ses noces, Hermann de Rosenberg reçut le visite d'une très grande quantité de gnomes, hauts tout au plus de deux pouces, qui lui demandèrent la permission de célébrer chez lui le mariage de deux des leurs, s'annonçant comme des individus tranquilles et pacifiques. Hermann leur accorda ce qu'ils lui demandaient, et ils commencèrent leur fête.

LES NAINS DE L'OSENBERG.

Description de la corne d'Oldenbourg (en allem.), par Winkelmann. — *Rel. cur.*, par Happel, II, 525.

En 1653, Winkelmann se rendait de la Hesse à Oldenbourg, en passant par l'Osenberg. Il fut surpris par la nuit dans le village de Bümmerstett. Un cabaretier, âgé de cent ans, lui raconta que, du vivant de son père, sa maison

était bien achalandée, mais que maintenant elle allait fort mal; que, du temps où son grand-père brassait de la bière, des gnomes vinrent de l'Osenberg chercher de la bière toute chaude et encore dans la cuve et qu'ils la payèrent avec une monnaie inconnue, mais de bon argent. Il ajouta encore qu'un jour d'été un petit vieillard vint chercher de la bière, mais qu'en ayant trop bu, il s'endormit. S'étant réveillé et voyant qu'il s'était arrêté trop long-temps, le bon petit vieux se mit à pleurer amèrement, disant : « Ah! mon père va me battre pour mon retard. » Il se leva donc précipitamment et partit, mais il oublia d'emporter sa cruche à bière, et on ne le revit pas depuis. Enfin il termina en disant que son père avait donné cette cruche en dot à sa fille, et que, tant que la cruche était restée dans la maison, les chalands y avaient abondé, mais que depuis quelque temps qu'elle était cassée, tout allait de travers et semblait s'être brisé avec elle.

LE PETIT GNOME ET LE JEUNE BERGER.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, 122.

Il y avait en 1664, tout près de Dresde, un jeune berger qui gardait les troupeaux du vil-

lage. Tout à coup, il vit à quelque distance de lui une pierre de moyenne grosseur, qui se mouvait et bondissait. Dans sa surprise il s'approcha, regarda la pierre et l'enleva. Immédiatement après il vit sortir de dessous un petit gnome, qui se planta devant lui et lui dit : « J'avais été condamné à rester sous cette pierre; mais, puisque tu m'as délivré, je vais t'en récompenser. Donne-moi du travail pour que je puisse faire quelque chose. » Le berger tout étonné lui dit : « Eh bien! tu vas m'aider à garder mes brebis. » Le petit homme s'en acquitta avec zèle jusqu'au soir, et lui dit alors : « Je vais aller avec toi. » Mais le berger lui répliqua : « Je ne puis t'emmener à la maison, j'ai un beau-père, des frères et des sœurs, et mon beau-père me battrait certainement si je lui amenais une personne de plus, qui rendrait sa maison plus petite. — Mais, répliqua l'esprit, si, après m'avoir reçu une fois, tu ne veux plus de moi, tu dois au moins me procurer un autre gîte. » Le berger lui désigna la maison de son voisin, qui n'avait point d'enfans; le gnome s'y rendit, mais il arriva que le pauvre voisin ne put plus s'en défaire.

LE NAIN DANS L'AUBERGE.

Tradit. populaire de l'Oberland bernois. — Voyez Wyss, Cont. popul., Berne, 1815, p. 62-79, et Alpenrosen, *ibid.*, 1813, p. 210-227.

Le petit village de Ralligen, sur les bords du lac de Thun, celui de Schillingdorf, qui fut englouti par la chute d'une montagne, et probablement beaucoup d'autres lieux encore, sont l'objet du récit qu'on va lire :

Un nain qui voyageait, vint dans ce village pendant un orage, et, traversé par la pluie qui tombait à torrens, il allait frappant à toutes les portes; mais personne n'eut pitié de lui et ne voulut lui ouvrir; on se moqua au contraire beaucoup de lui. Il y avait au bout du village deux pauvres, le mari et la femme, qui se distinguaient par leur piété et leur charité. Le nain, tout fatigué se traîna, appuyé sur son bâton, jusqu'à leur cabane et frappa trois petits coups à leur fenêtre. Le vieux berger lui ouvrit aussitôt et lui offrit spontanément et de bon cœur le peu qu'il avait dans sa maison. La vieille femme servit du pain, du lait et du fromage. Le nain but quelques gouttes de lait et mangea quelques miettes de pain et de fromage. « Je ne suis guère accoutumé, dit-il, à manger des mets aussi durs. Cependant je vous

remercie de tout mon cœur, Dieu vous récompensera. Maintenant que je suis un peu délassé, je vais partir. — Ah ! gardez-vous-en s'écria la bonne femme ; la nuit est noire, l'orage gronde, acceptez ici un petit lit. » Le nain secoua la tête et dit en souriant : « J'ai beaucoup à faire là haut sur le Fluh, je ne puis absolument m'arrêter plus long-temps ; demain vous vous souviendrez de moi. » Il prit donc congé de ses hôtes, et les bonnes vieilles gens allèrent se reposer. Au point du jour ils furent éveillés par un orage. Le ciel était tout sillonné d'éclairs et la pluie tombait à verse. Dans ce moment un rocher énorme se détacha du sommet du Fluh et roula sur le village, entraînant avec lui les arbres, les pierres et les terres. Habitans et animaux, tout ce qui dans le village avait vie, fut enseveli. Les eaux étaient déjà arrivées au pied de la cabane des deux vieillards. Ils tremblaient sur le seuil de leur porte, quand ils virent au milieu du torrent un rocher énorme, sur lequel sautait gaiement le nain, comme s'il eût été à cheval ; il tenait à la main un gros tronc de pin qui semblait lui servir de rame. Il empêcha en effet les eaux de pénétrer dans la cabane, et préserva ainsi les habitans. Le nain grandit insensiblement, et, devenu géant, il se perdit dans les airs, tandis que

les deux vieillards à genoux remerciaient Dieu de leur conservation.

ZEITELMOOS.

Description du Fichtelberg, Leipz., 1716, p. 90.

Il y a sur le Fichtelberg, entre Wunsiedel et Weissenstadt, une grande forêt, appelée Zeitelmoos, et tout auprès un grand étang. C'est là qu'une foule de lutins et d'esprits des montagnes ont fixé leur séjour. Un homme qui traversait cette forêt à la nuit tombante, rencontra deux enfans assis l'un à côté de l'autre. Il les engagea à rentrer chez leurs parens et à ne pas s'arrêter davantage; mais ils éclatèrent de rire. L'homme continua sa route et un peu plus loin il rencontra les mêmes enfans, qui se mirent à rire de nouveau.

LA PETITE RAMASSEUSE DE MOUSSE.

Prætorius, *Weltbeschr.* I, 691-92, hist. racontée par une vieille femme de Saalfeld.

En 1635, un paysan, nommé Jean Krepel, était allé abattre du bois dans les landes, lors-

qu'une petite ramasseuse de mousse s'approcha et lui dit : « Mon père, quand plus tard vous cesserez votre ouvrage, n'oubliez pas de faire trois croix sur le tronc du dernier arbre que vous aurez abattu, et vous vous en trouverez bien. » Cela dit, elle partit. Le paysan, qui était un homme grossier et sans principes, se demanda à quoi cela pouvait servir, et rentra le soir chez lui sans avoir suivi le conseil de la petite femme. Le lendemain, à la même heure, il retourna dans la forêt pour abattre encore du bois ; il y trouva la petite ramasseuse de mousse qui lui dit : « Oh ! mon homme ! pourquoi n'avez-vous pas mis hier les trois croix? Cela nous eût fait du bien à tous les deux, car le chasseur sauvage nous poursuit sans cesse dans l'après-midi et durant la nuit ; il nous tue sans pitié et ne nous laisse aucun repos, à moins que nous ne puissions trouver des arbres marqués de trois croix; il ne peut pas nous chasser de là et nous y sommes en sûreté. — Bah! s'écria le paysan. A quoi bon ces croix? Je n'en ferai certainement pas pour te plaire. » La petite ramasseuse de mousse attaqua alors le paysan et le harcela tellement, que, quoiqu'il fût robuste, elle le battit et l'épuisa. Depuis lors il ne manqua pas de se conformer aux instruc-

tions de la petite ramasseuse de mousse, et il ne lui arriva plus rien de fâcheux.

LE CHASSEUR SAUVAGE A LA POURSUITE DES RAMASSEURS DE MOUSSE.

Prætorius, *Weltbeschr.* I. 693-694. — Tradition orale des environs de Saalfeld.

Dans les landes, dans les forêts, dans les lieux sombres et dans les souterrains, demeurent de petits hommes et de petites femmes, couchés sur de la mousse verte, et ils sont couverts de mousse de la tête aux pieds. Le fait est tellement avéré, que les tourneurs en font des copies et les vendent. C'est particulièrement à ces ramasseurs de mousse que fait une guerre implacable le chasseur sauvage, qui apparaît souvent dans ces environs. On entend souvent en effet les habitans dire : « On voit bien que le chasseur sauvage est venu chasser ici il n'y a pas long-temps; ç'a été un bruit, un tapage infernal. »

Un paysan d'Arntschgereute près de Saalfeld, était allé un jour sur la montagne pour faire du bois, pendant que le chasseur sauvage chassait. Le chasseur était invisible, mais le paysan

put entendre et le bruit et les aboiemens des chiens. Il lui vint tout à coup à l'idée de chasser de compagnie; il se mit à crier comme les chasseurs, fit néanmoins son travail ordinaire et rentra chez lui. Le lendemain matin, comme il allait à son écurie, il vit, suspendu à sa porte, un quartier de ramasseuse de mousse en récompense ou comme part de sa chasse. Le paysan, tout effrayé, courut bien vite chez le seigneur de Wirbach et lui raconta l'affaire. Le seigneur lui conseilla de ne pas toucher à la viande, s'il ne voulait éprouver quelque mal de la part du chasseur sauvage, et de la laisser, au contraire, suspendue. Le paysan suivit ce conseil, le gibier disparut comme il était venu, et il ne s'ensuivit aucun mal.

L'HOMME AQUATIQUE.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.* I. 480-482. — Tradition orale.

Vers l'an 1630, dans la paroisse de Breulieb, à une demi-lieue de Saalfeld, une vieille accoucheuse raconta, en présence d'un prêtre, le fait suivant arrivé à sa mère, accoucheuse elle-même. Cette dernière fut appelée nuitamment et invitée à se lever promptement, pour

aller assister une femme qui était en mal d'enfant. La nuit était profonde ; elle se leva cependant et trouva à la porte un homme qui l'attendait, et auquel elle dit de prendre patience jusqu'à ce qu'elle eût allumé la lanterne, et qu'alors elle le suivrait. Cet homme insista, en disant qu'il lui montrerait bien le chemin sans lumière et qu'ils ne s'égareraient point. Il lui banda alors les yeux, et la femme, effrayée, voulut crier, mais l'homme la rassura, en disant qu'il ne lui arriverait aucun mal, et qu'elle pouvait le suivre sans crainte. Ils partirent donc; la femme s'aperçut qu'il frappait sur l'eau avec une baguette et qu'ils descendaient toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à un appartement. Il n'y avait là que la femme enceinte. L'homme retira le bandeau des yeux de l'accoucheuse, la conduisit auprès du lit, et, après l'avoir recommandée à sa femme, il s'en alla. L'accoucheuse délivra la femme, la mit au lit, baigna l'enfant, en un mot, fit tout ce qu'il y avait à faire. Par reconnaissance et pour l'avertir, l'accouchée dit à l'accoucheuse : « Je suis chrétienne comme vous, et j'ai été enlevée par un homme aquatique, qui a mis une autre femme à ma place. Chaque fois que je mets un enfant au monde, le troisième jour il le mange; pour vous en assurer, allez le troisième jour à

votre étang, et vous verrez l'eau changée en sang. Quand mon mari rentrera, il vous offrira de l'argent, mais gardez-vous d'en accepter plus que vous n'en prenez à l'ordinaire, car, autrement, il vous étranglerait. » En attendant, l'homme entra d'un air colère et mécontent; il regarda tout autour de lui, mais trouvant que tout s'était bien passé, il remercia l'accoucheuse et jeta sur la table force argent en disant : « Prenez-en tant que vous voudrez. » L'accoucheuse lui répondit : « Je ne vous demande pas plus qu'aux autres; mais si cela vous paraît trop, je ne demande rien du tout, si ce n'est que vous me reconduisiez. »

C'est Dieu lui-même, dit-il alors, qui a parlé par ta bouche. Il lui donna la somme qu'elle demandait et l'accompagna tout droit chez elle. Mais l'accoucheuse n'osa pas, au jour fixé, aller voir l'étang, tant elle avait peur.

LES FEMMES SAUVAGES DE L'UNTERBERG.

Brixener Volksbuch.

Les habitans et les paysans de Grœdich ont rapporté qu'en ce temps-là (vers 1753), il n'était pas rare de voir des femmes sauvages,

sorties du Wunderberg (m. à m. montagne merveilleuse), s'approcher des jeunes garçons et des jeunes filles qui gardaient leurs troupeaux, près de la caverne située au-delà de Glanegg, et leur donner du pain à manger. Souvent aussi elles venaient au glanage. Elles descendaient le matin de bonne heure de la montagne, et, le soir, quand les autres glaneurs avaient fini leur journée, elles rentraient dans le Wunderberg, sans jamais prendre part à leur souper.

Une fois il arriva, et ce fut encore près de cette montagne, qu'un petit garçon était monté sur un cheval, que son père avait attelé à la charrue pour labourer. Les femmes sauvages sortirent de la montagne et voulurent enlever de force cet enfant. Mais le père, qui n'ignorait point les choses mystérieuses qui se passaient aux environs de cette montagne, courut sans peur droit à ces femmes, et leur arracha l'enfant en leur disant : « D'où vous vient cette audace, de vous montrer si souvent et de vouloir aujourd'hui m'enlever mon garçon? Qu'en voulez-vous faire? » Les femmes sauvages répondirent : « Chez nous il sera mieux soigné; il sera mieux chez nous que chez lui; cet enfant serait notre bien-aimé, et il ne lui serait fait aucun mal. » Mais le père ne lâcha pas prise; et les femmes

sauvages s'en allèrent en pleurant amèrement.

Une autre fois, les femmes sauvages vinrent près du lieu nommé Kugel-Mühle ou Kugelstadt, qui est situé dans cette montagne sur une colline charmante, et là, elles enlevèrent un garçon qui gardait les bestiaux. Ce ne fut qu'au bout d'une année, que les bûcherons revirent ce garçon, bien connu de tout le monde, sous un vêtement vert et assis sur un tronc d'arbre au sommet de la montagne. Le lendemain, ils partirent avec ses parens, de leur plein gré, pour le chercher sur la montagne, mais ils y allèrent tous en vain; le jeune garçon ne reparut plus.

Il est arrivé plus d'une fois qu'une femme sauvage du Wunderberg alla vers le village d'Anif, qui est éloigné de la montagne d'une bonne demi-lieue. Là, elle se creusait un gîte dans la terre. Elle avait des cheveux d'une longueur et d'une beauté peu communes, qui lui descendaient presque jusqu'aux talons. Un paysan du village vit souvent cette femme aller et venir, et il en devint amoureux, surtout à cause de la beauté de sa chevelure. Il ne put pas s'empêcher d'aller à elle; il la contempla long-temps avec satisfaction, et finit, dans sa simplicité rustique, par se coucher sans peur à côté d'elle dans son gîte. Là, ils restèrent l'un à côté de l'autre sans se rien dire, à plus

forte raison sans se toucher. Mais la nuit suivante, la femme sauvage demanda au paysan s'il n'avait point de femme. Le paysan, quoique marié, dit que non. Cependant sa femme s'épuisait en conjectures pour découvrir l'endroit où son mari allait le soir et où il pouvait passer ses nuits. Pour le savoir, elle le suivit et le trouva couché en plein champ avec la femme sauvage. « Ciel ! dit-elle à cette femme, quels beaux cheveux tu as ! Que faites-vous là ensemble? » Quand elle eut dit ces mots, elle partit, et le paysan, ainsi découvert, eut bien peur. La femme sauvage lui reprocha alors son mensonge et lui dit : « Si ta femme m'eût temoigné de la haine et de la mauvaise humeur, ton malheur était certain, et je t'aurais mis hors d'état de bouger jamais de cette place. Mais puisqu'elle n'a pas été jalouse, aime-la dorénavant, sois-lui fidèle et ne t'avise plus de venir ici, car il est écrit : «Que chacun soit fidèle à son épouse,» bien que l'autorité de ce commandement doive être un jour fort peu respectée pour le malheur des mariés. Tiens, prends ce soulier plein d'argent; pars et ne regarde point derrière toi. »

UNE DANSE AVEC L'HOMME AQUATIQUE.

VALVASSOR, *Ehre von Crain. B.* 11 *und B.* 15, *cap.* 19.

A Leybach, dans la rivière du même nom, habita autrefois un ondin, qu'on appelait Wassermann (*homme aquatique*). Il se montrait, la nuit comme le jour, aux pêcheurs et aux marins, et tout le monde a pu raconter comment il était sorti des eaux et avait apparu sous la figure d'un homme. L'an 1547, le premier dimanche de juillet, tout le voisinage se rassembla, selon une ancienne coutume, sur la place du vieux marché de Leybach, au bord d'une fontaine agréablement ombragée par un beau tilleul qui se trouve auprès. Après avoir fait un joyeux repas, comme cela se pratique entre amis et bons voisins, on se mit à danser aux sons de la musique. Peu après, un jeune homme bien fait, bien vêtu, se présenta, comme pour prendre part à la danse. Il salua poliment toute l'assemblée, tendit affectueusement la main à chacun des assistans, mais une main toute molle et froide comme la glace, ce qui causa une grande frayeur à tous ceux qui la touchèrent. Puis il invita à danser une jeune fille bien faite, bien parée, mais aussi peu sage que fraîche et jolie, qu'on appelait Ursule Schæ-

ferin, et qui sut très bien se conformer à ses manières et se prêter à toutes ses plaisanteries.

Après avoir dansé, sans manquer une seule danse, pendant assez long-temps, ils s'écartèrent de plus en plus de la place où avait lieu ce bal champêtre, se dirigèrent, en s'éloignant du tilleul, vers la ferme de Sittich, et plus loin encore, jusqu'à ce que, arrivés à la rivière de Leybach, tous les deux, en présence d'un grand nombre de marins, s'y précipitèrent et disparurent.

Le tilleul resta debout jusqu'à l'an 1638, époque à laquelle il fut abattu pour cause de vétusté.

L'HOMME AQUATIQUE ET LE PAYSAN.

Tradition orale de la Bohême allemande.

Wassermann ressemble en tout à un autre homme, n'était que, lorsqu'il ouvre la bouche, on lui voit des dents vertes. Il porte aussi un chapeau vert. Il se montre aux filles, quand elles passent près de l'étang, mesure du ruban et le leur jette.

Pendant un temps, il vécut en bon voisin avec un paysan, qui habitait les environs du lac;

il lui faisait des visites et finit par le prier un jour de venir aussi le voir dans sa demeure.

Le paysan y consentit et l'accompagna. Dans cette habitation sous-marine tout était exactement comme dans un magnifique palais terrestre ; il y avait des appartemens, des salles, des chambres, remplies de toutes sortes de richesses et d'ornemens ; l'ondin conduisit son hôte partout, et lui fit tout visiter ; on parvint enfin à une petite chambrette, où il y avait beaucoup de pots neufs renversés, les ouvertures en bas. Le paysan lui ayant demandé ce qu'il avait là : « Ce sont, répondit l'ondin, les âmes des noyés, que je garde sous ces pots, pour les empêcher de s'échapper. » Le paysan garda le silence et regagna la terre ; mais la captivité de ces pauvres âmes l'inquiéta long-temps, et il épia le moment où l'ondin serait sorti, et quand il fut sûr du fait, comme il avait très bien remarqué le chemin qui conduisait à la demeure aquatique, il y descendit et fut assez heureux pour retrouver la petite chambre. Dès qu'il y fut, il retourna les pots l'un après l'autre ; aussitôt les âmes des noyés remontèrent hors de l'eau et furent délivrées de leur prison.

L'ONDIN A LA BOUCHERIE.

Tradition orale de la Bohême allemande.

L'ondin venait chaque semaine à la ville pour faire ses provisions à la boucherie ; et, quoique sa mise fût un peu différente de celle des autres hommes, chacun néanmoins le laissait faire librement ses affaires, sans rien soupçonner de particulier relativement à lui. Mais il ne payait jamais ce qu'il achetait qu'avec de vieux sous percés. A la fin un boucher ayant remarqué cette singularité, dit en lui-mme : « Attends, je vais te marquer si bien, que tu n'auras plus envie de revenir. » Effectivement, quand l'ondin revint acheter de la viande, le boucher, profitant du moment où il tendait la main pour payer, lui porta au doigt un coup de coutelas, qui fit jaillir le sang en abondance. Depuis ce temps l'ondin n'a plus reparu.

LE NAGEUR.

BRÆUNER, *Curiosit.*, p. 37.

Voici un fait arrivé en Misnie. Le jour de la Pentecôte, pendant le sermon, quelques gar-

çons boulangers allèrent se baigner dans l'Elbe, au-dessus de la tuilerie, en face du verger. L'un d'entre eux, plein de confiance en son habileté de nageur, dit à ses compagnons que s'ils voulaient parier un écu, il traverserait le fleuve à la nage trois fois de suite et sans reprendre haleine. Les deux autres, qui ne crurent pas la chose possible, y consentirent et parièrent. Notre téméraire, après avoir réussi deux fois, tentait la troisième et allait gagner le château des Sept-Chênes, lorsqu'un poisson, gros comme un saumon, s'élançant tout à coup du fond de l'eau, le saisit, et replongeant aussitôt, l'entraîna avec lui dans le fleuve, où il se noya. Il fut cherché et retrouvé le même jour au-delà du pont : tout son corps était balafré, meurtri ; le sang coagulé formait sous la peau des taches livides, et il fut aisé de reconnaître dans ces meurtrissures l'ouvrage de l'ondin ou esprit des eaux.

LE FRÈRE NICOLAS.

CLUVER., Germ. antiq., lib. 3, c. 27. — PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 487-488. — Voy. MICRÆLIUS, I, p. 16. — Voyage de ZOELLNER, 259.

Dans une épaisse forêt de l'île de Rügen il y a un lac profond, poissonneux, mais dont les

eaux sont troubles et peu favorables à la pêche. Quelques pêcheurs néanmoins voulurent, il y a longues années, faire une tentative, et déjà ils avaient mis leur barque à l'eau. Lorsque le lendemain, ils revinrent avec les filets, tout avait disparu, la barque n'y était plus. Enfin, l'un des pêcheurs, en regardant autour de lui, l'aperçut au haut d'un hêtre : « Qui diable, s'écria-t-il, a donc perché là ma barque? » A quoi une voix qui partait du voisinage, bien qu'on n'y vît personne, répondit : « Ce n'est pas le diable, c'est moi et mon frère Nicolas, qui avons fait cela! »

LA FONTAINE DES ONDINS.

Kornemann, *Mons Veneris,* cap. 43, p. 215. — Vormius, *Mons danica,* lib. I, p. 17-18. — Hornung, *Cista medica*, p. 191.

Non loin de Kirchhain, dans la Hesse, il y a un lac très profond, qu'on appelle la *Fontaine des Ondins* (*Nixen-Bronn*); souvent les ondins se montrent sur ses bords et y viennent prendre le soleil. Le moulin voisin s'appelle aussi le *Moulin des Ondins.* On rapporte également qu'en 1615, un ondin a été vu dans la Lahn, près du moulin de Sainte-Elisabeth.

LES ONDINS DE MAGDEBOURG.

Pretorius, *Weltbeschreib.*, I, 497-498.

Dans un certain endroit de l'Elbe, près de Magdeburg, l'ondine a souvent paru; elle tirait au fond des eaux les imprudens nageurs qui traversaient la rivière, et les noyait. Peu de temps avant que la ville fût troublée par Tilly, un nageur fort habile traversa la rivière pour une pièce d'or; il voulut la repasser; mais, arrivé à cet endroit, il fut saisi et violemment entraîné au fond. Personne ne put le sauver, et plus tard on vit son corps flotter vers le rivage.

Quelquefois, en plein jour, et quand le soleil brille, le monstre se fait voir; il s'assied sur le rivage ou sur les branches des arbres qui le bordent, et là, comme font les jeunes et jolies filles, peigne sa longue chevelure d'un jaune d'or; mais, dès qu'il voit approcher quelqu'un, il se replonge dans les eaux. Comme l'eau de puits est trop crue pour l'usage de la cuisine et qu'il faut aller chercher l'eau de l'Elbe très loin et à grand'peine pour la porter à la ville, les habitans voulurent un jour faire construire un aqueduc. On commença donc à enfoncer de grands pieux dans la rivière, mais il fut impossible de continuer; un homme tout nu, qu'on

aperçut dans les eaux, arrachait et brisait tous les pieux, de sorte qu'il fallut absolument cesser tous les travaux et abandonner le projet.

LE LAC DE DOENGES.

Tradition orale de la Hesse.

Près du village de Dœnges dans la Hesse se trouve le lac de Dœnges, autrement, *Lac-de-Peau* (Haut-See), qui, à certains jours de l'année, devient rouge comme du sang. Voici ce qu'on raconte à ce sujet : Un jour, le village de Dœnges célébrait sa fête; il y vint deux jeunes filles étrangères, inconnues, mais très belles, qui dansèrent avec les jeunes paysans et disparurent à minuit, bien que la fête qui dure tout le jour et toute la nuit, dût se prolonger encore. Cependant elles revinrent le lendemain, et l'un des garçons du village, qui aurait bien aimé qu'elles restassent toujours, ôta, en dansant, les gants de l'une d'elles. Elles dansèrent comme la veille jusqu'à ce que minuit approchât ; alors elles voulurent partir, et l'une d'elles, ne trouvant pas ses gants, se mit à les chercher de tous côtés. Mais elle ne les vit nulle part; et, comme elle s'en inquiétait, minuit sonna. Toutes les deux alors coururent, dans la plus grande anxiété.

vers le lac et s'y précipitèrent. Le lendemain le lac était rouge comme du sang, et tous les ans, à pareil jour, il reprend cette couleur. Sur les gants qui étaient restés, on voyait de petites couronnes.

On raconte encore qu'une nuit deux cavaliers vinrent à la porte d'une accoucheuse, la réveillèrent et l'invitèrent à les suivre. Comme elle refusait, ils employèrent la force, l'attachèrent à un cheval et la menèrent au lac de Dœnges, pour qu'elle assistât leur reine qui était en mal d'enfant. Elle vit une foule de choses merveilleuses, d'immenses trésors et des richesses de toute espèce; mais elle dut jurer de n'en parler à qui que ce fût au monde. Après être restée toute une journée sous le lac, elle reçut un riche présent, et, la nuit, on la reconduisit à sa demeure. Plusieurs années après, elle tomba malade et voulut, avant de mourir, faire cette révélation au curé.

LAC DE MUMMEL.

Simplicissimus, l. 5, cap. 16.

Dans la forêt Noire, à peu de distance de Bade, il y a sur une haute montagne un lac dont on ne peut trouver le fond. Si vous enve-

loppez en nombre impair dans un linge, soit des pois, soit de petites pierres, soit toute autre chose, et que vous le suspendiez dans ses eaux, le nombre devient pair, *et vice versâ.* Si vous y jetez une ou plusieurs pierres, le ciel le plus serein s'obscurcit, et il s'élève une tempête accompagnée de grêle et de vents violens.

Un jour que quelques pasteurs gardaient leur troupeau sur les bords du lac, un taureau brun en sortit tout à coup et vint se mêler aux autres bêtes à cornes; il fut aussitôt suivi d'un petit homme qui voulut le ramener, et, ne pouvant se faire obéir, l'accabla de malédictions jusqu'à ce qu'il en fût suivi.

Pendant l'hiver, un paysan traversa le lac sur la glace, avec ses bœufs et quelques troncs d'arbres, sans éprouver le moindre accident; mais son petit chien, qui courait derrière, fut englouti sous la glace qui se rompit.

Un chasseur qui passait vit sur le lac un petit homme sauvage, qui jouait avec des pièces d'argent qu'il avait en grande quantité sur ses genoux. Il le coucha en joue, mais l'homme sauvage plongea et dit : « S'il m'en avait prié, je l'aurais rendu riche; mais, de cette façon, il restera pauvre, lui et sa postérité. »

Une fois, un petit homme vint trouver un paysan dans sa ferme, la nuit étant déjà très

avancée, et lui demanda à coucher. Le paysan, à défaut de lit, lui offrit ou un banc de la chambre ou le magasin au foin, mais notre petit homme pria qu'on le fît tout bonnement coucher dans le séchoir. « Tu peux, je te le permets, répondit le paysan, coucher, si bon te semble, même dans l'étang ou dans le réservoir. » Sur cette permission, le petit homme se plaça aussitôt entre les joncs et dans les eaux, pour s'y réchauffer, comme si c'eût été du foin. Il en sortit de bon matin, les vêtemens parfaitement secs; et, comme le paysan exprimait la surprise que lui causait un hôte si singulier, celui-ci lui dit qu'il était bien possible que, depuis une centaine d'années, ces lieux n'eussent point donné asile pour la nuit à un hôte semblable. La conversation s'étant ainsi engagée avec le paysan, il en vint jusqu'à lui confier qu'il était un lutin; qu'il avait perdu sa femme; qu'il la voulait chercher dans le lac de Mummel, dont il le pria de lui montrer la route. Chemin faisant, il lui raconta encore beaucoup d'autres choses surprenantes, comment il avait déjà cherché sa femme dans beaucoup de lacs sans la trouver, et il lui décrivait, en même temps, l'intérieur de ces lacs. Arrivé au lac de Mummel, il s'y plongea, après avoir prié toutefois le paysan d'attendre jusqu'à ce qu'il remontât

ou jusqu'à un certain signal qu'il ne manquerait pas de lui faire. Le paysan, après avoir attendu environ quelques heures sur le bord, vit paraître sur les eaux et bondir à la hauteur de plusieurs pieds, tout dégouttant de sang, le bâton dont le petit homme s'était servi; le paysan y reconnut, sans peine, le signal promis.

Un duc de Wirtemberg fit construire un radeau et le lança sur le lac, afin d'en sonder la profondeur. Mais, lorsque les mesureurs eurent employé neuf pelotes de fil sans toucher au fond, le radeau, contrairement à la nature de tout bois, commença à s'enfoncer; il fallut quitter le travail et songer à se sauver. On voit encore quelques débris de ce radeau, épars le long du rivage.

LA DEMOISELLE DE L'ELBE ET LA PETITE FEMME DE LA SAALE.

Tradition orale de Magdeburg. — Prætorius, *Weltbeschreib.*, I, 482-483. — Bræuner, *Curiosit.*, p. 33-34.

A Magdeburg, on connaît la demoiselle de l'Elbe qui, de temps en temps, sortait de la rivière pour aller faire des provisions à la boucherie. Elle avait la mise bourgeoise, mais ses vêtemens, quoique simples, étaient d'une propreté extraor-

dinaire ; elle portait un panier à la main et son maintien était plein de modestie. Rien ne la distinguait des autres filles, si ce n'est que, quand on y faisait attention et surtout quand on le savait, on s'apercevait qu'un coin de son tablier, d'ailleurs blanc comme la neige, était toujours mouillé, indice certain de son origine aquatique. Un garçon boulanger en devint amoureux et la suivit jusqu'à ce qu'il eut vu d'où elle venait et où elle retournait, et finit par descendre avec elle sous les eaux. Elle avait dit à un batelier, qui prêtait son assistance aux deux amans et attendait sur la rive le résultat, que s'il voyait sortir de l'eau une assiette de bois avec une pomme, ce serait signe que tout allait bien; sinon, non. Mais bientôt un jet de sang, qui vint à jaillir de l'eau, fut une preuve certaine que l'amant de la demoiselle avait déplu à ses parens et qu'ils l'avaient tué. Mais il y a d'autres traditions qui ne s'accordent point avec celle-ci. Selon ces dernières, la future serait descendue seule dans le fleuve, et le jeune garçon serait resté sur le bord, pour attendre la décision. Elle aurait voulu demander à ses parens la permission de l'épouser ou, auparavant, faire part de ses intentions à ses frères; mais, pour toute réponse, on vit paraître, à la surface de

l'eau, une tache de sang; ils l'avaient égorgée elle-même.

Souvent aussi on a vu les ondines de la Saale venir dans la ville de Saalfeld acheter de la viande au marché. On ne les distinguait des autres filles qu'à leurs grands et vilains yeux et au bas toujours mouillé de leur robe. On les disait des enfans appartenant à des hommes, mais échangés, et à la place desquels les ondins auraient substitué sur la terre leurs propres enfans. A une des portes de Halle, se trouve pareillement un étang circulaire, nommé *l'étang des Ondins;* les ondines qui l'habitent viennent à la ville acheter ce qui leur est nécessaire; on les reconnaît également au bout toujours mouillé de leurs robes. Du reste, elles sont absolument comme nous autres; c'est même habillement, même langage, même argent.

Aux environs de Leipsik on a souvent vu, sur la route, une petite ondine. Elle venait avec une hotte, comme les autres paysannes, acheter des provisions au marché qui se tient une fois la semaine. Elle s'en retournait de même, sans adresser la parole à qui que ce fût, et sans saluer ni remercier personne sur la route; mais quand elle achetait quelque chose, elle savait

aussi bien que les autres femmes marchander et se faire valoir. Un jour, deux personnes suivirent ses traces et la virent poser sa hotte près d'une petite rivière; après quoi, femme et hotte disparurent en un clin d'œil. Ses vêtemens étaient comme ceux des autres femmes, excepté que ses jupons étaient mouillés à la hauteur de deux mains.

LE DROIT DES EAUX.

BRÆUNER, *Curiosit.*, p. 31. — SCHOENFELD, *de Spectris*, *Marburg.*, 1685, p. 19. — Tradition orale.

Il y a, près de Leipsik, au confluent de l'Elster et de la Pleisse, un endroit où les jeunes gens ont coutume de se baigner en été, bien que les eaux y soient perfides et semées tantôt de bas-fonds, tantôt de bancs de sable, surtout dans la partie appelée *le bain des étudians*. On dit communément de cette rivière, ainsi que de plusieurs autres, qu'elle exige annuellement une victime humaine; aussi y meurt-il un homme chaque été, et l'on croit que c'est l'ondine qui le noie.

On raconte que les ondines ont coutume de danser au-dessus des eaux quand quelqu'un doit se noyer.

Dans la Hesse, quand les enfans veulent se baigner et qu'ils sont déjà au bord de l'eau, leurs parens leur crient, pour les engager à la prudence : « Prends garde que l'ondin ne t'entraîne. » Voici un quatrain que chantent les enfans :

Nix in der Grube,
Du bist ein bœser Bube,
Wasch dir deine beinchen,
Mit rothen ziegelsteinchen.

Ondin qui habites les eaux,
Tu es un méchant garçon;
Lave-toi tes petites jambes
Avec de petites briques rouges.

L'ENFANT NOYÉ.

Wilh., Meister, III, 501. — Gazette nationale des Allem., 1796, p. 74.

On a coutume de raconter une foule de choses concernant les eaux; on dit, par exemple, que tel lac ou tel fleuve exige, comme un tribut qui lui est dû, le sacrifice d'un enfant innocent, mais qu'il ne saurait garder dans ses flots le cadavre d'un noyé, et que tôt ou tard il rejette sur ses bords jusqu'au dernier petit os qui aurait pu aller à fond. Un jour, un enfant s'était noyé dans un lac; sa mère supplia Dieu et ses saints

de lui rendre au moins les os pour les ensevelir. Le premier coup de vent apporta la tête, le second le corps, et lorsque tout fut réuni, la mère l'enveloppa dans un linge et le porta à l'église. Mais, ô miracle! lorsqu'elle entra dans le temple, le fardeau devint de plus en plus lourd, et, lorsqu'enfin elle l'eut déposé sur les marches de l'autel, l'enfant se mit à crier et à se dégager de son enveloppe, au grand étonnement de tout le monde. Il ne lui manquait qu'un petit os du petit doigt de la main droite, que la mère retrouva plus tard, après de soigneuses recherches. Ce petit os fut conservé dans l'église avec les autres reliques, en mémoire de cet événement. Les bateliers et les pêcheurs des environs de Cüstrin dans le Neumark parlent également d'un être inconnu, dominateur de l'Oder, qui exige annuellement une victime. Celui à qui ce sort est réservé ne saurait l'éviter. Les sauniers de Halle redoutent surtout le jour de la Saint-Jean.

LA PETITE OREILLE FENDUE.

JÆGER, Lettres sur le Haut-Rhin, 1803, t. III, p. 12.

Il arrive souvent que des personnes qui traversent la petite rivière de Streu, au-dessous de

Mellrichstadt, y sont plongées et même noyées par un ondin, appelé *petite oreille fendue.*

L'ONDINE ET LE GARÇON MEUNIER.

PRÆTORIUS, *Glücks-Topf,* p. 505-506. — Tradition orale.

Deux garçons meuniers cheminaient le long d'une rivière; l'un d'entre eux, regardant par hasard sur l'eau, aperçoit une ondine assise à la surface et occupée à peigner ses cheveux. Il met son fusil en joue, et l'ajuste pour la tirer, mais l'ondine s'élance dans les eaux, fait quelques signes avec les doigts, puis disparaît. Tout cela se fit d'une manière tellement rapide et inaperçue, que son compagnon, qui avait marché devant, ne vit rien de ce qui se passait et ne le sut que lorsque son camarade le lui eut dit. Trois jours après, celui-ci se noya en se baignant.

L'ORIGAN ET LE MARRUBE PRÉSERVENT DES ONDINS.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.,* I, p. 106-108, 531-535. — BRÆUNER, *Curiosit.,* 34-36.

Une sage-femme de la ville de Halle a raconté le fait suivant, arrivé à sa maîtresse : Un homme

se présenta la nuit à sa porte qui était ouverte et la conduisit à la Saale. Pendant le trajet, cet homme lui défendit de rien dire ni de souffler mot, sans quoi il allait sur-le-champ lui tordre le cou ; du reste, il la rassura et lui dit d'être tranquille. Elle se recommanda à Dieu, dans la confiance qu'il ne l'abandonnerait pas, puisqu'elle se rendait où l'appelait son devoir. Devant eux les eaux de la Saale se séparèrent et le lit même s'entr'ouvrît pour leur frayer un chemin; ils descendirent, descendirent et arrivèrent enfin à un magnifique palais, qu'habitait une jolie petite femme. Elle était en mal d'enfant, et, pendant que l'accoucheuse lui prêtait son ministère, le mari s'en retourna. La petite femme, heureusement délivrée, dit alors à la sage-femme d'un ton de compassion : « Ma chère dame, je suis bien fâchée qu'il vous faille rester ici jusqu'à la nuit. Prenez bien garde; mon mari va vous apporter tout à l'heure une jatte pleine de ducats, n'en prenez pas plus que vous n'avez coutume d'en recevoir de tout le monde pour votre salaire. De plus, quand vous sortirez de cet appartement et que vous serez en route, touchez immédiatement la terre, vous y prendrez de l'*origan* et du *marrube*; ces plantes vous seront d'un grand secours ; tenez-les ferme, et gardez-vous de les laisser échapper de vos

mains. C'est le moyen de vous en retourner librement et d'arriver heureusement chez vous. » A peine avait-elle achevé, que l'ondin aux yeux bleus, aux cheveux blonds et crépus, entra dans l'appartement ; il tenait une grande jatte pleine d'or, qu'il plaça au milieu de la chambre belle et claire, devant la sage-femme, en lui disant : « Voici, prends-en autant que tu voudras. » Elle prit un florin d'or. Les traits de l'ondin se contractèrent et le dépit perça dans ses regards : « Tu n'as pas imaginé cela toute seule, lui dit-il ; tu as reçu les conseils d'une femme qui sera punie de te les avoir donnés. Viens maintenant, et suis-moi. » Là-dessus, elle se leva et il la conduisit dehors ; mais à la porte elle se baissa vite et prit dans ses mains de l'*origan* et du *marrube*. Son guide lui dit alors : « C'est Dieu qui t'a inspiré cela, et c'est encore ma femme qui te l'a prescrit. Va donc maintenant, et retourne d'où tu viens. » Déjà elle était sortie du fleuve et avait gagné le rivage ; elle rentra dans la ville, dont les portes étaient encore ouvertes, et arriva heureusement à sa demeure.

Une autre accoucheuse, native d'Eschætz, près de Querfurt, a raconté ce qui suit :

Un homme de son pays était sorti, laissant sa femme en couches. A minuit l'ondin vint devant la maison, et, imitant la voix du mari,

lui cria par la fenêtre du jardin de sortir à l'instant, qu'il avait quelque chose de curieux à lui montrer. La femme trouva cela fort singulier. « Entre, lui répondit-elle ; je ne puis pas, dans l'état où je suis, me lever au milieu de la nuit ; tu sais bien où est la clef, dans le trou qui est au-dessus de la porte. — Je le sais bien, mais il faut absolument que tu sortes. » Il insista tant qu'elle finit par se lever et sortir dans le jardin. Le spectre la précéda, en descendant toujours plus bas ; elle le suivit jusqu'à une rivière, voisine de la maison, l'ondin lui criait tandis que :

Heb auf dein Gewand
Dass du nicht fallst in Dosten und Dorant.

Relève ta robe
Pour ne pas tomber dans l'*origan* et le *marrube*.

Ces plantes étaient, en effet, très communes dans le jardin. Mais la femme ayant aperçu la rivière se laissa choir exprès dans l'endroit où elles croissaient en grand nombre, et l'ondin disparut à l'instant même. Il ne pouvait plus rien sur elle. Après minuit, le mari rentra à la maison, trouva la porte et la chambre ouvertes, et le lit sans l'accouchée ; il se mit à l'appeler avec des cris déchirans jusqu'à ce qu'ayant entendu sa voix dans le jardin, il y courut, la releva et la ramena à sa chambre. C'est pour cette raison

que les accoucheuses font beaucoup de cas de ces plantes et qu'elles en mettent partout, dans les lits, dans les berceaux, dans les caves; qu'elles en portent même sur elles et en font porter aux autres. Les marchandes d'herbes à Leipsick en vendent très souvent au marché.

On raconte qu'une fois une femme étant descendue, vers midi, dans sa cave pour tirer de la bière, elle entendit un spectre qui disait :

Hættest du bei dir nicht Dosten,
Wollt ich dir das Bier helfen kosten.

Si tu n'avais sur toi de l'origan,
Je t'aiderais à goûter cette bière.

On retrouve encore ces deux vers dans d'autres histoires.

LES JAMBES DE L'ONDIN.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.*, 1. 533.

Une accoucheuse, native d'Eschætz, à un demi-mille de Querfurg, raconta que, vers minuit, une femme se présenta à la porte d'un barbier de Merseburg, qui habitait tout près de la rivière, et cria par la fenêtre à l'accoucheuse de descendre; que celle-ci refusa d'abord; mais qu'enfin elle descendit avec le bar-

bier qui, ayant pris une lumière, vit tout d'abord les jambes de l'ondin dont on avait soupçonné la présence; que celui-ci se baissa aussitôt pour se cacher; mais que le barbier s'en étant aperçu, le gourmanda sévèrement, et lui dit de s'en aller; ce qu'il fit aussitôt et disparut.

LA SERVANTE ET L'ONDIN.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.*, I, 498-499.

Le fait suivant a été raconté dans un village des environs de Leipsick : Une servante descendit sous l'eau et servit trois ans chez l'ondin. Elle s'y trouvait fort bien et avait tout à souhait, si ce n'est que tout ce qu'elle apprêtait était sans sel. Ce fut la raison qui la détermina à quitter le service. Elle ajouta en racontant ce fait : « A dater du jour où j'ai quitté, je n'ai pas plus de sept ans à vivre; quatre sont écoulés; il m'en reste encore trois. » Du reste, elle était toujours triste et négligée. Prætorius a entendu raconter cette histoire en 1664.

LA DAME D'ALVELNSEBEN.

TENZEL, *Monatl. Unterr.*, 1689, p. 525. — HAMMELMANN, *Oldenb. Chronik.* — *Der Vielfœrmige Hinzelmann*, p. 313-316. — PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.*, I, p. 95, 101-104; et *Glückstopf*, p. 488. — Tradition recueillie oralement, et tirée aussi de CYRIAK EDINUS, *Foematischen Büchern*, publiés en 1581, in-4°, sur la famille d'Alvensleben.

Il y a quelques siècles, vivait à Calbe dans le Werder, une dame issue de la noble maison d'Alvensleben; elle était âgée, très pieuse, gracieuse et serviable à tout le monde; elle assistait particulièrement les femmes des bourgeois dans les accouchemens difficiles; et, dans les occasions de cette nature, elle était généralement recherchée et honorée. Or, voici ce qui arriva : la nuit était fort avancée; une servante se présenta devant la porte du château, frappa et appela d'une voix émue; elle pria, supplia la dame de se lever le plus tôt possible et de la suivre hors de la ville, pour assister une femme en couches, que le mal pressait, dont les jours étaient en danger et qui ne savait que faire pour se soulager. La dame lui dit : « Il est bientôt minuit; toutes les portes de la ville sont fermées; comment voulez-vous que nous sortions? » La servante répondit : « La porte est ouverte; hâtez-vous. Mais prenez garde, ajouta-t-elle selon d'autres versions, prenez garde, quand vous

serez arrivée à l'endroit où je vais vous conduire, de rien manger ou boire et d'accepter quoi que ce soit. » La dame se lève, s'habille, descend et suit la servante qui l'avait appelée. Elle trouva la porte ouverte ; et, quand elles furent en rase campagne, devant elle s'offrit une belle allée, qui conduisait dans l'intérieur d'une montagne. La montagne était entr'ouverte ; et, bien que tout ceci lui parût cacher quelque mystère, elle résolut néanmoins d'avancer sans crainte ; elle arriva bientôt auprès d'*une petite femme* couchée sur un lit et en grand travail. La noble dame lui prêta son ministère (elle n'eut besoin, selon quelques personnes, que de lui placer sa main sur le corps), et la petite femme fut heureusement délivrée d'un garçon. L'opération terminée, elle désira retourner chez elle, prit congé de l'accouchée (sans rien accepter, comme on le pense bien, de tout ce qu'on put lui offrir), et la même servante qui l'avait amenée la reconduisit sans accident jusqu'à son château. Mais devant la grande porte, la fille s'arrêta, remercia très poliment au nom de sa maîtresse, puis, tira de son doigt un anneau d'or qu'elle offrit à la dame, en lui disant : « Gardez bien ce gage précieux et ne le laissez pas passer en d'autres mains que les vôtres et celles de votre race ; la maison d'Alvensleben restera florissante tant

qu'elle possédera cet anneau ; si elle le perd, la race tout entière s'anéantira. » A ces mots la servante disparut.

On assure que cet anneau est encore, aujourd'hui, précieusement gardé dans cette maison, et que, pour plus de sûreté, il est déposé à Lubeck. D'autres prétendent cependant que, lors de la division de la maison en deux branches, l'anneau a été partagé, exprès, en deux moitiés. D'autres encore affirment que l'une de ces moitiés a été fondue, et que de cette époque date la décadence d'une des deux branches ; que l'autre moitié est entre les mains de l'autre branche à Zichtow. On raconte aussi que cette dame si charitable était mariée ; que, le lendemain matin, elle raconta l'histoire à son mari, qui refusa d'y ajouter foi et ne fut convaincu que quand elle lui eut dit : « Si vous ne voulez pas me croire, prenez sur la table la clef de cette chambre ; l'anneau doit y être encore. » Ce qui se trouva parfaitement vrai. C'est une chose bien merveilleuse, que ces présens faits par des esprits à des hommes.

LA DAME DE HAHN ET L'ONDIN.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 100-101.

Une dame de noble maison, et appartenant à la famille des de Hahn, fut un jour engagée ou plutôt forcée par la servante d'une ondine à passer, avec elle, sous une rivière, pour faire l'office de sage-femme. Les eaux se séparèrent devant elles, et elles pénétrèrent, par un chemin très agréable, bien avant dans la terre, où la dame assista, comme elle put, une petite femme qui était dans les douleurs de l'enfantement. Tout s'étant heureusement terminé et la dame de Hahn se disposant à retourner chez elle, un petit ondin survint, qui lui présenta un vase plein de cendre et lui dit d'en prendre, pour sa peine, autant qu'elle voudrait. Elle refusa et ne prit rien; alors l'ondin lui dit : « C'est Dieu qui t'a inspiré cette réponse; si tu avais accepté, j'allais te mettre à mort. » Là-dessus elle sortit et fut reconduite chez elle par la même servante, mais elles marchèrent à reculons. Lorsqu'elles furent arrivées, la servante tira *trois pièces d'or*, en fit cadeau à la noble dame, en lui recommandant de bien conserver ce trésor et de ne pas le laisser passer en d'autres mains, sans quoi sa maison tout entière périrait de

misère; lui promettant, dans le cas contraire, toutes choses à souhait et en abondance. Après quoi, la servante partit, et les trois pièces d'or furent partagées entre les trois fils. Deux branches de cette famille sont encore aujourd'hui florissantes; c'est qu'elles ont gardé soigneusement leur trésor; la troisième pièce se perdit par la négligence d'une femme. Aussi, cette femme mourut-elle misérable dans la ville de Prague, et sa race s'est-elle promptement éteinte.

LA CUILLÈRE A MESURER, LA BAGUE ET LE GOBELET.

Mémoires du maréchal de Bassompierre (mort en 1646). Cologne, 1666, vol. I, p. 4-6.

Dans le duché de Lorraine, qui alors faisait partie de l'Allemagne, dominait, entre Nancy et Lunéville, le dernier comte d'Orgevillier. N'ayant plus d'agnats, il fit, à son lit de mort, le partage de ses terres entre ses trois filles et ses gendres. L'aînée avait épousé Simon de Bestein; la cadette, M. de Croüy, et la troisième, un rhingrave allemand. Outre les domaines qu'il leur distribua, il leur fit encore présent de trois choses; il donna, à l'aînée, une cuillère à mesurer; à la cadette, un gobelet; à

la troisième, une bague précieuse, en leur recommandant, à eux et à leurs descendans, de garder soigneusement ces objets, qui devaient être, pour leurs maisons, le gage d'une constante prospérité.

Voici, d'après ce que raconte lui-même, à ce sujet, le maréchal de Bassompierre, arrière-petit-fils de Simon, comment le comte était devenu maître de ces trois pièces : le comte était marié, mais il entretenait encore une liaison secrète avec une femme de parfaite beauté, qui venait le voir, le lundi de chaque semaine, dans un pavillon d'été du jardin. Ce commerce amoureux resta long-temps ignoré de sa femme, à qui il faisait croire, en la quittant la nuit, qu'il allait chasser à l'affût dans la forêt. Mais, au au bout d'une couple d'années, la comtesse conçut des soupçons et voulut savoir la vérité. Une matinée d'été, de très bonne heure, elle suivit doucement ses traces et entra dans le pavillon. Là, elle trouva son mari couché dans les bras d'une femme merveilleusement belle; mais, comme ils dormaient d'un doux sommeil, elle ne voulut point les éveiller; seulement elle détacha son voile de dessus sa tête et l'étendit sur les pieds des deux amans. Quand la belle courtisane, à son réveil, aperçut ce voile, elle jeta un grand cri et se mit à déplorer son mal-

heur : « Désormais, mon cher ami, dit-elle, nous ne nous reverrons plus; il faut que je mette cent lieues entre toi et moi et que je vive séparée de toi pour toujours. » A ces mots, elle quitta le comte, mais en partant, elle lui donna, pour ses trois filles, les trois présens dont nous avons parlé, avec prière de ne les point laisser passer en des mains étrangères.

La maison de Bassompierre eut pendant longtemps un droit de terrage sur la ville d'Epinal; ce droit consistait en une certaine mesure, qu'elle prélevait sur tout le grain qui s'y vendait, et cette mesure fut toujours la susdite cuillère, appelée à cause de cet usage, la cuillère de la mesure. (Maaslœffel).

LE LUTIN.

Dialogues sur le royaume des Esprits, I, 503. — Prætorius, *Weltbeschreib.,* I, 315-320. — Luther, *Tisoh-Reden*, p. 103.

Il y a des lieux où presque chaque paysan, sa femme, ses fils, ses filles, ont à leur service un lutin, qui remplit diverses fonctions domestiques; à la cuisine, porte de l'eau, coupe du bois, va chercher de la bière, et fait même la cuisine; à l'écurie, étrille les chevaux, nettoie,

change la litière, etc. Là où il est, le bétail augmente, tout réussit et tout prospère. On dit encore aujourd'hui, proverbialement, d'une servante qui fait bien sa besogne : *Elle a le lutin.* Mais quiconque l'a mis en colère peut prendre garde à soi.

Avant de se décider à entrer dans les maisons, ces lutins les mettent à l'épreuve, soit en y portant des sciures de bois, soit en jetant dans les jattes de lait de la fiente de différens animaux domestiques. Si le chef de la maison a soin d'empêcher qu'on ne balaie les sciures; s'il laisse les ordures dans les jattes et que le lait n'en soit pas moins bu, le lutin alors s'établit dans la maison, et y reste, tant qu'il y a un seul des habitans en vie.

La cuisinière a-t-elle choisi un lutin pour son aide secret, elle est obligée de lui apprêter et de lui servir chaque jour, à une certaine heure et dans un certain endroit de la maison, son bon petit plat de choses friandes, et de s'en aller ensuite. Est-elle exacte à le faire, elle peut fainéanter à son aise, s'aller coucher le soir de bonne heure; elle est sûre de trouver le lendemain, de bon matin, toute sa besogne faite. Y manque-t-elle une fois, non seulement elle est obligée de faire désormais son ouvrage elle-même, mais encore elle a la main malheureuse;

elle se brûle avec de l'eau chaude, elle casse plats et assiettes, renverse les mets, si bien qu'elle recevra nécessairement des reproches de sa maîtresse. Ce qui fait beaucoup de plaisir au lutin ; on l'a souvent entendu rire dans ces occasions.

Qu'on change de domestique, cela n'empêche pas le lutin de rester, et la servante congédiée doit même le recommander à sa remplaçante, afin qu'elle ait soin de lui. Celle-ci s'y refuse-t-elle, elle est constamment malheureuse jusqu'à ce qu'elle s'en aille.

On pense généralement que ce sont de véritables hommes, sous la figure de petits enfans, vêtus d'une petite robe bariolée. Si l'on en croit quelques personnes, ils auraient les uns un couteau dans le dos, les autres autre chose, et porteraient tous des marques plus ou moins hideuses, selon qu'ils auraient été tués autrefois de telle ou telle manière, avec tel ou tel instrument ; je dis tués, car on les tient pour les âmes de ceux qui anciennement ont été assassinés dans la maison.

Si parfois il arrive que la servante soit curieuse de voir son petit valet, son *Kurd Chimgen* ou *Heinzchen* (c'est ainsi qu'elles appellent leur lutin), et qu'elle insiste pour obtenir cette satisfaction, l'Esprit lui indique le lieu où elle

pourra le voir, mais il lui recommande en même temps de porter un seau rempli d'eau froide. Là, elle le voit ordinairement à terre étendu, tout nu, sur un petit coussin, avec un grand coutelas dans le dos. Plusieurs sont tellement effrayées à cette vue, qu'elles tombent évanouies; mais alors le lutin se lève aussitôt, leur verse le seau d'eau sur le corps, et elles reviennent à elles. Elles n'ont plus envie ensuite de voir le lutin.

LE PAYSAN ET SON LUTIN.

TENZEL, *Monatl. Unterred, Jan.*, 1689, p. 145.

Un paysan était très ennuyé de son lutin, qui lui faisait toutes sortes de dégâts; il employa tous les moyens imaginables pour s'en débarrasser, mais sans y réussir. Enfin, il prit le parti de mettre le feu à sa grange, qui était le siége habituel du lutin et de l'y brûler. Dans ce but, il commença par la vider de toute la paille qui s'y trouvait, puis, lorsqu'il n'en resta plus qu'une charretée, il y mit le feu, après avoir bien enfermé l'Esprit. La grange était déjà la proie des flammes, lorsque le paysan, regardant derrière lui, vit le lutin dehors, perché sur la

charrette et disant : « Il était temps que nous sortissions ! Nous n'avions pas de temps à perdre pour sortir ! » Le paysan garda son lutin et en fut pour sa paille.

LE LUTIN DANS LE MOULIN.

VALVASSOR, *Ehre von Crain*, vol. III, ch. 28; I, 420-421. — Tradition orale.

Deux étudians de Kinteln faisaient un voyage à pied. Ils avaient l'intention de passer la nuit dans un village, mais il tomba une pluie si abondante et l'obscurité devint tout à coup si épaisse, que, forcés de s'arrêter, ils se dirigèrent vers un moulin situé dans le voisinage et frappèrent, en demandant un gîte pour la nuit. Le meunier fit d'abord le sourd, mais enfin il se rendit à leurs instances, ouvrit la porte et les conduisit dans une chambre. Tous les deux avaient faim et soif; et, comme ils virent sur la table un plat garni et une canette pleine de bière, ils prièrent le meunier de les leur céder moyennant un dédommagement; mais le meunier refusa, ne voulut pas même leur donner un morceau de pain, et, pour tout lit, il leur laissa le banc qui n'était rien moins que moëlleux. « Ce plat et cette boisson, dit-il, appartiennent

à l'Esprit de la maison ; si vous tenez à la vie, n'y touchez pas ; du reste, vous n'avez rien à craindre ; et, si par hasard, vous entendez du bruit la nuit, que cela ne vous empêche pas de dormir tranquilles. » A ces mots, il sortit et ferma la porte à clef.

Les deux étudians se couchèrent ; mais, environ une heure après, l'un d'eux se sentit tellement pressé par la faim, qu'il se leva et chercha le plat. L'autre, maître ès-arts, lui dit de laisser au diable ce qui était destiné au diable, mais il répondit : « J'y ai plus de droit que le diable ; » puis, se mettant à table, il mangea autant que le cœur lui en dit, et ne laissa que fort peu des légumes servis. Il prit ensuite le pot de bière, but un bon coup et, ainsi satisfait, alla se recoucher auprès de son compagnon. Mais, un instant après, la soif le tourmentant de nouveau, il se leva encore une fois et but si bravement un second coup, qu'il ne laissa à l'Esprit de la maison que le fond de la canette. Après s'être ainsi bien restauré et bien traité, il se coucha et dormit.

Tout resta calme jusqu'à minuit ; mais à peine avait-il sonné, que le lutin entra brusquement et avec grand bruit, ce qui réveilla en sursaut nos deux étudians fort effrayés. Il fit une ou deux fois le tour de la chambre avec le même

fracas, puis se mit à table comme pour faire son repas, et ils l'entendirent très distinctement approcher de lui les plats. Mais il les repoussa aussitôt brusquement et comme en colère; il saisit le pot de bière, leva le couvercle, et le laissa aussitôt retomber avec bruit. Il se mit ensuite à son ouvrage, nettoya avec soin la table, les pieds de la table, puis le plancher, comme s'il avait un balai. Cela fait, il retourna encore une fois pour voir si en effet il n'avait rien à manger ni à boire; nouvelle déception, nouvelle colère. Il reprit ensuite son travail, s'approcha des bancs, les lava, les frotta, les essuya de haut en bas. Arrivé à l'endroit où étaient couchés les deux étudians, il passa outre, et reprit son travail au-dessous de leurs pieds jusqu'au bout du banc. Cette besogne achevée, il se mit à nettoyer le dessus du banc pour la seconde fois, et pour la seconde fois il passa les deux étrangers; mais la troisième fois, lorsqu'il fut arrivé à eux, il frotta les cheveux et le corps entier de celui qui n'avait rien mangé, sans lui faire le moindre mal; mais l'autre, il le prit par les pieds, le fit tomber à terre, le traîna deux ou trois fois autour de la chambre, puis enfin le laissa là et courut se placer derrière le poêle, d'où il se moqua de lui en riant aux éclats. L'étudiant regagna son banc, mais au

bout d'un quart-d'heure le lutin recommença son travail; il balaya, frotta, nettoya. Nos deux jeunes gens étaient là tout tremblans; il effleura l'un très doucement, mais jeta encore l'autre à terre, puis fit entendre derrière le poêle un gros rire moqueur.

Les étudians ne voulurent plus rester couchés sur le banc; ils se levèrent, s'approchèrent de la porte fermée et poussèrent de grands cris; mais ils ne furent entendus de personne. Enfin, ils prirent le parti de se coucher à terre l'un à côté de l'autre; mais le lutin ne les laissa point en repos. Pour la troisième fois, il recommença son manège, traîna le coupable par les pieds et se moqua de lui. Enfin celui-ci, entrant en fureur, tira son épée, frappa dans tous les coins d'où partaient les ricanemens, et, par des paroles menaçantes, défia le lutin de se montrer. Il se mit ensuite sur le banc, tenant son épée, et attendant ce qui arriverait; mais le bruit cessa et tout demeura calme.

Le lendemain, le meunier leur fit des reproches de ce qu'ils n'avaient pas suivi ses avertissemens et respecté ce qui était sur la table, ajoutant que cette témérité aurait bien pu leur coûter la vie.

HUTCHEN (LE PETIT CHAPEAU).

Traditions orales. — *Der Vielformige Hinzelman,* 39-50. — Erasm. Franciscus, *Hœll. Proteus.* 792-798. — Prætorius, *Weltbeschr.*, I. 324-325. — Joh. Weier, *de Præstig. dæmon*, c. 22; traduction allemande, 64-66. — Happel, *Relat. Curios.*, IV, 246. — *Stiftsche fehde*, Leibnitz SS. RR. Brunsvic., II, 791; III, 183-258. *B.* — *Volks-Sagen. Eisenach.*, I, 127-170; IV, 209-237.

Il y avait à la cour de l'évêque Bernard d'Hildesheim un Esprit qui se montrait à tout le monde sous des vêtemens de paysan, et affectait tous les dehors de l'amitié et de la piété. Il avait la tête couverte d'un petit chapeau de feutre; ce qui lui avait fait donner le nom de *Hütchen*, en dialecte bas-saxon, *Hœdeken*. Il tenait beaucoup à persuader aux gens qu'il voulait plutôt leur être utile que leur nuire; aussi rendait-il service tantôt à l'un, tantôt à l'autre, soit en les prévenant d'un malheur, soit en les retirant d'un mauvais pas. S'il paraissait dans une société, c'était pour y porter la bonne humeur et la joie; il parlait avec tout le monde, faisait force questions et à celles qu'on lui adressait, il répondait de la manière la plus affable et la plus amicale.

A cette époque, le château de Winzenburg était habité par un comte nommé Hermann, qui jouissait de toutes les prérogatives de pro-

priétaire. Un de ses serviteurs avait une jolie femme qu'il convoitait et poursuivait de sa passion, mais sans succès. Lassé enfin de sa résistance, il recourut aux moyens violens, et un jour que son mari était parti pour un lieu très éloigné, il lui ravit de force ce qu'elle ne voulait pas lui accorder de gré. La femme garda le silence sur cet outrage, tant que son mari fut absent; mais dès qu'il fut de retour, elle lui apprit, en laissant éclater sa douleur et son désespoir, tout ce qui s'était passé pendant son absence. Le gentilhomme crut qu'un pareil affront ne pouvait être lavé que dans le sang de son auteur, et comme il avait la liberté d'entrer quand il voulait dans les appartemens du comte, il saisit le moment où celui-ci reposait encore auprès de son épouse, pour y pénétrer; il lui reprocha amèrement l'acte de violence dont il s'était rendu coupable; et, voyant qu'il allait se lever et se disposer à la résistance, il tira son épée et l'en perça, dans son lit, à côté de la comtesse. Celle-ci se répandit en injures contre le meurtrier, et comme elle se trouvait enceinte, elle lui dit avec menace : « Celui que je porte dans mon sein vengera un jour ce meurtre, sur toi et sur les tiens, d'une manière si terrible, que ce sera un éclatant exemple pour toute la postérité. » Le gentilhomme, à ces mots, se retourna et

perça la comtesse comme il avait percé son mari.

Le comte Hermann de Winzenburg étant le dernier de sa race, sa mort et celle de la comtesse enceinte laissaient le pays sans maître. Précisément à la même heure du matin, où le double meurtre venait d'être commis, Hütchen se présenta devant le lit de l'évêque qui dormait, l'éveilla, et lui dit : « Lève-toi, Glatzkopf, et rassemble tes vassaux ! Le comté de Winzenburg est sans maître par suite de la mort de son seigneur; tu peux, sans beaucoup de peine, le réduire en ton obéissance. » L'évêque se leva, rassembla à la hâte ses gens de guerre, et alla à leur tête s'emparer du comté, qu'il incorpora pour toujours, avec le consentement de l'empereur, à l'évêché d'Hildesheim.

La tradition orale raconte encore une autre histoire, vraisemblablement plus ancienne. Un comte de Winzenburg avait deux fils qui vivaient dans la discorde; pour prévenir une lutte entre eux au sujet de l'héritage, il fut convenu avec l'évêque d'Hildesheim, que celui-là serait investi du comté, qui, après la mort du comte, aurait fait, le premier, parvenir à l'évêque la nouvelle de son investiture. Lors donc que le comte mourut, le fils aîné monta aussitôt sur son cheval et prit la route de l'évê-

ché; mais le plus jeune qui n'avait pas de cheval, ne savait à quel moyen recourir. Alors Hütchen se présenta à lui et lui dit : « Je veux te venir en aide; écris une lettre à l'évêque; annonce lui ton investiture; je la porterai et elle sera plutôt arrivée que ton frère, monté sur son cheval de chasse. » Il écrivit la lettre; Hütchen la prit, la porta par un sentier qui passait en ligne directe par-dessus les montagnes et les forêts, et en une demi-heure, il était à Hildesheim, où l'aîné, malgré ses diligences, n'arriva que long-temps après. Ainsi Hütchen gagna au jeune fils le comté de Winzenburg. Le sentier qu'il suivit est difficile à trouver et on l'appelle aujourd'hui encore le *Chemin de course de Hütchen.* (Hütchens Renn-pfad.)

Hütchen s'est très souvent montré à la cour de l'évêque; et, sans en être prié, l'a averti de maint danger. Il a prédit l'avenir à beaucoup de grands seigneurs. Tantôt il se laissait voir lorsqu'il parlait, tantôt il parlait invisible; mais il avait toujours son grand chapeau tellement enfoncé sur sa tête, que personne n'a jamais pu voir son visage. Il évitait toujours avec grande précaution les hommes du guet, parce qu'ils ne dorment pas et sont obligés de faire soigneusement la garde. Il n'a jamais fait de mal à personne, si ce n'est quand il avait été provoqué.

Si, par exemple, on se moquait de lui, il ne pardonnait pas, et le railleur était sûr d'en être puni par quelque affront. Il avait coutume d'aider les cuisiniers et cuisinières, et plus d'une fois il bavardait avec eux dans la cuisine. Une jatte qui se trouvait dans la cave était le lieu où il allait habituellement dormir, et il y avait un trou par lequel il s'est mainte fois glissé sous terre. Lorsqu'on fut une fois accoutumé à le voir et que personne ne fut plus effrayé de sa présence, un marmiton s'avisa de le railler et de lui dire des injures ; il alla même jusqu'à lui jeter, quand il pouvait, des balayures de cuisine ou à l'arroser d'eau de vaisselle. Hütchen en fut blessé au vif ; il pria le chef de cuisine de châtier cet insolent marmiton, pour mettre fin à ses méchancetés, sans quoi il se verrait forcé de se venger lui-même. « Eh quoi ! lui dit le chef de cuisine, en lui riant au nez, tu es un esprit et tu as peur d'un enfant ! » A quoi Hütchen répondit : « Puisque, malgré ma prière, tu refuses de châtier ce polisson, je te ferai voir, dans peu de jours, comme j'ai peur de lui. » Et là-dessus il s'en alla tout courroucé. Au bout de quelque temps, un soir qu'après le souper le petit marmiton était assis tout seul dans la cuisine, et s'y était endormi de fatigue, l'esprit arriva, l'étrangla et le coupa en menus morceaux,

puis le jeta dans une grande chaudière qu'il mit sur le feu. Lorsque le chef de cuisine, en arrivant, vit cuire dans la chaudière des membres humains, et qu'il se fut assuré, par tout ce qu'il voyait, que l'esprit voulait apprêter un horrible mets, il se mit à l'injurier cruellement et à le charger de malédictions. Hütchen, encore plus irrité, revint, et sur tous les rôtis qui avaient été mis devant le feu pour être servis à l'évêque et aux gens de sa cour, il écrasa d'affreux crapauds qui les rendirent tout dégoûtans de sang et de venin. Le cuisinier l'ayant encore accablé d'injures et d'imprécations, il saisit, pour se venger, le moment où celui-ci voulait sortir, et le précipita du pont, qui était passablement élevé, dans les fossés du château; et comme on craignait que dans sa colère il ne mît le feu au palais de l'évêque et à d'autres maisons, on obligea tous les gardiens, tant de la ville que du château, à veiller attentivement sur les murs. Par ces motifs et d'autres encore, l'évêque Bernhard chercha à s'en débarrasser et le força enfin, par l'exorcisme, à se retirer.

L'Esprit fit encore bien d'autres tours fort singuliers, mais qui ne firent de mal à personne. Il y avait à Hildesheim, un homme dont la femme était extrêmement folâtre, et comme il avait un voyage a faire, il dit à Hütchen : « Mon

bon ami, je te prie d'avoir un peu l'œil sur ma femme, pendant que je serai absent, et de veiller à ce que tout aille bien. » Hütchen se chargea de la commission, et lorsque la femme, après le départ de son mari, voulut recevoir ses amans et se donner avec eux du bon temps, l'Esprit mit obstacle à ces tête-à-tête, chassa les galans par des apparitions effrayantes, et si quelqu'un d'entre eux parvenait à entrer dans le lit, sans se montrer, il l'en précipitait d'une si rude façon, que le galant en avait les côtes démontées. Ce fut le sort qu'ils éprouvèrent tous l'un après l'autre, lorsque la femme trop facile les menait dans sa chambre; de sorte que personne n'osa plus s'y frotter. Enfin, lorsque le mari revint, le digne gardien courut tout joyeux au-devant de lui et lui dit : « Ton retour me fait un plaisir infini; car il me débarrasse d'une bien dure corvée. — Qui es-tu ? demanda notre homme. — Je suis Hütchen, répondit-il, Hütchen que tu as chargé de garder ta femme, au moment de ton départ, afin de t'être agréable; j'ai bien voulu, pour cette fois, veiller sur elle et la préserver de l'adultère; cependant ce n'a pas été sans peine; mais je te dispense dorénavant de la confier à ma garde, car j'aimerais mieux, je l'avoue, garder tous les pourceaux de la Saxe qu'une femme de cette trempe. Quelles

ruses n'a-t-elle pas imaginées pour tromper ma surveillance?

Il y eut à une certaine époque à Hildesheim, un ecclésiastique, qui n'avait reçu qu'une très médiocre instruction. Son tour étant venu d'être député à un concile par le reste du clergé, il craignait que dans cette assemblée d'illustres prélats, son ignorance ne lui valût quelque affront. Hütchen vint à son secours dans cette occasion; il lui donna un anneau qui était fait de feuilles de lauriers et d'autres choses tressées ensemble; et cet anneau le rendit au bout d'un certain temps si savant, si éloquent, qu'il fit l'admiration de tous les membres du concile et fut mis, par tout le monde, au nombre des plus célèbres orateurs.

A un pauvre cloutier d'Hildesheim, Hütchen laissa un morceau de fer dont il pouvait faire des clous d'or, et à sa fille, un rouleau de dentelles d'où l'on pouvait toujours tirer, sans craindre de le diminuer.

HINZELMANN.

Tiré du livre allemand intitulé : le *Multiforme Hinzelmann* ou Histoire merveilleuse et circonstanciée d'un Esprit qui se fit voir sous une multitude de formes dans le château de Hudemühlen et ensuite à Estrup, dans le pays de Lunebourg (p. 349, in-12), écrite pour la première fois par le curé Feldmann.

Le vieux château de Hudemühlen, situé dans le pays de Lüneburg, non loin de l'Aller, et dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, a été pendant long-temps le séjour d'un Esprit merveilleux. On s'aperçut pour la première fois de sa présence en l'année 1584, où il s'annonça par un grand fracas, par un horrible tintamarre. A dater de cette époque, il commença à parler en plein jour avec les domestiques du château, qui furent d'abord fort effrayés d'entendre une voix sans savoir d'où elle partait, mais qui s'y habituèrent insensiblement et finirent par n'y plus faire aucune attention. Cet Esprit s'enhardit aussi beaucoup lui-même dans la suite, et il se familiarisa jusqu'à oser parler au maître du château, et s'entretenir, à midi et le soir, pendant le repas, avec les personnes présentes, soit étrangères, soit de la maison, sur toutes sortes de sujets. Lorsque la peur qu'il avait d'abord inspirée se fut peu à peu dissipée, il devint tout-à-fait affable et confiant; il chantait, riait,

faisait toute sortes de plaisanteries, et cela durait tant que personne ne lui faisait point de mal; sa voix alors était douce et tendre comme celle d'un enfant ou d'un petite fille; quand on lui demandait qui il était et ce qu'il était venu faire en ce lieu, il disait qu'il était Bohémien, qu'il avait ses compagnons dans la forêt de Bohême; que ceux-ci ne le pouvant souffrir, il avait été obligé de s'éloigner et de chercher asile auprès des personnes hospitalières, jusqu'à ce que ses affaires fussent en meilleur état; qu'il s'appelait *Hinzelmann*, et aussi Lüring; qu'il avait une femme nommée *Hille Bingels;* que, lorsqu'il en serait temps, il se montrerait sous sa véritable forme, mais qu'à présent, cela ne lui était pas permis; que du reste, il était un aussi bon et aussi honnête compagnon que qui que ce fût au monde.

Quand le maître vit que l'Esprit s'attachait à lui et ne le quittait plus, la peur le prit; mais comment s'en débarrasser? D'après le conseil de ses amis, il résolut enfin de quitter pour quelque temps son château et d'aller habiter Hanovre. Pendant le voyage, on remarqua une plume blanche, qui volait derrière la voiture, mais on ne savait pas ce que cela signifiait. Lorsque le gentilhomme fut arrivé à Hanovre, il ne trouva plus une chaîne d'or de prix qu'il portait ha-

bituellement au cou, et ses soupçons se portèrent sur les domestiques de son hôte; celui-ci appela ses gens et demanda satisfaction d'une accusation aussi injurieuse. Le gentilhomme, qui n'avait pas de preuves, était assis désespéré dans sa chambre, et songeait aux moyens de se tirer de cette mauvaise affaire, lorsque tout à coup il entendit près de lui la voix d'Hinzelmann, qui lui disait : « Pourquoi es-tu si triste? t'est-il arrivé quelque chose de fâcheux? confie-le moi; peut-être pourrai-je te venir en aide. Ton chagrin, si je ne me trompe, vient d'une chaîne perdue? — Que fais-tu ici? répondit le gentilhomme effrayé; et pourquoi m'as-tu suivi? sais-tu ce qu'est devenu ma chaîne? » Hinzelmann lui dit : « Oui, je t'ai suivi, et pendant le voyage, j'ai toujours été avec toi. Ne m'as-tu pas vu? J'étais la plume blanche qui volait à côté de ta voiture. Quant à la chaîne, je vais te dire où elle est : cherche sous l'oreiller de ton lit, tu l'y trouveras. » Elle y était en effet. Mais la présence de l'Esprit ne fit que redoubler les inquiétudes du gentilhomme, qui lui fit de vifs reproches pour la querelle qu'il avait fait naître entre lui et l'hôte au sujet de cette chaîne, lorsque, à cause de lui, il avait déjà été forcé de quitter sa patrie. Hinzelmann répondit : « Pourquoi me fuir? Il m'est facile de te suivre par-

tout et d'être partout où tu es! Il vaut bien mieux, crois-moi, retourner dans tes propriétés et ne pas t'exiler pour moi. Tu vois bien que je pourrais, si je voulais, emporter tout ce qui t'appartient; mais telle n'est pas ma volonté. » Le gentilhomme se ravisa donc; il prit le parti de retourner à son château, de s'en remettre à la garde de Dieu et de ne pas faire un pas pour fuir l'Esprit.

A Hudemühlen, Hinzelmann déploya la plus grande activité et se livra avec zèle à toute sorte d'occupations. Il tripotait, la nuit, à la cuisine et quand le soir, après le souper, la cuisinière mettait les assiettes l'une sur l'autre sans les laver, le matin elles les trouvait bien nettoyées, luisantes comme une glace et rangées en bon ordre; aussi s'en reposait-elle sur lui, et tous les soirs, après souper, allait-elle, sans s'inquiéter de rien, prendre du repos. Jamais rien ne se perdait à la cuisine, ou si quelque chose s'égarait, Hinzelmann le retrouvait à l'instant dans le coin où il l'avait mis et le donnait à son maître. Mais c'est surtout quand on attendait des étrangers à dîner, que Hinzelmann se signalait : son travail durait toute la nuit; il fourbissait les chaudrons, lavait les écuelles, nettoyait les seaux et les cuves. La cuisinière était reconnaissante de tant de services, et non seulement

elle faisait ce qu'il lui demandait, mais encore elle lui préparait avec empressement tous les matins, pour déjeuner, sa bonne tasse de lait. L'Esprit se chargeait aussi de surveiller les autres valets et servantes; il donnait l'œil à leur besogne, et les exhortait doucement à se montrer actifs et dégagés. Mais si quelqu'un ne tenait pas compte de ses avis, il ne se gênait pas pour prendre un bâton et donner au récalcitrant une leçon sonnante. Il avertissait souvent les servantes quand leur maîtresse était mécontente, et leur rappelait ce qu'elles avaient à faire. L'Esprit ne se montrait pas moins officieux dans l'écurie; il gardait les chevaux et les étrillait avec le plus grand soin; aussi leur poil était luisant comme une peau d'anguille; ils profitaient à vue d'œil et tout le monde s'extasiait sur leur embonpoint.

Sa chambre était à l'étage le plus élevé du château, dans l'aile droite, et son mobilier se composait de trois pièces : la première était une chaise ou fauteuil, que lui-même avait très artistement tressé avec de la paille de différentes couleurs, et qu'il avait enjolivé de figures et de croix élégantes, qu'on ne pouvait voir sans étonnement; la seconde était une petite table ronde, que, sur ses instantes prières, on avait fait faire et placée là pour lui; enfin, la troisième

était un lit tout garni qu'il avait également demandé. On n'y a jamais découvert aucune trace qui indiquât qu'un homme y eût reposé, seulement on y trouvait un petit enfoncement, comme si un chat s'y était couché. Il fallait que les domestiques et particulièrement la cuisinière, lui préparassent chaque jour une tasse pleine de lait avec un morceau de pain blanc et le lui servissent sur sa petite table; il le mangeait sans faire de restes. Quelquefois il paraissait à la table du maître, où il avait sa place marquée, sa chaise et son couvert. La personne qui servait lui donnait de chaque plat sur son assiette, et si on l'oubliait, il se fâchait. Ce qu'on lui servait disparaissait; le verre qu'on lui remplissait de vin, était également enlevé pour un instant, puis remis vide à sa place. Cependant on retrouvait ensuite les mets sous les banquettes ou dans un coin de la chambre.

Dans la société des jeunes gens, Hinzelmann était gai, chantait et faisait des vers; en voici de sa façon et qu'il répétait souvent :

Orlgies læssl du mick hier gan,
Glücke sallst du han ;
Wultu mick aver verdrieven
Unglück warst du Kriegen.

Maître, ici laisse-moi venir,
Et du bonheur tu vas jouir ;

château princier d'Ahlden était habité, dans ce temps-là, par Otto Aschen de Mandelslohe, drossart et conseiller de Brunswick. Hinzelmann lui jouait aussi quelquefois de vilains tours. Par exemple, un jour qu'il avait du monde à dîner, il suscita une querelle entre les convives, et la dispute s'échauffa si bien que tous se levèrent furieux et voulurent mettre la main à leur épée; mais aucun d'eux ne put trouver la sienne, et force leur fut de vider le différent à coups de poing. Hinzelmann jouit beaucoup de cette bataille, et il riait aux éclats en racontant que c'était lui qui l'avait fait naître, après avoir pris la sage précaution d'enlever et de mettre de côté toute arme meurtrière; il était tout-à-fait content de lui et de son tour, qui lui avait procuré la satisfaction de voir ces bons convives se rosser de la bonne façon.

Un jour il vint à Hudemühlen un gentilhomme, qui demanda et obtint la permission de chasser l'Esprit. L'ayant aperçu dans une chambre dont toutes les fenêtres étaient hermétiquement fermées, il commença par faire garder cette chambre, ainsi que la maison entière, par des gens armés, puis il entra lui-même, accompagné de quelques personnes, l'épée nue à la main. Ils ne virent rien, mais ils se mirent à frapper à droite, à gauche, d'estoc et de taille,

dans la conviction que si Hinzelmann avait un corps, ils l'atteindraient et le tueraient infailliblement; cependant ils ne sentirent pas que leurs épées coupassent autre chose que le vide de l'air. Quand ils crurent la besogne faite et que, fatigués d'agiter leurs bras, ils voulurent sortir, ils virent en ouvrant la porte quelque chose de semblable à une martre noire qui s'élançait hors de la pièce et ils entendirent ces mots : « Hélas! hélas! comme vous m'avez adroitement surpris! » Hinzelmann se plaignit ensuite amèrement de cette offense, et dit qu'il trouverait aisément l'occasion de se venger, s'il n'avait à cœur d'épargner les deux demoiselles de la maison. Mais un jour que ce gentilhomme était entré seul dans une chambre du château, il vit, sur un lit abandonné, une grosse vipère roulée sur elle-même; elle disparut aussitôt, mais il entendit ces mots : « Oh! si tu avais pu me toucher! »

Un autre gentilhomme avait entendu raconter tant de chose d'Hinzelmann, qu'il fut curieux d'avoir lui-même quelque aventure avec lui. Etant donc venu à Hudemühlen, son souhait fut aussitôt accompli, et l'Esprit se fit entendre dans un coin de la chambre près d'une grande armoire, où étaient serrées des bouteilles vides. La voix tendre et délicate, mais un peu sourde,

semblait partir du fond d'un vase; ce qui fit penser au gentilhomme que l'Esprit était peut-être dans une de ces bouteilles; il y courut, et voulut les boucher, sûr qu'il était de l'attraper ainsi. Pendant qu'il allait et venait avec ces bouteilles, Hinzelmann partit d'un éclat de rire, et lui dit : « Si je ne savais depuis long-temps par d'autres que tu es un vrai sot, je pourrais m'en convaincre aujourd'hui par moi-même, puisque tu crois que je me fixe dans des bouteilles vides et que tu les bouches avec la main, comme si tu me tenais. Si je croyais que tu en valusses la peine, je te donnerais un peu d'esprit, afin de te faire souvenir quelque temps de moi; mais tu prendras bientôt un petit bain. » Là-dessus il se tut, et on ne l'entendit plus tant que le gentilhomme fut là. On ne dit pas si ce gentilhomme, quelque temps après, tomba réellement dans l'eau; mais c'est à présumer.

Il vint aussi un exorciseur pour le chasser. Lorsqu'il commença la conjuration en prononçant ses mots magiques, Hinzelmann garda d'abord le silence et ne souffla mot; mais comme l'exorciseur allait prononcer contre lui les paroles les plus puissantes, il lui arracha le livre des mains, le déchira, en éparpilla les feuillets par la chambre; il saisit ensuite l'homme lui-même, le serra, l'égratigna si bien, que celui-

ci, plein de frayeur, prit la fuite. Hinzelmann se plaignit aussi de cette injure en disant : « Je suis chrétien tout aussi bien qu'un autre, et j'espère jouir un jour du bonheur éternel. »

On lui demanda s'il connaissait les farfadets et les lutins : « Qu'y a-t-il de commun entre eux et moi? répondit-il, ce sont des spectres diaboliques, avec lesquels je n'ai aucun rapport. Je ne fais de mal à personne, ou plutôt je ne fais que du bien. Laissez-moi tranquille, et vous trouverez partout le bonheur : votre troupeau profitera, vos biens s'accroîtront, et tout ira pour vous à souhait. »

Il était ennemi de toute espèce de vice. Il adressait souvent de vifs reproches à un des domestiques qui était fort avare, et il disait, à qui voulait l'entendre, que sa lésinerie le lui rendait insupportable. Il y en avait un autre qu'il gourmandait aussi pour son orgueil, vice qu'il détestait cordialement. Quelqu'un lui ayant dit que, s'il voulait être bon chrétien, il devait invoquer Dieu et réciter les prières des chrétiens, il se mit à dire : *Notre père ;* mais, arrivé au sixième verset, « Mais délivrez-nous du malin esprit, » il ne fit que murmurer très doucement ces mots. Il récita aussi le *Credo*, mais en bégayant et en mangeant la moitié des syllabes; en effet, quand il arrivait aux mots : « Je crois

à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle, » il les prononçait d'une voix si sourde et si peu intelligible, qu'on avait peine à l'entendre. Dc prédicateur de Eickelohe, feu M. Marquart Feldmann, raconte que son père, vers le temps de la Pentecôte, fut invité à diner à Hudemühlen, et qu'à table Hinzelmann chanta, d'un bout à l'autre, le beau chant : « *Prions maintenant le Saint-Esprit*, » d'une voix pure comme celle d'une jeune fille ou d'un jeune garçon, et d'une manière qui n'était pas sans agrément; et non seulement cela, mais encore beaucoup d'autres chants d'église qu'il chantait pour faire plaisir, surtout à la prière de ceux qu'il regardait comme ses amis ou avec qui il était familier.

Aussi l'Esprit était-il très méchant quand on ne le traitait pas avec les égards dus à un chrétien. Un jour un gentilhomme de la famille de Mandelsloh se rendait à Hudemühlen (c'était un homme qui jouissait d'une grande considération à cause de sa grande science; il était chanoine à l'évêché de Verden et député auprès de l'électeur de Brandebourg et du roi de Danemarck); lorsqu'il entendit parler de l'Esprit et qu'on lui dit qu'il voulait être considéré comme un chrétien, il répondit qu'il ne pouvait pas croire que ce fût là un bon catholique; qu'il le

regardait bien plutôt pour le malin Esprit, pour le diable, attendu que Dieu n'avait pas créé d'hommes de cette espèce et de cette forme, et que les anges étaient occupés à louer Dieu leur Seigneur, à garder et protéger les hommes, ce qui ne s'accordait guère avec les habitudes bruyantes et la vie très équivoque de cet Esprit. Hinzelmann, qui, depuis qu'il était là, ne s'était pas encore fait entendre, fit du bruit et s'écria : « Que dis-tu, Bartold (c'était le nom du gentilhomme)? je suis le malin Esprit? Crois-moi, n'en dis pas plus qu'il ne faut, ou je vais te faire voir quelque chose qui t'apprendra à me juger mieux une autre fois. » Grande fut la peur de notre homme, lorsque, sans voir personne, il entendit une voix qui parlait; il coupa court à l'entretien, ne voulut plus rien entendre, et consentit à laisser à l'Esprit tout le mérite qu'il pouvait avoir.

Une autre fois, il vint encore un gentilhomme qui, à table, voyant la chaise et l'assiette réservées à Hinzelmann, refusa de boire à sa santé. L'Esprit fut blessé de ce refus et ne dissimula point son mécontentement. « Je suis, dit-il, un aussi bon et aussi honnête compagnon que lui; pourquoi boit-il avant moi? » Là-dessus le gentilhomme répondit : « Sors d'ici, et va dans l'enfer boire avec tes pareils; tu n'as rien à dé-

mêler ici ! » Cette brutale apostrophe jeta Hinzelmann dans une si grande colère, qu'il saisit le gentilhomme par la boucle qui, selon la mode du temps, arrêtait son manteau sous le cou, le terrassa, et le maltraita si rudement que tous les assistans tremblèrent pour ses jours, et que, quand l'Esprit l'eut laissé, il ne put se relever qu'au bout de quelques heures. Une autre fois, un des bons amis du maître passait près de Hudemühlen ; mais, tout plein de l'idée de l'Esprit dont il avait souvent entendu raconter les tours malicieux, il n'osait entrer et envoya dire par son domestique qu'il ne pouvait lui faire visite. Celui-ci le fit prier instamment de venir dîner avec lui; mais il donna poliment pour excuse qu'il lui était impossible de s'arrêter, et il ajouta que d'ailleurs il avait trop de peur de se trouver à table, de boire et de manger avec un Esprit infernal. Hinzelmann avait assisté sans doute à cet entretien, bien qu'il eût lieu sur la route; car, après que l'étranger se fut ainsi excusé, on entendit ces mots : « Attends, mon bon camarade, tu paieras cher ce que tu as dit là ! » En effet, lorsque le voyageur, continuant sa route, fut arrivé au pont qui est sur la Meisse, les chevaux se cabrèrent, s'embarrassèrent dans les rênes, et peu s'en fallut que voiture et chevaux ne fussent précipités dans les

flots. Tout s'arrangea néanmoins, et la voiture continua de rouler; mais à peine avait-elle franchi la distance d'une portée de fusil, qu'elle versa entre Eickelohe et Hudemühlen, et roula dans la poussière, sans autre accident, toutefois, pour ceux qui étaient dans l'intérieur.

Hinzelmann aimait beaucoup la compagnie, mais il aimait surtout celle des femmes; il était avec elles d'une complaisance et d'une affabilité extrêmes. A Hudemühlen, il y avait deux demoiselles, Anne et Catherine, et il avait pour toutes deux une affection particulière; c'était à elles qu'il allait conter ses peines, quand on l'avait mis en colère; avec elles, il s'entretenait de mille choses. Faisaient-elles un voyage dans le pays, il ne les quittait pas et les accompagnait partout sous la forme d'une plume blanche. La nuit, quand elles se couchaient, il reposait, entre leurs pieds, sur la couverture, et on voyait le matin une petite place creuse, comme si un petit chien avait couché là! Ces deux demoiselles ne se marièrent point, parce que Hinzelmann épouvantait tous les prétendans. Plusieurs fois les choses avaient été fort avancées et les fiançailles sur le point d'avoir lieu, mais l'esprit eut toujous le talent de faire tout manquer. Les aspirans ne pouvaient jamais parvenir à faire leur déclaration. Quand ils allaient

parler, Hinzelmann embrouillait l'un de telle sorte qu'il ne savait plus ce qu'il voulait dire, et il jetait l'autre dans une telle agitation, qu'il tremblait de tous ses membres et ne pouvait que balbutier. Mais son stratagème favori était d'écrire, en grosses lettres d'or, sur la paroi blanchie de la muraille, de manière à frapper d'abord la vue : « Prends demoiselle Anne, et laisse-moi demoiselle Catherine. » S'en présentait-il un autre qui prétendît à l'amour et à la main de demoiselle Anne, Hinzelmann retournait son inscription, et on lisait sur la muraille : « Prends demoiselle Catherine, et laisse-moi demoiselle Anne. » Si, malgré cet avis, quelqu'un osait persister et que, par hasard, il passât la nuit au château, il le tourmentait tellement et lui faisait un tel tapage dans l'obscurité que toutes ses idées de mariage étaient bientôt déroutées et qu'il s'estimait heureux de sortir de cet enfer avec sa peau entière. Il fit pis à quelques-uns : pendant qu'ils étaient en route pour retourner chez eux, il les culbutait si rudement, eux et leurs chevaux, qu'ils pensaient se casser bras et jambes et ne pouvaient s'expliquer comment cela était arrivé. Bref, les deux demoiselles restèrent filles ; elles parvinrent à un âge très avancé et moururent toutes les deux à huit jours d'intervalle.

Une fois, l'une de ces demoiselles avait envoyé un valet à Rethem pour acheter différentes choses. Pendantson absence, l'Esprit se mit tout à coup à imiter le cri d'une cigogne dans la chambre de la demoiselle, puis il dit : « Demoiselle Anne, tu peux aujourd'hui faire chercher tes affaires dans le fond du moulin ! » Elle ne sut ce que cela voulait dire ; mais bientôt arriva le valet, qui raconta qu'en revenant au château il avait vu, non loin de lui, sur la route, une cigogne; qu'il avait tiré sur elle par passe-temps ; qu'il avait cru, d'après toutes les apparences, l'avoir atteinte ; que cependant la cigogne ne bougea pas, mais qu'enfin, après s'être mise à jeter de grands cris, elle avait pris la volée. Il fut alors aisé de voir qu'Hinzelmann avait eu connaissance de l'aventure, et sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir. En effet, le valet, un peu pris de vin, voulut baigner son cheval, qui était tout couvert de sueur et de poussière, et il le poussa dans l'eau du moulin qui était devant le château ; mais, dans son ivresse, il se trompa d'endroit, entra dans un trou profond et, ne pouvant se tenir à cheval. il tomba et se noya. Or, il n'apas encore déposé les objets achetés, et il fallut les retirer de l'eau avec le cadavre.

Hinzelmann a encore prédit l'avenir à d'autres personnes. Un jour, entre autres, il vint au châ-

teau un officier supérieur, qui était en grande faveur à la cour de Christian III, roi de Danemarck, et qui avait rendu d'éminens services à ce prince dans ses guerres contre la ville de Lübeck. Cet officier était un excellent tireur et un grand amateur de la chasse; de sorte qu'il passa quelques heures à chasser, dans les bois des environs, les chevreuils et les sangliers. Comme il se préparait à une seconde chasse, Hinzelmann vint à lui, et dit : « Thomas (c'était son nom), je t'engage à prendre tes précautions en tirant, autrement il t'arrivera malheur ! » L'officier ne fit point attention à cet avis, et pensa que cela ne signifiait rien. Peu de jours après, comme il tirait un chevreuil, l'arquebuse éclata et le blessa au pouce de la main gauche. Aussitôt après l'accident, Hinzelmann, qui se trouva là, lui dit : « Eh bien ! Thomas, tu as ce que je t'avais prédit : si tu t'étais abstenu de tirer ces jours-ci, cet accident ne te serait pas arrivé. »

Un autre fois, un sire de Falkenberg, homme de guerre aussi, était venu en visite à Hudemühlen. Comme il était d'humeur joyeuse, il se mit à taquiner Hinzelmann et à débiter toute sorte de plaisanteries; jeu qui, à la fin, déplut à Hinzelmann; il se fâcha et sortit en disant : « Falkenberg, tu t'égaies aujourd'hui à mes dépens, mais je t'attends devant Magdeburg. Là,

on te réserve une leçon qui te fera oublier tes railleries. » Le gentilhomme fut effrayé, crut que ces paroles avaient un sens caché et plus terrible, rompit brusquement la conversation avec Hinzelmann et sortit bientôt après. A quelque temps de là commença le siége de Magdeburg, sous l'électeur Maurice ; le sire de Falkenberg s'y trouvait aussi, sous les ordres d'un grand prince d'Allemagne. Les assiégés opposèrent une vigoureuse résistance ; ils firent un feu continuel et tirèrent nuit et jour avec l'arquebuse à croc et toute l'artillerie dont ils disposaient. Falkenberg eut le menton emporté par un boulet de fauconneau, et, après trois jours d'horribles souffrances, mourut de cette blessure.

Un homme de Hudemühlen était un jour aux champs avec d'autres manouvriers et domestiques et coupait du blé, sans penser à rien de fâcheux. Hinzelmann vint à lui et lui cria : « Cours en toute hâte au logis ; le plus jeune de tes fils vient de tomber la face dans le feu et s'est horriblement brûlé. » Ce pauvre homme jeta là, tout saisi, sa faucille et courut au logis voir si Hinzelmann lui avait dit la vérité. A peine avait-il mis le pied sur le seuil de la porte, que tout le monde courut au-devant de lui et lui raconta le malheur qui venait d'arriver, et lui-même vit son enfant horriblement brûlé au visage.

Ce malheureux enfant était assis sur une petite chaise, près du foyer où était suspendue une marmite. Il avait voulu y prendre quelque chose avec une cuillère, et, en se penchant en avant hors de sa chaise, il était tombé dans le milieu du feu. Sa mère, qui était dans le voisinage, était accourue à ses cris; elle l'avait retiré des flammes, bien brûlé, mais pas assez pour être en danger de mort. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, presque au même instant où l'accident arriva, l'Esprit l'annonçait déjà au père dans le champ et l'engageait à venir sauver son fils.

Quand l'esprit détestait quelqu'un, il ne lui laissait pas de repos et lui faisait cruellement subir la peine de ses vices. Il accusait le scribe de Hudemühlen d'avoir un orgueil excessif; aussi le haïssait-il de bon cœur, et il n'est sorte d'avanie qu'il ne lui fît essuyer, la nuit comme le jour. Il raconta une fois, d'un air de contentement, qu'il avait donné à cet insolent un bel et bon soufflet; et quand on questionna le scribe sur ce fait, et qu'on lui demanda s'il avait eu la visite de l'Esprit : « Il n'est que trop venu, répondit-il; il m'a tant tourmenté cette nuit que je n'en pouvais plus. » Ce scribe avait une liaison secrète avec la femme de chambre. Or, une nuit que les deux amans étaient en tête à tête, assis l'un à côté de l'autre, et causant tranquil-

lement, bien persuadés que les quatre murs pouvaient seuls les voir, l'artificieux Esprit arriva tout à coup, rompit l'entretien, mit l'infortuné scribe à la porte, et, saisissant un manche à balai, le poursuivit jusqu'à sa chambre, où il courut à toutes jambes, oubliant entièrement ses amours. Hinzelmann composa sur cette aventure une chanson satirique qu'il chantait souvent pour se désennuyer, et qu'il apprenait, pour les égayer, aux voyageurs qui passaient à Hudemühlen.

Un des gens du château fut tout à coup saisi vers le soir d'un violent mal d'estomac, et on envoya une servante à la cave tirer un verre de vin, dans lequel le malade devait prendre son remède. Mais lorsque la fille fut devant la barrique et sur le point de tirer le vin, Hinzelmann se trouva près d'elle, et lui dit : « Tu dois te souvenir qu'il y a quelques jours tu m'as dit des injures ; pour t'en punir, tu passeras cette nuit dans la cave. Le malade n'a nullement besoin de toi ; dans une demi-heure il sera guéri, et le vin que tu lui porterais lui ferait plus de mal que de bien. Reste ici jusqu'à ce qu'on rouvre la cave. » Le malade attendit long-temps ; comme le vin ne venait pas, on envoya une autre servante, mais elle trouva la cave solidement fermée au cadenas, et dedans, la première ser-

vante qui lui raconta que c'était Hinzelmann qui l'avait ainsi enfermée. On voulut ouvrir la cave et faire sortir la fille, mais on eut beau chercher, on ne put trouver de clef qui allât à la serrure. Le lendemain matin on trouva la cave ouverte et le cadenas à terre avec la clef, et la fille put sortir. Quant au malade, une demi-heure après il n'éprouvait plus aucune douleur, comme l'avait dit l'Esprit.

L'Esprit ne se montra jamais au maître du château de Hudemühlen; quand il le priait de vouloir bien se laisser voir à lui sous sa forme d'homme, il répondait que le temps n'était pas encore venu et qu'il devait attendre qu'il se présentât. Une nuit que le seigneur était dans son lit sans dormir, il entendit du bruit d'un côté de la chambre et conjectura que c'était l'Esprit qui venait. En conséquence, il dit : « Hinzelmann, si c'est toi qui es là, réponds-moi. — Oui, c'est moi, répondit celui-ci ; que veux-tu ? » Comme la chambre était éclairée par la lune, le seigneur crut voir, à l'endroit d'où le son partait, l'ombre d'un corps d'enfant. Voyant que l'Esprit se présentait d'une façon tout-à-fait amicale et familière, il entra avec lui en conversation, puis enfin il lui dit : « Laisse-moi donc une fois te voir et te toucher. » Mais Hinzelmann ne voulut pas. « Alors tends-moi du

moins la main, que je puisse connaître si tu es de chair et d'os, comme un homme. — Non, dit Hinzelmann, je ne me fie pas à toi; tu es un rusé, tu pourrais me saisir et ne plus me laisser aller. » Après beaucoup d'instances et sur la promesse du gentilhomme, qui jura son honneur et sa foi qu'il ne le retiendrait pas et le laisserait aller aussitôt après, il dit : « Tiens, voici ma main! » Le seigneur la prit, et il lui sembla qu'il tenait les doigts d'une petite main d'enfant; mais l'Esprit la retira aussitôt. Le seigneur le pria alors de lui laisser toucher son visage, à quoi il finit par consentir; et quand il put le palper, il crut sentir des dents, une mâchoire, et comme un squelette décharné; mais le visage se retira à l'instant, en sorte qu'il ne put pas bien en saisir la forme et les traits; seulement il remarqua que ce qu'il venait de toucher était, comme la main, froid et dépourvu de chaleur vitale.

La cuisinière, qui était très familière avec lui, crut pouvoir lui faire une demande qu'un autre n'eût jamais osé lui adresser, et, comme elle avait grande envie de voir, sous sa forme matérielle, cet Hinzelmann qu'elle entendait parler tous les jours et à qui, tous les jours, elle donnait à manger et à boire, elle le pria instamment de lui accorder cette faveur; mais il ne voulut pas

et dit que ce n'était pas encore le moment favorable ; qu'après un certain laps de temps, il se ferait voir à tout le monde. Mais ce refus ne fit que piquer plus vivement sa curiosité, et elle insistait chaque jour davantage pour qu'il voulût bien ne lui point refuser. Il lui dit qu'elle aurait à se repentir de sa curiosité, s'il se rendait à sa prière ; mais, comme cette observation ne servait à rien et qu'elle persistait toujours dans sa demande, il lui dit enfin : « Demain, avant le lever du soleil, viens dans la cave et porte à chaque main un seau rempli d'eau ; je t'accorderai ce que tu demandes. — Pourquoi cette eau? lui demanda la fille. — Tu le verras, répondit l'Esprit; sans elle ma vue te serait funeste. » Le lendemain la cuisinière fut prête au point du jour ; elle prit à chaque main un seau rempli d'eau et descendit à la cave. Elle regarda autour d'elle sans rien voir, mais en jetant les yeux sur la terre, elle aperçut devant elle une maie, dans laquelle était couché un petit enfant nu, qui paraissait avoir trois ans ; sur son cœur étaient deux couteaux en croix et tout son corps était inondé de sang. A cette vue, la pauvre fille eut une telle frayeur qu'elle perdit entièrement l'usage de ses sens et tomba à terre sans connaissance. Aussitôt l'Esprit saisit les seaux qu'elle avait portés, et lui versa l'eau sur la tête,

ce qui la fit revenir à elle. Elle regarda autour d'elle pour voir la maie, mais tout avait disparu; elle entendit seulement la voix d'Hinzelmann, qui lui disait : « Vois-tu maintenant à quoi l'eau t'a servi? Si elle n'avait pas été sous la main, tu serais morte dans la cave. Je pense qu'à présent ton ardent désir de me voir doit être un peu refroidi. » Il a souvent depuis plaisanté la cuisinière sur ce fait, et il l'a raconté à maint étranger en riant aux éclats.

Le prêtre Feldmann d'Eikelohe écrit dans une lettre, à la date du 14 décembre 1597, qu'Hinzelmann laissa souvent voir une petite main, semblable à celle d'un enfant ou d'une petite fille, mais qu'autrement on ne put jamais rien voir de lui.

Il s'est souvent montré à des enfans innocens au milieu de leurs jeux. Le curé Feldmann croit se souvenir que lorsqu'il n'avait que quatorze ou quinze ans et qu'il ne s'occupait guère d'Hinzelmann, il le vit sous la forme d'un petit enfant qui montait très vite les escaliers. Quand des enfans se réunissaient aux environs du château pour jouer ensemble, il se trouvait parmi eux et jouait avec eux sous la figure d'un joli petit enfant; de sorte que les autres le voyaient bien distinctement et ensuite allaient raconter à leurs parens qu'un enfant étranger était venu s'amu-

avec eux. Ceci fut confirmé par le témoignage d'une servante qui, un jour, entra dans une chambre où quatre ou cinq enfans jouaient ensemble; elle vit parmi eux un petit enfant inconnu, de jolie figure, avec des cheveux blonds qui retombaient en boucles sur ses épaules, vêtu d'une robe de velours rouge, et qui, lorsqu'elle voulut l'examiner attentivement, disparut tout à coup. Hinzelmann s'est montré aussi à un fou qui s'arrèta au château, et il a fait avec lui toute sorte de jeux. Quand on n'avait pu trouver ce fou nulle part et qu'on lui demandait ensuite où il était resté si long-temps, il répondait : « J'étais avec le petit bonhomme et j'ai joué avec lui. » Si on lui demandait encore quelle était la taille de ce petit bonhomme, il faisait voir, avec la main, une hauteur qui pouvait être celle d'un enfant de quatre ans.

Quand le temps fut venu où l'Esprit du château dut s'en retourner, il vint trouver le maître et lui dit : « Regarde; je veux t'honorer d'un cadeau; garde bien ceci, et, en le voyant, pense à moi. » En même temps il lui présenta : 1° une petite *croix* (il est incertain, d'après les termes employés par l'auteur, si elle était de soie ou de corde) parfaitement tressée; elle était longue d'un doigt, creuse intérieurement, et rendait, quand on l'agitait, un son très clair;

2° un *chapeau de paille*, qu'il avait également fait lui-même, et où il avait très habilement dessiné, avec de la paille de différentes couleurs, des figures et des portraits; 3° un *gant* de peau orné de perles qui formaient de merveilleux dessins. Puis l'Esprit ajouta cette prédiction : « Tant que ces objets resteront chez toi ensemble et précieusement gardés, ta race tout entière fleurira et leur bonheur ira toujours croissant. Mais s'ils sont séparés, perdus ou dissipés, on verra ta race déchoir et s'éteindre. » Et comme il s'aperçut que le seigneur ne paraissait pas attacher à ce présent un prix particulier, il continua : « Je crains que tu ne fasses pas grand cas de ces objets et que tu ne les laisses passer en d'autres mains; c'est pourquoi je te conseille de les confier à la garde de tes deux sœurs, Anne et Catherine, qui en auront plus de soin que toi. » D'après cette recommandation, le seigneur donna les présens à ses sœurs, qui les prirent, les gardèrent précieusement et ne les montraient qu'aux personnes qu'elles honoraient d'une amitié particulière. Après leur mort, ils retournèrent entre les mains du frère qui s'en chargea et les garda tant qu'il vécut. Il les a montrés au curé Feldmann, à sa prière, dans un entretien intime. Lorsqu'il mourut, ils échurent avec le reste de la succes-

avec eux. Ceci fut confirmé par le témoignage d'une servante qui, un jour, entra dans une chambre où quatre ou cinq enfans jouaient ensemble; elle vit parmi eux un petit enfant inconnu, de jolie figure, avec des cheveux blonds qui retombaient en boucles sur ses épaules, vêtu d'une robe de velours rouge, et qui, lorsqu'elle voulut l'examiner attentivement, disparut tout à coup. Hinzelmann s'est montré aussi à un fou qui s'arrêta au château, et il a fait avec lui toute sorte de jeux. Quand on n'avait pu trouver ce fou nulle part et qu'on lui demandait ensuite où il était resté si long-temps, il répondait : « J'étais avec le petit bonhomme et j'ai joué avec lui. » Si on lui demandait encore quelle était la taille de ce petit bonhomme, il faisait voir, avec la main, une hauteur qui pouvait être celle d'un enfant de quatre ans.

Quand le temps fut venu où l'Esprit du château dut s'en retourner, il vint trouver le maître et lui dit : « Regarde; je veux t'honorer d'un cadeau; garde bien ceci, et, en le voyant, pense à moi. » En même temps il lui présenta : 1° une petite *croix* (il est incertain, d'après les termes employés par l'auteur, si elle était de soie ou de corde) parfaitement tressée; elle était longue d'un doigt, creuse intérieurement, et rendait, quand on l'agitait, un son très clair;

2° un *chapeau de paille*, qu'il avait également fait lui-même, et où il avait très habilement dessiné, avec de la paille de différentes couleurs, des figures et des portraits; 3° un *gant* de peau orné de perles qui formaient de merveilleux dessins. Puis l'Esprit ajouta cette prédiction : « Tant que ces objets resteront chez toi ensemble et précieusement gardés, ta race tout entière fleurira et leur bonheur ira toujours croissant. Mais s'ils sont séparés, perdus ou dissipés, on verra ta race déchoir et s'éteindre. » Et comme il s'aperçut que le seigneur ne paraissait pas attacher à ce présent un prix particulier, il continua : « Je crains que tu ne fasses pas grand cas de ces objets et que tu ne les laisses passer en d'autres mains; c'est pourquoi je te conseille de les confier à la garde de tes deux sœurs, Anne et Catherine, qui en auront plus de soin que toi. » D'après cette recommandation, le seigneur donna les présens à ses sœurs, qui les prirent, les gardèrent précieusement et ne les montraient qu'aux personnes qu'elles honoraient d'une amitié particulière. Après leur mort, ils retournèrent entre les mains du frère qui s'en chargea et les garda tant qu'il vécut. Il les a montrés au curé Feldmann, à sa prière, dans un entretien intime. Lorsqu'il mourut, ils échurent avec le reste de la succes-

sion à sa fille unique, Adélaïde, mariée à L. de H., et ils restèrent quelque temps en sa possession. Que sont-ils devenus depuis? C'est ce que le fils du curé Feldmann a recherché avec beaucoup de soin; il a découvert que le chapeau de paille avait été offert à l'empereur Ferdinand II, qui le garda comme un objet merveilleux. Le gant de cuir était encore de son temps sous la garde d'un gentilhomme; il était court et n'allait pas au-delà du poignet; sur le dessus de la main il y a un limaçon brodé avec des perles. Quant à la petite croix, on n'a jamais su ce qu'elle était devenue.

L'Esprit quitta Hudemühlen volontairement, après un séjour de quatre années, depuis 1584 jusqu'à la fin de 1588. Avant de partir, il a dit qu'il reviendrait un jour, quand la famille serait sur le point de s'éteindre, et qu'alors elle redeviendrait florissante.

KLOPFER.

Traditions franques. *Reizenstein.* Leipz., 1778, I, 76.

Dans le château de Flügelau habitait un bon Esprit, qui faisait tout pour plaire aux filles; elles n'avaient qu'à dire : « *Klopfer hols!* » (Klop-

fer, va chercher !), il était là. Il portait des lettres, berçait les enfans et épluchait les légumes. Mais un jour qu'on voulait obtenir de lui qu'il se montrât, et qu'on ne cessa de l'obséder jusqu'à ce qu'il l'eût fait, il sortit tout en feu par la cheminée et embrasa tout le château, qui n'a pas encore été rebâti. Cela est arrivé peu de temps avant la guerre de Suède.

STIEFEL (BOTTE).

Tradition orale.

Dans le château de Calenberg habitait un petit Esprit, nommé *Stiefel.* Il se blessa un jour à la jambe ; depuis, il portait toujours une grande botte qui lui couvrait toute la jambe, parce qu'il craignait de la perdre.

ETERKEN.

WEIER, *von der Zauberei,* VI, 15.

Dans le village d'Elten, à une demi-lieue d'Emmerich, dans le duché de Clèves, il y avait un Esprit, que les gens du peuple avaient coutume d'appeler *Eterken* (petit écureuil). Il allait

sautant, gambadant sur la grande route, où il agaçait et tourmentait les voyageurs de mille manières. Il battait les uns, jetait les autres à bas de leurs chevaux, et à d'autres il tournait charrettes et voitures sens dessus dessous. Mais on ne voyait rien de sa personne qu'une main d'homme.

L'ESPRIT NOCTURNE DE KENDENICH.

Tradition orale de Cologne.

Près de l'ancien château de Kendenich, à deux milles environ de Cologne sur le Rhin, il y a un vaste marécage, rempli de joncs et d'aunes. Là se cache une religieuse, et le soir, aucun voyageur ne peut passer près d'elle sans qu'elle ne cherche à lui sauter sur le dos; si elle y parvient, il faut que celui-ci la porte; elle le pousse et le fait aller toute la nuit jusqu'à ce qu'il tombe à terre de lassitude et de faiblesse.

LE CAUCHEMAR.

Tradition orale. — Prætorius, *Weltbeschreib.*, I, 1-40 ; II, 160-162. — Bræuner, *Curiosit.*, 126-137.

On a beau fermer devant les cauchemars les

portes et les fenêtres, ils peuvent toujours entrer par les plus petits trous, qu'ils cherchent avec un plaisir particulier. On peut entendre, dans le silence de la nuit, le bruit qu'ils font dans les trous de la muraille. Si l'on se lève vite et qu'on bouche le trou, ils sont condamnés à y rester et ne peuvent plus sortir, lors même que toutes les portes, grandes et petites, seraient ouvertes. On doit alors, avant de les mettre en liberté, exiger d'eux le serment de ne jamais troubler le repos de ces lieux. On les a souvent entendus, dans des occasions semblables, se plaindre d'une manière touchante, comme ayant chez eux leurs petits qui mourraient de faim, si on ne les laissait aller.

Le cauchemar vient souvent de loin faire ses visites nocturnes. Une fois, des bergers étaient allés, au milieu de la nuit, dans les champs, garder leurs troupeaux près d'une rivière. Vient un cauchemar; il monte dans la nacelle, la détache de la rive, rame avec un van qu'il a lui-même apporté; puis, arrivé à l'autre bord, y attache la nacelle, et poursuit sa route. Un instant après, il revient et ramène la barque où il l'a prise. Les bergers, après l'avoir vu et laissé faire pendant plusieurs nuits, conviennent d'enlever la nacelle. Le cauchemar, à son retour, se met à pousser des cris plaintifs; il menace les

bergers, et les invite à remettre la nacelle à sa place, s'ils veulent avoir la tranquillité ; ce qu'ils firent.

Quelqu'un, voulant retenir un cauchemar, lui piqua un seran dans le corps ; mais le cauchemar le retourna aussitôt et lui en enfonça la pointe dans la chair. Il y a un bien meilleur moyen ; c'est de retourner ses souliers devant le lit, de manière à ce que la pointe soit le plus près possible du fond sanglé. Quand il vous oppresse, si vous pouvez mettre le pouce dans la main, il est obligé de se retirer. La nuit, il monte souvent les chevaux, et le matin il est facile de s'apercevoir combien ils sont fatigués. On peut aussi le chasser avec des têtes de chevaux. Celui qui, avant de se coucher, n'a pas soin de déplacer sa chaise, peut compter que le cauchemar viendra la nuit s'accroupir sur sa poitrine. Ils aiment assez à donner aux gens la maladie du plica en leur suçant et entrelaçant les cheveux. Quand une nourrice emmaillotte un enfant, elle doit faire une croix et retrousser un bout de ses langes; autrement le cauchemar viendra l'emmaillotter encore une fois.

Quand on dit au cauchemar qui vous oppresse :

Trud komm Morgen,
So will ich borgen !

Cauchemar, viens demain,
Tu recevras quelque prêt de ma main,

il s'en va aussitôt et revient le lendemain sous la figure d'un homme, pour emprunter quelque chose. Ou si on lui crie : « Viens demain boire avec moi! » c'est celui qui l'a envoyé, qui vient.

Selon Prætorius, les sourcils du cauchemar se réunissent et ne forment qu'une seule ligne; d'autres disent que les personnes qui ònt les sourcils réunis sur le front, peuvent, par la seule force de leur pensée, envoyer le cauchemar à ceux contre qui ils ont de la colère ou de la haine. Il sort alors de leurs sourcils, semblable à un petit papillon blanc, et va se poser sur la poitrine de ceux qu'on lui désigne, pendant qu'ils dorment.

L'ENFANT SUPPOSÉ.

Bræuner, *Curiosit.*, p. 6-7. — Prætorius, *Weltbeschr.*, I, 363-364.

Une tradition locale raconte qu'à Hessloch, situé près d'Odernheim dans la campagne, le sommelier d'un ecclésiastique vivait maritalement avec la cuisinière, sauf qu'il ne voulait pas se faire donner la bénédiction nuptiale. Ils donnèrent le jour à un enfant, mais cet enfant ne

pouvait ni grandir, ni profiter; il ne faisait que crier nuit et jour et demander à manger. Enfin la mère ayant pris conseil, résolut de le porter près de Neuhausen, dans la prairie de Cyriak, de l'y faire élever, et de lui donner à boire de l'eau de la fontaine de Cyriak, dans l'espérance que cela lui ferait du bien et qu'il irait mieux. C'était alors une croyance générale, qu'après neuf jours, il se déclarait chez les enfans une crise qui décidait de leur vie ou de leur mort (1). Comme cette femme se rendait à Westhofen, en sabots, son enfant sur le dos, et fatiguée de ce fardeau au point qu'elle était hors d'haleine et que la sueur lui ruisselait sur le visage, elle rencontra un étudiant en voyage, qui lui dit: « Oh! ma bonne femme, quelle vilaine créature portez-vous là; je ne m'étonnerais pas qu'elle ne vous étranglât. » Elle répondit: « C'est mon enfant chéri, qui ne voulait pas profiter et grandir, et qu'il fallait par conséquent porter à Neuhausen. — Ce n'est pas votre enfant, répliqua celui-ci; c'est le diable (2); jetez-le dans

(1) Un enfant illégitime ne vit pas ordinairement plus de sept ans; selon d'autres, néanmoins, il peut vivre jusqu'à dix-huit et dix-neuf ans.

(2) Car le diable prend les enfans véritables au berceau, les emporte et leur substitue les siens. De là le nom de *Wechselgalb*, enfant supposé.

le ruisseau. » Comme elle ne voulait pas, mais au contraire soutenait que c'était bien son enfant et le couvrait de baisers, l'étudiant reprit : « Votre enfant est chez vous dans la chambre, au poêle, derrière le coffre, dans un berceau neuf. Jetez ce monstre dans le ruisseau ! » Ce qu'elle fit en pleurant et en gémissant. Aussitôt se fit entendre sous le pont un hurlement et un grognement semblable à celui des loups et des ours ; et lorsque la mère fut de retour chez elle, elle trouva son petit enfant frais, bien portant et riant dans un berceau neuf.

ENFANS SUPPOSÉS, DANS L'EAU.

KIRCHHOF, *Wendunmuth*, V, 314, n° 258. — BREUNER, *Curiosit.*, 9. — HILDEBRAND, *Entdeckung der Zauberei*, p. 109. — FISCHART, *im Wilden Teufels heer.* — LUTHER, *Tisch-Reden*, 105. *B*. 106. *A*.

Un paysan d'Halberstadt avait un crétin, qui avait épuisé le lait de sa mère et de cinq nourrices, mangeait excessivement (les crétins mangent plus que dix autres enfans), et bref, avait si bien fait, que toute la famille était lasse de lui. On conseilla à ce paysan de faire un pélerinage à Heckelstadt, de vouer son enfant à la vierge Marie et de le faire élever dans l'endroit même. Le bon paysan suivit ce conseil, plaça

l'enfant dans un panier et l'emporta. Mais au moment où il passait une rivière et traversait le pont, une voix, qui partait de l'eau, cria : « Crétin! crétin! » Alors l'enfant, qui jamais auparavant n'avait prononcé un seul mot, répondit du fond de son panier : « Oh ! oh! » Le paysan, qui n'était pas accoutumé à l'entendre, fut fort effrayé. Le diable lui demanda ensuite, du fond de l'eau : « Où vas-tu? » Le crétin répondit d'en haut : « Je vais à Heckelstadt, chez notre chère dame.

Mik laten wigen
Dat ick mæge gedigen.

On m'y porte nourrir,
Pour me faire grandir.

Comme le paysan avait entendu dire que les enfans supposés savaient ordinairement parler, il entra en colère et jeta tout dans l'eau, enfant et corbeille. Quand les deux diables furent réunis, ils crièrent : « Ho! ho! ha! » jouèrent ensemble, passèrent à l'autre bord et disparurent.

LA MANDRAGORE.

Simplicissimus, *Galgen-Mannlein*, 3e partie. — Israel Fronschmidt, *von Galgen-Mænnlein*. — Rollenhagen, *Indian. Reisen. Magdeb.*, 1605, p. 271-272. — Bræuner, *Curiosit.*, p. 226-235. — Prætorius, *Weltbeschreib.*, II, 215-216; *Weihnachtsfr.*, 155-156. — Harsdoerfer, *Mordgeschichten*, n° 45, p. 151. — Chr. Gotfr. Roth, *Dissert. de imagunculis Germanor. magicis, quas Alraunas vocant. Helmst.*, 1737, in-8°.

On dit que quand un jeune adolescent, né de parens voleurs et voleur comme eux, ou même selon d'autres, innocent de vol, mais forcé par la torture à se déclarer voleur, vient à être pendu et qu'il lâche de l'eau, ou répand du sperme sur la terre, la mandragore ou *petit homme de potence* (Galgen-Mænnlein) pousse dans cet endroit. Cette plante a de larges feuilles et des fleurs jaunes. Il y a de grands dangers à l'arracher de terre, attendu que lorsqu'on l'a déracinée, elle pousse des gémissemens, des cris et des hurlemens si insupportables que celui qui la déchausse meurt sur-le-champ. Aussi, pour l'obtenir, voici comment il faut s'y prendre : Le vendredi, avant le lever du soleil, après s'être bien bouché les oreilles avec du coton, de la cire ou de la poix, on sort, accompagné d'un chien tout noir, qui n'a sur le corps aucune autre tache; on fait trois croix sur la mandragore, puis l'on ôte la terre tout autour, de manière

à ce que la racine ne reste plus attachée au sol que par de petits filamens. On l'attache ensuite avec une ficelle à la queue du chien, à qui l'on présente un morceau de pain, et l'on court à toutes jambes. Le chien, qui veut le pain, suit et arrache la racine, mais tombe mort aussitôt, frappé par ses gémissemens. On la prend alors; on la lave bien proprement avec du vin rouge; on l'enveloppe dans un morceau d'étoffe de soie blanche et rouge; on la place dans un petit coffret; on la baigne tous les vendredis et lui donne, toutes les nouvelles lunes, une nouvelle chemisette blanche. Si alors vous adressez des questions à la mandragore, elle vous répond et vous révèle les secrets de l'avenir qui peuvent intéresser votre bien-être et vous faire réussir. Celui qui la possède n'a plus, dès ce moment, aucun ennemi; il ne peut pas devenir pauvre, et s'il n'a pas d'enfans, le ciel bénit et féconde son mariage; une pièce d'argent qu'on place la nuit sous elle, le matin se trouve doublée; si l'on veut long-temps jouir de ses services et être sûr qu'elle ne s'en ira pas ou ne mourra pas, il ne faut pas trop exiger d'elle; on peut hardiment mettre sous elle chaque nuit un demi-thaler (écu), tout au plus un ducat, et encore pas toujours, mais seulement de temps en temps.

Quand le possesseur du petit homme de potence (ou mandragore) meurt, c'est son plus jeune fils qui en hérite, à la condition toutefois de mettre dans le cercueil de son père, pour être enterrés avec lui, un morceau de pain et une pièce d'argent. L'héritier meurt-il avant le père, elle devient alors le partage du fils aîné; mais toujours à condition que le plus jeune aura été enterré avec du pain et de l'argent.

L'ESPRIT FAMILIER.

Teutz Simplex, *Leben der Landstærzerin Courage*, cap. 18 et 23. — *Der Leipziger Avanturieur. Francf. et Leipz.*, 1756, vol. II, p. 38-42.

On le garde communément dans un petit verre bien fermé; il ne ressemble pas tout-à-fait à une araignée, pas tout-à-fait à un scorpion, mais il se remue sans cesse. Il reste dans la poche de celui qui l'achète, et celui-ci peut mettre le petit flacon partout où il veut, il revient toujours de lui-même dans sa poche. Il porte bonheur, fait découvrir des trésors cachés, fait aimer des amis et craindre des ennemis; à la guerre, il donne à celui qui le possède la force du fer et de l'acier, de sorte qu'il est toujours vainqueur; il préserve aussi de la pri-

son et de la captivité. On n'a pas besoin de le soigner, de le baigner et de le vêtir comme un petit homme de potence.

Mais celui qui le possède jusqu'à sa mort va avec lui en enfer; aussi le possesseur cherche-t-il toujours à le revendre. Mais il ne se laisse jamais vendre qu'à meilleur marché, afin qu'il lui reste toujours quelqu'un, savoir, l'acheteur qui se l'est procuré pour la plus petite pièce de monnaie.

Un soldat qui l'avait acheté pour une couronne et qui se défiait de ce dangereux Esprit, le jeta aux pieds de son précédent possesseur, et s'en alla à la hâte; arrivé chez lui, il le retrouva dans sa poche. Il le jeta dans le Danube, mais sans plus de succès. Un maquignon et voiturier d'Augsbourg entra dans une célèbre ville d'Allemagne; la route avait beaucoup fatigué ses bêtes. A la porte de la ville, il perdit un cheval; à l'auberge un second, et en peu de jours les six autres. Ne sachant plus que devenir, il allait et venait par la ville, et se plaignait en pleurant de son infortune à tous les passans. Le hasard voulut qu'il rencontrât un autre voiturier à qui il raconta son malheur. Celui-ci lui dit : « Soyez sans inquiétude, je vais vous indiquer un moyen dont vous me saurez gré. Le maquignon crut que c'étaient paroles en l'air.

« Non, non, camarade, je veux vous tirer d'embarras. Allez dans cette maison et demandez telle Société (il lui en dit le nom); racontez-lui votre mésaventure et demandez du secours. » Le maquignon suivit ce conseil, alla à cette maison et demanda, à un garçon qui était là, la société. Il attendit quelque temps la réponse; enfin, le garçon revint et lui ouvrit une chambre dans laquelle quelques hommes âgés étaient assis à une table ronde. Ils le nommèrent par son nom et lui dirent : « Tu as perdu huit chevaux, tu es affligé de cette perte et tu viens à nous, d'après le conseil d'un de tes camarades, pour demander du secours : tu obtiendras ce que tu désires. » On le fit asseoir à une table voisine, et quelques minutes après, ils lui présentèrent une petite boîte en lui disant : « Emporte cela avec toi, et dès ce moment tu seras riche; mais prends garde, si tu ne veux redevenir pauvre, d'ouvrir jamais cette boîte. » Le maquignon demanda combien il avait à leur payer pour cette boîte; mais ces hommes ne voulurent rien; seulement il eut à écrire son nom sur un grand livre, et pour cela on lui guida la main. Le maquignon s'en retourna; mais à peine était-il sorti de la maison, qu'il trouva un sac de cuir avec trois cents ducats qui lui achetèrent d'autres chevaux. Avant de quit-

ter la ville, il trouva encore dans l'écurie où étaient ses chevaux, un grand pot rempli de vieux thalers. Comme il allait quelque part, après avoir déposé son coffret à terre, il aperçut, dans un endroit où l'on avait autrefois perdu ou caché de l'argent, une lumière qui lui laissa voir le trésor et lui permit de l'enlever. De cette manière il devint possesseur, sans vol ni meurtre, d'une fortune considérable.

Lorsque la femme du maquignon apprit de lui ce qui était arrivé, elle en fut effrayée et dit : « Tu as reçu là quelque chose de mauvais ; Dieu ne veut pas que l'homme devienne riche par des moyens illicites de cette nature; il a dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton « front. » Je t'en conjure, au nom de ton salut, retourne à la ville et rends à la Société ce coffret qu'elle t'a donné. » Le mari, touché de ces paroles, envoya un domestique avec le coffret pour le rendre; mais le domestique revint et rapporta pour réponse que l'on ne pouvait plus trouver cette compagnie, et que personne ne savait où elle tenait à présent ses séances. Alors la femme observa attentivement où son mari mettait cette boîte, et elle remarqua qu'il la plaçait dans une petite poche faite par lui tout exprès dans la ceinture de son haut-de-chausses. Une nuit, elle se leva, tira la boîte et l'ouvrit : il

en sortit une mouche noire qui s'envola en bourdonnant par la fenêtre. Elle la referma ensuite, la remit à sa place, sans s'inquiéter de ce qui en pourrait advenir. Mais, de ce moment, tout le bonheur passé s'évanouit, et les plus grands malheurs en prirent la place. Leurs chevaux périrent ou furent volés; leurs moissons séchèrent sur pied; le feu prit trois fois à leur maison, et tout l'or qu'ils avaient amassé disparut en un clin d'œil. Le mari, accablé de dettes, tomba dans une telle misère, qu'il tua sa femme à coups de couteau, et ensuite se brûla la cervelle.

LE NID D'OISEAU (VOGELNEST).

MICHAELER, *Vorrede zum Iwein*, Vienne, 1786, p. 54. — SIMPLICISSIMUS, *Springinsfeld*, cap. 23.

C'est une croyance répandue encore aujourd'hui dans plusieurs contrées, qu'il y a certains nids d'oiseau qui, invisibles eux-mêmes le plus souvent, rendent également invisible celui qui les porte sur lui. Pour les trouver, il faut les voir par hasard dans un miroir ou dans l'eau. Cette tradition a probablement quelque rapport avec le nom d'une espèce de double-feuille, bifoglio, qui, dans presque toutes les langues de

l'Europe, s'appelle *vogelnest* (nid d'oiseau), et tient un peu de la mandragore. On trouve à ce sujet, dans le roman du dix-septième siècle que nous avons cité, des détails très circonstanciés, puisés sûrement à une source populaire; les voici :

Pendant que nous causions ainsi, je vis dans l'ombre d'un arbre, c'est-à-dire dans son image réfléchie dans l'eau, et à l'endroit où, se divisant en deux branches, il forme la fourche, quelque chose que néanmoins je n'apercevais pas dans l'arbre même; cela me parut étrange, et je le fis remarquer à ma femme. Après avoir bien examiné et remarqué la branche où cela se voyait, elle grimpa sur l'arbre, et en descendit ce que nous avions vu dans l'eau. Je la regardais, et je m'aperçus qu'à l'instant même où elle eut saisi la chose dont nous avions vu l'image dans l'eau, elle disparut; mais je la vis très bien dans l'eau, comme elle redescendait de l'arbre, tenant à la main un petit nid d'oiseau qu'elle avait pris entre les branches. Je lui demandai quel nid d'oiseau elle avait là? Elle, de son côté, me demanda si je la voyais donc? Je répondis : Je ne te vois pas sur l'arbre, mais bien dans l'eau. « C'est bien, dit-elle, quand je serai descendue, tu verras ce que je tiens. » Je fus fort étonné d'entendre parler ma femme sans la voir, et

bien plus encore de voir son ombre se mouvoir au soleil sans l'apercevoir elle-même. Lorsqu'elle fut venue plus près de moi à l'ombre, de manière à ce qu'elle-même, placée hors des rayons du soleil, ne projetât plus aucune ombre, je ne remarquai plus rien qui m'indiquât sa présence, si ce n'est le léger bruit de ses pas et le frôlement de sa robe ; on eût dit que c'était un spectre, qui venait à moi; elle s'approcha, et me donna le nid dans la main ; aussitôt que je l'eus reçu, je la revis ; mais à mon tour je disparus à ses yeux ; nous répétâmes plusieurs fois cette expérience, et nous trouvâmes chaque fois que celui de nous qui avait le nid à la main, était tout-à-fait invisible. Elle plia ensuite le petit nid dans un mouchoir, afin que la pierre, la plante ou la racine qui s'y trouvait et avait cette propriété, ne pût tomber et se perdre, et, quand elle l'eut mis près d'elle, nous nous revîmes, tout comme auparavant, lorsqu'elle n'était pas encore montée à l'arbre. Nous ne voyions plus le mouchoir où était le nid ; mais nous le sentions très bien à la place où ma femme l'avait déposé.

LE BRUTPFENNING.

Happel, *Relat. curios.*, I, 522.

Le brutpfenning ou heckegroschen (pfennig ou gros d'incubation) s'obtient par un procédé impie que voici : Ceux qui veulent faire un pacte avec le diable, s'en vont, la veille de Noël, à la nuit tombante, dans un chemin fourchu, en plein air. Au milieu de ce chemin, ils tracent un cercle, y mettent trois pfennig, gros ou thalers, à la suite et tout près l'un de l'autre, puis se mettent à les compter en commençant tour à tour par le premier et par le dernier. Cette opération doit commencer au moment même où l'on sonne la messe. Pendant qu'elle a lieu, l'Esprit infernal cherche par mille spectres effrayans, par des apparitions de poêles rouges, de chars étranges et d'hommes sans tête, à induire en erreur celui qui compte, parce que s'il se trompe ou bronche le moins du monde, il a le cou tordu. Mais s'il compte juste et dans l'ordre voulu, le diable, aussitôt que les pièces ont été comptées jusqu'à trente, ajoute la trente et unième en semblable monnaie. Ce trente et unième pfennig a la propriété d'en couver toutes les nuits un pareil.

Une paysanne de Pantschdorf, près de Wit-

tenberg, qui possédait un semblable pfennig, fut reconnue pour sorcière, et voici comment: Etant un jour obligée absolument de sortir, elle dit à la servante de faire bouillir aussitôt, et avant de traire les autres vaches, le lait de la vache qu'elle avait déjà traite, de le verser sur du pain blanc dans une écuelle qui était là, et de le mettre dans une certaine caisse qu'elle lui indiqua. La servante, soit qu'elle eût oublié, soit qu'elle crût indifférent de faire bouillir le lait avant ou après avoir trait les autres vaches, acheva d'abord tout son ouvrage. Elle tira ensuite le lait bouilli de dessus le feu, et tenant d'une main le pot, de l'autre elle ouvrit la caisse indiquée; mais elle y vit un veau noir comme du jais, qui ouvrait la bouche. Dans sa frayeur, elle jeta le lait bouilli dans la gueule du monstre; au même instant, celui-ci s'élança de la caisse, et mit toute la maison en feu. La paysanne fut appelée en justice, et reconnue pour sorcière; les paysans ont encore conservé longtemps après, dans la caisse commune, son pfennig d'incubation.

ENFANT SUPPOSÉ, BATTU DE VERGES.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.* I. 365-366.

Voici une histoire véritable arrivée en l'an 1580. Près de Breslau habite un gentilhomme de marque, qui, l'été, a beaucoup de foin et de regain à faucher; c'est une corvée pour ses vassaux. Parmi les travailleurs appelés, se trouvait une femme accouchée à peine depuis huit jours. Voyant que le gentilhomme exigeait d'elle la corvée, et qu'elle ne pouvait s'y refuser, elle sort avec son enfant, le met sur un tas d'herbe, le laisse et va faucher. Après avoir fauché un bon moment, elle va et donne à téter à son enfant; mais tout à coup elle le regarde, jette un cri, lève les mains au ciel et se désespère, disant que ce n'est point là son enfant, que celui-ci lui tire son lait avec une avidité, et hurle d'une manière monstrueuse qui n'appartient pas à son enfant. Elle le garda néanmoins quelques jours encore; mais cet enfant fut si fatigant, si insupportable, que la pauvre femme en était exténuée. Elle alla s'en plaindre au gentilhomme, qui lui dit : « Femme, si vous croyez que cet enfant ne soit pas le vôtre, prenez-le et le portez dans la prairie où vous avez déposé votre pre-

mier enfant; battez-le bien de verges et vous verrez merveille. »

La femme suivit le gentilhomme, se rendit dans la prairie, et, là, battit l'enfant supposé à coups de verges, tant et si bien qu'il criait à faire peur; alors le diable lui porta son enfant qu'il lui avait volé : « Tiens, dit-il, le voilà. » Puis il emporta le sien.

Cette histoire est authentique; jeunes et vieux la connaissent et la racontent dans le pays où elle est arrivée et dans le Breslau.

SURVEILLANCE DES ENFANS.

Prætorius, *Weltbeschr.* I, 124.

Un bourgeois de Leipsick, très digne de foi, a raconté ce qui suit : Lorsque son premier né n'avait encore que quelques semaines, on le trouva, pendant trois nuits consécutives, découvert et placé en travers dans son berceau, qui était pourtant très près du lit de la mère. Le père prit alors le parti de ne pas se coucher la quatrième nuit, et de faire bonne garde auprès de son enfant. Il veilla avec la plus grande attention jusqu'après minuit, et à cette heure rien n'était arrivé à l'enfant, parce qu'il l'avait

veillé lui-même, et ne l'avait pas perdu de vue un seul instant. Mais à peine eut-il un peu fermé les yeux, que sa femme se réveillant trouva l'enfant encore mis en travers et la couverture du petit lit étendue sur le sien, au lieu d'être placée comme de coutume aux pieds de l'enfant dans le berceau. Tout le monde fut surpris de la rapidité avec laquelle ce changement avait dû se faire. Du reste, là se bornait le pouvoir du spectre sur l'enfant.

LA TANTE-AU-SEIGLE.

THARSANDER (G. W. Wegner), *Schauplatz*, I, 433-434. — PRETORIUS, *Weltbeschreib.*, I, 125-126.

Les paysans qui habitent la marche de Brandenburg, parlent d'une tante-au-seigle qui se tient cachée dans les champs de blés, et fait peur aux enfans qui, par conséquent, n'osent en approcher.

En 1662, une femme de Saalfeld raconta à Prætorius qu'un gentilhomme de l'endroit avait forcé dans le temps de la moisson une femme, sa vassale, accouchée seulement depuis six semaines, à lier des gerbes. La femme prit son jeune nourrisson, le porta avec elle dans le champ, et, pour vaquer plus librement à sa

corvée, le mit à terre. Un moment après, le gentilhomme, qui était là, vit une femme sortir de terre, s'approcher avec un enfant et l'échanger contre celui de la paysanne. Cet enfant supposé s'étant mis à crier, la paysanne courut à lui pour le calmer ; mais le gentilhomme l'arrêta, lui dit de rester, qu'il l'appellerait quand il en serait temps. La femme pensa qu'il agissait ainsi pour qu'elle n'interrompît point son travail, et elle n'obéit qu'à contre-cœur. Comme cependant l'enfant ne cessait pas de crier, la *mère-au-seigle* revint, prit l'enfant qui pleurait, et remit à sa place celui qu'elle lui avait substitué. Alors le gentilhomme, à qui rien de tout cela n'avait échappé, appela la paysanne, et lui dit de retourner chez elle. Depuis ce temps, il ne s'avisa plus jamais de forcer au travail une femme nouvellement accouchée.

LES DEUX FEMMES SOUTERRAINES.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 123-124.

L'histoire suivante a été racontée à Prætorius, par un étudiant qui tenait de sa mère qu'elle était arrivée à Dessau.

Une femme, étant accouchée d'un enfant, le

mit à côté d'elle, et, avant de l'avoir fait baptiser, tomba dans un profond sommeil. A minuit, deux *femmes souterraines* arrivèrent à la cuisine, allumèrent du feu dans la cheminée, mirent sur le foyer un chaudron plein d'eau, baignèrent et lavèrent leur enfant qu'elles avaient apporté, puis le portèrent dans la chambre à coucher, où elles l'échangèrent contre l'autre enfant qui dormait. Cela fait, elles s'en allèrent; mais arrivées à la montagne voisine, une lutte s'établit entre elles au sujet de cet enfant. Elles se le lancèrent l'une à l'autre et jouèrent, pour ainsi dire, à la paume avec lui, jusqu'à ce que l'enfant eût éveillé, par ses cris perçans, la servante de la maison. Lorsqu'elle eut vu l'enfant de ces femmes et remarqué la substitution, elle sortit aussitôt, et trouva les femmes encore occupées à jouer avec l'enfant soustrait. Elle se joignit à elles et se mit à partager leur jeu; mais dès qu'elle eut l'enfant dans ses bras, elle courut à la maison en toute hâte, et mit à la porte l'enfant supposé, que les femmes de la montagne vinrent bientôt reprendre.

LE ROI GRUENEWALD.

Hessisch. Denkwurdigk, IV, 2, 295-297 (Curiosités de la Hesse, recueillies de la bouche des vieilles gens par le prof. Schwartz).

Il y avait autrefois sur le Christenberg, dans la Haute-Hesse, un château habité par un roi. Ce roi avait une fille unique, à laquelle il tenait beaucoup et qui avait de rares qualités. Or, un jour, son ennemi, le roi Grünewald, vint l'assiéger dans son château, et comme le siége se prolongeait long-temps, sa fille eut souvent besoin de raffermir son courage. Ceci dura jusqu'au premier mai. Elle vit alors, quand le jour commençait à poindre, approcher l'armée ennemie avec des arbres verts. Effrayée, consternée à cette vue, et ne doutant plus que tout ne fût perdu, elle dit à son père :

Mon père, rendez-vous ; certaine est notre perte ;
Voici venir la *forêt verte*. (*Grüne wald.*)

Le père, docile à cet avis, envoya sa fille au camp du roi Grünewald, qui consentit à lui accorder la sortie libre, et, de plus, la permission d'emporter tout ce qu'elle pourrait placer sur un âne, sans trop le charger. Or, sur l'âne elle mit son propre père avec ce qu'elle avait de plus précieux et sortit. Après avoir par-

couru tout d'une traite une assez bonne distance, la royale fille dit : « Hier *Wollemer* ruhen! (Reposons-nous ici!) » C'est de là qu'est venu le nom d'un village situé dans cet endroit (Wollmar, à une lieue de Christenberg, dans la plaine). Puis, se remettant en route, ils arrivèrent, à travers les déserts, d'abord à une montagne, puis enfin à un bourg; ce qui fit dire à la royale fille : « *Hier hat's feld.* (Voici une plaine!) » Ils s'arrêtèrent là et y bâtirent un château qu'ils nommèrent *Hatsfeld.* On voit encore aujourd'hui, dans cet endroit, les ruines de ce château et la ville qu'on y a bâtie en a gardé le nom (Hatsfeld, petite ville située sur l'Eder, dans la montagne, à quatre lieues à l'ouest de Christenberg).

BLUEMELIS-ALP. (MONTAGNES FLEURIES.)

Scheuchzen, *Naturgesch. der Schweiz,* Zurich, 1746, II, 83.— Wyss, *Volkssagen.* Bern. 1815. Trad. oral. recueillie.

Plus d'une contrée de la Suisse a conservé la tradition de montagnes, jadis fleuries, riantes et fertiles, aujourd'hui couvertes de glaces et de rochers escarpés. A Berne particulièrement, dans le haut pays, voici ce qu'on raconte des *Clarides* (c'est une montagne).

Autrefois les pâturages de ces contrées étaient riches et magnifiques; le bétail profitait d'une manière merveilleuse; chaque vache était traite trois fois par jour, et chaque fois elle donnait deux seaux de lait, à deux mesures et demie le seau. Alors vivait, au pied de la montagne, un riche pasteur, qui, bientôt, fier de son aisance, méprisa l'antique simplicité des mœurs du pays. Il fit reconstruire sa cabane d'une manière plus somptueuse, et prit pour maîtresse la belle Catherine, sa servante. Dans l'excès de son orgueil, il éleva, dans sa maison, un escalier avec ses fromages, étala sur les fromages du beurre, et lava les marches avec du lait. C'est par cet escalier qu'entraient et sortaient, lui, Catherine sa maîtresse, Brændel sa vache, et Rhyn son chien.

Sa pieuse mère, ne sachant rien de ce fol orgueil, vint, un dimanche d'été, visiter la vacherie de son fils. Fatiguée du voyage, elle se reposa et demanda à se rafraîchir. Le pasteur, à l'instigation de la servante, prit un vase, y mit du lait aigre avec de la cendre, et le présenta à sa mère. Mais celle-ci, indignée de cette action impie, descendit la montagne à la hâte, s'arrêta au pied, et, maudissant les impies, appela sur eux la vengeance divine.

Tout à coup une tempête s'éleva, et les cam-

pagnes, jusque-là bénies du ciel, furent dévastées par l'ouragan. Cabane et chalets furent détruits ; hommes et bestiaux périrent. Les âmes du pasteur et de ses domestiques furent condamnées à errer, jusqu'au jour de leur délivrance, dans les déserts de la montagne. « Moi et mon chien Rhyn, et ma vache Brændel et Catherine ma mie, nous resterons éternellement sur les Clarides ! » Leur délivrance ne peut être opérée que par un vacher, qui doit, le vendredi saint, traire, en gardant le silence, la vache, dont le pis est entouré d'épines ; entreprise très difficile, attendu que la vache, effarouchée par les épines qui la piquent, s'agite et ne se laisse pas traire. Un vacher, cependant, était parvenu à remplir le seau à moitié, lorsque tout à coup un homme lui frappa sur l'épaule, et lui demanda : « Le lait est-il bien écumeux ? » Il s'oublia et répondit : « Oh oui ! » Il avait rompu le silence ; tout fut perdu, et Brændel la vache disparut à ses yeux.

LE LYS.

Aug. Lercheimer, *Bedenken von der Zauberei*, p. 14 et 15.

Dans le pays de H.... il y avait un gentilhomme nommé A. de Th..., qui possédait l'art

de couper les têtes et de les rajuster. Il avait pris la résolution de s'abstenir de ce diabolique et périlleux métier, avant qu'il lui arrivât un malheur; ce qu'il ne put néanmoins éviter. Etant à un repas, ses compagnons de table lui persuadèrent de leur faire encore une fois ce plaisir. Mais, ce que l'on concevra sans peine, personne ne voulait prêter sa tête. Enfin le domestique s'y décida, à la condition toutefois qu'elle lui serait ensuite solidement rajustée. Le gentilhomme lui coupa donc la tête, mais ne pouvant réussir à la remettre, il dit aux hôtes : « Il y a parmi vous quelqu'un qui me fait obstacle, mais je l'engage fortement à ne pas le faire. » Il tente alors une seconde fois l'opération; mais sans succès. Il renouvelle l'invitation de ne lui point faire obstacle; ce fut peine inutile; la troisième tentative ne réussit pas mieux. Alors il fit croître sur la table un lys, dont il coupa la tête et les fleurs. Aussitôt l'un des convives tomba de son siége à la renverse, ayant la tête coupée. Le gentilhomme remit alors la tête du domestique et s'enfuit du pays jusqu'à ce que l'affaire eut été arrangée et son pardon obtenu.

JEAN DE PASSAU.

Luther, *Tisch-Reden*, p. 105. — Prætorius, *Weltbeschreib.*, I, 357-358. — *Wendunmuth*, V, 312, n° 256.

Le docteur Martin Luther raconte ce qui suit : Un gentilhomme (Jean de Passau) avait une jeune et jolie femme. Elle mourut et on l'enterra. Peu de temps après, le maître et son domestique étant couchés dans la même chambre, la défunte y entra, s'appuya sur le lit de son mari et sembla lui parler. La même chose étant arrivée deux fois, le domestique, qui l'avait vue, demanda au gentilhomme son maître ce que signifiait cette apparition qui avait lieu chaque nuit, devant son lit, d'une femme vêtue de blanc. « Je n'en sais rien, répondit celui-ci ; je dors toute la nuit et ne vois rien. » La nuit suivante, il se coucha comme à l'ordinaire, mais ne dormit point et voulut voir si la dame aux vêtemens blancs paraîtrait. Elle parut en effet, et le gentilhomme lui ayant demandé qui elle était et ce qu'elle voulait : « Je suis ta femme, répondit-elle, la maîtresse de ce logis. — Eh quoi ! reprit le gentilhomme, n'es-tu pas morte et enterrée ? — Sans doute, répondit-elle ; il m'a fallu mourir à cause de tes juremens et de tes péchés ; mais si tu veux m'avoir encore avec

toi, je puis redevenir ta femme. — Volontiers, dit-il, si la chose est possible. — Oui, reprit-elle; mais à une condition, c'est que tu ne jureras plus, et que tu renonceras surtout à ton juron familier; sans quoi tu me verras bientôt remourir. Le mari, ayant fait cette promesse, la femme ressuscitée resta avec lui, gouverna la maison, coucha avec lui, but et mangea comme lui, et lui donna des enfans.

Mais un jour il arriva que le gentilhomme ayant des convives, sa femme alla vers le soir, après le repas, chercher dans une armoire un pain d'épices et des fruits pour le dessert; comme elle tardait long-temps à revenir, le mari, dans son impatience, prononça son jurement accoutumé. Dès cet instant, c'en fut fait de sa femme. Ne la voyant pas revenir, on monte dans la chambre pour savoir ce qu'elle devient; mais on n'y trouve que la robe qu'elle avait portée; les manches et le haut du corps étaient dans l'armoire, le reste pendait dehors, dans la position que la femme avait prise en se penchant pour prendre ce qu'elle cherchait; mais la femme avait disparu, et jamais depuis ce temps on ne la revit.

LE PETIT CHIEN DE BRETTEN.

Tradition orale.

Dans le palatinat du Rhin, et particulièrement dans le Kraichgau, le peuple dit proverbialement en parlant d'une fidélité mal récompensée : « Il t'arrive la même chose qu'au petit chien de Bretten. » Ce proverbe populaire doit être fort ancien, et on le trouve tout au long dans deux passages de Fischart. En voici l'origine :

Dans la petite ville de Bretten vivait autrefois un homme qui avait un petit chien fidèle et très bien dressé. Il le chargeait de diverses commissions, de celle-ci entre autres : Il lui mettait entre les dents un panier avec un petit mot d'écrit et de l'argent, puis l'envoyait ainsi chez le boucher chercher de la viande et des saucisses, qu'il rapportait sans jamais y toucher. Mais il arriva que son maître, qui était protestant, l'ayant envoyé un vendredi chez un boucher qui était catholique et observait rigoureusement le jeûne, ce boucher, trouvant sur le billet la demande d'une saucisse, saisit le chien, lui coupa la queue et la mit dans le panier, en disant : « Tu veux de la viande, en voilà ! » Le petit chien, injurié et blessé, porta fidèlement

le panier à son maître, s'étendit sur le carreau et mourut. Toute la ville le plaignit, et l'image d'un chien sans queue fut taillée en pierre et placée au-dessus de la porte de la ville.

D'autres racontent l'histoire autrement; selon eux, ce chien aurait porté pendant long-temps à son pauvre maître de la viande et des saucisses volées; mais enfin un boucher l'aurait pris sur le fait, et l'en aurait puni en lui coupant la queue.

LE VILLAGE VOISIN DE LA MER.

Tradition orale recueillie dans le Holstein.

Une sainte se promenait le long du rivage, regardant le ciel et priant; c'était un dimanche après midi; les habitans du village, parés d'habits de soie, leur maîtresse sous le bras, la rencontrèrent et se moquèrent de sa piété. Elle n'y fit point d'attention, et pria Dieu de ne point leur compter ce péché. Mais le lendemain matin deux bœufs vinrent, qui, avec leurs cornes, fouillèrent jusqu'au soir dans une montagne de sable située tout près de là, et la nuit il s'éleva un violent ouragan qui porta tout le sable de la montagne sur le village, et l'engloutit. Tout ce qui avait vie, y périt. Quand les habitans des

villages voisins vinrent, et voulurent dégager le village enseveli, tout ce qu'ils étaient parvenus à découvrir le jour, fut de nouveau recouvert la nuit; ce qui a toujours duré jusqu'à nos jours.

LES MINES D'ARGENT COMBLÉES.

Tradition orale du Harz.

Les plus riches mines d'argent du Harz étaient celles du *Grand-Jean* et de l'*Autel-d'Or* (près d'Andreasberg), toutes les deux abandonnées depuis longues années. Voici ce qu'on raconte à leur sujet : Anciennement, lorsque ces mines étaient encore en pleine exploitation, on avait chargé de la direction des travaux un officier qui, une fois, pendant que les produits de la mine étaient très abondans, mit de côté deux riches blocs du précieux métal, afin de pouvoir au besoin, quand l'exploitation donnerait moins, suppléer ce qui manquerait, et rendre ainsi le produit de la mine toujours égal. Mais ce qu'il avait fait, comme on voit, dans de bonnes intentions, lui valut une accusation grave de la part de ceux qui avaient été témoins du fait, et il fut condamné à mort. Lorsqu'il s'agenouilla pour recevoir le coup mortel, il protesta encore

une fois de son innocence, et dit : « Il est aussi sûr que je suis innocent, qu'il l'est que mon sang se changera en lait, et que les deux mines cesseront d'être exploitées, quand plus tard, dans la maison du comte à qui elles appartiennent, sera né un fils qui aura des yeux de cristal et des pieds de chevreuil. Si ce fils vit, l'exploitation en sera reprise; mais s'il meurt après sa naissance, elles resteront éternellement comblées. » Lorsque le bourreau eut frappé le coup, et que la tête tomba, deux jets de lait, blancs comme neige, jaillirent du tronc au lieu de sang, et témoignèrent de son innocence. L'exploitation des deux mines cessa également aussitôt. Quelque temps après naquit un jeune comte avec des yeux de cristal et des pieds de chevreuil; mais il mourut après sa naissance, et les deux mines demeurèrent abandonnées; elles sont comblées encore aujourd'hui.

LES DÉCOUVREURS DE MINE.

HAPPEL, *Relat. Curios.*, I, 758-760.

Les mines les plus riches sont ordinairement découvertes par de pauvres mineurs dénués de tout; il y a mille traditions qui en font foi.

Dans une mine de l'Eule en Bohême, il y avait un mineur nommé *der Rothe Leu* (le Lion-Rouge) qui était devenu si riche, qu'il invita le roi Wenceslas à dîner, lui fit présent d'une tonne d'or, et équipa pour le roi Charles cent cavaliers armés de pied en cap. Ce Rothe Leu avait d'abord dépensé tout son avoir, et s'était vu réduit à vendre le voile (la dot) de sa femme. Celle-ci, un jour, se blessa assez grièvement au talon contre une pointe de rocher. Le mari, en voulant briser cette pointe saillante, rencontra de l'or massif, ce qui, tout d'un coup, le rendit riche. Mais l'orgueil s'empara de lui ; il voulut que dans sa maison tout fût soie, argent et or, et sa femme osa dire qu'il serait impossible à Dieu même de les faire redevenir pauvres. Mais insensiblement *le Lion-Rouge* tomba dans la dernière pauvreté, et mourut sur du fumier.

Dans les mines de Gastein et Rauriss, près de Salzburg, vivait un puissant découvreur de mines, nommé *le vieux Weitmoser*. Au moment où il voulait échapper à ses créanciers, et lorsqu'il était déjà sur le seuil de sa porte, on lui apporta de riches échantillons de minerai. Ils contenaient de l'or et de l'argent ; la mine fut exploitée avec activité, et donna en très peu de temps d'immenses richesses à lui et à beaucoup d'autres ; mais lorsqu'à son lit de mort on lui

apporta encore de magnifiques échantillons tirés de la mine, il dit à ceux qui les lui montraient : « La vraie mine et en même temps la plus belle, c'est Jésus, mon maître et mon sauveur, par la grâce duquel je vais bientôt entrer dans la vie éternelle. »

LE CAVALIER SPECTRE.

H. Speidel, *Notabil. polit.*, f. 397. — Prætorius, *Glücks-Topf*, p. 173-174. — Happel, *Relat. Curios.*, III, 521.

Vers la fin du dix-septième siècle, un inconnu vint s'offrir, comme écuyer, à un comte de Roggendorf qui, après l'avoir admis à faire ses preuves, le prit à son service à des conditions honorables. Un jour, il arriva qu'un gentilhomme venu à la cour du comte se trouva à table avec cet écuyer. L'étranger le regarda avec surprise, devint triste et ne voulut toucher à aucun des mets qui lui furent offerts, quelques instances que fît le comte, du ton le plus amical, pour l'engager à accepter. Le repas achevé, le comte demanda à l'étranger la cause de sa tristesse, et celui-ci lui raconta que cet écuyer n'était point véritablement un homme, qu'il avait été fusillé à côté de lui à Ostende, et que lui-même qui parlait l'avait accompagné au lieu de

la sépulture. Il entra dans le détail de toutes les circonstances, indiqua la patrie du mort, son nom, son âge, et tout cela s'accordait si bien avec ce que l'écuyer avait dit lui-même, que le comte n'en put douter. Ne voulant pas garder un revenant à son service, il lui donna congé sur-le-champ, sous prétexte que ses revenus étaient diminués, et qu'il était obligé de diminuer aussi le train de sa cour. L'écuyer répondit qu'il savait bien que l'hôte l'avait desservi ; mais que le comte n'ayant aucune raison de le renvoyer, et lui de son côté ayant toujours rendu et voulant rendre encore à son maître de bons et loyaux services, il le priait de le souffrir encore à sa cour. Mais le comte, inexorable, maintint le congé donné. L'écuyer en partant ne demanda point d'argent, comme il avait été convenu; mais un cheval et un habit de fou avec des grelots d'argent; ce que le comte lui accorda volontiers; il lui offrit même d'autres choses que l'écuyer n'accepta pas.

Plus tard, le comte, se rendant en Hongrie, rencontra, près du Raab, sur la Schütt, ce même écuyer conduisant une file de chevaux, et revêtu de son habit de fou. Celui-ci, en revoyant son ancien maître, le salua avec grande joie, et lui offrit un cheval en présent. Le comte remercia, et ne voulut point l'accepter ; mais

l'écuyer, apercevant un domestique qu'il avait autrefois beaucoup connu à la cour, lui donna ce cheval. Le domestique s'élance dessus tout joyeux; mais à peine est-il monté que le cheval se cabre, fait des sauts et jette à terre son cavalier demi-mort. Au même instant le fantastique maquignon disparut avec ses chevaux.

LE FAUX SERMENT.

M. Schneider, *Titius contin.*, L. 11, sect. 2, cap. 3, p. 416.

Dans l'Odenwald, près du couvent de Schœnau, il y a un endroit qu'on appelle : *au faux Serment.* C'est là qu'une fois, un paysan ayant juré faussement que le champ lui appartenait, la terre s'entr'ouvrit sous ses pieds et l'engloutit, sans qu'il restât de lui autre chose que son bâton et ses deux souliers. De là le nom sous lequel le lieu est aujourd'hui désigné.

Mais ce n'est pas la seule chose qui arrive aux parjures; on sait encore que leurs doigts étendus (quand ils lèvent la main pour jurer) se raidissent et ne peuvent plus se replier, ou bien deviennent tout noirs, ou encore, après la mort des parjures, se montrent au-dessus de leur tombeau.

DOUZE JUGES INIQUES.

ZEILLER, *Epist.*, 58. — HILSCHER, *Zungen-Sünde*, p. 455.

Près de Minden en Westphalie, il y a un champ dont on raconte que, douze juges l'ayant adjugé à une personne, à qui il n'appartenait point, il s'entr'ouvrit et engloutit aussitôt jusqu'aux genoux ces juges prévaricateurs. On voit encore aujourd'hui des traces de ce fait.

LES SOURCES SACRÉES.

Morgenblatt, 1808, n° 247, p. 987.

Les paysans de la Suisse parlent encore des sources sacrées qui jaillirent subitement dans le Rütli, au moment où s'y fit la grande conjuration, et ils racontent comment un des conjurés qui trahissait, rendit aussitôt du feu par la bouche et par le nez, en même temps que sa maison s'enflammait aussi d'elle-même.

LA FONTAINE JAILLISSANTE.

HAPPEL, *Relat. Curios.*, V, 43, extrait de MICH. PICCARD, Orat. acad., 4.

Dans une montagne de Franconie, près de l'antique et primitive résidence d'une famille noble et distinguée, il y a une fontaine qui donne toute l'année une eau belle, claire et abondante, et ne tarit jamais que quand une personne de cette famille doit mourir. Alors elle se dessèche entièrement, sans laisser aucune trace qui indique qu'il y ait eu là une fontaine. Une fois, un vieux seigneur de ladite famille était mortellement malade en pays étranger, et s'attendait à une mort prochaine, octogénaire qu'il était. Il dépêcha un messager dans son pays, pour s'informer si la fontaine était tarie. A l'arrivée du messager il n'y avait plus une goutte d'eau; mais on lui recommanda expressément de ne pas faire savoir au vieux seigneur ce qui en était, et de lui dire plutôt que la fontaine coulait toujours abondamment, afin de ne lui point inspirer de tristes pensées. Le vieillard rit lui-même de sa simplicité et se reprocha la superstition, qui lui faisait chercher dans l'état d'une fontaine ce qui dépendait uniquement de la volonté de Dieu, et il se disposa à prendre

congé du monde en bon chrétien. Mais sa maladie, au lieu d'empirer, diminua subitement, et il fut, en peu de temps, parfaitement rétabli. Toutefois la fontaine ne s'était pas tarie en vain, et sa vieille réputation n'eut pas d'échec à essuyer : dans le même temps, un jeune gentilhomme de cette famille, qui montait un cheval fougeux, tomba et mourut sur la place.

LA SOURCE INTERMITTENTE.

DREYHAUPT, *Hall. Chronik.*, I, 1106. — STALDER, *Schweiz. Idiot.* Voy. *Hunger Brunnen.*

A Halle, sur la place du marché, au pied de la Tour-Rouge, il y a une source qui jaillit du côté du nord et passe pour être intermittente, parce que les gens du peuple, selon qu'elle est abondante ou faible, prédisent la cherté ou le bon marché des vivres (1).

(1) Cette fontaine n'est pas réellement intermittente ; mais on l'appelle ainsi à cause de la superstition populaire qui lui attribue la propriété d'annoncer la disette ou l'abondance, c'est-à-dire les choses relatives à la *faim*, car le mot composé *Hunger-Quelle* qui signifie fontaine intermittente, veut dire littéralement *fontaine de faim.* C'est un jeu de mots. (*Note du Traducteur.*)

LE RUISSEAU DES AMANS (DER LIEBENBACH).

Tradition orale de la Hesse.

La ville de Spangenberg, dans la Hesse, reçoit son eau potable par un ruisseau qui y conduit la bonne source de la montagne voisine. Voici ce qu'on raconte au sujet de ce ruisseau : Un jeune garçon et une jeune fille de la ville s'aimaient tendrement ; mais pendant long-temps leurs parens ne voulurent pas consentir à leur mariage. Enfin ils accordèrent leur consentement, mais à la condi tion que la noce ne serait célébrée que lorsque les deux amans auraient, à eux seuls et sans secours étranger, amené dans la ville la bonne eau fraîche de la montagne située vis-à-vis ; on espérait fournir ainsi à la ville l'eau potable dont elle avait manqué jusque-là. Tous les deux se mirent donc à l'œuvre et creusèrent le ruisseau, travaillant sans relâche. Ils creusèrent ainsi pendant quarante ans, et lorsqu'ils eurent fini, tous les deux moururent à la même heure.

L'HELFENSTEIN.

GRUNDMANN, *Geschichtschule*, Görliz, 1677, p. 779-782.

A un mille de Trautenau en Bohême, sur le

Riesenberg, se trouve l'Helfenstein, rocher escarpé, où s'élevait jadis un château de brigands qui depuis a été englouti, sans qu'on sache ce que sont devenus les hommes qui l'habitaient. Il y avait, en 1614, à un quart de mille de là, c'est-à-dire à Maeschendorf, une jeune servante qui mena paître son troupeau non loin de ce rocher, ayant encore avec elle plusieurs enfans. Elle leur dit : « Venez, approchons-nous de l'Helfenstein ; peut-être est-il ouvert, et verrons-nous la grande tonne à vin. » Elles y allèrent, et trouvèrent, en effet, l'Helfenstein ouvert ; une porte de fer était ouverte aussi, et à la serrure pendait un gros trousseau de clefs. La curiosité les fit avancer plus près encore, et enfin entrer. Il y a d'abord une assez grande antichambre, puis au fond une autre porte ; elles la franchissent ; dans la seconde pièce s'offre à elles, parmi des meubles de toute espèce, une grande tonne à vin de la contenance de dix mesures ; la plupart des douves étaient tombées ; mais il s'était formé tout autour une croûte de l'épaisseur d'un doigt, qui empêchait le vin de se répandre. Quand les quatre petites visiteuses y portèrent leurs mains, toute la masse s'ébranla comme un œuf à coque molle. Pendant qu'elles considéraient cette tonne, il sortit d'une belle chambre un beau monsieur, fort bien mis, ayant

un plumet rouge au chapeau, un pot d'étain à la main, et qui venait tirer du vin. Elles purent voir, quand la porte s'ouvrit, que dans cet appartement on faisait bonne chère ; il y avait, à deux tables, de belles dames et de beaux messieurs ; on faisait de la musique ; on se livrait à la joie. Le monsieur qui tirait le vin leur dit qu'elles étaient les bienvenues, et les pria d'entrer dans la salle. Elles, à cette invitation, tremblèrent de peur, et auraient voulu être bien loin ; l'une d'elles cependant, prenant la parole, dit qu'elles étaient trop malpropres et trop mal vêtues pour paraître parmi des personnes si bien parées : « Eh bien ! dit alors le monsieur en leur présentant le pot, buvez au moins. » Celles-ci de s'excuser encore. « Attendez, reprit-il, je vais vous chercher un autre pot. » Lorsqu'il fut parti, la plus âgée dit aux autres : « Allons-nous-en ; il pourrait nous arriver malheur ; on dit que beaucoup de personnes ont été englouties dans ces montagnes. » Elles sortirent à la hâte, et à peine avaient-elles fait quelques pas, qu'elles entendirent derrière elles un grand fracas qui leur causa une vive frayeur.

Une heure après, l'aînée leur dit : « Retournons, et allons voir ce qui a fait un si grand bruit. » Les autres ne voulaient pas ; mais, comme la grande, plus hardie, y allait seule,

toutes suivirent. Elles ne virent plus ni entrée, ni porte de fer, et le rocher était sans ouverture. Elles ramenèrent leur troupeau, et racontèrent l'aventure à leurs parens qui en firent part au fermier. Mais depuis toutes les recherches pour retrouver l'ouverture du rocher ont été infructueuses.

LE BERCEAU FAIT AVEC LE BOIS DE L'ARBRISSEAU.

Gazette littér. de Vienne, 1813, sept. 277. — GOTTSCHALK, *Ritterburgen*, II, 103-105. — GAHEIS, Promenades aux environs de Vienne (en allem.), 1803.

Près de Bade en Autriche, on voit sur une montagne les ruines de l'ancien château de Rauheneck. Un grand trésor y est, dit-on, caché; mais celui-là seul le trouvera, qui aura été bercé, enfant, dans un berceau fait avec le bois de l'arbre qui, maintenant faible rejeton, germe à peine au mur de la haute tour de Rauheneck. Si cet arbrisseau meurt ou qu'on le coupe, la découverte du trésor sera différée jusqu'à ce qu'il ait poussé et grandi de nouveau.

HESSENTHAL.

MUENCHHAUSEN, *Freymuthige*, 1806, n° 47, p. 186.

L'ancien château fort de Schellenpyrmont, aujourd'hui en ruines, a été autrefois, si l'on en croit la tradition, la résidence de Thusnelde; Thusnelde avait un oiseau qui parlait. Il s'éleva un jour de l'Hessenthal, vallée boisée du Burgberg, en criant et répétant sans cesse :

Hessenthal blanc ! Hessenthal blanc !

voulant signifier par-là les blanches armures des Romains qui avaient déjà pénétré dans cette vallée. Cet avertissement fut compris des Germains et leur donna le temps de se préparer à l'attaque de l'ennemi.

REINSTEIN.

HAPPEL, *Relat. Curios.*, III, 784.

Au-dessous de l'ancien château de Reinstein, non loin de Blankenburg sur le Harz, il y a une grande caverne creusée dans le roc et remplie de toute sorte de petites pierres qui d'ordinaire ne se trouvent pas sur les montagnes, mais seulement

dans les plaines. On peut en prendre beaucoup ou peu, les emporter ou les garder sur soi; elles reviennent toujours au même endroit où on les a prises; de sorte que la caverne reste toujours aussi pleine. Personne, d'ailleurs, n'a jamais eu grand avantage à emporter de semblables pierres. Sur le rocher, et particulièrement aux environs de la caverne, on entend souvent, vers l'heure de midi, un son de cloches, quelquefois aussi un bruit de marteaux, qui semble partir de plusieurs forges.

LA RIVIÈRE STAGNANTE.

WINKELMANN, *Beschreib. von Hessen*, p. 59.

On dit que toutes les fois qu'un prince, né dans la Hesse, surtout un prince régnant ou sa femme, est sur le point de mourir, la Fulde, contrairement aux lois de la nature, suspend son cours et témoigne ainsi la douleur qu'elle éprouve. On regarde cette stagnation subite comme un infaillible indice de mort, et les habitans du pays en ont fait mainte et mainte fois la remarque.

ARENDSEE.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 97. — Tradition orale.

On raconte ce qui suit de l'Arendsee dans la Vieille-Marche : à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le lac et le lieu de ce nom, il y avait anciennement un grand château. Ce château fut soudainement englouti, et il ne se sauva que deux personnes, un homme et une femme. Comme tous les deux s'en allaient ensemble, la femme, en se retournant par hasard, s'aperçut de ce changement subit. Dans son étonnement, elle prononça ces mots : « *Arend*, *see !* (Arend, vois !) » Arend était le nom de son mari. C'est ce qui a fait donner le nom d'*Arendsee* à la petite ville qu'on a bâtie depuis sur les bords du lac. Dans ce lac un sable blanc très fin s'élève à la surface de l'eau, et quand le soleil brille d'un éclat pur, on y voit, dit-on (ce qui a lieu aussi dans le lac de Brok, près de l'Offenberg), toutes les murailles et le corps entier du château englouti. Quelques personnes voulurent une fois sonder la profondeur de l'eau, et y firent descendre une corde. Lorsqu'ils la retirèrent, ils trouvèrent un billet attaché au bout ; ce billet portait : « Renoncez à votre entreprise, sans

quoi le lieu que vous habitez éprouvera ce qui est arrivé à celui-ci.

L'OCHSENBERG OU MONTAGNE DU BOEUF.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.*, I, 96, recueilli de la bouche de sa mère qui était née dans le pays.

Dans la Vieille-Marche, non loin des ruines du château d'Alvensleben, il y a un grand village très gai qui s'appelle Ursleben; et plus loin, à une portée de fusil, est un lac considérable, nommé Brock (Bruch), qui occupe aujourd'hui la place où s'élevait anciennement un beau château qui a été englouti. Tous ceux qui l'habitaient périrent, à l'exception d'une jeune et noble demoiselle qu'un songe avait avertie peu de temps auparavant. Lorsque le bétail et les poules annoncèrent par leurs cris lugubres l'approche certaine d'un grand malheur, cette jeune fille monta sur un bœuf et s'enfuit. A peine avait-elle atteint une colline voisine, que derrière elle le château s'écroula, et lorsque, du haut de cette colline, et toujours assise sur son bœuf, elle promena ses regards autour d'elle, elle ne vit partout qu'une vaste nappe d'eau. De là, le nom d'Ochsenberg (mon-

tagne du Bœuf) que cette colline porte encore aujourd'hui.

LES DEMOISELLES DU MOOR.

JÆGER, *Briefe über die Hohe Rhœn.*, I, 144; II, 36-39.

Sur le Rhœn est un marais qu'on appelle le *Moor* (marais) *Rouge*. Selon la tradition populaire, il y avait anciennement dans cet endroit même un village, nommé *Poppenrode*, qui est maintenant englouti. Sur la surface du Moor, la nuit, voltigent de petites lumières : ce sont les demoiselles du Moor. Non loin de là, sur la même montagne, est aussi le *marais noir* (das Schwarze Moor) qu'on trouve déjà ainsi nommé dans de vieilles chroniques, et la tradition parle également d'un village englouti dont il reste encore un pavé dit : « *le pont de pierre.* »

LA VEILLE DE LA SAINT-ANDRÉ.

Tradition orale. — ERASM. FRANCISCUS, *Hœll. Proteus.* — BRÆUNER, *Curiosit.*, p. 91-93. — GOLDSCHMID, *Hœll. Morpheus,* Hamb., 1698, p. 173-174.

C'est une croyance presque générale, que la veille de la Saint-André, de la Saint-Thomas,

de Noël ou du nouvel an, les filles peuvent inviter et voir leurs amans futurs. Il faut dresser une table à deux couverts, mais sans y mettre de fourchettes. Ce que l'amant laisse en partant, il faut le conserver soigneusement, car il revient voir celle qui possède ces restes, et l'aime tendrement; mais il faut bien se garder de les lui remettre jamais sous les yeux, parce qu'alors il se souvient du mal qu'il a souffert cette nuit, sous l'influence d'une puissance surhumaine; le charme se rompt, et il en peut résulter de grands malheurs.

Une jolie fille autrichienne voulut une fois, vers minuit, après avoir rempli les formalités d'usage, voir son futur épouseur; un cordonnier armé d'un poignard se présenta, le lui lança et disparut aussitôt. La jeune fille ramassa l'arme et la renferma dans un coffre. Le cordonnier revint peu de temps après la demander en mariage. Ils étaient mariés depuis quelques années, lorsqu'un dimanche, après vêpres, elle alla chercher dans son coffre quelque chose dont elle avait besoin pour travailler le lendemain. Au moment où elle ouvrait le coffre, son mari s'approche et veut regarder ce qu'il contient; elle veut l'en empêcher; mais il la pousse avec force, regarde dans le coffre, et voit son poignard qu'il croyait perdu. Il s'en empare aus-

sitôt, et veut savoir sur-le-champ comment ce poignard qu'il avait perdu à une certaine époque est tombé en la possession de sa femme. Celle-ci, dans son trouble extrême, n'a pas la présence d'esprit nécessaire pour imaginer une défaite, et reconnaît franchement que ce poignard est le même qu'il laissa chez elle la nuit où elle eut envie de le voir. Le mari entre en fureur, et dit avec un jurement terrible : « Coquine ! c'est donc toi qui, cette nuit-là, m'as si cruellement tourmenté ! » En même temps, il lui plonge son poignard dans le cœur.

On raconte, en divers endroits, ce même fait de plusieurs autres hommes ; par exemple, d'un chasseur qui laissa son couteau de chasse. Sa femme dans ses premières couches l'envoya chercher du linge dans son coffre, sans songer que l'instrument mystérieux s'y trouvait : il le trouva et la tua avec ce même couteau.

LES AMANS INVITÉS.

PRÆTORIUS, *Weihnachtsfratzen*, prop. 53. — BRÆUNER, *Curiosit.*, 97. — VALVASSOR, *Ehre von Crain*, II, 479.

Il y avait à Saalfeld, en Thuringe, une receveuse des tailles qui conçut, pour son clerc,

une passion secrète. Voulant le gagner par enchantement, elle fit cuire un pain, et, la veille de Noël, à minuit, elle y mit deux couteaux en croix, tout en marmottant quelques mots. Aussitôt, le clerc, réveillé en sursaut, entra tout nu dans la chambre, se mit à table en regardant la femme d'un œil farouche; celle-ci se leva et s'enfuit; il tira alors les deux couteaux du pain, les lui lança et faillit la blesser grièvement; après quoi il vint se remettre à table. Une vieille dame, qui se trouvait dans la chambre en ce moment, eut une telle frayeur qu'elle en tomba malade et garda le lit plusieurs semaines. D'après le dire des gens de la maison, le clerc leur aurait dit le lendemain, qu'il voudrait bien connaître la femme qui l'avait tant tourmenté la nuit précédente; qu'il était fatigué au-delà de toute expression; qu'on l'avait entraîné malgré sa résistance et en dépit de toutes ses prières.

La même vieille femme qui a raconté cette histoire, en rapportait une autre que voici : A Coburg, quelques nobles demoiselles ayant mis de côté, pendant le repas, une portion de neuf mets différens, les servirent, à minuit, sur une table autour de laquelle elles s'assirent. Tous leurs amoureux vinrent ensuite, armés chacun d'un couteau, et voulurent se mettre auprès

d'elles. Les jeunes filles effrayées s'enfuirent ; mais l'un d'eux, saisissant son couteau, le lança à son amante, qui, se retournant, le ramassa. Une autre fois, au lieu des amans invités, ce fut la mort en personne qui se présenta et vint déposer son sablier aux pieds de l'une d'elles ; la malheureuse ne passa pas l'année.

En Silésie, trois demoiselles de la cour s'assirent, la veille de Noël, à une table servie, et attendirent leurs futurs amoureux, dont chacun avait son assiette mise. Ils se rendirent à cette invitation ; mais il n'en vint que deux, qui prirent place à côté de deux demoiselles ; le troisième fit défaut. La demoiselle ainsi délaissée devint triste, impatiente, et, après avoir longtemps attendu en vain, elle se leva et se mit à la fenêtre ; mais elle vit passer devant elle un cercueil dans lequel était une jeune fille tout-à-fait semblable à elle ; cette vue l'épouvanta, elle tomba malade et mourut. Selon une tradition orale, le cercueil entra dans la chambre, s'ouvrit, et la jeune fille tomba morte dedans.

LA VEILLE DE NOEL.

PRÆTORIUS, *Weihnachtsfratzen*, n. 60, 61, 62.

Il y a des servantes superstitieuses qui, pour

voir leurs amoureux en songe, achètent, le jour de Noël, de très bonne heure, pour un pfening de pain blanc, et ont soin de se faire donner le bout du pain; elles coupent ensuite un petit morceau de la croûte, se l'attachent au-dessous du bras droit, puis vont se promener ainsi toute la journée. Le soir, lorsqu'elles vont se coucher, elles le placent sous leur tête, en disant :

Me voilà dans le lit; j'ai du pain pour manger;
Oh! si mon doux ami le venait partager!

Il arrive ordinairement qu'à minuit une partie de cette croûte de pain a été mangée, et le matin, de bonne heure, elles peuvent s'assurer par-là que leur amoureux les épousera dans le courant de l'année; mais si le pain n'a pas été touché, elles n'ont plus que peu d'espoir. Or, voici un fait arrivé, dit-on, à Leipsick, en 1657 : Deux d'entre elles étaient couchées ensemble dans le même lit; l'une avait mis sous elle un semblable morceau de pain, l'autre n'en avait pas mis. Cette dernière, au milieu de la nuit, entendit du bruit; il lui sembla qu'on rongeait quelque chose; elle eut peur et secoua sa camarade; mais elle dormait si profondément qu'elle ne sentit rien et ne s'éveilla que quand ses rêves furent finis. Le matin, quand elles examinèrent le pain, elles le trouvèrent rongé en forme de

croix. La fille au morceau de pain épousa quelque temps après un soldat.

La vieille femme de Saalfeld a raconté encore que d'autres prennent de l'eau dans un vaisseau, et, à l'aide d'une certaine petite mesure, la transvasent dans un autre. Elles font cela plusieurs fois et regardent si, à force de verser et de mesurer, elles ne trouveront pas *plus d'eau* qu'il n'y en avait en commençant; si la masse est augmentée, elles en concluent que l'année suivante leur amènera un accroissement de biens; si elles trouvent exactement *la même mesure*, elles sont persuadées qu'il n'y aura aucun changement dans leur sort et qu'elles n'éprouveront ni bonheur, ni malheur; mais si l'eau *diminue*, c'est pour elles une marque certaine que leur bonne fortune ira en décroissant. La femme de Saalfeld a fait une fois la seconde expérience.

D'autres prennent une clef héréditaire et un peloton de fil, attachent fortement le fil à la clef et arrêtent le peloton par un nœud, afin qu'il ne se déroule pas plus de fil qu'elles n'en ont elles-mêmes déroulé; c'est ordinairement d'une aune à six; elles jettent ensuite ce peloton par la fenêtre, et, le tenant suspendu, elles le fond osciller de droite à gauche le long des parois extérieures en disant: « Ecoutez! écoutez! »

Elles croient alors entendre une voix dans la direction du pays ou de l'endroit où elles doivent se marier et habiter. D'autres mettent la main hors de la porte, et, quand elles la retirent, elles y ont quelques cheveux de leurs futurs amoureux.

LES CHEMISES OTÉES.

PRÆTORIUS, *Weihnachtsfratzen*, n° 62.

A Coburg, à la veillée de Noël, plusieurs filles s'étaient réunies, curieuses de connaître leurs futurs épouseurs, et, dans ce but, elles avaient coupé, le jour précédent, de neuf espèces de bois. A minuit, elles allumèrent du feu dans la chambre; la première se déshabilla, jeta sa chemise à la porte, et, s'asseyant devant le feu, dit :

Me voilà toute nue assise;
Puisse mon amoureux venir,
Et sur mon sein me jeter ma chemise!

Un instant après, sa chemise lui fut jetée, et elle aperçut la figure de celui qui l'avait lancée; elle se rapportait parfaitement avec celle de l'homme qu'elle épousa dans la suite. Les autres filles se déshabillèrent aussi; mais elles firent la

faute de jeter leurs chemises roulées en tas, ce qui dérouta complétement les esprits. Dans leur colère, ils se mirent à faire un tel vacarme, que les jeunes filles, toutes tremblantes, éteignirent le feu à la hâte et se blottirent dans leur lit jusqu'au jour; leurs chemises étaient à la porte, déchirées en mille lambeaux.

INSPECTION DU CRISTAL.

JOH. RUEST. *Zeitverkürzung*, p. 255 et suiv. — ERASM. FRANCISCUS, *Sitten-Spiegel*, p. 64 et suiv. — BRUNNER, *Curiosit.*, p. 72-80.

Une belle et noble demoiselle, et un jeune gentilhomme, avaient conçu l'un pour l'autre une passion très vive; mais la demoiselle ne pouvait obtenir de son beau-père et de sa belle-mère la permission de l'épouser, ce qui leur causait à tous les deux un chagrin mortel. Un jour, une vieille femme, qui avait accès dans la maison, vint trouver la jeune demoiselle et la consola en lui disant que celui qu'elle aimait pouvait encore être à elle. La jeune fille, à qui ce langage faisait plaisir, demanda à cette vieille comment elle pouvait savoir cela. « Ah! mademoiselle, répondit la vieille, c'est que Dieu m'a accordé la grâce de découvrir l'avenir, et cela ne peut pas plus m'être caché que beaucoup d'au-

tres choses. Mais pour vous ôter toute incertitude à cet égard, je veux vous faire voir, dans un cristal, tout ce qui doit vous arriver, et cela si clairement, que vous serez contente de mon art. Seulement il nous faut choisir pour cela un jour où vos parens ne seront point à la maison; vous verrez alors des merveilles.

La jeune fille attendit que ses parens fussent partis dans leur voiture pour une de leurs terres, et elle alla trouver le maître de son frère, Jean Rüst, qui devint célèbre par la suite, comme poète; elle lui confia son projet et le pria instamment de venir avec elle pour être présent quand elle regarderait dans le cristal. Celui-ci voulut la détourner de cette curiosité, qu'il lui représenta comme un péché, et comme capable d'attirer sur elle les plus grands malheurs. Mais toutes ses remontrances furent vaines, elle persista dans son dessein, et lui-même, enfin, touché de ses prières, consentit à l'accompagner. Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, ils y trouvèrent la vieille femme occupée à tirer ses instrumens d'un petit panier; elle ne vit pas sans peine que ce Rüst accompagnât la jeune fille. « Je vois à vos yeux, lui dit-elle, que vous ne faites pas grand cas de mon art. » Elle commença néanmoins, et étendit sur la table un petit mouchoir de soie bleue

sur lequel étaient brodées des figures bizarres de dragons, de serpens et d'autres animaux; elle mit sur ce mouchoir une tasse de verre vert, et sur cette tasse un autre mouchoir de soie couleur d'or, et enfin, sur ce dernier mouchoir, une boule de cristal assez grosse, qu'elle recouvrit d'un linge blanc. Elle fit ensuite quelques gestes étranges, marmotta entre ses dents quelques paroles inintelligibles, et, la cérémonie achevée, elle prit respectueusement la boule, pria la jeune demoiselle et son compagnon de venir près d'elle à la fenêtre et leur dit de regarder.

D'abord ils ne virent rien; mais bientôt ils virent paraître, dans le cristal, la fiancée pompeusement parée; on eût dit, en la voyant vêtue si richement, que ce jour-là était le jour de ses noces. Mais au milieu de cette magnificence, elle paraissait triste et affligée; la pâleur de la mort était répandue sur tous ses traits, et on ne pouvait la voir sans se sentir ému de compassion. La jeune fille vit son image avec effroi; mais son horreur redoubla, lorsque, vis-à-vis d'elle, parut son amant, les traits tout bouleversés, le désespoir et la fureur dans les yeux, lui, ordinairement si doux, si affable. Son aspect faisait trembler. Il était comme un homme qui arrive de voyage, botté, éperonné et affublé

d'un manteau gris à boutons d'or. Il tira de dessous ce manteau une paire de pistolets neufs et luisans, et, en prenant un à chaque main, il dirigea l'un contre son cœur, l'autre contre le front de la demoiselle. Les deux témoins de cet horrible spectacle ne savaient de quel côté se tourner, tant leur anxiété était grande. Ils le virent décharger le pistolet qu'il avait placé sur le front de son amante, et en même temps ils entendirent un second coup éloigné et sourd. Ils tombèrent alors dans une telle frayeur qu'ils restèrent long-temps sans mouvement, jusqu'à ce qu'enfin ils rentrèrent tremblans et chancelans dans la chambre où ils se remirent un peu.

La vieille femme qui n'avait pas prévu que la chose dût tourner ainsi, n'était pas trop rassurée elle-même; elle s'enfuit en toute hâte et ne reparut pas de sitôt. Cet effrayant spectacle ne détruisit pas l'amour de la jeune fille; mais ses parens persistèrent dans la résolution de lui refuser leur consentement. Ils la forcèrent même par des menaces et des rigueurs à promettre sa main à un homme de distinction employé à la cour, et qui demeurait dans le voisinage. Cette violence ajouta une nouvelle pointe à la douleur de son cœur; dès ce moment elle ne fit plus que gémir et pleurer, et son amant tomba dans le plus cruel désespoir.

Cependant le jour de la noce était fixé et les préparatifs en furent d'autant plus brillans que plusieurs personnages de la cour devaient y assister. Lorsque le jour fut venu où l'on devait venir avec la plus grande pompe prendre la fiancée, la princesse envoya son propre carrosse, attelé de six chevaux, avec quelques domestiques et cavaliers de la cour; les principaux parens et amis de la fiancée se joignirent au cortége, et l'on se mit pompeusement en marche. Tout cela avait été épié par le premier amant, et il avait pris le parti désespéré de ne pas laisser sa bien-aimée vivre pour son rival. A cet effet, il avait acheté une paire de bons pistolets, et voulait avec l'un tuer la fiancée, avec l'autre se tuer lui-même ensuite. Il avait choisi pour exécuter son projet une maison située à dix ou douze pas de la porte par où la fiancée devait passer. Lorsque le magnifique cortége de voitures et de cavaliers que suivait une foule nombreuse, fut arrivé à cet endroit, il tira un coup de pistolet dans le carrosse où était la fiancée. Mais le coup était parti un peu trop tôt; il n'atteignit pas la fiancée, et la balle alla seulement déranger la coiffure un peu trop haute d'une autre dame noble qui était assise dans le corps du carrosse. Pendant que celle-ci tombait évanouie, et que chacun s'empressait autour

d'elle, l'auteur du coup de pistolet eut le temps de s'enfuir de la maison par une porte de derrière, de se sauver en traversant heureusement une rivière assez large. Aussitôt que la dame évanouie eut repris ses sens, le cortége se remit en marche, et la noce fut célébrée avec la plus grande magnificence. Mais la fiancée avait le cœur navré de tristesse; elle pensait à ce qu'elle avait vu dans le cristal, et se tourmentait des malheurs qui lui étaient annoncés. Son mariage, en effet, ne fut pas heureux; son mari était un homme dur et méchant, qui fit souffrir cette vertueuse et douce demoiselle, et, bien qu'elle lui eût donné un fils qu'il aimait, lui fit subir les plus cruels traitemens.

HERBES MAGIQUES BOUILLIES.

BRÆUNER, *Curiosit.*, p. 58-61, d'après une tradition orale.

En l'année 1672, à Erfurt, il arriva que la servante d'un menuisier et un garçon teinturier, qui servaient dans la même maison, contractèrent ensemble des liaisons amoureuses qui, pendant quelque temps, ne furent pas sans douceur. Mais bientôt le garçon, dégoûté de sa belle, alla plus loin et entra comme ouvrier chez un

nouveau maître à Langensalza. Mais la servante qui ne pouvait bannir de son esprit le souvenir de cet amour, voulut à tout prix ravoir son amant. Le jour de la Pentecôte, lorsque tous les gens de la maison, à l'exception de l'apprenti, étaient à l'église, elle mit certaines herbes dans une marmite, plaça la marmite sur le feu, sachant bien qu'aussitôt qu'elle serait en ébullition, son amant serait forcé de paraître. La marmite était près du feu, et commençait à bouillonner, lorsque l'apprenti, ne sachant pas ce qu'elle contenait, l'approcha des tisons, et mit à la place son pot à colle. A peine cette marmite remplie d'herbes fut-elle approchée du brasier qu'il en sortit une voix qui répéta à plusieurs reprises : « Viens, viens, Jeannot, viens! Viens, viens, Jeannot, viens! » Mais tandis que l'apprenti remue sa colle, il entend tout à coup tomber derrière lui comme un sac, et en se retournant il aperçoit un jeune garçon étendu qui n'avait qu'une chemise sur le corps : à cet aspect, il pousse un cri de frayeur. La servante accourt, et avec elle d'autres habitans de la maison, pour voir ce qui a fait pousser au jeune homme ce cri aigu. Ils trouvent le brave garçon en chemise et dans l'accoutrement d'un homme qui s'éveille d'un profond sommeil. Cependant il sortit un peu de son engourdissement,

et répondit aux questions qu'on lui adressait en disant qu'un grand animal noir, tout velu et semblable à un bouc, s'était présenté devant son lit, et l'avait tellement tourmenté, qu'il avait fini par le saisir par les cornes, et à s'élancer avec lui par la fenêtre. Quant à ce qui lui était arrivé ensuite, il l'ignorait, et ne se souvenait pas d'avoir rien éprouvé de particulier; mais il ne pouvait revenir de sa surprise de se trouver à Erfurt à neuf heures et demie à peine sonnées, lorsqu'à huit heures, il était encore au lit à Langensalza. Il était persuadé que la bête noire qui l'avait enlevé sur ses cornes avait été envoyé par Catherine, son ancienne maîtresse, qui, au moment de son départ, lui avait dit que, s'il ne revenait pas bientôt, elle le ferait prendre par le bouc. La servante, menacée d'être dénoncée aux autorités comme sorcière, se prit à pleurer, et avoua qu'une vieille femme, dont elle désigna le nom, l'avait engagée à user de ce moyen, et lui avait donné des herbes en lui disant que si elle les faisait cuire à petit feu, son amant viendrait la trouver, quelque éloignée que fût sa demeure.

LE GARÇON SAUNIER.

BRUEUNER, *Curiosit.*, p. 67-68.

En Poméranie, un garçon saunier avait pour femme une vieille magicienne avec laquelle il ne restait qu'à contre-cœur; et, résolu de la quitter, il prétexta un voyage dans la Hesse, sa patrie, pour voir ses amis. Mais la vieille qui craignait qu'il ne revînt point, ne voulait pas le laisser partir : il partit néanmoins. Après quelques jours de marche, un bouc tout noir vient derrière lui sur la route, se glisse entre ses jambes, l'enlève et le ramène, non par la grand'-route, mais en droite ligne à travers les fourrés et les clairières, les plaines et les forêts, par-dessus les terres et les eaux, et dans l'espace de quelques heures, le dépose, éperdu, tremblant, suant, hors de lui-même, à la porte de sa femme. La vieille en le voyant lui parla d'un ton ironique et moqueur : « Te voilà donc revenu, lui dit-elle; cela t'apprendra à rester chez toi! » Enfin elle lui donna d'autres vêtemens, et lui servit à manger, afin de le faire revenir à lui.

DEMOISELLE ELI.

Tradition orale dans les environs de Münster.

Dans le couvent de Freckenhorst, sur le territoire de Münster, vivait, il y a plus de cent ans, une abbesse recommandable par sa piété. Elle avait à son service une ménagère nommée demoiselle Eli, qui était méchante et avare, et, quand les pauvres venaient pour demander l'aumône, les chassait avec un fouet, et attachait fortement la petite sonnette de la porte pour les empêcher de sonner. Enfin demoiselle Eli tomba dangereusement malade ; on appela le prêtre pour la préparer à la mort, et comme il traversait le jardin de l'abbesse, il aperçut demoiselle Eli perchée sur un pommier, ayant son petit chaperon vert à plumes blanches sur la tête. Mais, arrivé à la maison, il la retrouva étendue dans son lit ; elle était, comme toujours, méchante et impie, ne voulut pas entendre parler de conversion, et, au contraire, se tourna du côté du mur, quand le confesseur voulut l'exhorter. Il fut obligé d'y renoncer. A peine eut-elle fermé les yeux, qu'elle mit la cloche en branle, et commença à lutiner dans le couvent. Un jour que les servantes étaient dans la cuisine occupées à écosser des fèves, un bruit se

fit, et elle parut tout à coup au milieu d'elles avec sa mise et ses allures accoutumées : « Ne vous coupez pas les doigts, leur cria-t-elle ; ne vous coupez pas les doigts. » Quand les servantes allaient traire les vaches, demoiselle Eli s'installait sur leur chemin, et voulait les empêcher de passer ; mais quand elles lui criaient : « Au nom de Dieu, retire-toi ! » elle était obligée de s'en aller. Elle courait alors derrière elles, et leur montrait une belle tarte en disant : « Tarte ! tarte ! » Et lorsque celles-ci n'en voulaient pas, elle se prenait à rire d'un rire infernal, jetait la tarte à terre, où elle n'était plus qu'une bouse de vache. Les valets du couvent la voyaient aussi très souvent, lorsqu'ils coupaient du bois dans la forêt, sauter sans cesse d'une branche à l'autre. La nuit elle faisait grand vacarme dans la maison, jetait l'une sur l'autre marmites et assiettes, et troublait le sommeil de tout le monde. Enfin elle apparut à l'abbesse elle-même sur la route de Warendorf, arrêta les chevaux et voulut entrer dans la voiture ; mais l'abbesse lui dit : « Je n'ai rien à démêler avec toi ; si tu as fait le mal, ce n'est pas moi qui en suis cause. » Mais demoiselle Eli ne voulait point s'en aller. Alors l'abbesse jeta un gant hors de la voiture, et lui commanda de le ramasser ; pendant qu'elle se baissait, l'abbesse pressa le

cocher, et lui dit : « Marche, cours aussi vite que tu pourras, dussent les chevaux en crever. » Le cocher fouetta, et ils arrivèrent heureusement à Warendorf. Enfin l'abbesse, fatiguée de tout ce tapage, convoqua tous les ecclésiastiques du pays pour chasser demoiselle Eli. Les ecclésiastiques se réunirent autour du maître-autel, et procédèrent à l'évocation du spectre ; mais celui-ci ne voulait point paraître, et on entendit une voix crier : « *He kickt! he kickt!* » Tout le clergé s'écria : « Il y a, à coup sûr, quelqu'un de caché dans l'église, qui nous épie. » On chercha et l'on trouva un petit enfant que la curiosité avait fait cacher dans l'église. Aussitôt que l'enfant eut été mis à la porte, demoiselle Eli parut et fut bannie dans la Davert. La Davert est une forêt du pays de Münster où les esprits ont leurs rendez-vous, et où l'on renvoie tous les spectres. Demoiselle Eli, si l'on en croit la tradition, passe encore tous les ans une fois, avec un bruit épouvantable, sur l'abbaye de Freckenhorst, casse quelques vitres ou fait quelque dégât semblable, et toutes les quatre noces, elle s'en rapproche d'un pas de coq.

LA DAME BLANCHE.

SCHOTUS, *Magia univers.*, p. 339. — BEKKER, *Bezauberte Welt.*, I, 289.

La Dame blanche se montre dans les forêts et les prairies; quelquefois elle vient dans les écuries avec des cierges allumés; là elle peigne et nettoie les chevaux, et des gouttes de cire fondue tombent sur leur crinière. Quand elle sort, elle voit clair; mais, dans sa demeure, elle est aveugle.

COLOMBE QUI INDIQUE UN TRÉSOR.

OTTOKAR VON HORNECK, p. 197, *A.*, cap. 225.

Lorsque le duc Henri de Breslau eut pris la ville de Cracovie, il entra dans la cathédrale, s'agenouilla en homme pieux devant l'autel de la Sainte-Vierge et la remercia de la grâce qu'elle lui avait faite de changer sa douleur en joie. Lorsqu'il se releva, il vit une colombe qui prenait son vol; il la suivit de l'œil et remarqua qu'elle se posait au haut d'un pilier sur les moulures d'un arceau. Il observa ensuite qu'elle picotait la muraille avec son bec et qu'avec ses

pattes elle grattait le mortier et la pierre. Le duc, un instant après, aperçut, sur les dalles, un morceau d'or qui venait de tomber; il le ramassa en disant : « C'est la colombe qui l'a détaché, il doit y en avoir d'autres. » Il fit aussitôt dresser une échelle et appeler un maçon pour voir ce qu'il y avait là-haut. Le maçon monta, un ciseau à la main, et, du premier coup, découvrit dans le mur un précieux trésor ; lui de crier aussitôt : « Maître, vous me devez une bonne récompense, il y a ici une immense quantité d'or. » Le duc fit ouvrir le mur et descendre le trésor que Dieu lui envoyait; on le pesa, il y avait cinquante mille marcs.

COLOMBE QUI ARRÊTE L'ENNEMI.

Tradition orale d'Hœxter.

Pendant la guerre de trente ans, la ville de Hœxter ou Huxar, dans le territoire de Corvei, était bloquée par les soldats de l'empereur et ne pouvait être prise. Enfin arriva l'ordre de faire jouer l'artillerie et de la réduire à quelque prix que ce fût. Lorsque, à la nuit tombante, l'enseigne voulut tirer le premier coup de canon, une colombe, abattant tout à coup son vol, vint lui becqueter la main et éloigna ainsi la

mèche allumée de la lumière du canon. « Dieu ne veut pas que je tire, » dit l'enseigne, et il ne tira pas. Pendant la nuit, les Suédois arrivèrent et les impériaux furent obligés de lever le siége; c'est ainsi que la ville fut sauvée cette fois.

UNE FONTE DE CLOCHE, A BRESLAU.

Ungarischer Simplicissimus, 1683, p. 43-44.

Lorsque la cloche destinée au clocher de Sainte-Marie-Madeleine, à Breslau, allait être fondue, et que tout était à peu près disposé pour l'opération, le fondeur sortit un instant pour prendre du repos, après avoir défendu, sous peine de vie, à son apprenti de toucher au robinet de la chaudière. Mais l'apprenti, indiscret et curieux, voulut voir quelle mine avait le métal bouillant, et, en ouvrant et refermant tour à tour la clef du robinet, il finit par la faire sortir tout-à-fait, contre sa volonté, de sorte que le métal, s'échappant avec impétuosité, se répandit jusqu'à la dernière goutte dans le moule préparé pour le recevoir. Consterné à cette vue, le pauvre jeune homme ne sait plus ce qu'il doit faire pour sortir de ce mauvais pas; enfin, il se décide à aller, tout pleurant, dans

la chambre de son maître, lui conter le malheur arrivé, et demander, au nom de Dieu, son pardon. Mais le maître, transporté de fureur, saisit son épée et en frappe le malheureux qui tombe expirant sur le carreau; il sort ensuite et court voir ce qu'il pourra sauver de sa matière. Lorsqu'elle est refroidie, il la nettoie, et l'ayant nettoyée, il trouve, ô surprise! que la cloche était parfaitement bien fondue et sans défaut. Il retourne, plein de joie, à sa chambre, où il s'aperçoit, mais trop tard, du mal qu'il a fait; le jeune apprenti était mort. Le maître fut mis en prison et condamné à la peine des meurtriers. Dans l'intervalle, la cloche avait été posée, et bien qu'elle ne dût pas encore être sonnée, le fondeur demanda en grâce qu'avant de mourir il lui fût accordé d'en entendre le son, puisque, après tout, c'était lui qui l'avait faite. Les juges lui accordèrent cette faveur, et, depuis ce temps-là, c'est toujours avec cette cloche qu'on sonne pour les pauvres criminels que la justice a condamnés. La cloche a le timbre si grave, que quand le marteau a frappé cinquante coups, elle en rend d'elle-même cinquante autres.

UNE FONTE DE CLOCHE A ATTENDORN.

SIMPLICISSIMUS, *Rathstübel*, cap. 8.

A Attendorn, petite ville de Westphalie, appartenant à l'électeur de Cologne, il y avait (et plusieurs qui vivent encore l'ont connue) une veuve qui envoya son fils en Hollande pour y apprendre le commerce. Ce fils y prospéra si bien, que, chaque année, il pouvait envoyer à sa mère quelque chose sur ses bénéfices. Une fois, il lui envoya un lingot d'or pur, mais recouvert d'un vernis noir, avec d'autres marchandises. La mère, non instruite de la valeur du présent, jeta ce lingot sous son comptoir, dans sa boutique, et il resta là jusqu'au jour où arriva dans le pays un maître fondeur que les habitans d'Attendorn avaient fait venir pour leur fondre une cloche, après avoir arrêté que le métal nécessaire serait fourni par les bourgeois. Ceux qui furent chargés de le recueillir reçurent de tout côté des débris de marmites et de pots, et lorsqu'ils arrivèrent à la porte de cette veuve, elle leur donna l'or de son fils, parce qu'elle ignorait que ce fût de l'or, et qu'elle n'avait pas de pot cassé.

Le fondeur, qui était allé à Arensberg, où il avait aussi quelques cloches à fondre, avait

laissé un ouvrier à Attendorn avec ordre de préparer le moule et toutes les choses nécessaires; mais d'attendre, pour fondre la cloche, qu'il fût de retour sur les lieux. Or, le maître ne revenant pas, l'ouvrier, curieux de faire lui-même un essai, procéda à la fonte, et donna aux habitans d'Attendorn une cloche si agréable et pour la forme et pour le son, que ceux-ci voulurent, pendant qu'il serait en route (il partait pour aller à Arensberg porter à son maître la nouvelle de sa réussite), la sonner derrière lui jusqu'à ce qu'il ne pût plus l'entendre; en outre, plusieurs bourgeois lui firent la conduite avec des pots remplis de vin et lui offrirent à boire le long du chemin. Le joyeux cortége était arrivé au pont de pierre (entre Attendorn et le château de Schnellenberg), lorsque l'ouvrier rencontra son maître, qui, après avoir prononcé ces mots : « Qu'as-tu fait, imbécile ? » lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet; après quoi il dit aux gens de la suite : « Le drôle a fondu la cloche, c'est un tour de fripon; si je ne l'avais puni, vous le verriez tout prêt à recommencer et à faire encore quelque autre ouvrage pour la ville. » Là-dessus, il poussa son cheval et continua sa route, en répétant le même discours, et persuadé qu'il avait fait une bonne action. Mais il fut arrêté comme meurtrier, et on lui demanda

ce qui avait pu le porter à un pareil acte, lorsqu'il n'avait qu'à s'applaudir du travail de son ouvrier? Il finit par avouer qu'il avait reconnu, au son de la cloche, qu'on avait fait entrer dans sa composition un beau lingot d'or massif qu'il voulait mettre à part pour son salaire, se réservant de laisser le reste du profit à son ouvrier, dans le cas où, pour fondre la cloche, il aurait attendu son retour.

Le fondeur eut la tête tranchée, et on érigea à l'ouvrier, à l'endroit où il avait trouvé la mort, une croix de fer destinée à perpétuer sa mémoire. Cependant, personne ne pouvait imaginer d'où provenait cet or qu'on avait fondu avec la cloche, et le mystère ne fut éclairci que quand le fils de la veuve, devenu immensément riche, et de retour dans ses foyers, regretta, mais vainement, que son or eût causé la mort de deux personnes, d'un innocent et d'un coupable. Toutefois, il ne réclama point cet or, attendu que Dieu l'avait rendu riche par une autre voie.

Long-temps après, la foudre tomba sur le clocher, consuma tout, ne laissa que les murs et fondit aussi la cloche; mais l'airain fut retrouvé dans les cendres, et l'or qu'il contenait, en ayant été extrait, servit à relever le clocher et à le couvrir de plomb.

LA MEUNIÈRE.

Tradition orale, recueillie en Autriche et d'après une feuille volante.

Entre Ems et Wels, en Autriche, dans un moulin isolé, vivait un meunier, qui, un dimanche matin, s'en alla avec tous ses garçons à l'église, ne laissant à la maison que sa femme, qui attendait bientôt son retour. Tandis que la meunière était ainsi seule, l'accoucheuse de l'endroit vint chez elle, comme en visite, pour voir comment elle se portait. La meunière lui fit bon accueil, servit quelque chose, et toutes les deux se mirent à table. Pendant qu'elles mangeaient, la sage-femme laissa tomber son couteau et dit : « Ramassez-moi, je vous prie, mon couteau. — Ce que vous dites là m'étonne, répondit la meunière, vous savez bien qu'il m'est plus difficile qu'à vous de me baisser. » Cependant elle se baissa, ramassa le couteau, et comme, encore penchée, elle le présentait à l'accoucheuse, celle-ci saisit le couteau, s'élança sur la meunière et lui dit : « A présent, donnez-moi votre or, tout l'argent que vous avez, ou je vous plonge cette lame glacée dans le sein ! » La meunière effrayée se releva et dit : « Venez avec moi là-haut, dans la chambre ; tout ce que nous possédons est dans l'armoire,

prenez-le. » L'accoucheuse la suivit, prit l'argent dans l'armoire, et, sa cupidité n'étant pas assouvie, elle chercha encore dans d'autres endroits. La meunière profita de cet instant pour sortir précipitamment et fermer la porte à double tour; or, comme il y avait aux fenêtres de fortes grilles de fer, la sage-femme se trouva prisonnière dans la chambre. Alors la meunière appela son fils, qui avait sept ans, et lui dit : « Cours à l'église chercher ton père, dis-lui qu'il vienne en toute hâte, que je suis en grand danger. » L'enfant courut; mais, non loin du moulin, il rencontra le mari de la sage-femme, qui se hâtait d'arriver pour aider à consommer le vol. Quand il vit l'enfant, il l'arrêta et le fit rebrousser avec lui jusqu'au moulin. La meunière, qui était à la fenêtre attendant l'arrivée de son mari, le vit venir; aussitôt elle ferma la porte de la maison et poussa tous les verroux. Lorsque l'homme fut arrivé, il lui cria de lui ouvrir, et, comme elle n'en faisait rien, il se mit à frapper la porte comme un furieux dans l'espoir de l'enfoncer. La meunière cria alors de toutes ses forces par une fenêtre et appela du secours; mais, comme le moulin était éloigné de toute habitation et entouré de bois, personne n'entendit ses cris. Cependant, la porte ne cédait point aux coups redoublés de l'homme, et

voyant dans quel péril ils se trouvaient lui et sa femme, s'ils restaient là jusqu'à ce que le meunier fût revenu de l'église, il tira son couteau et cria à la meunière : « Si vous n'ouvrez pas sur-le-champ, je tue votre enfant sous vos yeux et je mets le feu au moulin. » En même temps il saisit l'enfant, qui se mit à pousser de grands cris. La meunière accourut pour ouvrir la porte ; mais, au moment de tourner la clef, elle fit réflexion que l'assassin ne voulait qu'elle ouvrît qu'afin de la tuer elle-même avec l'enfant qu'elle portait dans son sein, de sorte qu'elle hésita quelques instans. L'homme ne balança point ; il plongea le couteau dans le sein de l'enfant, et courut tout autour du moulin, cherchant une issue pour y pénétrer. La meunière, qui ne savait rien de tout cela, pensa que, si elle mettait les roues du moulin en mouvement, peut-être le bruit qu'elles feraient et qu'on n'avait pas coutume d'entendre le dimanche, amènerait quelqu'un à son secours. C'était précisément par cette roue arrêtée et retenue que l'assassin voulait pénétrer dans la maison ; il avait déjà mis le pied sur un rayon, et allait infailliblement s'introduire dans l'intérieur, lorsque, dans le même moment, par une inspiration de Dieu même, la meunière détacha la roue qui, tournant aussitôt, emporta le misérable et le broya.

Peu de temps après, le meunier arriva avec ses garçons. Lorsqu'il ouvrit la porte où était la sage-femme, il la trouva morte sur le plancher ; elle était morte d'inquiétude et de frayeur par une attaque d'apoplexie.

JEAN HUEBNER.

Stilling's Leben, I, 51-54.

Sur le Geissenberg en Westphalie, on voit encore les murs d'un ancien château-fort qui fut anciennement habité par des voleurs. Ils allaient rôder la nuit dans la campagne, enlevaient les troupeaux et les conduisaient dans la cour du château où étaient de vastes étables, puis ils allaient au loin les vendre à des étrangers. Le dernier voleur qui l'habita s'appelait *Jean Hübner*. Il avait des vêtemens de fer, et il n'y avait pas d'homme dans tout le pays qui lui fût comparable pour la force. Il n'avait qu'un œil ; sa barbe et ses cheveux étaient longs et frisés. Pendant le jour il s'asseyait avec ses valets dans un coin du château, à l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui une fenêtre brisée, et là ils buvaient ensemble. Jean Hübner avec son œil voyait très loin, et quand il promenait son re-

gard sur l'horizon, il embrassait tout le pays. Sitôt qu'il apercevait venir un cavalier, il s'écriait : « Heloh ! voici un cavalier qui chevauche ! beau cheval ! heloh ! » La bande alors sortait, se mettait en embuscade, et au passage prenait le cheval après avoir tué le cavalier. Or, il y avait en ce temps-là un prince de Dillenburg qui avait nom Christian-le-Noir, homme d'une force peu commune, qui avait beaucoup entendu parler des brigandages de Jean Hübner, les paysans venant toujours lui porter plainte à ce sujet. Ce Christian-le-Noir avait un domestique plein de prudence qui s'appelait *Hanns Flick;* il l'envoya battre le pays pour épier Jean Hübner, tandis que lui se tint derrière, avec ses cavaliers, caché dans un fourré où les paysans lui portaient du pain, du beurre et du fromage. Malheureusement Hanns Flick ne connaissait pas Jean Hübner ; il courut le pays, le demandant à tout le monde. Enfin il arriva à une forge où l'on ferrait des chevaux ; il y avait contre le mur plusieurs roues de charrette qui étaient aussi à ferrer, et près de là, debout, le dos appuyé sur ces roues, était un homme revêtu d'une cuirasse de fer et qui n'avait qu'un œil. Hanns Flick alla droit à lui, et lui dit : « Dieu te salue, homme à la cuirasse de fer avec un seul œil ! N'as-tu pas nom Jean Hübner de

Geissenberg? » L'homme répondit : « Jean Hübner de Geissenberg est sur la roue. » Hanns Flick comprit la roue sur laquelle on supplicie les criminels, et dit : « Ceci est tout nouveau? — Oui, dit l'homme; seulement d'aujourd'hui. » Hanns Flick, cependant, n'ajouta pas grand'foi à cette nouvelle; il resta chez le forgeron, et ne perdit pas de vue l'homme qui s'appuyait sur la roue. Cet homme, prenant le forgeron à part, lui dit à l'oreille de ferrer son cheval à rebours, de manière à ce que la partie antérieure du fer fût tournée derrière. Le forgeron suivit cet ordre, et Jean Hübner partit. En montant sur son cheval, il dit à Hanns Flick : « Dieu te salue, brave garçon; dis à ton maître de m'envoyer des hommes d'armes, mais non des gens qui cherchent à me tirer les vers du nez. » Hanns Flick s'arrêta, observa de quel côté il se dirigeait, par où il entrait dans la forêt, et courut après lui pour voir où il s'arrêtait. Il voulut suivre ses traces; mais Jean Hübner n'allait pas en droite ligne; il faisait à dessein des tours et des détours, et bientôt Hanns Flick fut induit en erreur par les pas du cheval qui le ramenaient toujours en arrière, lorsque le cavalier était en avant. Il finit cependant par le surprendre une nuit qu'il était dans la forêt avec ses valets, occupé à faire paître parmi les

bruyères, au clair de la lune, le bétail enlevé par lui. Il courut aussitôt le dire au prince Christian qui s'avança en silence dans la forêt avec ses valets, après avoir fait envelopper de mousse le pied des chevaux. Ils arrivèrent ainsi près de lui, lui coururent sus et engagèrent la lutte. Christian-le-Noir et Jean Hübner se battirent long-temps, et long-temps la forêt retentit des coups qu'ils se portèrent sur leur casque et sur leur cuirasse de fer; mais enfin Jean Hübner mordit la poussière, et le prince marcha au château du Geissenberg. Il fit enterrer Jean Hübner dans un coin; ensuite il donna ordre de rassembler beaucoup de bois autour de la grande tour et de la miner. Puis le soir, lorsque, dans le village, les vaches furent traites, la tour s'écroula avec fracas, et la campagne trembla au loin sous le poids de sa chute. On en voit encore les pierres au pied de la montagne. Jean Hübner apparaît souvent à minuit; il est monté, n'ayant toujours qu'un œil, sur un cheval noir et chevauche autour de la forêt.

EPPELA GAILA.

FISCHART, *im Garg. (Springen) über Eppelins Heuwagen.* — RENTSCH, *Antiquitæten des Burggrafthums oberhalb Gebirg*, *aus einer ihm* 1684 *vom Pfarrer Meyer zu Muggendorf mitgetheilten Nachricht.* — *Beschreibung des Fischtelbergs. Leipz.*, 1716, p. 149. — EDWARD BROWN, *Sonderbare Reisen*, p. 67. — C. M. ARNDT, *Bruchst einer Reise von Baireuth nach Wien in sommer*, 1798, Leipz., 1801, in-8°, p. 27-28, 96. — *Eppelein von Gailingen*, *ein Schauspiel von* HANSING. Leipz., 1795, in-8°.

Il n'y a pas long-temps que les polissons de Nürenberg chantaient encore dans les rues ces vieilles rimes :

Eppela Gaila von Dramaus
Reit allzeit zum vierzehnt aus.

Le brigand de Dramaus, Eppela Gaïla,
Toujours, sur son cheval, pour le quatorze est là.

Et celles-ci :

Da reit der Nürnberger Feind aus,
Eppela Gaila von Dramaus.

Prends garde, Nürenberg, prends garde ; car voilà
Le brigand de Dramaus, Eppela Gaïla.

Anciennement dans le Baireuth, à Drameysel, petit village de la paroisse de Muggendorf, habitait un hardi chevalier, nommé *Eppeling von Gailing*. qui désolait tous les environs par ses bri-

gandages, et s'acharnait particulièrement sur les Nürenbergeois, auxquels il faisait tout le mal qu'il pouvait. Il entendait la magie et devait à son art, entre autres avantages, celui de posséder un petit cheval qui allait et trottait à merveille, avec lequel il franchissait d'un seul bond les rochers et les précipices, s'élançait à l'autre bord de la rivière de Wiese, sans effleurer la surface de l'eau, et sautait par-dessus les chariots à foin, sans que le pied de sa monture en emportât un seul brin. Son manoir principal était à Gailenreuth; mais il avait encore d'autres châteaux-forts dans les environs, et en un instant il volait de l'un à l'autre avec la vitesse du vent. Il passait en un clin-d'œil d'un revers de la montagne au revers opposé, et il venait souvent à Saint-Laurent de Muggendorf. A Nürenberg, il n'était arrêté ni par les murs de la place ni par les larges fossés qui l'entourent, et il a eu une foule d'aventures. Enfin les Nürenbergeois le prirent, et il fut pendu à Neumark avec ses complices. Ses armes sont encore exposées dans la citadelle de Nürenberg, et l'on voit sur le mur la trace du pied de son cheval qui s'y était empreinte quand il le franchissait.

LE CHATEAU DE BLUMENSTEIN.

Kurhess. Magazin, 1804, n° 30.

Du temps que les chevaliers du château de Blumenstein, près de Rotenburg dans la Hesse, vivaient encore, une jeune et hardie paysanne du village de Hœhnebach, situé dans le voisinage, fit un soir la gageure qu'elle irait, à minuit, au clair de la lune, arracher une brique sur les murs du terrible château. Elle eut en effet la hardiesse d'y aller, et tenant en main la preuve de son audace, elle voulait s'en retourner, lorsqu'elle entendit vis-à-vis d'elle, dans le silence de la nuit, le bruit des pas d'un cheval. Elle s'élança aussitôt sous le pont-levis, et à peine y était-elle cachée que le chevalier arriva, tenant devant lui une belle demoiselle qu'il avait enlevée, et dont il avait attaché derrière lui les précieux effets. Pendant qu'il traversait le pont, un paquet se détacha et tomba dans le fossé; la jeune paysanne s'empressa de le ramasser et de l'emporter. Mais à peine avait-elle franchi la moitié d'une longueur de lance sur une montagne qui est entre Hœhnebach et Blumenstein, qu'elle entendit le chevalier qui était déjà de retour sur le pont, sans doute pour y chercher le paquet perdu. La paysanne n'a-

vait qu'un parti à prendre, c'était de quitter la route et de s'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt jusqu'à ce qu'il fût passé. Elle sauva ainsi son butin qu'elle porta heureusement chez elle avec le morceau de brique pris sur le mur du château.

LE LAC DE SEEBURG.

(*Neues Hanœv. Magazin*, 1807, morc. 13 et 40.

A deux petites lieues de Gœttingue se trouve le lac de Seeburg. Il diminue tous les ans. Il a maintenant de trente à quarante pieds de profondeur et une bonne demi-lieue de circuit. Dans la même contrée, il y a encore plusieurs trous produits par l'éboulement des terres et plusieurs abîmes très dangereux qui font soupçonner l'existence d'un cours d'eau souterrain. Les pêcheurs racontent ce qui suit :

Dans des temps bien reculés, il y avait à l'endroit où est aujourd'hui le lac, un superbe château habité par un comte nommé Isang, qui menait une vie sauvage et impie. Une fois, il escalada les murs sacrés du couvent de Lindau, enleva une religieuse et la força de céder à sa brutalité; à peine le crime était-il consommé, qu'il reconnut dans sa victime, sa propre sœur, dont il

avait ignoré jusqu'à ce jour la retraite. Il frémit, et, dans sa frayeur, la renvoya avec de riches présens dans son couvent; mais son cœur ne retourna pas à Dieu, et il recommença à vivre selon son caprice. Or, un jour, il arriva qu'ayant envoyé son domestique chez le maître pêcheur pour lui demander une anguille, le maître pêcheur donna, au lieu d'anguille, une couleuvre blanche comme de l'argent. Le comte, qui entendait un peu le langage des animaux, s'en contenta, parce qu'il savait que quiconque mangerait d'une pareille couleuvre serait initié à tous les secrets de ce langage. Il donna ordre de l'apprêter et défendit à son domestique, sous peine de mort, d'y goûter. La couleuvre servie, il en mangea tant qu'il put; cependant il en resta un peu, qui fut enlevé avec le plat, et le domestique, affriandé par la défense, put satisfaire son envie en mangeant ce reste. A peine le comte eut-il mangé, que la mémoire de tous ses péchés et de tous ses crimes se représenta à son esprit, et il en eut un souvenir si clair, si distinct, qu'il n'en pouvait détourner sa pensée, et qu'il ne savait plus comment se délivrer du tourment qui l'obsédait. « J'ai soif, dit-il, comme si j'avais soufflé le feu de l'enfer ! » Il descendit dans le jardin; il y rencontra une messagère qui lui dit : « Votre sœur est morte des suites du

crime que vous avez commis sur elle. » Le comte, en proie à ses angoisses, revint sur ses pas pour rentrer au château ; mais, dans la cour, il trouva tous les animaux, les coqs, les oies, les canards en émoi et s'entretenant ensemble de sa vie impie et de ses crimes ; les moineaux et les pigeons se mêlant à la conversation, répondaient, du haut du toit, à leurs interlocuteurs d'en bas. « Mais à présent, disaient-ils, il a comblé la mesure et le terme est arrivé ; encore quelques instans, et les superbes tours vont s'écrouler, et tout le château va s'abîmer. » Comme le coq chantait de toute sa force sur le toit, arriva le domestique qui avait mangé de la couleuvre, et le comte, pour l'éprouver, lui demanda : « Que crie le coq ? » Le domestique, qui dans son trouble s'oubliait et comprenait parfaitement, répondit : « Il crie : Sauve ! sauve ! avant le coucher du soleil, si tu veux conserver ta vie ; sauve ! sauve ! mais va seul ! — Traître que tu es ! dit le comte, tu as donc aussi mangé de la couleuvre ! Fais tes paquets, emporte ce que tu as et fuyons ! » Le domestique courut précipitamment au château ; le comte sella lui-même son cheval, et il était déjà monté et prêt à partir, quand le domestique revint, pâle comme un mort et hors d'haleine, et saisissant les rênes, le supplia de le prendre der-

rière lui. Le comte regarda l'horizon, vit les derniers rayons du soleil qui déjà coloraient la cime de la montagne, et entendit le coq qui criait toujours : « Sauve ! sauve ! avant le coucher du soleil, mais va seul ! » Tirant alors son épée, il fendit la tête du malheureux qui demandait à monter en croupe, puis s'élança par-dessus le pont. Il chemina sur une petite hauteur voisine de la petite ville de Gieboldehausen ; arrivé au sommet, il promena ses regards autour de lui, et, en voyant la cime des tours de son château refléter encore la lueur pourprée des rayons du soir, il lui sembla que tout cela n'était qu'un vain songe et une illusion de ses sens ; mais tout à coup la terre commence à trembler sous ses pas ; effrayé, il pousse son cheval, et quand, pour la seconde fois, il reporta ses regards en arrière, il n'aperçut plus rien ; remparts, murs et tours, tout avait disparu, et à la place du château s'étendait un lac immense.

Après cette conservation miraculeuse, le comte se convertit et alla expier ses péchés dans le couvent de Gieboldehausen, auquel il fit donation de tous les riches domaines qui lui restaient encore. Conformément à son vœu, on célèbre encore aujourd'hui, à certains jours, une messe pour le repos de l'âme des pécheurs

repentans. C'est lui qui a fait construire le chœur et les siéges qui environnent l'autel dans l'église de Berenshausen, et même l'acte de donation doit encore exister dans les archives du village. On repêche encore aujourd'hui, dans le lac, des pierres de taille travaillées et de gros madriers de chêne; il y a quelque temps, on en a retiré deux pots d'argent ornés de moulures d'un travail précieux; l'aubergiste de Seeburg en a acheté un.

LE BURGSEE ET LE BURGWALL

ROSEGARTEN, *Rhapsodien*, II, 110.

A Stubniz, dans l'île poméranienne de Rugen, il y a une grande terrasse ombragée par des hêtres très élevés et formant un large rond, au milieu duquel sont éparpillées en désordre des racines d'arbre et des pierres. Tout près du bord oriental de cette terrasse, coule, dans un bassin rond et profond, un lac appelé le *lac Noir* (Schwarze See), ou le *lac du Château* (Burgsee). La terrasse même s'appelle la *terrasse du Château* (Burgwall). D'après la tradition locale, le diable aurait été anciennement adoré dans cet endroit,

et une jeune fille consacrée à son service; quand il était dégoûté de la jeune fille, ses prêtres la conduisaient au lac Noir et l'y noyaient.

SAINT NICOLAS ET LE VOLEUR.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 200-201. — MICH. SAXE, Alphab. hist., p. 383.

Il y avait dans une église, à Greifswald en Poméranie, la statue de saint Nicolas. Une nuit, un voleur s'y introduisit dans le dessein de piller le tronc, et cria à saint Nicolas: «O saint Nicolas, cet argent est-il à toi ou à moi? Viens, que nous décidions cette question à la course; celui qui arrivera le premier au tronc l'aura gagné.» Cela dit, il se mit à courir; mais la statue courut aussi, et, au troisième pas, eut dépassé le voleur; celui-ci dit alors: «Mon bon saint, tu l'as bien légitimement gagné; mais tu n'as que faire d'argent, tu es de bois et n'as besoin de rien, je vais le prendre et l'employer à me donner du bon temps.» — Peu de temps après, ce voleur mourut et fut enterré; mais les diables vinrent de l'enfer, retirèrent son corps du cercueil, le jetèrent près du tronc volé à l'église, et enfin le pendirent devant la ville à un moulin à vent. Ce

moulin à vent, dans la suite, tourna, dit-on, toujours à gauche.

PIERRES DE GÉANT.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.*, I, 591-593.

On trouve, en divers endroits, des pierres grisâtres qui portent des empreintes de mains et de pieds; si l'on en croit la tradition, cela provient de ce que, dans des temps bien reculés, des géans se les sont jetées ou se sont assis dessus. Une semblable pierre se trouve à Leipsick, près de la Kuhthurm (tour de la Vache), sur le chemin, et l'on y voit la trace d'une main avec six doigts. Une autre grosse pierre se voit sur le chemin qui mène de Leipsick au village de Hohentiegel, plus près du village que de la ville; on y distingue une entaille qui semble avoir été faite par un sabre.

Lorsque Salzwedel était assiégée, il y a bien long-temps, et pressée par un cruel ennemi qui ne pouvait cependant s'en rendre maître, parce que des anges allaient et venaient sur les murs, interceptant les traits et protégeant la ville, le général s'irrita de l'impuissance de ses efforts; et, voyant devant lui, dans le champ, une très

grosse pierre, il tira son sabre et dit : « Si je ne dois pas prendre la ville, fasse Dieu que je taille dans cette pierre comme dans du beurre. » Lorsqu'il frappa, la pierre céda comme si elle eût été toute molle. Cette pierre a été montrée, dans le même endroit, à Prætorius, en 1649, sur le chemin entre Salzwedel et Tielsen; il l'a touchée et a vu de ses propres yeux l'entaille profonde qu'elle avait au milieu.

TRACES DANS LA PIERRE.

Tradition orale de la Hesse.

Près de Glashütte, dans la Hesse, est une forêt qu'on appelle la forêt de Geismar, où se trouvait, avant la guerre de trente ans, une ville du nom de Geismar. Près de là est une autre montagne qu'on nomme le Todtenberg (la montagne des morts), sur laquelle il s'est livré une bataille. Le général, d'abord battu, s'était retiré dans la forêt de Geismar; il était là, assis sur une pierre, et réfléchissait à ce qu'il avait de mieux à faire dans sa position, lorsqu'arriva un de ses lieutenans qui voulut l'engager, à recommencer le combat et à attaquer courageusement l'ennemi, attendu qu'une voictoire pou-

vait tout sauver. Le général répondit : « Non, il m'est aussi impossible de vaincre, qu'à la pierre sur laquelle je suis assis de devenir molle ! » A ces mots, il se leva ; mais ses jambes et même ses mains, qu'il avait appuyées sur la pierre pour se soutenir en se levant, y étaient profondément empreintes. Quand il vit ce prodige, il fit sonner la bataille, attaqua hardiment l'ennemi et le vainquit. La pierre subsiste encore aujourd'hui, et on y voit les traces dont on a parlé.

LES DOIGTS DE GÉANS.

Taschenbuch fur Freundschaft und liebe, 1815, p. 279-281.

Sur le bord de la Saale, mais particulièrement dans le voisinage d'Iéna, vivait un farouche et méchant géant; il prenait ses repas sur les montagnes, et, sur le Landgrafenberg, il y a une hauteur qu'on appelle encore la *cuillère*, parce que sa cuillère y tomba un jour. Il était d'une impiété révoltante envers sa mère; quand elle lui faisait des reproches sur sa vie déréglée, il l'accablait d'injures et d'outrages, et il n'en était que plus méchant envers les hommes qu'il appelait des nains. Une fois qu'elle lui adressait

encore quelques remontrances, il entra dans une telle fureur qu'il la battit à coups de poing. Mais, à une pareille indignité, le jour s'obscurcit, une nuit épaisse enveloppa le ciel; il s'éleva une tempête, et le tonnerre gronda d'une manière si épouvantable qu'il tomba et foudroya le géant. Aussitôt la montagne roula sur lui et l'engloutit; mais, par punition, son petit doigt sortit et poussa hors du tombeau. Or, ce petit doigt est une longue tour effilée qu'on voit sur le Hansberg, et qu'on appelle aujourd'hui la *tour du Renard* (Fuchsthurm).

GÉANS VENUS DE L'UNTERBERG.

Brixener Volksbuch.

Des vieillards du village de Feldkirchen, situé à deux lieues de Salzburg, ont raconté, en 1645, que, lorsqu'ils étaient encore d'innocens marmots, ils avaient vu descendre de l'Unterberg des géans qui vinrent s'appuyer contre l'église paroissiale de Grœdich, voisine de cette montagne, et là, causèrent avec des hommes et des femmes, les exhortèrent à mener une vie chrétienne et à donner une bonne éducation à leurs enfans, afin qu'ils fussent en état de prévenir un malheur près d'arriver, et qu'aussitôt ces

géans retournèrent dans leur Wunderberg. Les habitans de Grœdich reçurent souvent de la part de géans semblables des exhortations à se prémunir par une vie exemplaire contre des malheurs mérités.

LE JETTEN-BUEHEL A HEIDELBERG.

Freher, Origin. palat., I, 50. — Kaiser, *Schauplatz von Heidelberg*, p. 19-20 et 169-170 et plusieurs autres.

La hauteur voisine de Heidelberg, sur laquelle est aujourd'hui bâti le château, était autrefois appelée le *Jetten-Hügel* (*la hauteur de Jetta*); là, demeurait une vieille femme, nommée Jetta, dans une chapelle dont on voyait encore les restes, lorsque le comte palatin Frédéric, devenu électeur, y bâtit, en 1544, un magnifique château qui reçut le nom de Nouvelle-Cour. Cette Jetta était fameuse dans tous les pays à cause de ses prédictions; mais elle sortait rarement de sa chapelle, et répondait à ceux qui venaient la consulter, à travers la fenêtre, sans se laisser jamais voir. Elle prédit entre autres choses et en vers étranges, selon sa coutume, qu'il avait été résolu dans les décrets de la Providence que la hauteur qu'elle occupait serait un jour habitée et embellie par des hommes de race

royale qu'elle nomma par leur nom, et que la vallée qui s'étend au pied serait couverte d'une nombreuse population.

Une fois que Jetta, par une belle journée, était allée à la fontaine qui est située très agréablement au pied du Geissberg, près du village de Schlürbach, à une demi-lieue de Heidelberg, afin de s'y désaltérer, elle fut mise en pièces et dévorée par une louve qui avait des petits. C'est de là que cette fontaine est appelée encore aujourd'hui *la Fontaine du Loup* (Wolfs brunnen). Tout près de là est une galerie souterraine voûtée, que le peuple appelle le *Trou des Païens* (Heidenloch).

LE GÉANT HAYM.

MATTH. HOLZWART, *Lustgart newer deutscher Poeterei*, Strasb., 1568, p. 164-166. — PIGHIUS, *Hercules prodic.*, 167. — JOH. MUELLER, *Schweiz. Gesch.*, I, 98, n° 81.

Il y avait autrefois un géant nommé *Haym* ou *Haymon*. Dans le même temps, un dragon venimeux, qui avait son repaire dans la forêt d'Innthal, causait de grands dommages aux habitans du pays; Haymon se rendit à la forêt, chercha le monstre et le tua. Reconnaissans d'un tel service, les habitans d'Innthal se sou-

mirent à sa domination. Il acquit dans la suite une renommée plus grande encore en construisant d'une manière plus solide le pont de l'Inn, d'où la ville d'Innsbruck tire son nom; ce qui engagea beaucoup d'étrangers à se ranger sous sa loi. L'évêque de Chur le baptisa, et Haymon bâtit en l'honneur du Christ le couvent de Wilten, où il vécut jusqu'à sa mort, et où il est enterré.

On voit à Wilten son tombeau, long de quatorze pieds, plus trois doigts de nain; sur le tombeau est sa statue sculptée en bois et couverte de son armure. On montre aussi dans la sacristie la langue du dragon, avec un vieux calice, sur lequel est représentée la passion, et qu'on trouva dans la terre, il y a plus de onze cents ans, lorsqu'on creusait les fondations du couvent; ce calice doit, par conséquent, avoir été fait peu de temps après l'ascension de Jésus-Christ. A côté du tombeau d'Haymon est suspendue une tablette, sur laquelle sa vie est écrite tout au long.

LA COTE QUI DISTILLE DES GOUTTES.

Wiener litter. Zeitung, 1813, févr., col. 191-192.

Il y a, dans le comté de Cilley, en Styrie, un

lieu nommé Oberburg (en sclavon *Gornigrad*), dans l'église duquel est suspendue une côte monstrueuse, et telle que n'en a aucun des animaux connus jusqu'ici. On ignore à quelle époque elle a été déterrée; la tradition populaire l'attribue à une *jeune fille païenne* (Heiden jungfrau; en sclavon, Aidowska dekliza); elle ajoute qu'il en découle chaque année une goutte, et que le dernier jour du monde arrivera, lorsque, entièrement desséchée, elle aura distillé la dernière.

LE JUNGFRAU-SPRUNG.

Ex Abrahamo à Sanctâ Clarâ.

Non loin de Grætz, en Styrie, il y a un endroit appelé communément (die Wand) *le Mur*, et tout près de là une haute montagne qui porte depuis plusieurs siècles le nom de *Jungfrau sprung* (*saut de jeune fille*). Voici l'histoire de ce nom : un méchant garnement était épris d'une honnête paysanne. Après l'avoir long-temps recherchée avec ardeur sans pouvoir l'obtenir, il parvint, à force de la guetter, à la surprendre sur le montagne dont nous avons parlé. Dans sa frayeur, elle osa se précipiter. Elle sauta du haut de la montagne par-dessus la rivière qu'on

nomme la Mur, sur une colline très élevée située à l'autre bord. C'est de là que la montagne a pris le nom de *Jungfrau-sprung*.

LE STIERENBACH.

SCHEUCHZER, *iter Alp.*, p. 12 et fig. 11. — *Alpenrosen*, 1813, p. 28-29.

Au milieu de la vallée de Surenalp coule le *Stierenbach*, ruisseau qui prend sa source dans le lac de Suren (Surenersee), et, selon une tradition populaire que racontent aussi bien les habitans d'Uri que ceux de l'Engelsberg, doit son nom à l'histoire qu'on va lire. Il y a plusieurs siècles, vivait ici un berger qui, dans son troupeau, avait un agneau auquel il tenait beaucoup. Il lui était si attaché qu'il alla jusqu'à le faire baptiser et à lui donner un nom de chrétien. Qu'arriva-t-il? Le ciel, pour punir ce sacrilége, changea l'agneau en un spectre hideux, qui errait jour et nuit parmi les gras pâturages, paissant tout le gazon et toutes les herbes, et ravagea tellement la contrée que les habitans de l'Engelsberg ne purent plus y tenir aucun troupeau. Mais le hasard amena chez ceux d'Uri un écolier en voyage qui leur enseigna le moyen

de chasser le monstre. Il consistait à nourir un jeune taureau pendant neuf ans avec du lait pur, en prenant la première année le lait d'une seule vache ; la seconde, celui de deux ; la troisième, celui de trois, et ainsi de suite, et au bout de neuf ans, de faire conduire dans les pacages par une jeune fille chaste et pure, le bœuf ainsi nourri de lait. Les habitans d'Uri espérèrent une bonne récompense de ceux d'Engelsberg et nourrirent un taureau de la manière indiquée, dans le pacage de Waldnacht où l'on voit encore aujourd'hui son étable, nommée *Stierengaden* (la Maisonnette du Taureau). Quand le taureau eut atteint ses neuf ans, une jeune fille chaste et pure le mena sur le Felsengrat, et là le laissa errer. Le taureau, se voyant libre, alla aussitôt vers le spectre, et engagea un combat avec lui. La lutte fut si acharnée, si furieuse, que le taureau finit bien par triompher du monstre, mais non pas sans que la sueur lui ruisselât par tout le corps. Il courut alors à un ruisseau qui coulait près de là, et but tant d'eau qu'il mourut sur la place. Depuis ce temps le ruisseau a pris le nom de *Stierenbach* (ruisseau du Taureau), et, de plus, les habitans de l'endroit montrent encore à présent les rochers et les pierres sur lesquels, durant la lutte

acharnée, se sont empreints les pieds de derrière du taureau

LES HOMMES DU ZOTTENBERG.

Seyfried, *Medulla*, p. 478-481. — Nic. Henelius ab *Hennenfeld, Silesiographia renovata*. c. II, § 13. — *Beschreibung der Fichtelbergs*, Leipz., 1716, p. 59-63. — Valvassor, *Ehre von Crain*, I, 247.

Dans le seizième siècle vivait à Schweidnitz un homme qui s'appelait Jean Beer. En l'année 1570, étant allé, selon son habitude, pour son plaisir, sur le Zottenberg, situé dans le voisinage, il remarqua pour la première fois une ouverture d'où s'échappait un vent violent qu'il sentit à l'entrée. Effrayé, il s'en retourna; mais bientôt après, le dimanche de Quasimodo, il résolut d'aller visiter de nouveau la caverne. Il entra dans une galerie étroite et droite, creusée dans le roc, se dirigea d'après la lueur vacillante d'un flambeau qui brillait dans l'éloignement, et arriva enfin à une porte fermée, où se trouvait un carreau de verre qui jetait cette lueur merveilleuse. Au troisième coup qu'il frappa, on lui ouvrit, et il vit dans la caverne, assis autour d'une table ronde, trois hommes de hautes

stature, mais extrêmement faibles et amaigris, dans l'ancien costume allemand, troublés et tremblans. Devant eux était un livre couvert de velours noir et garni d'or. Notre homme leur adressa la parole : « *Pax vobis!* » (la paix soit avec vous!) leur dit-il. Il reçut pour réponse : « *Hic nulla pax!* » (ici point de paix!) Il continua, et leur dit une seconde fois : « *Pax vobis in nomine Domini!* » (paix à vous au nom du Seigneur!) Ils répondirent en tremblant et d'une voix faible : « *Hic non pax!* » (ici point de paix!) Il s'approcha alors de la table en répétant : « *Pax vobis in nomine Domini nostri Jesu-Christi.* » (Paix à vous au nom de notre Seigneur Jésus-Christ.) Ils ne répondirent pas, mais lui présentèrent le livre qui, ouvert, portait le titre : *Liber obedientiæ* (le livre de l'obéissance). Qui êtes-vous? leur demanda Beer. Leur réponse fut : « Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. — Que faites-vous ici? — Nous attendons avec effroi le jugement dernier et le salaire de nos œuvres. — Comment soutenez-vous votre existence? » Ici ils lui montrèrent un rideau derrière lequel étaient pendus diverses armes meurtrières, des squelettes humains et des crânes. « Faites-vous votre métier de ces mauvaises œuvres? — Oui. — Faites-vous bien ou mal? — Mal. — Regrettez-vous de commettre ces crimes? » Ils gardè-

rent un moment le silence, puis murmurèrent en tremblant : « Nous ne savons pas ! »

La chronique de Silésie fait mention d'un château de brigands qui a existé sur le Zottenberg, et dont on voit encore des ruines.

LA PERTE PRÉDITE.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, II, 38.

Le 22 septembre de l'année 1550, lorsque les Magdebourgeois étaient sur le point de livrer bataille au duc George de Mecklenburg, ils rencontrèrent, sur leur route, devant le village de Barleben, à un mille de la ville, un homme âgé, de haute stature et de mine distinguée, vêtu à peu près comme un paysan, qui leur demanda où ils allaient avec cette multitude armée en guerre. Lorsqu'ils lui eurent fait connaître leur dessein, il les supplia aussitôt, les mains levées au ciel, et avec l'accent du plus sincère intérêt, de renoncer à leur projet, de retourner chez eux, de garder leur ville et de ne rien entreprendre en ce lieu ni surtout en ce temps-là, parce que, deux siècles auparavant, le jour de Saint-Maurice, dans le même endroit, les Magdebourgeois avaient été battus

près de la rivière d'Ohra, comme tous ceux d'entre eux qui savaient lire pouvaient le voir sur la table gravée de l'église Saint-Jean à Magdeburg; vous pouvez être sûrs, ajouta-t-il, que si vous continuez votre marche, vous n'aurez pas un meilleur succès aujourd'hui. Bien que plusieurs d'entre eux s'étonnassent des manières et du langage de cet homme, le plus grand nombre, cependant, se moquèrent de lui et tournèrent en dérision sa prophétie; malencontreux rieurs dont pas un, dans la bataille qui se livra, ne put échapper à la mort ou à la captivité. On dit que l'homme qui leur apparut était d'un grand âge, à tête chauve; mais, néanmoins, d'une figure belle, gracieuse, colorée et jeune, ce qui n'excita pas peu l'étonnement, après que l'événement eut justifié ses sinistres prédictions; on a fait chercher partout cet homme, mais on n'a pu rencontrer personne qui l'eût vu, ni avant, ni après.

LE PETIT HOMME PORTÉ SUR LE DOS.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, II, 584-585.

Au mois de mars de l'année 1669, un cordier qui se rendait à Torgau, rencontra dans la cam-

pagne un jeune garçon qui jouait, assis à terre, et avait devant lui une planche. Le cordier ayant par mégarde donné du pied contre cette planche en marchant, le petit garçon lui dit : « Pourquoi me pousses-tu ma planche avec le pied ? Mon père te fera payer cela ! » Le cordier continue son chemin, et, à cent pas de là, il rencontre un petit homme avec une barbe grise et assez âgé, qui le prie de le porter, parce qu'il est fatigué et ne peut plus marcher. Cette proposition fit rire le cordier, mais le petit homme lui sauta sur les épaules, et il fut obligé de le porter ainsi jusqu'au prochain village. Dix jours après, le cordier mourut. Comme son fils pleurait sa mort, le petit homme vint à lui, et lui dit de se consoler, que ce qui était arrivé à son père était un bonheur, et qu'il voulait aussi bientôt le venir chercher, ainsi que sa mère, parce qu'il allait y avoir dans la Misnie un temps bien malheureux.

GOTT-SCHEE.

Volus-sagen, Eisenach, 1795, 173-188.

Il y a à Gott-Schee, ville de la Basse-Carniole, des Allemands qui diffèrent beaucoup pour la

langue, le costume et les mœurs, des autres habitans de la Carniole. Près de là est un ancien château-fort, portant le même nom et appartenant au prince d'Auersperg, sur lequel château les gens des environs racontent diverses choses. Encore aujourd'hui, un chasseur demeure avec sa famille dans la partie habitable de ce vieux manoir ruiné; et voici ce qui arriva une fois à l'un de ses ancêtres avec les esprits qui ont établi là leur séjour.

La femme de ce chasseur était descendue à la ville; et lui, gagné par l'envie de dormir, s'était couché sous un chêne devant le château. Tout à coup, il vit l'aîné de ses deux garçons, qu'il avait laissé endormi à la maison, venir à lui comme si quelqu'un le conduisait. Il ne voyait pas de conducteur, mais l'enfant, qui avait cinq ans, tenait son bras gauche constamment tendu, comme si quelqu'un le tirait par là; il avançait à pas rapides et vers un affreux précipice. Le père effrayé s'élance aussitôt pour sauver son fils; il le saisit et cherche à dégager son bras gauche de la main invisible qui l'entraîne; ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint enfin, et qu'il arracha la main de l'enfant d'une autre main qu'il ne voyait pas, mais qu'il sentait froide comme la glace sous la sienne. L'enfant était aussi bien effrayé; il raconta qu'il était venu un

vieillard, avec une longue barbe, des yeux rouges, des vêtemens noirs et un petit bonnet de cuir; que ce vieillard l'avait abordé amicalement et lui avait promis beaucoup de jolies choses, s'il voulait venir avec lui, et qu'il l'avait suivi par la main.

Le soir du même jour, le chasseur s'entendit appeler par son nom ; lorsqu'il ouvrit la porte, il trouva le même vieillard qui lui fit signe de le suivre. Il le suivit et fut conduit au même précipice; le rocher s'entr'ouvrit, et tous les deux descendirent par un escalier de pierre. Chemin faisant, ils rencontrèrent un serpent; ils arrivèrent ensuite à un caveau qui devenait de plus en plus clair, et où sept vieillards à têtes chauves étaient assis dans un profond silence, à une très grande distance les uns des autres. Le chasseur fut conduit de là, par une galerie étroite, à une petite voûte où il vit un petit cercueil, puis à une plus grande, où le vieillard lui montra vingt-huit grands cercueils, dans lesquels étaient couchés des cadavres d'hommes et de femmes; parmi ces morts, il trouva plusieurs figures qui ne lui étaient pas inconnues, mais sans pouvoir cependant se souvenir où il les avait rencontrées. De là, son guide le mena dans une salle parfaitement éclairée, où étaient assises trente-huit personnes parmi lesquelles

quatre femmes toutes jeunes; en ce moment elles ouvraient une fête, mais toutes étaient pâles comme des morts, et pas une ne prononçait une parole. Le vieillard conduisit de là le chasseur, par une porte rouge, près d'une suite de personnages vêtus à la manière des anciens Francs; le chasseur crut en reconnaître plusieurs, et le vieillard donna un baiser au premier et au dernier. Alors le chasseur conjura son guide de lui dire qui étaient toutes ces personnes-là, et s'il était au pouvoir d'un vivant de leur rendre le repos qu'elles avaient perdu? « Ce sont les habitans de ce château, répondit le vieillard d'une voix sépulcrale; quant à la seconde particularité, tu ne peux pas encore la connaître; mais tu la sauras un jour, et ce jour n'est pas loin. » A ces mots, le chasseur se sentit doucement poussé dehors, et il remarqua qu'il était sous une voûte humide. Il trouva un vieil escalier à demi ruiné, et après en avoir monté les degrés, il arriva à un espace un peu plus large, d'où il put, à sa grande joie, apercevoir, à travers un petit trou, le ciel et les étoiles. Une grosse corde qu'il touchait, et le bruit de l'eau qu'il entendait, lui fit conjecturer qu'il se trouvait au fond d'une citerne qui était derrière le château, et où l'on puisait de l'eau à l'aide d'un câble. Mais malheu-

reusement personne ne vint de trois jours entiers puiser de l'eau dans le puits, et ce ne fut que le soir du quatrième que la femme du chasseur y vint; elle fut fort étonnée, lorsqu'elle retira dans son seau, plus lourd qu'à l'ordinaire, son mari qu'elle avait cru mort.

La prédiction du vieux guide ne s'accomplit pas, il est vrai; mais le chasseur reconnut qu'en lui disant que les esprits étaient les anciens habitans du château, il ne l'avait pas trompé; en effet, ayant vu, quelque temps après, dans la salle du prince, les portraits de ses ancêtres, il reconnut, aux traits de leur visage, les personnes et les cadavres qu'il avait vus dans la caverne.

LES NAINS SUR L'ARBRE.

Tradition orale de l'Haslithal dans les Volkssagen de Wyss, p. 320.

Pendant l'été, la troupe des nains descendait souvent des montagnes dans la vallée, et venait se joindre aux travailleurs, soit pour les aider, soit pour les regarder; ils visitaient surtout les faucheurs pendant la fauchaison. Ils s'asseyaient, tout contens, sur la branche la plus longue et la plus grosse d'un érable, dont l'é-

pais feuillage les abritait sous son ombre. Mais un jour, des méchans vinrent, pendant la nuit, scier la branche de manière à ce qu'elle ne tînt plus que faiblement au tronc, et lorsque les innocentes créatures, qui ne se méfiaient de rien, vinrent le matin s'y reposer, la branche craqua et se détacha; les nains tombèrent, et comme les spectateurs riaient de leur chute, ils se fâchèrent sérieusement et crièrent :

Oh ! pourquoi le ciel est-il si haut
Et la perfidie si grande ?
Nous partons et ne reviendrons plus.

Ils tinrent parole et ne se montrèrent plus dans le pays.

LES NAINS SUR LE ROCHER.

Tradition orale recueillie dans le pays de Gadmen et rapportée par Wyss, p. 320.

C'était l'habitude des nains de s'asseoir sur un grand rocher et de regarder de là les faucheurs. Mais, quelques mauvais plaisans allumèrent du feu sur le rocher, le laissèrent rougir et balayèrent ensuite tous les charbons pour ne laisser aucune trace du feu. Le matin, quand la petite bande arriva pour s'asseoir, elle se

brûla horriblement; tous s'écrièrent pleins de colère :

O méchant monde, ô méchant monde!

Ils crièrent vengeance et disparurent pour toujours.

LES PIEDS DES NAINS.

Recueilli de la bouche d'un paysan de Berne et rapporté par Wyss, *Volkssagen*, p. 101-118.

Anciennement les hommes habitaient dans la vallée, et tout autour de leurs habitations se tenait, dans les cavités des rochers, le petit peuple nain, vivant avec eux en fort bonne intelligence, attendu qu'il travaillait pour eux la nuit et leur faisait ce qu'il y avait de plus pénible. Lorsque le peuple de la campagne arrivait, le matin de bonne heure, avec des charrettes et des instrumens, il trouvait, à sa grande surprise, que tout était déjà fait, et les nains, cachés dans les broussailles, en voyant leur étonnement, faisaient de grands éclats de rire. Souvent les paysans se mettaient en colère lorsqu'ils trouvaient, dans les champs, leurs blés coupés avant qu'ils fussent tout-à-fait mûrs, mais quand, bientôt après, voyant tomber la grêle et l'orage éclater, ils songeaient que,

peut-être pas un épi n'eût échappé au ravage, ils rendaient sincèrement grâce à la prévoyance du peuple nain. Mais, par la suite, ces hommes, à force de crimes, s'aliénèrent la bienveillance des nains, et perdirent leur faveur; ils s'en allèrent, et depuis nul œil humain ne les a revus. Voici la cause qui les a éloignés : Un berger avait sur le haut de la montagne un excellent cerisier. Lorsque, l'été venu, les fruits furent mûrs, il arriva que, pendant trois nuits de suite, l'arbre fut dépouillé, et que toutes les cerises furent portées sur les planches et sur les claies où le berger avait coutume de les conserver. Les gens du village dirent : « Ce ne peuvent être que les honnêtes petits nains qui font cela; ce sont eux qui viennent, la nuit, couverts de longs manteaux et les pieds enveloppés, piétiner ici à la sourdine, légers comme les oiseaux du ciel, et font bénévolement aux hommes leur besogne du jour. On les a souvent épiés et surpris, mais on ne les dérange pas, et on les laisse aller et venir comme ils veulent. » Ces discours piquèrent la curiosité de notre berger. Il aurait bien voulu savoir pourquoi ils cachaient leurs pieds avec tant de soin, et s'ils avaient les pieds faits autrement que les hommes. Aussi, l'année suivante, au retour de l'été et de la saison où les nains viennent secrètement cueillir

les cerises et les porter sur les rayons, le berger prit un sac rempli de cendres qu'il répandit tout autour de l'arbre. Le lendemain matin, à la pointe du jour, il s'empressa de revenir sur les lieux; il trouva toutes les cerises de l'arbre cueillies, et vit au pied les traces de beaucoup de pattes d'oie empreintes sur la cendre. Le berger se mit à rire en voyant qu'il avait surpris le secret des nains; mais ceux-ci bientôt après détruisirent leurs maisons, émigrèrent dans l'intérieur de la montagne, maudirent l'espèce humaine, et lui refusèrent désormais leurs services. Le berger, qui les avait surpris, devint infirme et imbécile pour le reste de ses jours.

LES ESPRITS SAUVAGES.

HORMAIER, *Geschichte Tyrols,* I, 141-142.

Parmi les Allemands de Vicence et de Vérone, il n'en est aucun, fût-il le plus hardi chasseur, qui osât, à partir de la seconde moitié de décembre jusqu'à la fin de la première quinzaine de janvier, s'aventurer dans les laies des forêts. Ils craignent l'*homme sauvage* et la *femme de la forêt.* Les bergers, à cette époque de l'année, ne mènent pas paître leur troupeau; les enfans

puisent l'eau dans des vaisseaux de terre aux fontaines les plus voisines, et les troupeaux sont abreuvés dans l'étable. Les femmes filent aussi pour la *femme de la forêt* une quenouillée de chanvre, et le jettent au feu pour se la rendre favorable. La veille de la fête, on a soin de répandre de la cendre dans la cuisine de chaque maison, ainsi que dans toutes les chambres où il y a, soit une cheminée, soit quelque ouverture par où l'air peut s'introduire. On examine ensuite la trace des pieds empreinte sur la cendre, et l'on reconnaît à leur forme et à leur grandeur quels bons ou mauvais esprits visitent la maison ; on voit surtout, chose importante, à la direction des pas, s'ils sont entrés ou sortis.

LES NAINS DE L'HEILING.

SPIESS, Préface de son Hans Heiling.

Sur les bords de la rivière de l'Eger, entre la ferme de Wildenau et le château d'Aicha, s'élèvent des rochers d'une énorme grosseur que l'on appelait anciennement le *rocher d'Heiling.* Au pied de ce rocher on voit une caverne voûtée intérieurement, mais qu'on ne reconnaît à l'extérieur que par une petite ouverture, où l'on ne passe qu'en se courbant. Cette caverne a été

habitée par de petits nains, sur lesquels régna, dit-on, en dernier lieu, un vieillard inconnu nommé Heiling. Or, une fois (c'était la veille de la Saint-Pierre), une femme du village de Taschwitz alla dans la forêt pour y cueillir des baies; elle fut surprise par la nuit, et voyant près de ce rocher une belle maison, elle s'y rendit; elle aperçut, en ouvrant la porte, un homme âgé, assis devant une table et écrivant avec beaucoup d'attention et d'activité. La femme lui demanda un gîte pour la nuit, et elle fut accueillie avec bienveillance. A l'exception de ce vieillard, il n'y avait pas un seul être vivant dans la chambre; mais il se faisait un grand bruit dans tous les coins; la femme eut peur et frissonna : « Où suis-je donc, au juste? demanda-t-elle au vieillard. » Le vieillard répondit qu'il s'appelait Heiling, mais qu'il allait bientôt s'en aller, lui aussi, attendu que déjà les deux tiers de ses nains étaient partis. Cette réponse étrange ne fit qu'augmenter encore l'inquiétude de la femme; elle voulait en demander davantage, mais il la pria de se taire, et ajouta : « Si vous n'étiez pas arrivée précisément à cette heure remarquable, vous n'auriez jamais trouvé de gîte ici. » La femme, toujours tremblante de peur, se tapit humblement dans un coin, et dormit doucement; mais, quand le matin en se réveillant,

elle se trouva au milieu des rochers, et qu'elle ne vit autour d'elle aucune trace de maison, elle crut avoir rêvé. Toute contente et joyeuse que, dans un endroit si périlleux, il ne lui fût arrivé aucun mal, elle retourna bien vite à son village; mais elle y trouva tout étrangement changé. Les maisons du village étaient neuves et autrement construites; elle ne connaissait pas les gens qu'elle rencontrait et n'en était pas connue. Elle eut une peine infinie à retrouver la cabane où elle habitait, et elle était également mieux bâtie; seulement elle était encore ombragée par le chêne qu'avait autrefois planté son grand-père. Mais lorsqu'elle voulut entrer dans la chambre, les habitans inconnus qui l'occupaient la mirent à la porte comme une étrangère, et elle alla pleurant et gémissant par tout le village. Les gens la prirent pour une folle et la conduisirent devant les autorités qui l'entendirent et la questionnèrent sur ce qu'elle était; or, voici qu'on trouva dans les registres de la paroisse que, tout juste cent ans auparavant et à pareil jour, une femme de son nom, qui était allée dans la forêt cueillir des baies, n'était pas revenue et n'avait jamais été retrouvée. Il fut donc clairement établi qu'elle avait dormi cent ans pleins et entiers sur le rocher, sans devenir plus vieille. Elle vécut le reste de

ses jours tranquille et sans inquiétude, et fut nourrie jusqu'à la fin aux frais de la commune entière qui voulut récompenser en elle une victime de l'enchantement.

RETRAITE DU PEUPLE NAIN PAR-DESSUS LE PONT.

OTMAR, *Volkssagen.*

Les petites cavernes que l'on trouve dans les rochers vers la partie snd du Harz, particulièrement dans quelques contrées du comté de Hohenstein, et qui sont pour la plupart si basses, que les hommes faits peuvent à peine y pénétrer en rampant, mais dont quelques-unes cependant offrent assez d'espace pour que plusieurs personnes s'y puissent installer aisément, ont été autrefois habitées par des nains et s'appellent encore aujourd'hui du nom de leurs anciens habitans des *trous de nains* (zwerglœcher). Entre Walkenried et Neuhof dans le comté de Hohenstein, les nains avaient autrefois deux royaumes. Un habitant de cette contrée remarqua une fois que toutes les nuits les productions de son champ étaient enlevées, sans qu'il pût découvrir l'auteur de ces vols. Enfin sur le conseil d'une femme très bien avisée, il se rendit à

la nuit tombante dans son champ de pois, et, le parcourant en tout sens, il se mit à frapper l'air au-dessus avec une baguette très mince. Il n'eut pas besoin de faire long-temps ce manége; bientôt parurent devant lui plusieurs nains en personne. Il avait abattu avec sa baguette le capuce qui les rendait invisibles. Ces nains se jetèrent à ses genoux, et avouèrent que c'était leur peuple qui pillait les moissons des habitans de la campagne, parce qu'ils y étaient forcés par l'extrême misère. La nouvelle que des nains étaient pris mit toute la contrée en émoi. Le peuple nain envoya enfin des députés, et demanda la délivrance de ses prisonniers, promettant, à cette condition, de quitter pour jamais le pays. Mais la manière dont s'effectuerait le départ fit naître une nouvelle lutte. Les habitans du pays ne voulaient pas laisser partir les nains avec leurs trésors cachés, et les nains ne voulaient pas être vus dans leur retraite. Enfin on convint que les nains passeraient sur un pont étroit près de Neuhof, et que chacun d'eux jetterait dans un vase placé là à cet effet une certaine partie de son avoir, à titre de droit d'émigration, sans qu'aucun des habitans du pays se trouvât présent. Ce qui eut lieu en effet. Quelques curieux cependant s'étaient cachés sous le pont pour entendre au moins le passage

des nains; ils entendirent pendant plusieurs heures le bruit que faisaient les petits hommes en marchant; cela leur faisait l'effet d'un innombrable troupeau de brebis qui aurait passé sur le pont. Depuis cette dernière émigration du peuple nain, on ne voit plus que fort rarement quelques nains isolés. Cependant du temps de nos bisaïeuls, quelques nains, restés dans les cavernes des montagnes, venaient voler dans les habitations des paysans des enfans nouveaux-nés, à la place desquels ils en substituaient d'autres.

LE PASSAGE DES NAINS SUR LA MONTAGNE.

Otmar, *Volkssagen.*

La partie nord du Harz était aussi habitée autrefois par plusieurs milliers de nains ou avortons qui s'étaient établis dans les crevasses des rochers et dans les trous de nains encore existans. Près de Seehausen, petite ville du territoire de Magdebourg, on montre également de semblables trous d'avortons. Mais ils ne se montraient que rarement aux paysans sous une forme visible; ils avaient coutume de circuler parmi eux, couverts de leur capuce et tout-à-

fait inaperçus. Quelques-uns de ces nains étaient très bons ; ils se plaisaient dans certaines circonstances à rendre service aux paysans, et ceux-ci, lorsqu'ils célébraient une noce ou un baptême, allaient souvent emprunter dans les cavernes des nains divers ustensiles de table et de cuisine. Seulement il ne fallait pas les mettre en colère ; car alors ils étaient pleins de méchanceté et de malice, et faisaient à celui qui les avait blessés tout le mal qu'ils pouvaient. Un boulanger de la vallée située entre Blankenburg et Quedlinburg, s'aperçut plusieurs fois qu'il lui manquait quelques-uns des pains qu'il avait mis au four, mais il ne pouvait découvrir le voleur. Ce vol continuel et toujours secret appauvrissait insensiblement cet homme. Enfin il s'avisa que les nains pourraient bien être la cause du mauvais état de sa fortune. En conséquence, il forma un faisceau de baguettes flexibles et en battit l'air environnant jusqu'à ce qu'il eût rencontré les capuces de quelques nains qui, dès-lors, ne purent plus se cacher. Cela fit grand bruit. On ne tarda pas à surprendre encore plusieurs autres nains en flagrant délit de vol, et l'on força enfin tout le reste du peuple nain à émigrer. Mais pour dédommager jusqu'à un certain point les habitans du pays des larcins commis à leur préjudice, et, pour pouvoir

en même temps compter le nombre des émigrans, on plaça sur la montagne qui s'appelle aujourd'hui le Kirchberg, près du village de Thal où était autrefois Wendhausen, un grand vase où chaque nain devait jeter une pièce d'argent. Ce vase se trouva après le passage des nains entièrement rempli de vieilles monnaies d'argent. Autant de pièces, autant de nains; leur peuple se dirigea en passant par Wahrnstedt (non loin de Quedlinburg), du côté de l'orient. Depuis cette époque les nains ont disparu du pays. Rarement s'en montre-t-il encore quelqu'un isolément par-ci, par-là.

LES NAINS DES ENVIRONS DE DARDESHEIM.

OTMAR.

Dardesheim est une petite ville située entre Halberstadt et Braunschweig. Au nord-est de cette ville coule à flots abondans une fontaine de l'eau la plus belle qu'on appelle *Smansborn* (Lessmannsborn), et qui prend sa source dans une montagne jadis habitée par les nains. Quand les hommes qui habitaient alors cette contrée avaient besoin d'un habit de fête ou de quelque ustensile rare pour la célébration

d'une noce, ils allaient devant cette montagne à nains, frappaient trois coups, faisaient leur demande à haute et intelligible voix et :

Frühmorgens eh die sonn aufgeht
Schon alles vor dem berge steht.

Avant qu'à l'horizon le soleil fût monté,
Tout devant la montagne était déjà porté.

Les nains se trouvaient suffisamment récompensés quand on déposait pour eux au pied de la montagne quelques débris du repas de la fête. Des différens survenus dans la suite altérèrent insensiblement, et finirent par détruire les relations amicales du peuple nain et des habitans de la campagne. Ils émigrèrent d'abord pour quelque temps, puis enfin pour toujours, parce que les agaceries et les moqueries de beaucoup de paysans leur étaient devenues insupportables, aussi bien que leur ingratitude pour les complaisances qu'ils avaient eues pour eux. Depuis ce temps, on ne voit ni n'entend plus aucun nain.

RIECHERT LE FORGERON.

OTMAR.

Il y a une pièce de terre qui regarde du côté de l'est la montagne aux nains de Dardesheim.

Un jour cette terre avait été semée de pois par un tailleur nommé *Riechert;* lorsqu'ils furent vènus à maturité et qu'ils eurent toute leur saveur, Riechert remarqua qu'ils étaient cueillis en plusieurs endroits. Pour mettre ses pois à l'abri des voleurs, il se construisit une petite cabane dans son champ et veilla nuit et jour auprès. Le jour il ne remarquait aucun changement, mais tous les matins il s'apercevait que, malgré sa garde, le champ avait été pillé pendant la nuit. Désespéré de l'inutilité de sa peine, il résolut de battre, sans plus tarder, les pois qui restaient encore. A la pointe du jour, Riechert commença sa besogne; mais il n'avait pas encore battu la moitié des pois, qu'il entendit un cri plaintif; il chercha et trouva, sur la terre, parmi les pois, un nain qu'il avait frappé à la tête avec son fléau, et qui était devenu visible, parce qu'il avait perdu son capuce. Le nain, prenant aussitôt son vol, retourna en toute hâte dans la montagne.

GRINKEN-SCHMIDT.

Tradition orale des environs de Münster.

Dans le Detterberg, à trois heures de Münster, habitait anciennement un homme sauvage

qui avait nom Grinken-Schmidt (Grinken le forgeron), et qui vivait sous terre, dans un trou profond, qui est aujourd'hui recouvert d'herbes et de ronces; mais on peut, néanmoins, voir encore l'endroit où il est. Il avait sa forge dans ce trou et faisait des ouvrages d'une solidité et d'une perfection si rares qu'ils duraient éternellement. Aucun homme ne pouvait ouvrir ses serrures sans la clef. Il y a, à la porte de l'église de Nienberg, une serrure faite par lui que les voleurs n'ont jamais pu forcer. Quand il y avait une noce à célébrer, les paysans allaient trouver Grinken et lui empruntaient une broche; mais il fallait qu'en retour ils lui donnassent un rôti. Un jour, un paysan se présenta devant son trou et lui dit : « Grinken-Schmidt, donne-moi une broche. — Tu n'auras pas de broche si tu ne me donnes un rôti. — Tu n'auras pas de rôti, garde ta broche. » Grinken, aussi furieux que possible, lui dit : « Prends garde que je ne te prenne un rôti de force. » Le paysan quitta la montagne et se rendit chez lui. Il vit, en entrant dans l'écurie, que son meilleur cheval avait une jambe coupée; c'était le rôti de Grinken-Schmidt.

LES GARÇONS VACHERS.

Spiess, Préface de Hans Heiling.

Le jour de la Saint-Jean, deux garçons vachers qui tendaient des piéges aux petits oiseaux, vinrent dans l'endroit où est le rocher d'Heiling, et ils y virent, tout en bas, une petite porte ouverte. La curiosité les fit entrer. Il y avait, dans un coin, deux grands bahuts, l'un ouvert, l'autre fermé. Dans celui qui était ouvert, se trouvait un grand tas d'argent; eux de se jeter dessus et d'en remplir leur sac à pain; puis, la peur les saisissant, de courir en toute hâte à la porte. Le premier passa heureusement; quand le second voulut le suivre, les gonds crièrent d'une manière terrible, et il n'eut que le temps de s'élancer rapidement sur le seuil, car la porte se ferma aussitôt, et même lui brisa, en le heurtant, le talon de son sabot du pied gauche. Cependant il était lui-même sain et sauf, et ils portèrent l'argent à leurs parens qui s'en réjouirent fort.

LES NOIX.

Tradition orale recueillie dans le pays de Corvey.

Deux jeunes garçons, Peter et Knipping, tous les deux de Wehren, dans le territoire de Corvey, étaient allés chercher des nids d'oiseau; mais Peter, qui était un franc paresseux, après avoir cherché quelque temps, se coucha au pied d'un arbre et dormit. A peine dormait-il, qu'il lui sembla que quelqu'un lui tirait une oreille; il se réveilla, regarda, mais ne vit personne, il laissa alors retomber sa tête et dormit de nouveau; mais bientôt, pour la seconde fois, il crut sentir qu'on lui tirait l'oreille; ne voyant encore personne, il se rendormit. Enfin, pour la troisième fois, il éprouva la même chose; mais, fatigué de ce manége, il se leva pour chercher un autre endroit où il pût dormir tranquille. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut devant lui la demoiselle de Willberg qui allait cassant des noix et mettant les coquilles dans sa poche, tandis qu'elle jetait le fruit à terre. Quand elle eut achevé de casser ses noix, elle disparut tout à coup. Peter avait toujours marché derrière elle, ramassant et mangeant les noix; il revint alors sur ses pas, chercha Knipping et lui raconta tout ce qui lui

était arrivé ; ils s'en retournèrent chez eux, prirent avec eux d'autres camarades et se mirent à fouiller la terre à l'endroit où la demoiselle avait disparu. Ils arrivèrent d'abord à une vieille cuisine où l'on voyait encore de vieux ustensiles, puis enfin dans une cave où étaient des tonnes pleines d'argent ; ils en prirent autant qu'ils en purent porter et voulurent revenir le lendemain, mais tout avait disparu, et ils eurent beau chercher, ils ne purent jamais retrouver l'endroit. Peter, avec son argent, se bâtit une maison où il vit encore.

LE TRÉSOR DE SOEST.

Simplicissimus, liv. III, ch. 13.

Pendant la guerre de trente ans, il y avait, à peu de distance de la ville de Soest, en Westphalie, une vieille masure où était caché, disait-on, un coffre de fer rempli d'argent, gardé par un chien noir, avec une jeune fille maudite. D'après ce que racontent les vieilles gens, un gentilhomme étranger viendra un jour dans le pays pour délivrer la jeune fille et ouvrir le coffre avec une clef de feu. De mémoire d'homme, plus d'un étudiant en voyage, plus d'un exorci-

seur y sont venus faire des fouilles, mais ils ont été reçus d'une si étrange façon, que personne, depuis, n'a plus été tenté d'y revenir, surtout après l'assurance positive, donnée par eux, que le trésor ne serait jamais le partage de quiconque aurait bu, ne fût-ce qu'une seule fois, du lait d'une femme. Il n'y a pas long-temps encore qu'une jeune bergère sortit de son village avec quelques chèvres et les mena paître en cet endroit; une de ses chèvres s'étant écartée dans ces masures, elle l'y poursuivit; mais une jeune fille se montra tout à coup dans l'intérieur de la cour et lui dit : « Que viens-tu faire ici? — Je viens chercher ma chèvre, » répondit la bergerette. La jeune fille lui dit alors, en lui montrant une corbeille remplie de cerises : « Va et prends de ce que tu vois devant toi; emmène aussi ta chèvre et ne reviens jamais, et même ne regarde pas autour de toi, si tu ne veux qu'il t'arrive malheur! » Là-dessus, la pauvre enfant, tout effrayée, prit sept cerises et sortit de la masure, ayant toujours bien peur; mais les cerises se changèrent aussitôt en argent

---

LA SOURCE D'ARGENT.

HAPPEL, *Relat. Curios.*, III, 529.

En janvier 1605, sous le duc Henri-Jules de Braunschweig, il arriva qu'à un mille de Quedlinburg, à l'endroit nommé Thal, un pauvre paysan envoya sa fille dans la forêt prochaine pour ramasser du bois à brûler. La jeune fille prit à cet effet une hotte et un panier et s'en alla dans la forêt. Quand elle eut rempli son panier et sa hotte, et qu'elle voulut retourner à la maison, tout à coup, devant elle, parut un petit homme vêtu de blanc, qui lui dit : « Que portes-tu là ? — Du bois pour nous chauffer et faire bouillir le pot, répondit la fille. — Jette ton bois, continua le petit homme, prends ta corbeille et suis-moi, je veux te faire voir quelque chose qui vaut mieux que le bois. » En même temps il la prit par la main, la conduisit sur une hauteur où il lui montra d'abord une place, large environ comme deux tables ordinaires, toute couverte de pièces d'argent, grosses et petites, et d'une moyenne épaisseur ; sur ces pièces était une effigie qui semblait représenter la Vierge ; et, tout autour, une légende en caractères très anciens. En voyant cet argent qui sortait de terre comme d'une source,

en grande quantité, la fille eut peur et recula, et elle ne voulait pas jeter le bois qui était dans son panier. Le petit homme blanc le vida pour elle, le remplit d'argent et le lui donna en disant : « Cela te vaudra mieux que du bois. » Elle le prit toute troublée, et comme le petit homme l'invitait à vider aussi sa hotte pour la remplir d'argent, elle refusa, disant qu'il fallait aussi qu'elle portât du bois au logis, qu'il y avait des petits enfans qui avaient besoin d'être dans une chambre bien chaude, et puis qu'il fallait encore du bois pour faire cuire le repas. » Le petit homme, satisfait de cette réponse, n'insista pas et disparut.

La jeune fille porta son panier plein d'argent à la maison, et raconta ce qui lui était arrivé. A cette nouvelle, les paysans coururent en foule au petit bois, armés de pioches et d'autres outils; tous voulaient avoir leur part du trésor, mais personne ne put trouver l'endroit où coulait la source d'argent.

Le prince de Braunschweig se fit porter une livre de cet argent monnayé, et un bourgeois d'Halberstardt, N. Everkan, en reçut une aussi.

SABLE D'OR SUR L'UNTERBERG.

Brixener Volksbuch.

En l'an 1753, un homme tout-à-fait sans ressources, nommé Paul Mayr, garçon d'auberge à Saint-Zénon, alla sur la montagne. Arrivé à la moitié de la hauteur, tout près de Brunnenthal, il se trouva devant un rocher sous lequel était un petit amas de sable. Comme il avait quelquefois entendu parler de ce sable, et qu'il ne doutait pas que ce ne fût du sable d'or, il en emplit toutes ses poches; et, plein de joie, voulut s'en retourner à la maison; mais au même instant parut devant lui un homme étranger qui lui dit: « Que portes-tu là? » Le pauvre garçon, saisi de frayeur, ne put répondre; mais l'étranger le saisit, lui vida ses poches et lui dit : « Dorénavant, ne reprends jamais l'ancien chemin, mais bien un autre, et souviens-toi que si tu reparais encore ici, tu ne t'en iras pas vivant. » Le brave garçon s'en retourna à la maison; mais l'or le tenta tellement qu'il résolut d'aller encore une fois à la recherche du tas de sable; il prit avec lui un bon compagnon, mais hélas! ce fut peine perdue : il ne retrouva plus l'endroit.

Une autre fois, un bûcheron fut un peu attardé sur la montagne et obligé de passer la

nuit dans une caverne. Le lendemain, il trouva sur ses pas un grand rocher d'où tombait un sable d'or brillant et lourd. Comme il n'avait pas de vase pour le recueillir, il revint une autrefois et mit une petite cruche dessous. Pendant qu'il s'en retournait avec sa cruche pleine, il vit, à peu de distance de cet endroit, une porte s'ouvrir, et, à travers, il aperçut distinctement l'intérieur de la montagne; c'était un monde particulier, éclairé par un soleil comme le nôtre; mais la porte resta à peine une minute ouverte; il frappa, et la montagne résonna intérieurement comme un grand tonneau vide. Toujours est-il qu'il put emporter chez lui sa cruche pleine. Personne, dans la suite, n'a plus revu sur la montagne ni le sable d'or, ni la porte merveilleuse.

CARBONS D'OR.

Brixener Volksbuch.

En l'année 1753, une marchande de légumes allait de Falzburg sur le Wunderberg; lorsqu'elle eut marché pendant quelque temps, elle arriva à un mur de pierre au pied duquel se trouvaient des morceaux d'une substance grise et noire comme du charbon; elle en prit quelques-uns

et lorsqu'elle fut de retour chez elle, elle remarqua qu'il y avait de l'or pur mêlé à ces charbons; elle retourna aussitôt sur la montagne pour en prendre davantage; mais elle eut beau chercher, elle ne put jamais retrouver l'endroit.

LA FONTAINE DE STEINAU.

BANGE, *Thüring. Chronik.*, f. 105.

En l'anné 1271, Berold, abbé de Fulde, s'était fait des ennemis de ses propres vassaux, et ils conspirèrent contre sa vie. Un jour qu'il disait la messe dans la chapelle de Saint-Jacques, les seigneurs de Steinau, d'Eberstein, Albrecht de Brandau, Ebert de Spala et le chevalier Conrad se jetèrent sur lui et le tuèrent. Bientôt après, ces brigands furent pris avec vingt chevaux, à Hassenstein, au moment où ils pillaient une église; ils furent condamnés à avoir la tête tranchée et leurs manoirs furent détruits. C'est à cause de ce crime que les seigneurs de Steinau ont été obligés, dans la suite, de porter, sur leurs armoiries, trois roues avec trois rasoirs, et qu'à l'endroit où les conjurés avaient formé contre l'abbé leur criminel complot, savoir, près de Steinau, sur le

gazon qui bordait une fontaine, il n'a plus poussé aucune herbe depuis ce temps.

LES CINQ CROIX.

Tradition orale d'Hœxter.

Devant la porte Saint-Nicolas, à Hœxter, sur la route qui conduit à Pyrmont, on trouve, à main gauche, cinq vieilles pierres qu'on appelle les *cinq croix*, probablement parce que ce sont des croix brisées. D'après une tradition qui a cours dans le pays, cinq géans y ont été tués; d'autres disent que ce ne sont pas des géans, mais bien cinq comtes de Reischach; d'autres enfin soutiennent que ce sont cinq bourgeois de Tilly qui, pendant la guerre de trente ans, y ont été pendus.

LA DANSE AUX ÉPÉES, A WEISSENSTEIN.

Winkelmann, *Hessisc. Chronik*, p. 375, recueilli de la bouche des vieilles gens.

Non loin de Marburg, il y a un village nommé Wehre, et tout près de ce village une haute montagne sur laquelle il y eut autrefois un château

de brigands qui s'appelait le Weissenstein, et dont il subsiste encore quelques ruines. Ce château était un fléau bien funeste pour le pays environnant; mais on ne pouvait atteindre les brigands qui l'habitaient à cause de la solidité des murs et de la hauteur de la montagne. Enfin les paysans de Wehre s'avisèrent d'une ruse. Ils se munirent secrètement de toutes sortes d'armes offensives et défensives, montèrent au château, et firent annoncer aux gentilshommes qu'ils désiraient leur donner le spectacle d'une danse aux épées (1). A la faveur de ce prétexte, ils furent introduits; ils tirèrent alors leurs armes et firent main basse sur cette race de brigands, jusqu'à ce qu'ils furent reçus à merci et livrés par les paysans, eux et leur château, au prince du pays.

LA TABLE DE PIERRE DE BINGENHEIM.

WINKELMANN, *Beschreib. von Hessen*, p. 184, recueilli de la bouche de Draud, pasteur de Dauernheim.

A Bingenheim, en Wétéravie, il était d'usage autrefois de tenir annuellement devant l'hôtel-

---

(1) Nous ferons connaître ailleurs cet usage hessois de la danse aux épées, ainsi que le chant de ceux qui la dansent.

de-ville, sous un tilleul, trois cours de justice criminelle où beaucoup de nobles qui siégeaient dans la marche de Fulde, venaient assister en personne. Sous le tilleul était une table de pierre dont on racontait qu'elle avait été trouvée sur la montagne, dans une forêt située vis-à-vis du quai. Cette forêt, d'après la même tradition, aurait été habitée anciennement par des hommes sauvages; on voit encore dans les pierres l'empreinte de leurs mains, et il existe trois siéges de pierre creusés par eux. En l'année 1604, pendant l'été, on a vu, en plein jour, passer dans ladite forêt trois hommes vêtus de blanc.

L'HOMME GIGANTESQUE DE LA RUE DU MEURTRE, A HOF.

WIDMANN, *in der Hœfer Chronik.*

Avant cette mortalité (la peste avait éclaté à Hof, en 1519), on a vu, la nuit, marcher dans la rue du Meurtre (*Mordgasse*), un grand homme noir et long, dont les jambes écartées occupaient les deux côtés de la rue, et dont la tête s'élevait bien haut au-dessus des maisons. Ma grand'-mère, femme Walburg, née Widmann, ayant eu besoin un soir de traverser ladite rue, l'a vu

de ses propres yeux ; il avait un pied devant le seuil de l'auberge et l'autre de l'autre côté près de la grande maison. Comme elle ne savait, dans sa frayeur, si elle devait avancer ou reculer, elle se décida à continuer sa route après avoir invoqué le nom de Dieu et fait une croix devant elle ; elle suivit le milieu de la rue, et passa ainsi entre ses jambes, parce qu'elle aurait craint sans cela que le spectre ne la poursuivît. A peine eut-elle passé à travers, que le spectre, rapprochant tout à coup ses deux jambes derrière elle, les heurta si rudement l'une contre l'autre qu'on aurait dit, au bruit qu'elles firent en s'entrechoquant, que toutes les maisons de la rue du Meurtre s'écroulaient à la fois. C'est peu de temps après que se déclara la grande peste, et l'on sait qu'elle frappa les premières victimes dans la rue du Meurtre.

GUERRE ET PAIX.

Gottfr. Schulz, *Chronik*, p. 542. — Bræuner, *Curiosit.*, p. 279. — Prætorius, *Weltbeschreib.*, I, 665.

En l'année 1644, le 18 août, l'électeur Jean-George Ier passait devant la ville de Chemnitz. Ses gens trouvèrent dans un bois des environs

une petite femme sauvage qui n'avait pas plus d'une coudée de haut; mais, du reste, avait exactement la forme humaine. Son visage, ses mains, ses pieds étaient lisses; mais le reste du corps était velu. Elle prit la parole et dit: « J'annonce et j'apporte la paix dans le pays. » L'électeur ordonna qu'on la remît en liberté, parce que, vingt-cinq ans environ auparavant, on avait pris un petit homme fait comme cette petite femme, qui avait annoncé des troubles et la guerre.

RETRAITE DE RODENSTEIN.

Tradition orale. — Voy. *Zeitung f. die eleg. Welt.*, 1811, n. 126 et *Reichsanzeiger*, 1806, n. 129, 160, 198, 206.

Près du village d'Oberkainsbach, compris dans le ressort du bailliage de Reichenberg dans le comté d'Erbach, non loin d'Odenwald, on voit sur une montagne les ruines du vieux château de Schnellert; tout vis-à-vis, à une lieue de distance, dans la marche de Rodstein, vivaient autrefois les seigneurs de Rodenstein dont la lignée mâle est éteinte. On voit encore les ruines du vieux château qui recélait le fruit de leurs brigandages.

Le dernier possesseur de ce château s'est par-

ticulièrement rendu célèbre par sa puissance, par le nombre de ses serfs et la quantité des richesses par lui acquises ; voici une tradition qui le concerne.

Quand une guerre éclate, il sort du château de Schnellert, sa résidence habituelle, à la nuit tombante, accompagné des gens de sa maison et au son des trompettes. Il passe à travers les haies et les broussailles, franchit la cour et les granges de la métairie de Simon Daum à Oberkainsbach et se rend à Rodenstein. Il fait comme s'il voulait mettre ce qu'il possède en sûreté. On a souvent entendu le bruit des chariots, les cris de ho! ho! pour animer les chevaux et jusqu'aux mots par lesquels le chef de la bande émigrante l'appelle et lui commande. Y a-t-il lieu, au contraire, d'espérer la paix? nouveau départ. Il abandonne Rodenstein pour retourner à Schnellert; mais cette fois le trajet se fait en silence, et l'on peut alors être certain que la paix est réellement conclue (1). Avant que Na-

(1) Au bailliage de Reichenberg, à Reichelstein, on a entendu à ce sujet le témoignage de plusieurs personnes ; les procès-verbaux commencent en 1742 et finissent en 1764. En juillet 1792, il y eut un départ. En 1816, des bruits semblables se renouvellent dans les contrées rhénanes, et les mêmes traditions circulent. Quelques-uns, au lieu du seigneur de Rodenstein, nomment celui de Lindenschmied, auquel se rapporte le chant populaire

poléon entrât en campagne au printemps de l'année 1815, le bruit avait déjà couru que le seigneur de Rodenstein était retourné dans son château de guerre.

TANNHÆUSER.

D'après un vieux chant populaire dans PRÆTORIUS, *Blocksberg*, Leipz., 1668, p. 19-25. — AGRICOLA, *Sprichwort*, 667, p. m. 328. *B.*

Le noble Tannhæuser, chevalier allemand, avait parcouru beaucoup de pays; il s'était même aventuré dans la montagne de dame Vénus, au milieu des jolies femmes, pour voir de ses yeux la grande merveille. Toutefois, lorsqu'il eut séjourné là quelque temps dans la joie et les plaisirs, il céda au cri de sa conscience qui l'engageait à remonter dans le monde et demanda la permission de s'en aller. Mais dame Vénus mit tout en œuvre pour l'ébranler dans sa résolution; elle lui dit qu'elle voulait lui donner pour femme une de ses compagnes, de penser à sa belle bouche vermeille que le sourire ne quit-

---

si connu : « On a vu, il n'y a pas long-temps, le Lindenschmied chevaucher sur son haut coursier, et sillonner en tous sens les flots du Rhin; il s'en est bien donné. » D'autres disent que c'est Schnellert qui va de son château à celui de Rodenstein, son ennemi juré, pour lui faire la guerre, même comme esprit.

tait jamais. Tannhæuser répondit qu'il ne demandait pas d'autre femme que la dame de ses pensées; qu'il n'avait pas envie de brûler éternellement dans l'enfer; que sa belle bouche vermeille lui était indifférente; enfin qu'il ne pouvait rester plus long-temps, attendu que ce serait aux dépens du repos de sa vie. » La diablesse voulut alors l'attirer dans sa chambrette pour faire l'amour; mais le noble chevalier se fâcha sérieusement et invoqua le secours de la Vierge du ciel qui lui fit rendre sa liberté. Touché de repentir, il prit le chemin de Rome, et alla trouver le pape Urbain dans l'intention de lui confesser ses péchés, de faire la pénitence qui lui serait imposée et de sauver son âme. Mais lorsqu'il confessa qu'il avait passé toute une année chez dame Vénus dans la montagne, le pape lui dit : « Quand ce bâton desséché, que je tiens à la main, reverdira, tes péchés seront pardonnés, mais pas avant. » Tannhæuser dit : « Oh! si j'avais eu encore seulement une année à vivre dans ce monde, j'aurais voulu la consacrer si pleinement au repentir et à la pénitence que Dieu aurait eu pitié de moi! » Puis de chagrin et de douleur d'avoir été damné par le pape, il repartit de Rome et se rendit de nouveau dans la montagne du Diable pour y habiter éternellement. Dame Vénus l'accueillit

gracieusement, et comme on a coutume de recevoir un amant après une longue absence. Mais voilà que le troisième jour le bâton commença à reverdir; le pape envoya des messagers en tout pays pour s'informer du lieu où s'était retiré le noble Tannhæuser. Mais il était trop tard; Tannhæuser était dans la montagne, et son cœur avait fait un choix. C'est là qu'il est encore jusqu'au dernier jour du monde où Dieu lui assignera peut-être un autre séjour. Ce qui prouve qu'un prêtre ne doit jamais désespérer un pécheur, mais au contraire lui pardonner, lorsqu'il se montre disposé au repentir et à la pénitence.

LE CHASSEUR SAUVAGE HACKELBERG.

Hans Kirchhof, *Wendunmuth.*, IV, n° 283, p. 342-343.

Il y avait anciennement dans le pays de Braunschweig un maître chasseur, nommé *Hackelberg*, qui avait pour la chasse et pour le gibier une passion si grande que, lorsqu'il fut à son lit de mort, et partant forcé de dire adieu à la chasse, il pria Dieu, dit-on (sans doute au nom de la vie chrétienne et pieuse qu'il avait menée jusque-là), de lui accorder, en échange de sa part du royaume des cieux, la grâce de

chasser sur le Sœlling jusqu'à la fin du monde. Il voulut en conséquence être enterré dans ladite forêt ; ce qui eut lieu. Son vœu impie, diabolique, a été aussi exaucé; car très souvent on a entendu au milieu de la nuit dans cette forêt, et tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, un effroyable bruit de cors et les longs aboiemens d'une meute de chiens, comme je l'ai moi-même ouï dire par des gens qui ont entendu de leurs propres oreilles cet infernal tapage. Une chose encore qui n'est pas moins certaine, c'est que, lorsqu'on a vu la nuit une pareille chasse, et que le lendemain on va chasser, il arrive toujours que quelqu'un se casse un bras, une jambe, si ce n'est le cou, ou que quelque autre malheur soit à déplorer.

Il m'est arrivé à moi-même (c'était, si je m'en souviens bien, en 1558), un jour que je me rendais à cheval d'Einbeck à Usslar par le Sœlling, et que je m'égarai, de heurter par hasard le tombeau d'Hackelberg. C'était au milieu du désert un espace semblable à une prairie, mais où il ne croissait que de mauvaises herbes et des joncs, un peu plus long que large, et de plus d'un arpent d'étendue; il n'y avait sur ce terrain aucun arbre comme sur la lisière qui le bordait. Cette place dans sa longueur regardait le couchant; au bout était placée transversale-

ment une épaisse pierre rouge que je crois être une wacke, longue de huit ou neuf pieds, et large, à ce qu'il me parut, de cinq. Mais cette pierre n'était pas, comme les autres pierres tumulaires, tournée vers l'orient; elle avait un bout tourné vers le sud et l'autre vers le nord.

On m'a dit que, quand on cherchait ce tombeau à dessein, il était impossible, quelque zèle et quelque intrépidité qu'on apportât à cette recherche, de la rendre fructueuse; mais que le hasard y conduisait quelquefois. On ajoutait qu'il y avait auprès plusieurs chiens noirs très cruels. Mais je ne me suis point aperçu le moins du monde qu'il se trouvât là aucun spectre de cette nature; seulement j'ai peu de cheveux sur la tête qui ne se soient dressés d'horreur à l'aspect de ce lieu.

LE CHASSEUR SAUVAGE ET LE TAILLEUR.

Tradition orale de Münster.

Un tailleur était assis un jour sur sa table près de la fenêtre et travaillait, lorsque le chasseur sauvage vint à passer avec ses chiens par-devant la maison; c'était un bruit et des aboiemens comme si le monde s'abîmait. On dit quelque-

fois que les tailleurs sont poltrons ; celui-là ne l'était point à coup sûr, car il eut le courage de se moquer du chasseur sauvage et de lui crier : « Huhu, huhu ! kliffklaff, kliffklaff ! » et d'agacer les chiens bien davantage encore. Aussi un cheval en passant détacha une ruade dans la fenêtre, et le tailleur reçut un coup de pied qui le renversa de sa table comme mort. Quand il eut repris ses sens, il entendit une voix effroyable qui lui criait :

Wust du met mi tagen,
Dan sost du auk met mi Knagen !

Si tu veux chasser sur mes pas,
Comme moi, fais un grand fracas.

Je suis bien sûr que ce tailleur-là n'aura plus jamais plaisanté avec le chasseur sauvage.

L'HOESELBERG (1).

BANGE, *Thüring. Chronik*, f. 57. — KORNEMANN, *Mons Veneris*, cap. 74, p. 374. — SEYFRIED, *Medulla*, p. 482. — AGRICOLA, *Sprüchwort*, 301.

Dans la Thüringe, non loin d'Eisenach, il y a une montagne, appelée l'*Hœselberg*, qui est

(1) On trouve dans le même sens : Horsel-Hursel-Hosel-Oselberg. L'étymologie de ce mot qui vient de Ursel, Usel (Favilla) se présente d'elle-même.

habitée par le diable et où les sorcières vont en pélerinage. Quelquefois on entend au loin retentir les hurlemens et les cris affreux que les diables et les âmes damnées poussent à l'envi. En 1398, on vit en plein jour s'élever près d'Eisenach trois grands feux qui brûlèrent quelque temps en l'air, se confondirent, se séparèrent de nouveau et aller enfin se perdre tous les trois dans cette montagne. Une autre fois, des rouliers passaient près de là avec leurs charrettes chargées de vin. Le malin esprit leur apparut sous la forme d'un homme, les attira dans la montagne, et leur fit voir plusieurs personnes de leur connaissance qui déjà étaient plongées dans les flammes de l'enfer.

La tradition raconte qu'il y avait une fois un roi d'Angleterre et sa femme, nommée Reinschweig, qu'il avait élevée d'une humble condition à la dignité de reine, uniquement à cause de sa vertu. Lorsque le roi fut mort, la reine qui l'avait aimé au-delà de toute mesure, ne voulut pas manquer à la fidélité qu'elle lui devait; elle fit des aumônes et pria pour le salut de son âme. Comme on lui dit que son mari faisait son purgatoire dans l'Hœselberg, en Thuringe, la pieuse reine vint en Allemagne, se fit construire une chapelle au pied de la montagne pour y prier, et tout autour de cette chapelle un village

s'éleva. Là, les malins esprits lui apparurent, et pour cela, elle nomma l'endroit Satansstedt (la ville de Satan), d'où l'on a fait insensiblement *Sattelstedt*.

LE VALET DU SEIGNEUR DE RECHENBERG.

AGRICOLA, *Sprüchwort*, 301, f. 172. — KIRCHHOF, *Wendunmuth*, V, n. 247-249, p. 304-305. — LUTHER, *Tisch-Reden*, 106.

En 1520, Hans de Rechenberg raconta, en présence de Sébastien Schlick et de plusieurs autres personnes très respectables, que son père et lui avaient eu, dans le temps que le roi Mathias de Hongrie faisait la guerre aux Turcs, un valet qui les avait servis avec tant de fidélité et de zèle que jamais ils n'en avaient eu de meilleur à leur service. Mais un jour ce valet fut chargé de porter un message à un grand seigneur, et comme son maître pensait qu'il serait longtemps à revenir, il alla par hasard faire un tour à l'écurie. Quelle fut sa surprise d'y trouver le valet couché sur le foin près des chevaux, et dormant. Il entra en colère, et lui demanda comment il se faisait qu'il fût là? Le valet se leva, et tirant une lettre de son estomac : « Voici, dit-il, la réponse. » Or, la distance qu'il avait à

parcourir était grande, et il eût été impossible à un homme d'être sitôt de retour. Ce qui fit voir évidemment que le valet n'était autre qu'un esprit. Peu de temps après, Hans de Rechenberg étant poursuivi par ses ennemis, son valet lui dit : « Maître, ne craignez rien ; fuyez en toute hâte ; pour moi, je vais retourner sur mes pas et reconnaître l'ennemi. » Le valet revint, faisant sonner ses poches pleines : « Qu'as-tu là ? lui demanda son maître. — J'ai déferré tous leurs chevaux, répondit-il, et j'apporte ici les fers. » En même temps, il les jeta à terre, et les ennemis ne purent pas poursuivre Hans.

Hans de Reichenberg dit aussi que ce valet, lorsqu'on l'eut reconnu, finit par disparaître sans que personne sût où il était allé.

Kirchhof, qui raconte cela d'un autre gentilhomme, exerçant la profession d'écuyer, ajoute les traits suivans : Un jour, son maître partant pour un voyage, lui recommanda un cheval auquel il tenait beaucoup, et le pria d'en avoir grand soin. Quand le gentilhomme fut parti, le valet mena le cheval sur une tour haute de plus de dix étages. Quand le maître revint, le cheval le comprit et le reconnut à son pas comme il entrait ; il mit la tête à la fenêtre au haut de la tour, et se prit à hennir, au grand étonnement de son maître qui fut obligé de le faire des-

cendre de la tour à l'aide de cordes et de câbles.

Une autre fois, le gentilhomme, arrêté pour meurtre et mis dans les fers, appela son valet à son secours; le valet lui dit : « Quoique ce soit chose difficile, je veux bien cependant le faire; mais il faut pour cela que vous vous gardiez de faire à chaque instant voltiger vos mains devant moi et d'employer des gestes supplians. » Il entendait par-là les signes de croix et les invocations à Dieu. Le gentilhomme lui dit qu'il n'avait qu'à le faire sortir, qu'il ne demandait que cela. Qu'arriva-t-il? Il le prit avec ses fers et ses chaînes et l'emporta dans les airs; mais comme le gentilhomme, ainsi suspendu en l'air, fut effrayé, qu'il eut des vertiges et s'écria : « Secours-moi, grand Dieu! secours-moi! Où suis-je? » le valet le laissa tomber dans une mare et courut au château avertir sa femme de le faire retirer et soigner, ce qu'elle fit.

ÉGLISE DES ESPRITS.

WIDMANN, *Hœfer Chronik.* — Traditions orales du Paderbon.

Voici une histoire surprenante, mais véritable, arrivée en 1516 dans l'église de Saint-

Laurent et sur la place qui l'environne. Une femme âgée et très dévote, voulant une fois, selon son habitude, se rendre, le matin de bonne heure et avant le jour, à l'église de Saint-Laurent, pour y entendre la première messe (la messe des anges), se trompa d'heure et arriva à minuit, croyant que c'était le bon moment, devant la grande porte de l'église; et, la trouvant ouverte, elle entre et voit un vieux prêtre inconnu qui disait la messe devant l'autel. Beaucoup de gens, en grande partie inconnus pour elle, étaient assis des deux côtés sur les chaises; quelques-uns étaient sans tête, et, parmi ceux-ci, elle en compta plusieurs qui n'étaient morts que depuis peu de temps et qu'elle avait parfaitement connus pendant leur vie.

La bonne femme s'assied, pleine de peur et d'effroi, sur une chaise, et ne voyant autour d'elle que des personnes mortes, connues ou inconnues, elle pense que ce sont les âmes des morts; elle voit bien qu'elle est venue beaucoup trop tôt à l'église, mais elle ne sait si elle doit sortir ou rester, elle frissonne, et la frayeur lui fait dresser les cheveux sur la tête. Alors, une personne de la foule, qui, de son vivant, avait été, à ce qu'elle croyait, sa commère, et était morte depuis trois semaines, mais qui, à coup sûr, était un bon ange du bon Dieu, vient à

elle, la tire par son manteau, lui souhaite le bonjour, et lui dit : « Ah ! ma chère commère, que Dieu tout-puissant nous protège ! comment êtes-vous ici à cette heure? Je vous en prie, au nom de Dieu et de sa mère bien-aimée, ayez bien soin, quand le prêtre va se retourner et donner la bénédiction, de courir aussi vite que vous pourrez courir, sans regarder derrière vous ; il y va de votre vie. » Aussitôt donc que le prêtre fut sur le point de se tourner, elle se mit à sortir de l'église en courant de toutes ses forces, et derrière elle elle entendit un horrible fracas, comme si toute l'église s'écroulait ; tous les spectres couraient après elle : ils l'atteignirent sur la place de l'église, lui arrachèrent du cou le mantelet (kurse) que les femmes portaient alors et qu'elle laissa derrière elle, échappant ainsi au danger qui l'avait menacée. Lorsqu'elle arriva à la porte extérieure pour rentrer en ville, elle la trouva fermée, car il n'était encore qu'une heure environ après minuit ; elle fut obligée d'attendre trois grandes heures dans une maison que la porte s'ouvrît, et vit bien alors qu'aucun bon esprit ne lui était venu en aide ; que les pourceaux qu'elle avait vus et entendus au commencement, devant la porte, comme s'il eût été temps de faire sortir le bétail, n'étaient autre chose que le malin esprit. Cependant,

comme c'était une femme courageuse, le danger une fois évité, elle ne s'en inquiéta plus, elle rentra chez elle et en fut quitte pour garder le lit pendant deux jours par suite de la frayeur qu'elle avait éprouvée. Mais le matin même où l'aventure lui était arrivée, elle envoya, dès qu'il fut jour, sur la place de l'église pour faire chercher son mantelet et voir s'il y était encore; on le trouva déchiré en petits lambeaux, et il y en avait un sur chacune des tombes qui étaient là, ce qui n'étonna pas peu les gens qui, à la première nouvelle de l'événement, accoururent en foule sur la place de l'église.

Cette histoire était parfaitement connue de nos aïeux; elle s'était répandue, non seulement dans la ville, mais encore dans tous les lieux et villages du pays, et encore aujourd'hui on trouve des gens qui l'ont entendu anciennement raconter à leurs grands-pères. D'après les récits oraux, ceci s'est passé dans la nuit qui précède le jour des trépassés, jour où l'église célèbre solennellement la mémoire de l'âme des défunts. Quand la messe est presque achevée, tous les assistans sortent tout à coup de l'église, qui, de pleine qu'elle était d'abord, devient en un instant vide et obscure. La dame alors se précipite avec anxiété vers la porte de l'église, et au moment où elle sort, l'horloge du clocher sonne

une heure et la porte se referme aussitôt derrière elle avec un tel fracas, que son mantelet noir est pris entre les joints; elle le laisse, se presse de sortir, et quand elle revient le matin pour le reprendre, il est déchiré, et sur chacune des tombes environnantes il y en a un lambeau.

LE FESTIN DES ESPRITS.

BRÆUNER, *Curiosit.*, p. 336-340. — ERASM. FRANCISCUS, *Holl. Protens.*, p. 426.

Lorsque Frédéric III, roi de Danemarck, eut convoqué une assemblée générale à Flensburg, la foule y fut si grande qu'un gentilhomme qui passait par là, et qui n'arriva que le soir tard, ne put trouver de place dans l'auberge. L'hôte lui dit que toutes les chambres étaient prises, à l'exception d'une grande, mais qu'il ne lui conseillait pas d'y passer la nuit, parce qu'on n'y était pas en sûreté et que les esprits y faisaient leur sabbat. Le gentilhomme fit connaître, en se mettant à rire, qu'il n'était nullement effrayé. « Je ne crains pas les spectres, dit-il; donnez-moi seulement de la lumière pour mieux voir ce qui peut s'y montrer. » L'hôte ayant porté une lumière, le gentilhomme la plaça sur la

table, et résolut de s'assurer, en restant les yeux ouverts, que ces prétendues apparitions n'étaient qu'imaginaires. Il s'était à peine écoulé la moitié de la nuit, qu'un grand mouvement se fit entendre de tous les côtés de la pièce; le gentilhomme eut d'abord assez de courage pour ne pas s'en effrayer; mais bientôt, comme le bruit allait toujours croissant, la peur prit le dessus et il commença à trembler malgré lui. Après ce petit prélude de tapage et de vacarme, il tomba d'une cheminée qui était dans la chambre, d'abord la jambe d'un homme, bientôt après un bras, puis le corps, la poitrine, tous les membres, et enfin, lorsqu'il ne manqua plus rien, la tête. Aussitôt ces parties séparées se réunirent dans l'ordre naturel, et un corps humain complet, semblable à celui d'un laquais de cour, se dressa. Dès ce moment, il ne cessa de tomber de la même cheminée des membres humains qui se rejoignaient et formaient des hommes, jusqu'à ce qu'enfin la porte s'ouvrît pour laisser entrer le brillant cortége d'un roi.

Lorsque le gentilhomme, qui jusque-là était resté immobile et comme cloué devant la table, vit que le cortége s'approchait, il courut se blottir tout tremblant dans un coin de la chambre; courir à la porte, il ne le pouvait pas, à cause de la foule qui entrait.

Il vit de là avec quelle agilité incroyable les esprits mettaient un couvert ; en un clin-d'œil ils eurent servi des mets somptueux, et placé pour chaque convive des gobelets d'argent et d'or. Quand tout fut servi, l'un de ces esprits vint à lui et l'invita à venir, en sa qualité d'hôte et d'étranger, s'asseoir à table avec eux et prendre part à leur régal ; comme il refusait, on lui présenta un grand gobelet d'argent pour faire raison aux buveurs. Le gentilhomme, qui ne pouvait se remettre de son trouble, prit le gobelet que l'on paraissait d'ailleurs disposé à lui faire accepter de force ; mais quand il le posa, il se sentit saisi d'une frayeur profonde, d'une frayeur qui pénétra jusque dans la moelle de ses os, et il invoqua d'une voix forte le secours et la protection de Dieu. A peine avait-il prononcé sa prière, que toute cette magnificence, ce bruit, cet appareil s'éclipsèrent en un clin-d'œil avec ces esprits si brillans et si fiers.

Cependant, le gobelet d'argent demeura entre ses mains, et bien que tous les mets eussent disparu, néanmoins toute la vaisselle d'argent resta sur la table ainsi que le flambeau que l'hôte avait apporté. Le gentilhomme se réjouit, pensant que tout cela devenait sa propriété, mais l'aubergiste lui contesta son droit ; le roi, instruit du différend, décida que cette argenterie

appartenait bien à l'étranger et l'autorisa à la prendre. Qu'est devenue cette vaisselle? C'est ce qu'on n'a pu découvrir, attendu qu'elle ne portait, comme c'est l'ordinaire, ni nom, ni armoirie.

LE COUVREUR.

Tradition orale.

Un jeune couvreur devait faire son coup de maître et haranguer le peuple du haut d'un clocher heureusement achevé. Au milieu de son discours, il commença à se troubler, et tout à coup il cria à son père, qui était en bas, parmi une foule nombreuse : « Père, les villages, les montagnes et les forêts des environs qui viennent à moi! » Le père se prosterna aussitôt à genoux, pria pour l'âme de son fils et engagea le monde qui était là à en faire autant. Bientôt le fils tomba et se tua. — D'après les lois qui régissent le corps des couvreurs, quand un fils monte pour la première fois sur un toit, en présence de son père, et qu'il commence à perdre la tête, le père est obligé de le saisir aussitôt et de le précipiter lui-même, afin de n'être pas entraîné avec lui dans sa chute.

LA FILEUSE.

Tradition orale autrichienne.

Tout près de Vienne, quand on sort par le faubourg qui mène à la grand'route, on trouve une image en pierre, très bien travaillée, qui représente un saint et peut bien avoir plus de deux cents ans. La tradition raconte qu'une pauvre femme voulut faire ériger cette statue en l'honneur de Dieu, et qu'en conséquence la bonne vieille fila, fila sans cesse, jusqu'à ce qu'elle eût amassé, par son travail, l'argent nécessaire pour cette pieuse offrande.

BUTTERMILCHTHURM.

FRICKE, *Kupferwerk von Marienburg,* d'après les récits oraux.

On raconte, au sujet de Buttermilchthurm, à Marienburg, en Prusse, qu'un jour le grand-maître de l'ordre Teutonique fit demander pour lui un peu de lait de beurre dans un village voisin ; mais les paysans se moquèrent de son messager et envoyèrent le jour même au château deux hommes portant un plein tonneau de lait de beurre. Le grand-maître irrité en-

ferma les deux paysans dans une tour et les y retint jusqu'à ce qu'ils eurent bu à eux seuls tout le lait du tonneau. Depuis ce temps, la tour du château s'appelle *la tour du Lait-de-Beurre* (Buttermilchthurm).

Selon d'autres, le nom donné à cette tour viendrait de ce que les habitans d'un village voisin durent couvrir de mariengros (pièce de monnaie) tout le chemin qui conduisait à l'emplacement où elle devait être bâtie, et fournir autant de lait de beurre qu'il en fallait pour préparer la chaux sans eau et faire le mortier avec lequel furent cimentées les murailles.

SAINT WINFRIED.

Hess. Denkwurdigk, II, 3-4.

Lorsque saint Winfried, nommé Boniface, voulut convertir les Hessois, il alla sur une montagne où était bâti un temple païen, le fit renverser et bâtir à sa place la première église chrétienne. Depuis cette époque, la montagne s'appelle le *Christenberg* (*montagne des Chrétiens*), à quatre lieues de Marburg, et l'on montre encore aujourd'hui, à deux cents pas de l'église, dans une pierre, l'empreinte d'un pas que le

saint apôtre imprima sur le sol. Lorsqu'il se rendit dans la Thuringe, il fit construire, à Grossvargula, une église que lui-même voulut consacrer. Pour accomplir la cérémonie, il planta en terre le bâton desséché qu'il avait à la main, entra dans l'église et dit la messe; lorsque le service divin fut achevé, le bâton avait reverdi et poussé des rejetons.

L'HUELFENBERG.

Tradition orale de la Hesse. — Voy. SAGITTARIUS, *Thür. Heidenthum*, p. 165-166.

A une lieue de Wanfried se trouve l'Hülfenberg, montagne sur laquelle saint Boniface ordonna de bâtir une chapelle. Pendant qu'on la bâtissait, il venait souvent un homme qui demandait : « Que veut-on donc faire là? » Les maçons répondaient : « Eh, mon Dieu! on veut faire une grange. » Puis il retournait sur ses pas. Cependant l'église s'achevait; bientôt l'autel fut construit et la croix heureusement placée. Quand le malin esprit revint et qu'il vit l'édifice entier, il se mit en fureur et sortit par le pignon. Le trou qu'il fit en passant se voit encore aujourd'hui et n'a jamais été bouché. Il

pénétra aussi dans l'intérieur de la montagne, au-dessous de l'église, pour la renverser, mais tous ses efforts furent vains. Le trou par où il disparut s'appelle le *Stuffensloch* (de même que la montagne elle-même s'appelle le Stuffensberg), et l'on dit que de temps en temps il en sort de la fumée et des brouillards. On raconte encore de cette chapelle qu'elle est dédiée à une sainte, et que lorsqu'un malade touche les vêtemens qui la couvrent, il guérit à l'instant. Or, cette sainte aurait été autrefois une princesse merveilleusement belle, qui aurait inspiré de l'amour à son propre père; pressée par lui, elle aurait appelé à son aide le Dieu du ciel, et après cette prière, il lui serait poussé subitement une barbe qui aurait fait évanouir toute sa beauté mortelle.

LE TROU DU DIABLE, A GOSSLAR.

MUEHLER, *Spiele muss. Stunden*, 1810, part. 4.

Dans le mur de l'église de Gosslar, on voit une fente dont on raconte ce qui suit : l'évêque d'Hildesheim et l'abbé de Fuld eurent une fois une vive querelle au sujet de la préséance; tous les deux voulaient s'asseoir dans l'église à côté

de l'empereur ; et, à la première fête de Noël, l'évêque prétendit à la place d'honneur. L'abbé, résolu à ne pas céder, aposta secrètement, dans l'église, des hommes armés, qui devaient, le lendemain, le mettre par la force en possession de son droit ; mais l'évêque, informé de cette mesure, fit aussi de son côté cacher des hommes armés dans l'église. Le lendemain, la lutte au sujet de la préséance s'engagea de nouveau, d'abord par les paroles, ensuite par les voies de fait ; les chevaliers armés sortirent de leur embuscade et en vinrent aux mains ; l'église ressembla à un champ de bataille ; le sang coula à flot de l'église sur le terrain consacré à Dieu (le cimetière). Le combat dura trois jours, et pendant qu'il se livrait, le diable perça un trou dans la muraille et vint se mêler aux combattans. Il allait partout soufflant la rage et il s'empara de l'âme de plusieurs héros qui tombaient; tant que dura la lutte, le diable resta là ; il disparut ensuite, quand pour lui il n'y eut plus rien à faire. On chercha, dans la suite, à murer le trou qu'il avait fait dans l'église, et on y réussit jusqu'à la dernière pierre ; mais aussitôt qu'on la posait, tout ce qui avait déjà été fait croulait et le trou restait tout ouvert ; on eut beau faire des conjurations et l'arroser d'eau bénite, tout fut inutile. Enfin, on s'adressa au

duc de Braunschweig et on le pria d'envoyer ses architectes. Ceux-ci murèrent dans le trou un chat noir, et quand il n'y eut plus à poser que la dernière pierre, ils se servirent de ces mots : « Si tu ne le veux pas au nom de Dieu, reste posée au nom du diable ! » Ces paroles firent effet, et le diable se tint en repos ; seulement, la nuit suivante, il se fit à la muraille une fente qu'on y voit encore aujourd'hui.

Selon Auguste Lercheimer (dans son livre sur la magie), l'évêque et l'abbé se disputaient pour savoir lequel des deux prendrait place à côté de l'archevêque de Mayence. Quand le différent fut vidé, on chanta, pendant la messe : « *Hunc diem gloriosum fecisti*, tu as fait de ce jour un jour de gloire. » Et aussitôt on entendit le diable chanter d'une voix rauque et glapissante du haut de la voûte : « Et moi, j'ai fait de ce jour un jour de bataille, *hunc diem bellicosum ego feci.* »

LE MOULIN DU DIABLE.

OTMAR, p. 189-194. — Recueil de Quedlinburg (en allem.).

Sur le sommet du Rammberg, on voit des blocs de granit en partie dispersés, en partie rangés l'un sur l'autre, et qu'on appelle le

Moulin-du-Diable. Un meunier s'était bâti, sur le penchant de la montagne, un moulin qui n'avait pas toujours du vent. Dans son mécontentement, il souhaita souvent d'avoir un moulin sur le sommet de la montagne, un moulin qui allât toujours ; mais un tel moulin ne pouvait être construit de main d'homme. Comme le meunier était sans cesse tourmenté de cette idée, le diable lui apparut, et ils eurent ensemble une longue conférence. Enfin, le meunier lui vendit son âme moyennant trente années de vie et un moulin à six meules, sans défaut, qui, le lendemain matin, au chant du coq, devait être construit, mis en état et prêt à moudre. Le diable tint parole; il vint, après minuit, prévenir le meunier que le moulin était prêt et qu'il en pouvait prendre possession. Le meunier trouva tout en bon ordre, et, non sans trembler, se mettait en devoir d'en prendre possession, lorsqu'il remarqua qu'il y manquait une des pierres indispensables. Le diable en convint ; il voulut sur-le-champ réparer cette omission, et déjà il fendait les airs, portant la pierre demandée, quand tout à coup, au-dessous du moulin, le coq chanta. Furieux d'être en défaut, le malin esprit se rua sur son ouvrage, brisa les ailes, les roues et les meules, et en dispersa au loin les débris. Il lança égale-

ment les rochers qui avaient servi à la construction, et le Rammberg en fut couvert ; il ne laissa debout qu'une petite partie des fondations, pour perpétuer le souvenir de son moulin.

LES PAS DE NOTRE SEIGNEUR (DER HERRGOTTS-TRITT).

Tradition de Würtenberg. — LANG., *Taschenbuch für* 1800, p. 129-136. — PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, II, 599. — ZEILLER, II, epist. 60. — SEYFRIED, *Medulla*, p. 429. — SATTLER, Topographie du Würtenberg.

Sur un rocher de l'Alb, près de Heuberg, dans une riante vallée, arrosée par le Rems, se trouvent les ruines du château de *Rosenstein ;* et non loin de là, on voyait autrefois la trace d'un beau pied d'homme, empreinte sur une pierre que le gouvernement a fait sauter avec de la poudre, parce que c'était un aliment pour la superstition. Tout vis-à-vis, sur le Scheulberg (1), on trouve l'empreinte parfaitement semblable d'un pas d'homme (2) ; seulement celui-ci est dirigé vers l'intérieur du pays, tandis que celui de Rosenstein est tourné vers l'extérieur. En face,

(1) Dans SEYFRIED on lit : Schawelberg.

(2) C'est, selon les uns, le pied gauche ; selon les autres, le pied droit.

dans la forêt, est la chapelle de Notre-Dame-des-Miracles de Joue-Mordue (1); à gauche, il y a une crevasse appelée le ravin *du Diable* (Teufelsklinge), par où, quand il a plu long-temps, coule une eau trouble et bourbeuse; derrière le château on voit un rocher creusé qu'on appelle *Scheuer* (Grange).

C'est du haut de cette montagne, qu'à une époque qui se perd dans la nuit des temps, le tentateur montra au Christ les belles contrées environnantes et les lui promit, s'il voulait fléchir le genou devant lui. Aussitôt le Christ notre Seigneur lui ordonna de se retirer, et Satan bouleversa la montagne. Mais il fut maudit et condamné à rester mille ans chargé de chaînes et de fers dans la Teufelsklinge, et l'eau trouble qui, aujourd'hui encore, coule de ce ravin, ce sont ses larmes de diable. Le Christ, lui, fit un énorme pas par-dessus les hauteurs, et là où il a marché, la trace de ses pieds s'est empreinte (2).

Long-temps après, les seigneurs de Rosenstein

---

(1) Bâtie par Frédéric *Joue-Mordue*, fils d'Albert-le-Dégénéré, landgrave de Thuringe.

(2) Zeiller raconte le fait d'une autre manière : « C'est le Christ qui, en fuyant devant les Juifs, a voulu laisser sur son chemin des marques de son passage. Les gens vont là puiser de l'eau ophthalmique.

construisirent en cet endroit un château fortifié et se firent brigands. C'est dans la grange (scheuer) qu'ils déposaient le fruit de leurs brigandages. Une fois le diable leur mit en tête de renverser la chapelle de la forêt. Mais à peine étaient-ils de retour chez eux avec le butin enlevé dans l'église qu'il s'éleva une épouvantable tempête qui détruisit de fond en comble ce nid de brigands. On entendit pendant l'orage le diable rire à gorge déployée.

LE PONT SACHSENHÆUSER, A FRANCFORT.

Tradition orale de Francfort.

Au milieu du pont dit Sachsenhæuser, à Francfort, il y a deux arcades qui ne sont jointes au sommet que par une charpente en bois, de sorte qu'il est facile en temps de guerre de l'enlever et d'empêcher les communications, sans rien faire sauter. Voici ce qu'on raconte à ce sujet :

L'architecte qui devait construire ce pont, s'était engagé à le terminer dans un certain délai. Lorsque le terme approcha, il vit que cela était impossible, et comme il ne restait plus que deux jours, dans sa détresse, il invoqua le

diable et l'appela à son aide. Le diable vint et offrit de livrer le pont entièrement achevé dans la dernière nuit, si l'architecte voulait lui livrer, en retour, le premier être vivant qui passerait dessus. Le marché fut conclu, et le diable, dans la dernière nuit, sans que personne au monde pût voir au milieu des ténèbres comment cela se faisait, acheva, et parfaitement, la construction du pont. Or, au premier point du jour, l'architecte vint, chassant devant lui, sur le pont, un coq qu'il livra au diable; mais celui-ci avait entendu une âme humaine, et, furieux de se voir ainsi trompé, il saisit le coq, le mit en pièces et le jeta à travers le pont dans l'eau; c'est ce qui a fait les deux trous qui, jusqu'au jour d'aujourd'hui, n'ont jamais pu être bouchés ni maçonnés, parce que, la nuit, tout ce qui a été fait le jour croule. Comme témoignage de ce fait, on voit encore à présent sur le pont, au bout d'une perche en fer, un coq d'or.

LE LOUP ET LA POMME DE PIN.

Tradition orale.

A Achen, on montre sur un des battans de la porte de fer de la cathédrale, à côté d'une

fente, la figure d'un loup avec une pomme de pin, le tout fondu en airain. Voici ce que raconte la tradition : Anciennement, lorsqu'on commença à bâtir cette église, on fut obligé de suspendre les travaux, faute d'argent pour les continuer. Lorsque l'ouvrage eut resté quelque temps interrompu, le diable vint trouver le conseil assemblé et offrit de fournir l'argent nécessaire pour l'achèvement de l'édifice, à la condition que la première âme qui, le jour de la consécration de l'église, franchirait le seuil de la porte, serait à lui. Le conseil, après avoir long-temps hésité, y consentit enfin, et promit de tenir secrète la condition du traité. La maison de Dieu fut donc, avec l'argent du diable, magnifiquement achevée; mais dans l'intervalle le secret avait été ébruité, et personne ne voulait entrer le premier dans l'église. Enfin on imagina une ruse. On prit un loup dans la forêt, on le porta à la porte de l'église, et, le jour de la cérémonie, lorsque les cloches commencèrent à sonner, on le détacha et le lâcha dans l'intérieur. Le diable s'y précipita aussitôt avec l'impétuosité d'un vent d'orage, et saisit ce qui lui appartenait d'après le pacte; mais lorsqu'il vit qu'il avait été trompé et qu'on ne lui avait sacrifié qu'une âme de loup, il entra en fureur, et repoussa si violemment la porte de fer qu'un

des battans se fendit. On voit encore aujourd'hui la fente. Pour perpétuer la mémoire de ce fait, on fondit en airain le loup et son âme qui doit être semblable à une pomme de pin.

D'autres racontent cela d'une femme coupable que l'on sacrifia au diable pour le bien de la ville entière, et ils disent que le fruit qui est là représenté est un artichaut qui signifie la pauvre âme de la femme.

LE DIABLE D'ACHEN.

AGRICOLA, *Sprichwort*, 301. — SCHOTTEL, *Grammat*, p. 1134.

Il y a dans les murs qui entourent la ville d'Achen, une grande tour, nommée *Ponellenthurm*, où le diable se fait souvent voir et entendre; il y manifeste sa présence par des cris étranges, un affreux carillon de cloches et un vacarme à faire fuir. On dit qu'il a été exilé là, et qu'il y doit rester jusqu'à la fin du monde. C'est pourquoi, lorsqu'on veut parler d'une chose impossible, on dit : « Oui, cela arrivera quand viendra le diable d'Achen, » c'est-à-dire jamais.

LES MURS DU DIABLE.

DOEDERLEIN, *de Antiq. in Nordgavia romanis*, p. 29.

Les paysans des environs d'Obendorf et d'Otmannsfeld racontent ce qui suit au sujet de la haie garnie de palissades qui se trouve dans le Nordgau. Le diable demanda un jour à Dieu notre Seigneur une portion de la terre, et Dieu consentit à lui accorder le morceau qu'il pourrait enclore de murailles avant le chant du coq. Le malin esprit se mit sur-le-champ à l'œuvre; mais avant qu'il eut mis la dernière main à son ouvrage et placé la pierre de clôture, le coq chanta. Furieux de voir son espérance trompée et la grâce qu'on lui avait accordée devenue sans effet, il se jeta sur le mur qu'il avait construit et le renversa. Toutes les pierres sont aujourd'hui entassées pêle-mêle, et sur ces débris du mur du diable, les lutins viennent encore s'ébattre.

LA PLACE OU LE DIABLE DANSE.

OTMAR, p. 175-178.

Sur la partie nord du Harz, entre Blanken-

burg et Quedlinburg, on voit, au sud du village de Thal, un grand rocher à surface plane que le peuple appelle le *Lieu de danse du Diable*, et, tout près de là, les ruines d'une vieille muraille, vis-à-vis de laquelle, au nord du village, s'élève un grand banc de pierre. Ces ruines et ce banc de pierre sont désignés parmi le peuple sous le nom de *Muraille du Diable*. Le diable lutta longtemps avec le bon Dieu pour la domination de la terre. Enfin un partage du pays alors habité fut convenu. Les rochers, où est aujourd'hui le lieu de danse du diable, formèrent la ligne de démarcation, et le diable, au milieu de danses de jubilation, construisit sa muraille. Mais l'insatiable chercha bientôt à Dieu une nouvelle chicane qui se termina à l'amiable par la concession qui lui fut faite de la vallée située au pied de ce rocher. Il y éleva une seconde muraille diabolique.

LA CHAIRE DU DIABLE.

Homilien des Teufels, Francf., 1800.

Non loin de Bade, il y a une suite de rochers. Les gens du pays l'appellent *la Chaire du Diable*, et prétendent que le malin esprit y a une fois prêché.

L'OREILLER DU DIABLE.

Morgenblatt, 1811, n° 208, p. 830.

Au pied du château de Bentheim, il y a quelques rochers singuliers et parfaitement polis. Un de ces rochers, uni à la surface et semblable à un traversin planté debout, est appelé *Oreiller du Diable*, parce qu'une fois le diable a dormi dessus. Les traces de son oreille se sont empreintes dans la pierre, et on les y voit encore.

LE ROCHER DU DIABLE.

Description du Fichtelberg (en allem.), Leipz., 1716, p. 128-129.

Les habitans du Fichtelberg racontent que le diable conduisit notre Seigneur Jésus-Christ sur le Cœsseinfelsen, et de là, lui montrant les royaumes de la terre, lui promit de les lui donner tous, s'il voulait l'adorer, à l'exception seulement des villages de N... et R..., son douaire, qu'il voulait se réserver.

Les habitans de ces villages sont velus et laids; le pays est inhospitalier et beaucoup de gens l'appellent Turquie et Tartarie.

MURAILLE DU DIABLE.

ARNDT, *Reise von Baireuth nach Wien*, Leipz., 1801, p. 169-170.

Cette muraille s'étend le long du Danube derrière Mœlk jusqu'à Vienne. Le diable voulut un jour murer le Danube ; mais les pierres lui glissaient toujours des mains, lorsqu'il voulait les réunir.

LE TREILLIS DU DIABLE.

Tradition orale.

A Wismar, dans l'église Sainte-Marie, il y a autour des fonts baptismaux une grille en fer faite avec un art admirable ; elle devait être faite par un forgeron ; mais comme il se tuait à y travailler, sans pouvoir réussir à la mettre en état, il s'écria dans son découragement : « Je voudrais que le diable la fît ! » Son vœu fut exaucé : le diable vint et fit le treillis.

LE MOULIN DU DIABLE.

Traditiones Corbeienses, p. 559. — JÆGER, *Briefe über die Hohe Rhœn*. II, 51.

Dans le Wolfenbüttel, entre Pestorf et Grave,

sur le Weser, il y a un moulin qui, si l'on en croit la tradition populaire, a été bâti par le diable; et c'est encore le diable qui a mis la roue en mouvement en faisant jaillir de l'eau d'un rocher. Il y a aussi sur la Rhœn un *moulin du diable.*

ÉGLISE DU DIABLE.

JÆGER, *Briefe über die Hohe Rhœn.*, II, 49. — MELISSANTES, *Bergschlœsser*, p, 181.

Il y a sur le sommet de la Rhœn des blocs de basalte entassés. Le diable, voyant qu'on voulait bâtir une église dans la vallée, entra en colère et transporta toutes les pierres destinées à la construction sur le haut de la montagne, où il les plaça l'une à côté de l'autre. On n'a jamais pu depuis les descendre de là.

On dit que quand le diable a une fois posé sa pierre quelque part, personne ne peut plus l'en ôter, parce que chaque fois qu'on la déplace, le diable y en substitue une nouvelle ou y rapporte la même.

PIERRE-DU-DIABLE, PRÈS DE REICHENBACH.

WINKELMANN, *Hessische Chronik.*, p. 34.

Non loin de Reichenbach, vis-à-vis de la *Haute-Pierre*, on trouve dans une forêt la *Pierre-du-Diable* (Teufelsstein). On dirait que plusieurs centaines de charrettes pleines de pierres ont été déchargées là, et que, par un merveilleux effet du hasard, elles ont formé d'elles-mêmes des appartemens, des caves et des chambres où, pendant des guerres longues et cruelles, les habitans du pays se sont réfugiés avec tout leur ménage. C'est le diable, dit-on, qui, en une seule nuit, a ainsi disposé ces pierres.

PIERRE-DU-DIABLE A COLOGNE.

Rhein Antiquarius, p. 725.

A Cologne, près de l'église, il y a une pierre très dure que l'on désigne sous le nom de *Pierre-du-Diable*; on y voit encore l'empreinte des griffes du malin esprit. Il la lança contre la chapelle des trois saints rois, afin de la renverser, mais il n'y réussit pas.

LA PIERRE TOMBÉE, A OSNABRUECK

STRODTMANN, *Idioticon*, p. 236.

Près d'Osnabrück, il y a une antique pierre qui s'élève à treize pieds de terre. Les paysans disent que c'est le diable qui la portait en l'air et l'a laissée tomber ; ils montrent même la marque de la chaîne par laquelle il la tenait ; ils l'appellent la *pierre tombée* (süntelstein).

LA PIERRE DU MENSONGE (LUEGENSTEIN).

OTMAR, *Volkssagen*.

Sur la place de l'église, à Halberstadt, il y a un rocher rond d'une assez belle grosseur que le peuple appelle la *Pierre du mensonge*. Le père du mensonge (le diable), lorsque les premiers fondemens de la cathédrale eurent été jetés, avait apporté de gros blocs de pierre dans l'espérance qu'on allait bâtir là une maison profane, qui ferait partie de son domaine. Mais quand l'édifice s'éleva, et qu'il vit que ce qu'on bâtissait était une église chrétienne, il résolut de la détruire. Armé d'un rocher monstrueux, il descendit du haut des airs dans le dessein d'é-

craser et les échafaudages et les murs. Mais on l'adoucit bien vite en lui promettant de bâtir tout près de l'église un cabaret. Alors il dirigea la pierre de telle sorte qu'elle vint tomber à côté de l'église, sur la place dont on a parlé. On voit encore sur cette pierre le trou que le pouce brûlant de sa main y a imprimé en la portant.

LE PONT DE PIERRE.

Tradition orale, dans l'Oberwallis.

Un pâtre voulut un soir, tard, aller voir sa bien-aimée; il avait à traverser la Vispe, à l'endroit où elle s'engouffre avec fracas dans un enfoncement formé par des rochers, et où on ne la passe que sur un pont de planches très étroit; mais lorsque le pauvre garçon aperçut, chose qui jamais ne lui était arrivée, un gros tas de charbons noirs au milieu du pont et qui lui barrait le passage, il eut bien envie de s'en retourner; cependant il rassembla son courage, prit son élan, et, avec autant de bonheur que de hardiesse, il franchit d'un saut le profond abîme. Le diable, sortant alors du nuage de fumée qui s'élevait du tas de charbon réduit en cendre, lui cria : « C'est une bonne inspiration

que tu as eue là ; car si tu étais retourné sur tes pas, je te tordais le cou ; et si tu avais marché sur les charbons, tu serais tombé au milieu, et je t'aurais précipité dans l'abîme. » Par bonheur, le berger, quoique préoccupé de la pensée de sa belle, n'avait pas négligé de dire en passant, selon sa coutume, un *Ave Maria* devant la petite chapelle de la mère de Dieu qui est derrière Saint-Nicolas.

LE BAIN DU DIABLE, PRÈS DE DASSEL.

LETZNER, *Dasselische Chronik.*, Erfurt, 1596, liv. V, ch. 13 ; liv. VIII, ch. 9.

Non loin de Dassel, dans un étang profond qu'on appelle le *Bédessique* ou *Bessoïque*, il y a, dit-on, une cloche très belle et très sonore que le diable en personne y a portée de l'église de Portenhagen, et sur laquelle les vieilles gens racontent quantité de choses merveilleuses. Elle est d'or massif, et le malin esprit l'a emportée du clocher par jalousie, afin que l'on ne pût plus s'en servir pour appeler les fidèles au service divin, parce qu'elle avait un timbre remarquable et un caractère particulier de sainteté. Un plongeur offrit de descendre au fond de l'étang et d'at-

tacher la cloche avec des cordes qu'on devait ensuite tirer avec force, de manière à la repêcher. Mais il revint sur l'eau sans avoir réussi, disant que tout au fond de l'étang il y avait une verte prairie où se trouvait la cloche sur une table, et qu'auprès était un chien noir qui ne permettait pas de la toucher; que tout près de là s'était encore fait voir et entendre une femme marine épouvantable, qui lui avait dit qu'il était beaucoup trop tôt pour retirer la cloche de cet endroit. Un vieillard octogénaire a raconté sur ce Bain du diable (catétomg) le fait qu'on va lire : Un paysan de Leuthorst laboura un samedi, près de l'étang, plus long-temps que de coutume; on sonna vêpres, et il ne se dérangea pas ; il se mit au contraire à presser et son cheval et son garçon, en les accablant de malédictions et de coups. Tout à coup il voit sortir de l'eau et s'élancer sur le rivage un grand et vigoureux cheval noir. Le paysan, impie et colère, s'en empare, et l'attèle, au nom du diable, devant les autres chevaux, résolu à ne pas cesser son travail avant d'avoir entièrement labouré son champ. Le garçon, qui aurait bien mieux aimé retourner au logis, se mit à pleurer; mais le paysan le fit marcher et le traita durement. Alors le cheval noir, tout frais et plein de forces, entraîna les pauvres chevaux harassés, avec la charrue, le

garçon et le paysan, dans le trou sans fond qu'on appelle le *Bain du diable*, et jamais on ne les a revus depuis. Quand on appelle le diable, il faut lui donner de la besogne.

LA TOUR DE SCHARTFELD.

LETZNER, *Dasselsche Chronik.*, liv. VI, ch. 1.

Beaucoup de vieilles gens disent de la tour de Schartfeld qu'elle n'a jamais pu recevoir de toiture; que le diable y habite, et que la nuit il s'y fait un horrible vacarme. Anciennement, l'empereur Henri IV conçut un violent amour pour la femme d'un seigneur de Schartfeld; mais il resta long-temps sans pouvoir satisfaire sa passion. Il se rendit alors au couvent de Pœlde dans le comté de Lutterberg, et là un moine lui donna un plan pour réussir. Il manda près de lui au couvent le seigneur de Schartfeld et lui donna une longue tournée à faire pour lever des recrues. Le chevalier était vassal de l'empereur; il obéit. Le lendemain matin, l'empereur, accompagné du moine en habit séculier, sortit sous prétexte d'aller à la chasse, et se rendit secrètement au château de Schartfeld, où le moine l'introduisit dans l'appartement de la dame.

Henri la surprit et la força à se rendre à ses désirs. Le diable, en ce moment, jeta à bas la toiture de la tour, et, volant en l'air sur la tête du moine, lui cria qu'il était plus coupable de ce crime que l'empereur. Le moine, depuis ce temps, ne cessa d'être triste et tourmenté dans son couvent.

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

Traditions orales de la ville.

Lorsque l'on commença la construction de la cathédrale de Cologne, on avait en même temps le projet de faire un aquéduc. Mais l'architecte jura que « l'immense cathédrale serait entièrement achevée avant qu'on eût fait le plus petit aquéduc. » Il affirmait ainsi, parce que lui seul savait où était la source de l'aquéduc projeté, et qu'il n'avait confié ce secret à personne qu'à sa femme, en lui faisant jurer sur sa vie de le bien garder. La construction de l'église fut commencée et continuée avec succès; mais on ne put commencer l'aquéduc, parce que l'architecte qui en était chargé ne pouvait trouver la source. Lorsque sa femme vit le chagrin que lui causait l'inutilité de ses efforts, elle lui promit

de lui venir en aide; elle alla trouver la femme de l'autre architecte, et parvint à lui tirer adroitement son secret et à lui faire avouer que la source jaillissait justement sous la tour de l'église; elle obtint même d'elle qu'elle lui désignât la pierre qui la couvrait. Une fois maîtresse du secret, elle courut en faire part à son mari; celui-ci, dès le lendemain, alla droit à la pierre, frappa dessus et l'eau jaillit aussitôt. Quand l'architecte vit son secret trahi et son honneur compromis par suite de sa téméraire promesse, puisqu'on ne pouvait plus douter que l'aquéduc ne fût bientôt construit, il entra en fureur, maudit l'aquéduc, souhaita qu'il ne pût jamais être achevé et mourut ensuite de chagrin. Quand on voulut continuer la construction, il fut impossible. Le travail du jour se trouvait détruit chaque matin, quelle que fût la solidité des constructions; enfin il fut impossible, dès ce moment, d'ajouter une seule pierre à l'ouvrage commencé.

D'autres racontent la chose différemment. Le diable fut jaloux de l'ouvrage plein de hardiesse et de sainteté, que Gerhard (c'est le nom de l'architecte) avait conçu et commencé. Pour n'avoir pas à se reprocher de n'avoir rien fait pour entraver ou même pour empêcher tout-à-fait l'achèvement de la cathédrale, il fit avec

Gerhard la gageure qu'il aurait conduit un ruisseau de Trèves à Cologne jusqu'à la cathédrale, avant que Gerhard eut achevé sa construction; et, s'il gagnait, l'âme de l'architecte devait lui appartenir. Gerhard n'était pas lent; mais le diable travaille avec une vitesse diabolique. Un jour, l'architecte monta sur la tour qui était déjà aussi haute qu'elle l'est aujourd'hui, et la première chose qu'il aperçut, ce furent des canards qui barbotaient dans le ruisseau que le diable avait déjà conduit tout près. L'architecte furieux s'écria : « Tu m'as gagné, ô diable; mais tu ne m'auras pas vivant ! » En disant ces mots, il se précipita du haut de la tour, la tête la première, et le diable, sous la figure d'un chien noir, s'élança aussitôt derrière lui, comme on le voit encore aujourd'hui sculpté dans la pierre au pied de la tour. On peut même, en appliquant l'oreille contre terre, entendre le bruit du ruisseau qui passe sous la cathédrale.

Enfin il y a une troisième version d'après laquelle le diable aurait entretenu avec la femme de l'architecte des liaisons amoureuses, et c'est probablement de cette manière qu'il surprit, comme dans la première version, le secret de son mari.

LE CHAPEAU DU DIABLE.

Voy. *Taschenbuch für Liebe und Freundschaft*, 1816, p. 237-238.

Non loin d'Altenburg, près du village d'Ehrenberg, il y a une énorme pierre si grosse et si lourde que cent chevaux ne la feraient pas bouger. Anciennement elle faisait l'amusement du diable qui se la mettait sur la tête, allait et venait avec, et la portait comme un chapeau. Une fois il dit avec fierté et forfanterie : « Qui peut porter comme moi cette pierre? Celui-là même qui l'a faite ne le peut et la laisse où elle est! » Alors parut notre Seigneur Jésus-Christ; il prit la pierre, la mit sur son petit doigt et la porta dessus. Honteux et déconcerté, le diable se retira, et ne se montra plus dans ce lieu. On voit encore aujourd'hui sur cette pierre l'empreinte de la tête du diable et du doigt de notre Seigneur.

L'INCENDIE DU DIABLE.

Erasm. Rotterodamus, *Epist. fam.*, l. XXVII, c. 20. — Nic. Remigius, *Dæmonolatria*, p. 335-336.

Il y a, en Suisse, une petite ville nommée Schiltach, qui fut tout à coup, le 10 avril 1533,

entièrement consumée par un incendie. On dit que cet incendie arriva de la manière suivante, comme un bourgeois de l'endroit l'a déclaré devant les magistrats de Friburg. On entendit du bruit au haut d'une maison, comme si quelqu'un appelait une autre personne à voix basse et lui faisait signe de se taire en lui disant : chut! Le maître de la maison pense que quelque voleur s'est caché là-haut; il y monte, mais ne trouve personne. Un instant après, il entend la même chose à l'étage supérieur; il y va et croit, cette fois, tenir son voleur, mais il n'y a personne. Enfin, il entend la voix dans la cheminée; il pense alors que c'est sans doute quelque spectre diabolique, et il dit à ses gens qui avaient peur, de se rassurer; que Dieu les protégera. Il fait ensuite venir deux prêtres pour conjurer l'esprit. Comme ceux-ci lui demandaient qui il était, il répondit : « Le diable. » — « Que veux-tu? » lui demandèrent-ils encore. — « Je veux, répondit-il, ruiner la ville de fond en comble! » Alors ils lui firent des menaces, mais le diable dit : « Vos menaces ne m'atteignent point; l'un de vous est un libertin et tous les deux vous êtes des voleurs. » Bientôt après il enleva en l'air une femme avec laquelle cet ecclésiastique avait vécu quatorze ans; il la mit au haut d'une cheminée, lui donna un chaudron

et lui dit de le renverser et de le secouer. Lorsqu'elle l'eut fait, le bourg fut enveloppé de flammes, et dévoré par elles dans l'espace d'une heure.

LES FERS DU DIABLE.

Prætorius, *Weltbeschreib.*, II, 362. — Raconté d'une manière plus détaillée et avec d'autres circonstances dans Franciscus, *Lust. Schaubuhne*, c. 1, p. 801 et dans les *Zungensünde*, p. 173-175.

A Schwarzenstein, à une demi-lieue de Rastenburg, en Prusse, on voit deux grands fers pendus au mur de l'église. Voici ce que la tradition raconte à ce sujet : Il y avait en cet endroit une cabaretière qui, en vendant de la bière aux gens, ne leur donnait pas la mesure. Le diable l'entraîna une nuit devant la forge, réveilla brusquement le forgeron et lui dit : « Maître, ferrez-moi mon cheval ! » Le forgeron se trouvait être justement le compère de la vendeuse de bière ; en conséquence, dès qu'il s'approcha d'elle, elle lui dit tout bas à l'oreille : « Compère, ne vous pressez pas, faites lentement. » Le forgeron, qui l'avait prise pour un cheval, eut grand'peur lorsqu'il entendit cette voix dont le son lui était connu, et la frayeur le fit trembler de tous ses membres ; la ferrure fut

par-là retardée, et, dans l'intervalle, le coq chanta; le diable fut alors obligé de prendre la fuite; mais la cabaretière en fut malade et ne se rétablit que long-temps après. Si le diable devait faire ferrer toutes les cabaretières de l'endroit qui font courte mesure, le fer serait bientôt hors de prix.

LE DIABLE EMPORTE UNE FIANCÉE.

GODELMANN, *von Zauberern, Hexen und Unholden übers. von* NIGRIN, 1592, p. 9, édit. lat. de Magis, etc., Francf., 1591, p. 12-13. — HILSCHER, *Zungen-Sünde*, p. 200-201.

En Saxe, une riche demoiselle avait promis sa main à un beau, mais pauvre jeune homme. Celui-ci, prévoyant ce qui arriverait, attendu qu'elle était riche et inconstante de son naturel, lui exprima ses doutes sur la durée de son amour. Elle se mit alors à lui jurer foi et constance en disant : « Si je prends jamais un autre époux que toi, que le diable vienne m'enlever au milieu de la noce! » Qu'arriva-t-il? Peu de temps après, elle changea de sentiment et se promit à un autre, au mépris de son premier fiancé, qui lui rappela plusieurs fois, et sa promesse, et son serment. Mais autant en emporta

le vent; elle laissa là le premier et se décida à épouser l'autre.

Le jour de la noce, pendant que les parens, les amis et les convives étaient dans la joie, la mariée, tourmentée par le cri de sa conscience, fut plus triste que de coutume. Enfin, deux gentilshommes à cheval arrivèrent à la maison où se célébrait la noce; ils furent reçus comme des étrangers, invités au dîner, et conduits à table. Le repas fini, on ouvrit le bal, et l'un d'eux, en sa qualité d'étranger, eut l'honneur de faire avec la fiancée la première contredanse. Il fit avec elle un tour ou deux, puis tout à coup, en présence de ses parens et de ses amis, il la conduisit à la porte et l'enleva dans les airs, en poussant de gros soupirs et d'affreux hurlemens.

Le lendemain, les parens et les amis, au désespoir, cherchèrent la fiancée, afin de pouvoir, si elle était tombée quelque part, la faire au moins ensevelir. Or, voici qu'ils rencontrèrent précisément les deux étrangers de la veille, qui rapportaient les vêtemens et les bijoux de la mariée. « Dieu, dirent-ils, ne nous avait pas donné pouvoir sur ces objets, mais bien sur la fiancée. »

LA ROUE DU BONHEUR.

Grundmann, *Geschichtschule*, p. 228-230. — D. Siegfried Saccus, qui l'avait lui-même recueilli de la bouche d'un des découvreurs de trésor, à Magdeburg. — Prætorius, *Wünschelruthe*, 88-90.

Douze lansquenets revenaient de la guerre Ditmarsique, et n'en revenaient pas fort riches. Comme ils allaient tristes et découragés, battant le pays à l'aventure, ne sachant pas la veille ce qu'ils mettraient sous la dent le lendemain, ils rencontrèrent *Capote-Grise* (le diable), qui les salua et leur demanda d'où ils venaient et où ils allaient. « Nous venons de la guerre, répondirent-ils, et nous allons là où nous attend la fortune, mais nous ne pouvons trouver le chemin. — Je vous enseignerai le chemin de la fortune, leur dit-il, si vous voulez me suivre, et je n'exige rien de vous pour ma peine. » Les lansquenets se demandèrent quel pouvait être ce moyen. Capote-Grise leur répondit : « On l'appelle *roue du bonheur;* cette roue est en mon pouvoir, et celui que je mets dessus acquiert la faculté de prédire l'avenir aux gens et de déterrer les trésors cachés. Il est toutefois une condition sans laquelle je ne puis vous mettre sur ma roue : c'est que j'aurai, après, le droit et le pouvoir d'emmener avec moi l'un d'entre vous.»

Ils désirèrent savoir lequel d'entre eux il voulait prendre. Capote-Grise leur répondit : « Vous dire lequel j'aurai envie de prendre, c'est ce que je ne puis faire, attendu que je ne le sais pas d'avance. » Là dessus, les lansquenets eurent une longue conférence pour savoir s'ils accepteraient ou non l'offre qui leur était faite. Enfin ils se dirent : « Puisqu'il faut toujours que l'homme meure, pourquoi trembler? Nous avons bien affronté la mort dans les plaines du Ditmarsen, au milieu des combats ; nous avons bien été exposés à un fléau non moins terrible, à la peste ; pourquoi n'oserions-nous pas ce qui est beaucoup plus facile et ne doit atteindre qu'un seul d'entre nous ? » En conséquence, ils se livrèrent tous à discrétion entre les mains de l'homme, à condition qu'il les mettrait sur la roue du bonheur, et que, pour son salaire, il prendrait celui d'entre eux qu'il lui plairait.

Cette convention faite, Capote-Grise les mena à l'endroit où était sa roue ; elle était si grande que, lorsqu'ils y furent tous montés, chacun d'eux était assis à trois brasses de l'autre ; il leur défendit une seule chose, c'était de se regarder l'un l'autre, pendant le temps qu'ils seraient assis sur la roue, et cela sous peine d'avoir le cou tordu. Lorsque tous se furent assis à leur tour et par ordre, le maître saisit la roue

avec les griffes jumelles qu'il a aux mains et aux pieds, et se mit à tourner jusqu'à ce que la roue eût fait un tour; chaque tour durait une heure; il en fit douze en douze heures. Quant à nos lansquenets, il leur semblait qu'ils voyaient au-dessous d'eux une eau limpide, semblable à un miroir dans lequel se réfléchissait, sous leurs yeux, tout ce que leur réservait l'avenir en bien comme en mal; et tous les personnages qu'ils y voyaient, ils les connaissaient et savaient leur nom; mais au-dessus d'eux il y avait comme un toit de feu, et des broches rouges étaient suspendues sur leurs têtes.

Après les douze tours, le maître de la roue alla prendre sur son siége un tout jeune homme qui était le fils d'un bourgmestre de Meissen, et l'entraîna avec lui au milieu des flammes. Les onze qui restaient ne surent pas ce qui leur arriva dans ce moment; encore tout étourdis, ils tombèrent dans un profond sommeil, et après être restés quelques heures en plein air, ils se réveillèrent, mais leurs vêtemens n'avaient plus aucune consistance, ils tombaient en lambeau sous la main, par suite de la grande chaleur qu'ils avaient éprouvée sur la roue.

Ils se levèrent ensuite et s'en allèrent chacun de leur côté, dans l'espérance de passer le reste de leurs jours dans le bonheur et au milieu de

toutes les jouissances du monde ; mais ils furent tout aussi pauvres que devant, et réduits à demander leur pain aux portes.

LE DIABLE AVOCAT.

D. Mengering, *Soldaten-Teufel*, cap. 8, p. 153. — Hilscher, *Zungen-Sunde*, p. 189. — Luther, *Tisch-Reden*, p. 113. — Pretorius, *Wünschelruthe*, 101-103.

Voici un fait arrivé dans la Marche. Un lansquenet avait laissé de l'argent en dépôt chez son hôte; quand il le redemanda, celui-ci prétendit n'avoir rien reçu. Comme le lansquenet, qui n'était pas d'accord avec lui sur ce point, faisait tapage dans la maison, l'hôte le fit mettre en prison et voulut le faire condamner, afin de garder l'argent. En conséquence, il accusa le lansquenet, en se déchaînant contre lui avec fureur (1), d'être venu troubler la paix de sa maison. Le diable alla le trouver dans sa prison et lui dit : « Demain on va te traduire devant les juges et te couper la tête pour avoir troublé la paix de la maison ; si tu veux te donner à moi corps et âme, je te prêterai mon secours

---

(1) Littéralement, il l'accusa *à peau et à poil, à cou et à ventre.*

dans cette affaire. » Mais le lansquenet ne voulut pas. Alors le diable dit : « Voici ce qu'il te faudra faire : Quand tu paraîtras devant le tribunal, et que l'on te chargera à outrance, borne-toi à soutenir fort et ferme que tu as confié un dépôt d'argent à ton hôte ; ajoute que tu crains de mal t'exprimer et que tu demandes un avocat qui prenne ta défense. Moi, je me tiendrai près de là, la tête couverte d'un chapeau bleu à plume blanche, et je conduirai ton affaire. » C'est en effet ce qui eut lieu ; l'hôte nia obstinément, mais l'avocat au chapeau bleu, c'est-à-dire le défenseur du lansquenet, s'avança et dit : « Cher hôte, comment peux-tu nier la chose! l'argent est caché dans ton lit sous ton chevet ; juges et échevins, envoyez-y et vous le trouverez. » Alors l'hôte se mit à jurer et à dire : « Si j'ai reçu l'argent qu'on me réclame, je veux que le diable m'emporte! » L'argent ayant été trouvé et apporté, l'homme au chapeau bleu et à la plume blanche dit : « Je savais bien que j'aurais l'un des deux, l'hôte ou le lansquenet.» En même temps, il tordit le cou à l'hôte et l'emporta dans les airs.

LE TRÉSOR RÊVÉ.

AGRICOLA, *Sprichwort*, 623. — *Der Ungewissenhafte Apotheker*, p. 132. — PRÆTORIUS, *Wunschelruthe*, 372-373.

Une personne rêva une fois qu'elle devait aller sur le pont de Regensburg, et que là elle deviendrait riche. Elle y alla, et lorsqu'elle y fut restée un ou quatorze jours, un riche marchand vint à elle, lui témoigna son étonnement de la voir tous les jours sur le pont, et lui demanda ce qu'elle y cherchait. Elle répondit : « J'ai rêvé que je devais aller sur le pont de Regensburg et que j'y deviendrai riche. — Hélas! dit le marchand, que parles-tu de rêves? Les rêves ne sont qu'illusion et mensonge; j'ai aussi rêvé que, sous ce grand arbre (en même temps il lui indiquait l'arbre), il y a un grand chaudron plein d'or enfoui, mais je n'y fais pas attention, parce que les songes ne sont qu'écume et fumée. » Lorsque ce marchand fut parti, ladite personne fouilla au pied de l'arbre et trouva un grand trésor qui fit sa fortune et accomplit son rêve.

AGRICOLA ajoute : « J'ai souvent entendu raconter cette histoire à mon cher père. » Mais on la raconte aussi de plusieurs autres villes ; de Lubeck, par exemple, où un garçon boulanger

rêva qu'il trouverait un trésor sur le pont. Lorsqu'il s'y fut long-temps promené, il fut accosté par un mendiant qui lui demanda pourquoi il allait ainsi se promenant, et lui dit ensuite qu'il avait rêvé, lui, que dans le cimetière de Mœllen, sous un tilleul (selon d'autres, à Dordrecht sous un arbrisseau), il y avait un trésor enfoui, mais qu'il ne voulait pas faire la route pour un rêve. Le garçon boulanger répondit : « Je sais bien que souvent on rêve des folies ; mais je veux en avoir le cœur net, je vous léguerai le trésor du pont. » Il part et trouve le trésor sous le tilleul.

LE CHAUDRON AU TRÉSOR.

Tradition orale de Bibesheim et de Wernigerode.

Pendant une soirée d'hiver, il y a longues années, le maître charron Wolf de Grossbieberau, dans l'Odenwald, était assis avec ses enfans et ses domestiques près du poêle et parlait de choses et d'autres ; tout à coup, un bruit étrange se fit entendre, et voici qu'un grand chaudron plein d'argent tombe derrière le poêle. Dans ces cas-là, si on a la présence d'esprit d'y jeter aussitôt, sans souffler mot, un peu de pain ou une motte

de terre, le chaudron reste et l'argent aussi; sinon, le diable est là et c'en est fait. La fille du charron, toute jeune enfant qui n'avait jamais vu tant d'argent à la fois, se mit à crier bien haut : « Regarde, père, que d'argent! que d'argent! » Le père ne se retourna pas à ce cri, parce qu'il savait mieux que sa fille ce qu'il y avait à faire. Vite il prit un manche de foret à moyeu et le passa rapidement dans l'anse du chaudron; mais il n'était déjà plus temps; le chaudron tomba et il ne resta que la poignée. Il y a environ vingt ans qu'on la montrait encore.

A Quedlinburg, il y a une maison dans les fondations de laquelle sont cachés de grands trésors. Elle était habitée, il y a des années, par un chaudronnier dont la femme commanda à l'apprenti de mettre en ordre divers outils, et notamment de nettoyer, dans le bâtiment de derrière, un énorme chaudron. Quand le soir, le jeune homme eut achevé son travail et qu'il alla pour nettoyer le grand chaudron, il le trouva rempli jusqu'aux bords de morceaux d'or qui éblouissaient. Transporté de joie, il en saisit quelques morceaux et court raconter à sa maîtresse ce qu'il avait vu. Elle court avec lui; mais à peine avaient-ils franchi tous les deux le seuil du bâtiment de derrière, qu'ils entendirent soudain craquer, bruire et sonner quelque

chose, et dans la chambre ils virent le grand chaudron qui se mouvait encore dans ses vieux joints, mais qui reprit aussitôt son équilibre. Lorsqu'ils entrèrent, il était vide et l'or était tombé.

LE LOUP-GAROU.

Tradition orale de la Hesse. — BRÆUNER, *Curiosit.*, p. 252-253. — NIC. REMIGIUS, *Dæmonolatria*, etc. Francf. 1598, p. 263-264.

Un soldat a raconté l'histoire suivante arrivée à son grand-père. Celui-ci (le grand-père) était allé dans la forêt couper du bois avec un compère, et de plus un troisième compagnon, lequel troisième on avait toujours soupçonné n'être pas grand'chose de bon, sans qu'on eût cependant rien de certain à cet égard. Tous les trois se mirent à l'œuvre, et leur besogne faite, se sentirent fatigués; sur quoi le troisième leur demanda s'ils n'étaient pas d'avis de faire un léger somme, ce qu'ils firent en effet, chacun s'étant couché à terre tout de son long; mais lui, le grand-père, ne fit que semblant de dormir et ouvrit un peu les yeux. Alors le troisième se leva, regarda autour de lui pour s'assurer que les autres dormaient, et, dans cette conviction, détacha sa ceinture et devint un loup-

garou, non un loup-garou tout-à-fait semblable à un loup naturel, mais différent; après quoi il courut à une prairie voisine, où paissait précisément un jeune poulain sur lequel il se jeta et qu'il dévora tout entier, peau et poil. Il revint ensuite, ceignit de nouveau sa ceinture et reparut, comme auparavant, sous la forme d'un homme. Un petit instant après, quand tout le monde se fut levé ensemble, on se rendit à la ville. Chemin faisant, comme on était arrivé à la barrière, ce troisième se plaignit du mal d'estomac. Alors le grand-père lui dit doucement à l'oreille : « Je le crois bien, quand on a dévoré un cheval tout entier, peau et poil. » L'autre lui répondit : « Si tu m'avais dit cela dans le bois, tu ne me le dirais plus à présent. »

Une femme avait pris la figure d'un loup-garou; elle se jeta ainsi sur le troupeau d'un berger qu'elle haïssait et lui causa un grand dommage; mais le berger blessa le loup avec une hache, et l'animal alla se réfugier dans le bois. Le berger courut à lui pour l'achever; mais il trouva, au lieu d'un loup, une femme occupée à étancher, avec un lambeau de sa robe, le sang qui coulait abondamment de sa blessure.

A Liége, on condamna, en 1610, deux sorcières pour s'être changées en loups-garous et

avoir tué beaucoup d'enfans ; elles avaient avec elles un garçon de douze ans que le diable changeait en corbeau quand elles déchiraient et dévoraient leur proie.

LA PIERRE DU LOUP-GAROU.

Otmar, p. 270-276.

Près du village d'Eggenstedt, dans le pays de Magdeburg, à peu de distance de Sommerschenburg et de Schœningen, s'élève sur la lisière de Seehausen une grosse pierre que le peuple appelle la *pierre du loup* ou *du loup-garou.* Il y a long-temps, bien long-temps que, dans le bois de Brandslebe, qui était autrefois attenant au Hackel et au Harz, se tenait un inconnu dont on n'a jamais pu savoir ni qui il était, ni d'où il provenait. Connu partout sous le nom du *Vieux*, il venait souvent sans bruit dans les villages, offrant ses services et s'acquittant de ce qu'on exigeait de lui à la satisfaction de tout le monde ; il avait surtout l'habitude de se charger de la garde des brebis. Un jour il arriva que dans le troupeau du berger Melle, de Neindorf, un bel agneau à laine bigarrée mourut ; l'inconnu pria instamment le berger de lui en faire

présent, le berger ne voulut pas. Le jour de la tonte venu, Melle employa le vieux, qui l'aida à faire cette opération; à son retour, il trouva tout parfaitement en ordre et la besogne achevée; mais le vieux et l'agneau bariolé avaient disparu, et personne, de long-temps, n'entendit plus parler du vieux. Enfin, il se présenta une fois, tout-à-fait inattendu, devant Melle, qui faisait paître son troupeau dans le Kattenthal, et lui cria ironiquement: « Bon jour, Melle; ton agneau bariolé te fait saluer! » Le berger furieux saisit sa houlette et voulut se venger, mais l'inconnu changea soudain de forme et se jeta sur lui sous la figure d'un loup-garou. Le berger fut effrayé, mais ses chiens s'élancèrent avec fureur sur le loup qui prit la fuite; poursuivi avec acharnement, il courut à travers les forêts et les prairies jusque dans le voisinage d'Eggenstadt. Là, les chiens le cernèrent et le berger lui cria: « A présent, tu vas mourir!... » Mais le vieux, reprenant soudain la forme humaine, supplia le berger de l'épargner, offrant de tout réparer. Comme le berger, toujours furieux, levait sur lui son bâton, tout à coup s'éleva devant lui, à la place du vieux, un arbrisseau épineux. Inutile métamorphose; le rancuneux berger coupa sans pitié les branches de l'arbrisseau. L'inconnu se changea encore une fois en homme, et de-

manda grâce pour sa vie. Mais l'impitoyable Melle ne voulut rien entendre. Alors il voulut s'enfuir de nouveau sous la forme d'un loup-garou; mais un coup du berger l'étendit à terre roide mort. La place où il est tombé est indiquée par un rocher qui a reçu et gardera toujours, par suite de cet événement, le nom de *pierre du loup-garou.*

EXPÉDITION DES LOUPS-GAROUX.

PUCERUS, *de Divinatione*, p. 170. — BRÆUNER, *Curiosit.*, p. 251-255.

Dans la Livonie, la tradition suivante a cours. Quand le jour de Noël est passé, un jeune homme qui boite parcourt le pays, rassemblant toutes les personnes qui se sont données au diable (et il y en a un grand nombre), et les invitant à le suivre. Si quelques-uns d'entre eux tardent à obéir et font les paresseux, il y a là, avec lui, un autre grand et long personnage qui, avec un fouet formé de fil de fer tressé et de chaînettes également en fer, les frappe et les fait marcher de force. Il fouette ses gens si impitoyablement que l'on voit encore long-temps après sur leur corps les marques sanglantes et douloureuses des coups.

Aussitôt qu'ils commencent à suivre, ils paraissent se dépouiller de leur forme primitive et se métamorphoser en loups-garoux. Alors une couple de milliers se réunissent et marchent ensemble : en tête marche le conducteur, tenant son fouet de fer à la main. Quand ils sont dans les champs, ils se jettent sur les troupeaux, et tout ce qu'ils peuvent saisir, ils le déchirent impitoyablement; ils font ainsi de grands ravages. Mais il ne leur est pas permis de faire du mal aux hommes. Arrivent-ils devant une rivière, le conducteur frappe les eaux avec son fouet; elles se séparent, et ils peuvent passer à pied sec. Après douze jours, ils quittent la forme de loups-garoux et redeviennent hommes.

DÉPART DES DRAGONS.

SCHEUCHZER, *Itinera per Alpinas regiones*, III, 386-387, 396. — VALVASSOR, *Ehre von Crain*, III, c. 32. — SEYFRIED, *Medulla*, p. 629, n° 5. — Voy. *Gesta rom.*, c. 114.

Le peuple des Alpes dans la Suisse a encore conservé nombre de traditions qui font mention de dragons et de vers qui, dans des temps très reculés, habitaient sur la montagne et souvent descendaient porter le ravage dans les vallées.

Encore aujourd'hui, quand un torrent impétueux, sorti du sein des forêts, se précipite sur la montagne, emportant avec lui les arbres et les rochers, on a coutume de dire d'une manière proverbiale pleine de sens : *Il est parti un dragon.* L'histoire suivante est une des plus remarquables :

Un tonnelier de Lucerne sortit pour aller chercher du bois propre à faire des douves. Il s'égara dans une contrée déserte et solitaire ; la nuit l'y surprit, et il tomba tout à coup dans une fosse profonde, où il y avait de la vase comme au fond d'un puits. Des deux côtés il y avait dans le sol une entrée conduisant dans de grandes cavernes ; comme il voulait les examiner de plus près, deux affreux dragons s'offrirent tout à coup à lui. Pendant que, dans sa frayeur extrême, il priait avec ferveur, les dragons s'entortillèrent autour de son corps à diverses reprises, mais sans lui faire aucun mal. Un jour se passa, puis deux, puis plusieurs, et il demeura depuis le 6 novembre jusqu'au 10 avril dans la société de ces dragons. Il se nourrissait comme eux d'une humeur salée qui découlait des parois des rochers. Quand les dragons sentirent que la saison de l'hiver était passée, ils résolurent de s'envoler. L'un d'eux s'envola avec un grand bruit, et pendant que l'autre se pré-

parait à en faire autant, le malheureux tonnelier saisit sa queue, s'y cramponna fortement et sortit du puits par ce moyen. Arrivé au haut, il lâcha prise, et, rendu à la liberté, il retourna dans la ville. Pour perpétuer la mémoire de cet événement, il en fit broder les circonstances sur une chasuble de prêtre que l'on voit encore dans l'église de Saint-Léodagar à Lucerne. D'après les registres de l'église, le fait a eu lieu en l'année 1420.

WINKELRIED ET LE DRAGON.

ETTERLIN, *Chronik.*, Bâle, 1764, p. 12-13. — STUMPF, *Chron. Helvet.*, VII, cap. 2. — JOH. MULLER, *Schweiz. Gesch.*, I, p. 514. — SCHEUCHZER, l. c. p. 389-390.

Dans l'Unterwald, près du village de Wyler, habitait dans la plus haute antiquité un épouvantable dragon qui tuait tout ce qu'il rencontrait sur son passage, troupeaux et hommes, et causait une telle désolation dans le pays, que l'endroit en prit le nom d'*OEdwyler* (Wyler de désolation). Il arriva alors qu'un des habitans de ce lieu, nommé *Winkelried*, obligé de fuir du pays, parce qu'il avait commis un meurtre grave, s'offrit pour attaquer et tuer le dragon, à condition qu'on le laisserait rentrer ensuite dans

sa patrie. Les habitans ayant accueilli avec joie cette proposition et promis de le recevoir dans le pays, il attaqua et vainquit le monstre, en enfonçant dans sa gueule béante un faisceau d'épines. Pendant que celui-ci cherchait, mais sans succès, à les vomir, il négligea sa défense, et le vaillant villageois put choisir pour le frapper les parties tendres que l'écaille ne protégeait pas. Bientôt il pousse des cris d'allégresse, lève en l'air l'épée dégouttante de sang qui vient de trancher la vie du monstre, et montre aux habitans cette marque de sa victoire; malheureusement le sang venimeux du dragon ayant coulé sur son bras nu, le poison pénétra la peau et il mourut sur-le-champ. Mais le pays était sauvé et purgé du fléau qui le désolait; encore aujourd'hui on montre dans le rocher le repaire du monstre, et on le nomme *la caverne du dragon.*

LE DRAGON DANS LE PUITS.

Tradition orale recueillie de la bouche d'un paysan d'Oberbirbach.

A Frankenstein, vieux château situé à une lieue et demie de Darmstadt, vivaient anciennement deux frères, dont on voit encore au-

jourd'hui les tombes dans l'église d'Oberbirbach. L'un de ces deux frères s'appelait Hans, et il est représenté sur la pierre debout sur un dragon. Au bas du village coule une fontaine, où les gens du village, comme les gens du château, sont obligés d'aller puiser leur eau; tout près de cette fontaine s'était parqué un affreux dragon, qui ne permettait d'y puiser qu'à la condition d'avoir chaque jour à dévorer soit un mouton, soit un veau; tant que le dragon était occupé à manger, les habitans pouvaient aller à la fontaine. Pour délivrer le pays de ce tribut onéreux, le chevalier Hans résolut d'attaquer le monstre. La lutte fut longue; mais enfin il eut le bonheur de lui couper la tête. Comme il voulait aussi enfoncer sa lance dans le tronc qui remuait encore, la queue aiguë de l'animal s'entortilla autour de la jambe droite du chevalier et le piqua précisément au pli du jarret, le seul endroit qui ne fût point protégé par les cuissarts. Le dragon tout entier était venimeux, et Hans de Frankenstein mourut de cette piqûre.

LE TROU DU DRAGON.

Scheuchzer, l. c. III, p. 383-384. — Cysatus, *Beschr. des IV Waldstædtersee*, p. 175, *ex* Jac. Mam., *Hist. Austriæ*. — Athanas. Kircher, *Mund. subt.*, VIII, p. 94, *ex* Cysat. — Wagner, *Hist. nat. Helvetiæ*, p. 246. — Joh. Mueller, *Schweizer Gesch.*, II, 440, Not. 692.

Près de Burgdorf dans le canton de Berne, il y a une caverne appelée le *Trou du dragon* (Drachenloch), où anciennement, lors de la construction du château-fort, on trouva deux monstrueux dragons. Voici ce que dit la tradition : En l'année 712, les deux frères *Syntram* et *Beltram* (selon d'autres, ils se nommaient *Guntram* et *Waltram*), ducs de Lensburg, étant sortis pour chasser, se trouvèrent dans une forêt sauvage et déserte, devant une caverne creusée dans la montagne. Dans cette caverne était étendu un énorme dragon qui répandait la désolation au loin dans le pays. Dès qu'il aperçut nos deux chasseurs, il s'élança sur eux en bondissant, et en un clin-d'œil il eut avalé Bertram, le plus jeune des deux frères, tout vivant; mais Syntram se mit hardiment sur la défensive, et, après une lutte acharnée, il triompha du monstre sauvage; il lui ouvrit le flanc et en retira son frère qui était encore tout vivant. En mémoire de cet événement, les deux princes

firent bâtir sur le lieu même une chapelle consacrée à Sainte-Marguerite et représenter l'histoire dans un tableau que l'on voit encore.

LA REINE DES SERPENS.

Wyss, p. 148-184.

La fille d'un pâtre trouva étendue sur le sommet d'un rocher une couleuvre malade qui allait mourir de faim. Elle lui tendit avec compassion sa cruche à lait ; la couleuvre but avidement, et reprit ses forces d'une manière visible. La fille poursuivit son chemin, et peu de temps après, il arriva que son amant la demanda en mariage ; mais le père, riche et fier, le trouva trop pauvre, rit de ses prétentions et le congédia jusqu'à ce qu'il possédât autant de troupeaux que lui. Depuis ce jour, le vieux pâtre ne fut plus heureux ; il ne lui arriva plus que des malheurs ; on prétendait voir la nuit dans ses champs un dragon de feu qui ravageait toutes ses récoltes. Le pauvre jeune garçon, au contraire, ne cessa de prospérer ; il devint aussi riche que le vieux était devenu pauvre ; il vint encore demander sa bien-aimée, et, cette fois, il l'obtint. Le jour de la noce, une couleuvre entra dans la cham-

bre ; sur sa queue redressée était assise une jeune et belle fille, qui se dit être celle à qui la bonne bergère avait donné son lait, lorsqu'elle allait périr de faim, et pour lui témoigner sa reconnaissance, elle détacha de sa tête sa brillante couronne et la jeta sur les genoux de la mariée. Aussitôt elle disparut ; mais les deux jeunes époux eurent beaucoup de bonheur dans leur ménage, et ne tardèrent pas à se voir dans l'aisance.

LA JEUNE FILLE DE L'OSELBERG.

CRUSIUS, *Analecta paralipom*, c. 17, p. 68.

Entre Dinkelsbühl et Hahnkamm, il y avait anciennement, sur l'Oselberg, un château où vivait une jeune fille unique, qui tenait la maison de son père veuf, et avait en son pouvoir les clefs de toutes les armoires. Ce château s'étant enfin écroulé, elle fut ensevelie sous les ruines, et le bruit courut dans le pays que son esprit planait sur les murailles demi-renversées, et que la nuit des Quatre-Temps elle apparaissait sous la figure d'une demoiselle portant un trousseau de clefs pendu à son côté. Mais les vieux paysans de l'endroit prétendent avoir recueilli de la bouche de leurs pères que cette jeune de-

moiselle était fille d'un vieux païen, qu'elle fut changée, par l'effet d'une malédiction, en un serpent affreux à voir, et qu'à cette époque elle se montre sous la forme d'un serpent ayant la tête et le buste d'une femme et un trousseau de clefs pendu au cou.

LA CHAISE DES CRAPAUDS (1).

Die Brautschau, conte par C. F. W., Magdeburg, 1796.

A Nothweiler, château-fort alsacien dans le Wasgau, vivait anciennement la fille d'un duc; elle était jolie, mais si fière qu'aucun de ceux qui recherchaient sa main n'avaient à son gré assez de bien, et que plusieurs perdirent inutilement leur temps à la courtiser. En punition de cet orgueil, elle fut maudite et condamnée à habiter sur un rocher désert jusqu'au jour de sa délivrance. Elle ne peut paraître qu'une fois la semaine, le vendredi, mais une fois sous la forme d'un serpent, la seconde sous celle d'un crapaud et la troisième sous celle d'une jeune fille, c'est-à-dire sous sa propre figure. Chaque

---

(1) Dans les dialectes populaires le champignon des bois s'appelle *Krœten* ou *Paddenstuhl*, *chaise de crapaud*.

vendredi, elle se baigne sur le rocher qui, aujourd'hui encore, s'appelle le Krœtenstuhl (*chaise de crapaud*), dans l'eau d'une fontaine, et quand elle est dans son bain, elle regarde au loin autour d'elle si personne ne vient la délivrer. Celui qui veut tenter cette délivrance, trouve au sommet du Krœtenstuhl un coquillage contenant trois marques : une écaille de serpent, un morceau de peau de crapaud et une boucle de cheveux jaunes. Muni de ces trois choses, il doit un vendredi, à midi, monter dans le château désert, attendre que la jeune fille vienne au bain, et, pendant trois semaines consécutives, la baiser sur la bouche quand elle paraît, et cela sans prendre la fuite. Si on a le courage de persister, on lui rend le repos, et on reçoit en retour tous ses trésors. Plusieurs personnes ont bien déjà trouvé les signes distinctifs et osé pénétrer dans les ruines du vieux château, mais la plupart sont morts de frayeur. Une fois, un garçon plein de hardiesse avait déjà posé ses lèvres sur la bouche du serpent et voulait attendre les autres apparitions; mais la peur s'empara de lui, et il descendit la montagne en courant à toutes jambes; la jeune fille, qui était alors sous la forme de crapaud, le poursuivit avec fureur et rapidité jusque sur le Krœtenstuhl. Au surplus elle reste toujours comme elle

était, et jamais ne vieillit. Comme serpent, elle est on ne peut plus hideuse et a, au dire du peuple, « la grandeur de l'arbre d'une charrette à foin; comme crapaud, elle a la grandeur d'un four et vomit des flammes. »

LA JEUNE FILLE DE LA PRAIRIE.

Tradition orale de la Hesse.

Un garçon d'Auerbach, sur le chemin de la montagne, gardait les vaches de son père dans l'étroite prairie de la vallée, d'où l'on peut voir le vieux château. Voilà que tout à coup une main flasque lui donne par-derrière un léger coup sur la joue; il se retourne et voit devant lui une jeune fille d'une merveilleuse beauté, vêtue de blanc depuis les pieds jusqu'à la tête, et qui ouvrait la bouche pour lui adresser la parole; mais lui, effrayé comme s'il avait à ses trousses le diable en personne, prit la fuite, et se réfugia dans son village. Cependant, comme son père ne possédait que cette prairie, il fallut bien, bon gré mal gré, qu'il se résignât à conduire toujours les vaches dans le même pacage. Il se passa long-temps sans que notre garçon vît rien de particulier, et il eut bientôt

oublié l'apparition; mais un jour d'été, qu'il faisait une chaleur étouffante, il entendit un léger bruit dans le feuillage, et il vit ramper vers lui un petit serpent qui portait à sa bouche une fleur bleue, et tout à coup se mit à parler : « Ecoute, bon garçon, tu pourrais me délivrer, si tu me prenais cette fleur que je porte, et qui est la clef de la petite chambre que j'ai là-haut dans le château; si tu le faisais, tu serais sûr de trouver une grande, grande quantité d'argent. » Mais le jeune vacher eut peur quand il l'entendit parler, et il courut bien vite à la maison. Une autre fois (c'était un des derniers jours de l'automne), pendant qu'il gardait encore ses vaches dans la prairie, la même jeune fille aux blancs vêtemens qui lui était déjà apparue, se montra de nouveau à lui, et lui donna encore un léger soufflet, en le suppliant de la délivrer, et lui indiquant tout ce qu'il y avait à faire pour cela; mais toutes ses prières ne servirent à rien; la peur était plus forte que le pauvre garçon; il fit le signe de la croix, se recommanda à Dieu, et ne voulut pour rien au monde avoir affaire avec le spectre. Alors la jeune fille lui dit en poussant un profond soupir : « Malheureuse! j'avais placé ma confiance en toi; maintenant, il faut que je souffre et que j'attende qu'il ait poussé dans la

prairie un cerisier, et que du bois de ce cerisier, il ait été fait un berceau. Il n'y a que l'enfant qui aura été le premier bercé dans ce berceau qui puisse me délivrer un jour. » A ces mots, elle disparut, et le garçon, à ce qu'on dit, ne fit pas de vieux os ; on ignore où il est mort.

L'ÉTERNUEMENT DANS L'EAU.

Tradition orale de la Hesse.

Sur un petit pont qui joint les deux bords de l'Auerbach, quelqu'un entendit quelque chose qui éternua trois fois dans l'eau ; trois fois la personne dit : « Dieu vous aide ! » Cela délivra l'âme d'un jeune enfant qui, depuis déjà trente ans, attendait ces mots. Au-delà du même pont, une autre personne, selon une autre tradition, entendit dans l'eau éternuer trois fois. Aux deux premières fois, elle répondit : « Dieu vous aide ! » Mais à la troisième, elle dit : « Que le diable vous emporte ! » Alors il se fit dans l'eau un tourbillonnement, comme si quelqu'un s'agitait avec violence.

LA PAUVRE AME.

Tradition orale du Paderborn.

Il y a sous le pont qui est devant Haxthausen-Hove, à Paderborn, une pauvre âme qui éternue par intervalles. S'il passe, en ce moment, un chariot sur le pont, et que le conducteur ne dise pas : « Dieu vous bénisse ! » le chariot ne manque jamais de verser ; l'homme devient pauvre et se casse une jambe.

LA DEMOISELLE MAUDITE.

Eisenacher Volks-sagen, II, 179-180.

Non loin d'Eisenach, dans une caverne creusée dans les rochers, se montre quelquefois, vers l'heure de midi, une demoiselle qui ne peut être délivrée que lorsque quelqu'un lui aura crié trois fois, en entendant ses trois éternuemens : « Dieu vous aide ! » C'était une fille entêtée que sa bonne mère avait maudite dans un moment de colère.

LA DEMOISELLE DE STAUFENBERG.

Otmar, *Sammlung*.

Sur le Harz, près de Zorg, village du territoire de Braunschweig, se trouve le Staufenberg, sur lequel était autrefois construit un château-fort. On y voit aujourd'hui un roc qui porte l'empreinte d'un pied humain. Cette trace, c'est la fille de l'ancien seigneur du château qui l'a imprimée sur le rocher où elle était souvent, parce que c'était sa place favorite. Cette demoiselle, qui est sous la puissance d'un charme, s'y montre encore de temps en temps avec ses cheveux dorés et bouclés.

LE JUNGFERSTEIN.

Melissantes, *Orograph.*, n. 5.

Dans la Misnie, non loin des fortifications de Kœnigstein, il y a un rocher nommé le *Jungferstein* et aussi *Pfaffenstein*. Un jour, une mère maudit sa fille qui, le dimanche, au lieu de se rendre à l'église, était allée cueillir des baies de mirtille. La fille, ainsi maudite, fut changée en

pierre, et son image se voit encore très souvent vers midi.

Dans la guerre de trente ans, les habitans du pays y cherchèrent un asile contre les soldats.

LE LIT NUPTIAL DE PIERRE.

SPIESS, *Biograph. der Wahnsinn.*, part. 3 et 4, d'après la trad. popul.

Dans la Bohême allemande s'élève un rocher dont la pointe, partagée en deux parties, forme en haut comme une couchette. Voici ce qu'on raconte à ce sujet : il y avait là autrefois un château où vivait une noble dame avec sa fille unique. Celle-ci aimait, contre la volonté de sa mère, un jeune seigneur du voisinage, et sa mère ne voulut jamais consentir à ce qu'elle l'épousât. La fille ne tint pas compte de sa défense et promit secrètement sa main à son amant, à condition qu'elle attendrait, pour célébrer le mariage, la mort de sa mère. Mais la mère avant de mourir eut connaissance des fiançailles ; elle prononça sur la tête de sa fille une terrible malédiction, et pria Dieu intérieurement de l'exaucer et de changer en pierre le lit nuptial de sa fille. La mère étant morte, la fille désobéissante donna sa main à son fiancé,

et la noce fut célébrée avec grande magnificence dans le château bâti sur le rocher. Vers minuit, comme les deux époux se rendaient dans la chambre nuptiale, les voisins entendirent un épouvantable coup de tonnerre. Le matin, le château avait disparu ; aucun chemin ne conduisait plus au rocher, et à la pointe était assise la fiancée sur un lit de pierre que l'on peut aujourd'hui encore voir clairement et examiner à loisir. Personne ne put la sauver, et tous ceux qui essayèrent de gravir cette roche escarpée en furent précipités. Elle fut réduite à mourir de faim et de langueur, et son cadavre servit de pâture aux corbeaux.

LE CONDAMNÉ A RESTER DEBOUT.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 659-661.

L'an de J.-C. 1545, il arriva à Freiberg dans la Misnie, que Laurent Richter, tisserand de son état, demeurant rue du Vin, commanda à son fils, jeune garçon de 14 ans, de faire quelque chose promptement; mais celui-ci ne se pressa pas, resta debout dans la chambre et n'obéit pas sur-le-champ. Le père, irrité de cette désobéissance, le maudit dans sa colère :

« Je voudrais, lui dit-il, que tu restes si bien debout, que tu ne puisses plus jamais bouger ! » A peine ce vœu fut-il sorti de la bouche du père, que le garçon resta debout sans pouvoir bouger de sa place; il demeura trois années entières dans cette posture, et la marque de ses pieds s'imprima profondément dans le plancher; on mit devant lui un pupitre, afin qu'il pût y appuyer sa tête et ses bras et y prendre quelque repos. Mais, comme l'endroit où il était n'était pas loin de la porte de la chambre et du poêle, et que par conséquent il gênait beaucoup ceux qui entraient, les ecclésiastiques de la ville, après une fervente prière à Dieu, l'enlevèrent de cette place et le transportèrent heureusement et sans accident, quoique non sans peine, dans un autre coin. En effet, quand on voulut le transporter ailleurs, il ressentit des douleurs atroces et devint comme un enragé. Il resta jusqu'au milieu de la quatrième année dans la nouvelle place où on l'avait déposé, et ses pieds firent, dans le plancher, une empreinte encore plus profonde. On avait fait, à sa prière, une cloison autour de lui, parce qu'il aimait la solitude et que, dans sa tristesse continuelle, il parlait peu. Enfin Dieu, dans sa bonté, adoucit un peu sa punition ; il put, pendant la seconde moitié de l'année, s'asseoir et se mettre dans

un lit, dressé tout exprès à côté de lui. Quand quelqu'un lui demandait ce qu'il faisait, il donnait ordinairement pour réponse qu'il subissait le châtiment que Dieu lui avait infligé pour ses péchés; qu'il se résignait entièrement à sa sainte volonté et s'en reposait de son bonheur dans l'autre monde sur les mérites de notre Seigneur J.-C. Il faisait vraiment pitié à voir; il était pâle et blême; tout son corps était languissant et amaigri; il mangeait et buvait peu; et il fallait souvent le forcer, en quelque sorte, à prendre de la nourriture. Après sept ans révolus il fut enfin délivré, le 11 septembre 1552, par la grâce de Dieu, de son malheureux état; il mourut naturellement, parfaitement maître de sa raison, et s'endormit heureux dans une foi véritable en J.-C. On voit encore aujourd'hui la marque de ses pieds dans la maison, située comme nous l'avons dit, rue du Vin et dont le possesseur actuel est Severin Trænkner, à l'étage supérieur où le fait s'est passé; les premières empreintes se trouvent près du poêle, les autres dans la chambre voisine, parce que depuis on a établi une séparation et fait deux chambres d'une seule.

LES PAYSANS DE KOLBECK.

BANGE, *Thüring. Chronik.*, f. 39. — BECHERER, *Thüring. Chronik.*, p. 193-194. — GERSTENBERG, dans le *Mon. hass.* de SCHMINKE, I, 88-89. — SPANGENBERG, *Brautpredigt*, 45.

En l'année 1012, il y avait à Kolbek, village des environs d'Halberstadt, un paysan nommé Albrecht, qui, le jour de Noël, pendant qu'on disait la messe, fit une danse devant l'église avec quinze autres paysans, dont trois femmes. Quand le curé, en sortant, les vit et les gourmanda, notre paysan lui dit : « Je m'appelle Albrecht, et toi, Ruprecht; tu exhales ta joie dedans; laisse-nous exhaler la nôtre dehors; tu chantes là-dedans à ton aise; laisse-nous chanter ici à notre tour. » Le curé répondit : « Dieu veuille et Saint-Magnus aussi, que vous puissiez danser ainsi toute une année! » C'est, en effet, ce qui arriva, et Dieu accomplit son souhait à la lettre : ils n'eurent à souffrir ni de la pluie ni du froid; ils n'éprouvèrent ni chaleur, ni faim, ni soif, mais ils dansèrent sans discontinuer, et dansèrent toute une année; leurs souliers ne s'usèrent pas non plus. Un homme (c'était le sacristain) accourut et voulut tirer sa sœur hors de la danse, mais il ne put; les bras seuls de la jeune fille le suivirent. Quand l'année fut ré-

volue, l'évêque de Cologne, Héribert, vint les délivrer et rompre leur ban. Quatre d'entre eux moururent aussitôt; les autres furent très malades; on dit que leur corps a dansé en terre presque jusqu'à la ceinture, et qu'ils ont creusé dans leur fosse, à force d'y trépigner, un trou d'une grande profondeur, que l'on voit encore. Le seigneur du pays a fait poser sur le lieu de leur sépulture, pour qu'on pût le reconnaître, autant de pierres qu'il y avait eu de danseurs.

LE SAINT JOUR DU DIMANCHE.

HARSDŒRFER, *Mordgeschichten*, n° 120, 3.

A Kindstadt, en Franconie, il y avait une fileuse qui avait coutume de filer le dimanche et qui forçait ses filles à en faire autant. Une fois, il leur sembla à toutes que du feu sortait de leurs quenouilles, mais sans leur faire aucun mal. Le dimanche suivant, le feu prit réellement à leurs quenouilles, mais elles l'éteignirent. La fileuse n'ayant tenu aucun compte de ces deux avertissemens, il arriva, le troisième dimanche, que leur filasse enflammée mit le feu à toute la maison et brûla la maîtresse fileuse avec ses deux filles; un seul enfant qui était au berceau

fut épargné par la grâce de Dieu, et il n'eut aucun mal.

On dit aussi qu'un paysan, étant allé un dimanche à son moulin pour y moudre du blé, le vit sous ses yeux réduire en cendres et qu'un autre eut sa grange et son grain emportés par les eaux. Un autre encore voulut, le saint jour du dimanche, labourer son champ, et se mit à nettoyer le soc de sa charrue avec un morceau de fer; le fer lui entra dans la main et y poussa, et pendant deux années, il fut obligé de le porter au milieu des plus affreuses douleurs, jusqu'à ce qu'enfin Dieu, touché de ses ferventes prières, le délivra de son mal.

DAME HUETT.

Morgenblatt, 1811, n° 28.

A une époque bien éloignée, vivait dans le Tyrol une puissante reine de géans, nommée dame *Hütt;* elle habitait sur les montagnes situées au delà d'Innsbruck, lesquelles sont aujourd'hui grises et chenues, mais qui alors étaient couvertes de bois, de riches campagnes et de vertes prairies. Une fois son jeune fils revint à la maison tout pleurant, le visage et les mains

couverts de boue, ses vêtemens noirs comme la jaquette d'un charbonnier. Il avait voulu couper une branche de sapin pour aller à cheval dessus; mais, comme l'arbre était sur le bord d'un marais, la terre s'était éboulée sous ses pieds, et il était tombé dans la vase où il s'était embourbé jusqu'au cou; cependant il avait été assez heureux pour s'en tirer. Dame Hütt le consola, lui promit une jolie petite robe neuve et appela un domestique à qui elle donna ordre de prendre de la mie de pain bien blanche pour lui nettoyer la figure et les mains. Mais à peine celui-ci avait-il commencé d'employer à ce coupable usage le pain, ce don sacré de Dieu, qu'il se forma sur sa tête un lourd et noir nuage qui couvrit tout le ciel, et d'horribles éclats de tonnerre se firent entendre. Lorsque le ciel fut redevenu calme et serein, les riches terres à blé, les vastes prairies, les bois et l'habitation de dame Hütt avaient disparu, et tout n'était plus qu'un vaste désert, jonché de pierres, où pas un brin d'herbe ne pouvait croître, et au milieu était debout, métamorphosée en pierre, dame Hütt, la reine des géans; elle restera là jusqu'au jour du jugement dernier.

Dans beaucoup de contrées du Tyrol, particulièrement dans le voisinage d'Innsbruck, on raconte cette histoire aux enfans méchans et

entêtés pour leur servir de leçon, lorsqu'ils se jettent du pain ou le gaspillent autrement. « Gardez, leur dit-on, gardez vos miettes pour les pauvres, afin que vous n'éprouviez pas le sort de dame Hütt. »

LE KINDELSBERG.

Stilling's Leben, II, 24-29.

Derrière le Geisenberg, en Westphalie, s'élève une haute montagne qui a trois sommets; sur celui du milieu, qui s'appelle encore le *Kindelsberg*, il y avait anciennement un château, qui portait le même nom, et ce château était habité par des chevaliers qui étaient des gens impies. Ils avaient à droite de leur habitation une très belle mine d'argent; ce qui les rendit immensément riches, et, par suite de cette richesse, si arrogans, qu'ils se firent des quilles d'argent qu'ils abattaient, quand ils y jouaient, avec des boules d'argent. Mais leur ostentation alla plus loin encore : ils cuisaient de grands gâteaux de fleur de farine, comme des roues de carrosse, faisaient des trous au milieu et y passaient des essieux. C'était un crime qui appelait la vengeance céleste, lorsque tant d'hommes n'avaient

pas de pain à manger. Aussi, Dieu se lassa-t-il enfin de le souffrir. Un soir, tard, un petit homme blanc vint au château leur annoncer qu'ils mourraient tous dans l'espace de trois jours, et pour preuve de la vérité de ses paroles, il leur dit que cette nuit une vache mettrait bas deux agneaux. Ce qui eut lieu en effet, mais ne toucha personne, si ce n'est le plus jeune fils, qui s'appelait le chevalier Siegmund et une jeune fille, qui était une très jolie personne. Ceux-ci prièrent nuit et jour. Aussi les autres moururent de la peste, mais eux restèrent vivans. Or, il y avait alors sur le Geisenberg un jeune et vaillant chevalier qui chevauchait continuellement sur un grand cheval noir et qu'on appelait pour cette raison le chevalier au cheval noir. C'était un homme d'une impiété profonde qui passait sa vie à voler et à tuer. Il s'éprit de la belle jeune fille du Kindelsberg et voulut l'avoir en mariage, mais elle refusa constamment sa main, parce qu'elle était fiancée à un jeune comte de la Marche, qui était parti pour la guerre avec son frère et qu'elle voulait lui rester fidèle. Mais, comme le comte ne revenait point de la guerre et que le chevalier au cheval noir lui faisait une cour assidue, elle lui dit enfin : « Quand le tilleul vert qui est là devant ma fenêtre sera desséché, je me donnerai à toi. » Le

chevalier au cheval noir chercha partout le pays, jusqu'à ce qu'il eut trouvé un tilleul desséché de la grosseur de ce tilleul vert, et une nuit, à la faveur du clair de lune, il arracha celui-ci et mit l'autre à la place. Lorsque la jeune fille, à son réveil, vit qu'il faisait si clair à sa fenêtre, elle y courut et vit, avec effroi, qu'il y avait là un tilleul desséché. Elle alla s'asseoir en pleurant au pied du tilleul, et quand le chevalier arriva et lui demanda son cœur, elle lui dit dans son extrême embarras : « Je ne pourrai jamais t'aimer. » A ces mots, le chevalier au cheval noir entra en fureur et la tua d'un coup d'épée. Le fiancé revint le même jour ; il lui éleva un tombeau, et à côté, planta un peuplier, avec une grosse pierre qu'on y voit encore.

LES SOULIERS DE PETITS PAINS.

Tradition orale de la Bohême allemande.

Dans le cercle de Klatau, à un quart de lieue du village d'Oberkamenz, il y avait sur le Graderberg un château dont il reste encore quelques ruines. Le maître de ce château fit anciennement construire un pont qui conduisait jusqu'à Stankau, c'est-à-dire à une lieue de di-

stance, et il fallait passer par ce pont pour se rendre à l'église. Ce seigneur avait une jeune fille très hautaine, que l'orgueil aveugla à un tel point, qu'elle fit creuser des petits pains et les porta en guise de souliers. Or, une fois qu'elle traversait le pont avec de tels souliers pour se rendre à l'église, il arriva que, comme elle mettait le pied sur le dernier escalier, elle et tout le château s'abîmèrent. La trace de ses pas se voit encore très nettement empreinte sur une pierre qui était une marche de ce pont.

L'ÉBOULEMENT DE TERRE, PRÈS D'HOCHSTÆDT.

BEHREN, *Curiæser Harzwald*, p. 85-86.

A Klettenberg, bailliage dépendant du Brandenburg, vis-à-vis du Harz inférieur, et à peu de distance du village d'Ochstædt, on voit un lac et des terres éboulées, dont les habitans de l'endroit racontent ce qui suit : Auparavant, il y avait à la place du lac un gras pâturage. Quelques garçons palefreniers y gardaient un jour leur troupeau, et voyant que l'un d'entre eux mangeait du pain blanc, ils eurent aussi envie d'en manger et en demandèrent à leur camarade. Mais celui-ci ne voulut point leur en don-

ner, parce qu'il en avait besoin pour satisfaire son propre appétit. Ce refus les mit en colère; ils se mirent à maudire leurs maîtres, de ce qu'ils ne leur donnaient que du pain noir grossier cuit au four de la maison; puis, jetant leur pain, ils le foulèrent sous leurs pieds et l'éparpillèrent à coups de fouet. Mais voilà qu'aussitôt il en jaillit du sang; dans leur frayeur, nos valets ne savaient où se réfugier. Celui qui était innocent (averti, comme l'ajoutent quelques-uns, par un vieillard inconnu qui passait) s'élança sur son cheval et se déroba à sa perte. Les autres voulurent le suivre, mais trop tard; ils ne purent plus bouger de leur place, et tout à coup le terrain tout entier s'abîma. Les mauvais garçons furent engloutis avec leurs chevaux bien avant dans la terre, et jamais depuis il n'a été entendu parler d'eux. D'autres racontent le fait autrement. On prétend aussi qu'il pousse dans le lac des plantes dont les feuilles ressemblent à un fer à cheval.

LES SOULIERS DE PAIN.

Tradition orale de la Bohême allemande.

La femme d'un bourgeois avait perdu son

jeune enfant, qu'elle aimait comme la prunelle de ses yeux, et elle ne savait que lui faire pour lui être agréable encore une fois, avant de le mettre en terre pour ne plus le revoir. Comme elle l'arrangeait dans son cercueil, lui faisant sa toilette le mieux possible, elle trouva que ses petits souliers n'étaient pas assez bons; elle prit alors la farine la plus blanche qu'elle avait, la pétrit en pâte et fit cuire, à son enfant, des bottines de pain. Il fut enseveli avec ces souliers, mais il ne laissa à sa mère ni repos ni cesse; il lui apparut continuellement pour se plaindre, jusqu'à ce qu'elle eut fait ouvrir la fosse et le cercueil, et remplacé les souliers de pain par des souliers ordinaires. De ce moment, son repos ne fut plus troublé.

LE MAUVAIS GRAIN.

Tradition générale en Hollande. — GRAEBNER, Voyage dans les Pays-Bas, Gotha, 1792, p. 53-60. — WINSHEIM, *Fries. Chronik*, f. 147-148.

Les habitans de Stavoren, dans la Frise, étaient si fiers et si orgueilleux à cause de leur grande richesse, qu'ils faisaient garnir d'or le vestibule et les portes de leurs maisons pour humilier la

pauvreté des villes voisines. Aussi, dans tous les environs, on ne les appelait pas autrement que « les enfans mal élevés de Stavoren. » Parmi eux, il y avait particulièrement une vieille veuve très avare qui donna commission à un armateur de Danzig de faire pour son compte une cargaison de ce qu'il pourrait se procurer de meilleur. Celui-ci crut ne pouvoir mieux faire que de prendre quelques milliers de beau grain de Pologne, attendu qu'à l'époque de son départ, c'etait une denrée devenue fort chère dans la Frise; mais il fut assailli en route par le mauvais temps et forcé de relâcher à Bornholm pendant toute la mauvaise saison, si bien que lorsque, au printemps, il mouilla à Stavoren, le prix du grain avait considérablement baissé, et la veuve furieuse fit jeter à la mer toute la cargaison. Qu'arriva-t-il? Depuis ce temps, il s'éleva en ce même endroit un énorme banc de sable, nommé le *Sable de la Dame* (Frauensand), où il ne poussa que du mauvais grain (Wunderkorn, grain merveilleux, Dünenhelm, casque de Dunes, parce qu'il protège les dunes contre la mer, Arundo Arenaria), et ce banc de sable s'éleva devant le port qu'il ferma et rendit impraticable. Ainsi la ville entière fut punie pour la faute de la vieille femme.

LE FRAUENSAND.

Tradition orale recueillie en Hollande.

Dans la partie occidentale du Zuyderzée, au milieu de la mer, à l'endroit où les clochers et les superbes maisons de l'ancienne ville de Stavoren sont ensevelis au fond des eaux, il pousse de hautes herbes et de longues tiges de blé. La richesse avait rendu impies les habitans, et quand la mesure de leurs méfaits fut comblée, ils furent engloutis. Les pêcheurs et les mariniers des bords du Zuyderzée en ont conservé la tradition, et se la sont transmise de bouche en bouche.

La personne la plus riche de Stavoren était une certaine demoiselle dont on ne sait plus le nom. Fière de son argent et de ses biens, dure envers les hommes, elle n'avait qu'une passion qui était d'augmenter toujours ses trésors. On l'entendait souvent prononcer des malédictions et tenir des discours impies. Les autres habitans de cette ville démesurément riche, qui existait dans un temps où on ne connaissait pas encore Amsterdam, et où Rotterdam n'était encore qu'un petit village, avaient également abandonné le sentier de la vertu.

Un jour, cette demoiselle appela son maître

d'équipage, lui donna ordre de mettre à la voile, et de lui rapporter une cargaison de ce qu'il pouvait y avoir de plus précieux au monde. Vainement le capitaine, qui avait coutume de recevoir des ordres détaillés et positifs, demanda-t-il des instructions plus précises, la demoiselle se fâcha, s'en tint à son premier mot, et lui dit de mettre aussitôt à la mer. Le marin partit donc, incertain, irrésolu, ne sachant comment se conformer à l'ordre de sa maîtresse dont il ne connaissait que trop l'humeur difficile et sévère. Après avoir long-temps réfléchi sur ce qu'il avait à faire, il se dit enfin : « Je veux lui apporter une cargaison du froment le plus précieux ; que peut-on trouver en effet sur la terre de plus beau et de plus noble que ce grain magnifique dont aucun homme ne peut se passer ? » En conséquence, il fit voile pour Dantzig, prit une cargaison de magnifique froment et repartit pour Stavoren, mais non sans trembler sur l'accueil qui l'y attendait. « Eh ! quoi, capitaine, lui cria la demoiselle, te voilà déjà de retour ? Je te croyais sur les côtes d'Afrique pour y acheter de l'or et de l'ivoire ; voyons ta cargaison. » Le capitaine vit bien à ce discours de sa maîtresse que son emplette ne lui plairait guère ; il répondit en hésitant : « Maîtresse, je vous apporte le plus beau froment qu'il soit

possible de trouver dans toute l'étendue de la terre. — Du froment! dit-elle; tu oses m'apporter une pareille misère! — Je ne croyais pas que ce qui nous donne notre bon pain de tous les jours fût une si grande misère. — Je vais te montrer combien je fais peu de cas de ta cargaison; par quel côté est-elle entrée dans le vaisseau? — Par tribord, dit le capitaine. — Eh bien! je t'ordonne de jeter à l'heure même dans la mer par babord toute la charge de ton vaisseau; j'irai moi-même à bord pour voir si mon ordre a été ponctuellement exécuté. »

Le capitaine hésita à exécuter un ordre qui lui paraissait un crime horrible, et il se hâta de rassembler tous les pauvres et tous les indigens de la ville à l'endroit où était le vaisseau, espérant par la vue de tant de malheureux toucher le cœur de sa maîtresse; elle vint et demanda: « Comment mon ordre a-t-il été exécuté? » Alors une multitude de pauvres se jetèrent à ses genoux et la supplièrent de leur distribuer ce grain plutôt que de le faire jeter à la mer; mais le cœur de la demoiselle resta dur comme une pierre, et elle renouvela l'ordre de jeter sans délai la cargaison par-dessus les bords. Alors le capitaine ne se contint plus, et il dit tout haut: « Non, Dieu ne peut laisser impunie une pareille méchanceté, s'il est vrai que le ciel

récompense les bons et punisse les méchans; un jour viendra où vous désirerez pouvoir ramasser un à un, pour en appaiser votre faim, le noble grain que vous perdez ainsi! — Quoi! dit-elle avec un rire infernal, je tomberai dans l'indigence! je deviendrai pauvre et manquerai de pain! Il est aussi vrai que cela arrivera qu'il est vrai que mes yeux reverront cet anneau que je jette maintenant au fond de la mer. » A ces mots, elle tira de son doigt un anneau précieux et le jeta au milieu des flots. Toute la cargaison du vaisseau, tout le grain qui s'y trouvait, fut ainsi jeté à la mer.

Qu'arriva-t-il? Quelques jours après, la servante de cette demoiselle, étant allée au marché, acheta un églefin et se mit à le préparer dans la cuisine; quand elle le coupa, elle trouva dedans un précieux anneau et le montra à sa maîtresse. Celle-ci, en le voyant, le reconnut aussitôt pour son anneau, qu'elle avait tout récemment jeté dans la mer; elle pâlit, et sentit dans sa conscience les remords, avant-coureurs du châtiment; mais quel fut son effroi, lorsqu'au même instant, elle reçut la nouvelle que toute sa flottille qui revenait de l'Orient avait échoué! Peu de jours après, elle apprit encore la perte d'autres bâtimens sur lesquels elle avait de riches cargaisons. Un autre de ses vaisseaux

fut pris par les Maures et les Turcs ; et quelques maisons de commerce, avec lesquelles elle était en relation d'affaires, étant venues à manquer, ces faillites achevèrent sa ruine, et à peine s'était-il écoulé une année, que la terrible menace de son capitaine s'accomplit de tout point. Pauvre et délaissée de tout le monde, maltraitée même par plusieurs, sa misère ne fit que s'accroître de jour en jour ; pressée par la faim, elle alla demander du pain de porte en porte, et souvent n'en put obtenir une seule bouchée ; enfin le chagrin s'empara d'elle, et elle mourut dans le désespoir.

Quant au froment qui avait été jeté dans la mer, il germa et poussa l'année suivante, mais ne porta que des épis sans grain. Malheureusement personne ne profita de la leçon ; au contraire l'impiété des habitans de Stavoren ne fit que croître d'année en année, si bien que le bon Dieu retira enfin l'appui de son bras à cette ville corrompue. Un jour, en puisant de l'eau dans les puits, on en retira des harengs, et, la nuit, la mer sortit de son lit, et engloutit sous ses flots plus des trois quarts de la ville. Encore à présent, il s'écroule chaque année quelques-unes des cabanes des habitans, et on ne saurait plus trouver à Stavoren, dans cette ville maudite, un seul habitant aisé. A la place qu'elle

occupait, il pousse encore tous les ans dans l'eau une espèce d'herbe qu'aucun botaniste ne connaît, qui ne porte pas de fleur et qu'on ne trouve nulle part ailleurs. La tige s'élève très haut, l'épi ressemble à un épi de froment, mais il est stérile et sans grain. Le banc de sable, sur lequel il pousse, s'étend le long de la ville de Staveren, et n'a pas d'autre nom que celui de *Frauensand* (Sable de la dame).

PAIN CHANGÉ EN PIERRE.

MELISSANTES, *Handb. für Bürger und Bauern.*, Francf. et Leipz., 1744, p. 128. — ERNST, *Gemüthsergœtzlichkeit*, p. 946. — *Rheinisch. Antiquarius*, p. 864. — Traditions orales de Landshut. — ZEILLER, *Handbuch von allerlei Nützl. Sachen und Denkwürdigkeiten*, Ulm, 1655, p. 27.

C'est une tradition qu'on trouve en plusieurs endroits, et nommément en Westphalie que, dans un temps de grande cherté, une sœur qui avait le cœur dur dit à sa pauvre sœur qui lui demandait avec prière un peu de pain pour elle et pour ses enfans : « Si j'avais du pain, je voudrais qu'il se changeât en pierre, plutôt que de te le donner ! » et qu'aussitôt toute sa provision de pain fut changée en pierre. A Leyde, en Hollande, on conserve dans la grande église de

Saint-Pierre un pain ainsi pétrifié et on le montre à tout le monde comme preuve de la vérité de cette histoire.

En l'année 1579, un boulanger de Dortmund avait, dans une famine, acheté beaucoup de grains et se réjouissait à l'idée de réaliser de grands bénéfices en le vendant à un prix très élevé. Comme il se flattait de cette espérance, tout le pain qu'il avait dans sa maison se changea un beau jour en pierre et lorsque, ayant pris une miche, il voulut la couper avec un couteau, il en sortit du sang. Il monta aussitôt dans sa chambre et s'y pendit.

A Lanshut, dans l'église cathédrale consacrée à saint Kastulus, est suspendue, enchâssée dans une garniture d'argent, une pierre ronde qui a la forme d'un pain et sur la surface de laquelle se trouvent quatre petits trous. Voici ce que la tradition rapporte à ce sujet : Peu de temps avant sa mort, saint Kastulus alla se présenter, comme un pauvre homme, à une veuve de la ville et lui demander l'aumône. Cette femme dit à sa fille de donner à cet indigent l'unique pain qui leur restât encore. La fille, qui le donnait à regret, voulut au moins en casser quelques morceaux à la hâte, mais au même instant le pain, qui déjà était la propriété du saint, se changea en pierre, et on voit encore aujourd'hui,

très distinctement, la marque des doigts de la demoiselle.

Dans un temps où tout était fort cher, une pauvre femme ayant un enfant dans ses bras et à ses côtés un autre qui lui demandait du pain à grands cris, allait demandant l'aumône par les rues de Dantzig. Elle rencontra un moine du couvent Saint-Oliva, le pria de lui donner une bouchée de pain pour ses enfans. « Je n'en ai pas, » lui répondit le moine. La femme lui dit : « Hélas ! je vois que vous avez du pain caché sur votre estomac. — Oh ! ce n'est qu'une pierre pour jeter aux chiens, » repartit le moine ; puis il poursuivit sa route. Un instant après, il voulut tirer son pain et le manger, mais il trouva qu'il était réellement changé en pierre. Il fut effrayé, reconnut sa faute et jeta la pierre qu'on voit encore suspendue dans l'église du lieu.

LA TOUR DES RATS, A BINGEN.

Bange, *Thür. Chronik*, f. 35. *B.*

A Bingen, il s'élève du milieu du Rhin une haute tour dont on raconte ce qui suit : En l'année 974, il y eut en Allemagne une si grande disette, que les hommes furent forcés de man-

ger des chats et des chiens, et que, malgré cela, beaucoup de gens moururent de faim. Il y avait alors, à Mayence, un évêque nommé Hatto second, vieil avare, qui ne songeait qu'à augmenter ses richesses; il vit bien les pauvres gens tomber de faiblesse dans la rue et se précipiter en foule chez les boulangers et piller le pain, mais il ne fut nullement touché de ce spectacle; au contraire, il dit : « Faites rassembler tous les pauvres dans une grange hors de la ville, je leur donnerai à manger. » Et lorsqu'ils furent rassemblés dans la grange, il en ferma la porte, y mit le feu et brûla la grange avec les pauvres gens. Pendant que les malheureux faisaient entendre au milieu des flammes des cris lamentables et déchirans, l'évêque criait : « Entendez, entendez, comme sifflent les rats! » Mais Dieu notre Seigneur ne tarda pas à le punir; il fut assailli d'une multitude de rats qui, la nuit et le jour, couraient sur lui et mangeaient sa chair; il ne pouvait, quelques efforts qu'il fit, se délivrer de ces animaux. Enfin, ne sachant quel autre moyen employer, il fit construire à Bingen, au milieu du Rhin, une tour qui se voit encore aujourd'hui, dans l'espoir de se soustraire ainsi à leur acharnement; mais les rats traversèrent le fleuve à la

nage, envahirent la tour et dévorèrent l'évêque tout vivant.

BUBENRIED.

Tradition orale de l'Odenwald.

Dans le finage de Grossbieberau il y a, vis-à-vis d'Ueberau, une vallée que les gens du pays appellent le *Bubenried* (la vallée des mauvais garçons), et ils ne passent jamais par là, lorsqu'il est nuit, sans avoir la chair de poule. Anciennement, lorsque la guerre et la famine désolaient l'empire, deux jeunes mendians qui ne s'étaient jamais quittés et avaient coutume de venir dans la vallée partager les aumônes qu'ils avaient reçues dans la journée, revinrent d'Ueberau. Ce jour-là, ils n'avaient reçu qu'une ou deux pièces de monnaie, mais le riche Schulz avait donné à l'un d'eux une petite miche de pauvres, en l'invitant à la partager avec son compagnon. Après avoir partagé très loyalement tout le reste, le garçon à la miche la tira de son sac pour la partager aussi, quand il lui vint l'idée, l'infernale idée de garder le pain pour lui seul et de n'en pas donner du tout à l'autre. La paix dès lors fut rompue entre eux;

on se disputa ; des mots on en vint aux coups, et, ni l'un ni l'autre ne pouvant triompher de son adversaire, chacun arracha un pieu dans le parc. Le malin esprit dirigea leurs bras et tous les deux tombèrent frappés d'un coup mortel. Pendant les trois nuits qui suivirent ce double meurtre, pas une feuille ne remua, pas un oiseau ne chanta dans la vallée ; depuis ce temps il s'y passe des choses monstrueuses, et on y entend les plaintes et les gémissemens des deux garçons.

KINDELBRUECK (PONT DES ENFANS).

Tradition orale.

Deux petits enfans, à cheval sur des bâtons, chevauchaient sur le pont qui réunit les deux bords de la Wipper et ils tombèrent dans l'eau. C'est de cette circonstance que Kindelbrück, ville municipale de Thuringe, a tiré son nom.

LES ENFANS D'HAMELN.

SAM. ERICH, *der Hamelschen Kinder Ausgang.* — KIRCHMAYER, *vom unglüklichen Ausgang der Hamel. Kinder*, Dresde et Leipz., 1702, in-8. — JOH. WEIER, *von Teufels-Gespenstern*, I, c. 16. — MEIBOM, *SS. RR. GG.*, III, p. 80. — HONDORF, *Prompt. exempl. Tit. de educ. liberor.* — BECHERER, *Thür. Chronik*, p. 366-367. — SEYFRIED, *Medulla*, p. 476. — HUEBNER, *Geogr.* III, Hamb.. 1736, p. 611-613. — VERSTEGAN, *de cayed intelligence*, Londres, 1634, p. 85-86. — Chronique d'Hameln et autres.

En l'année 1284, un homme étrange se fit voir à Hameln. Il avait une robe d'une étoffe de diverses couleurs, ce qui lui fit donner apparemment le nom de *Bundting* (Bunt, bigarré), et il se faisait passer pour un preneur de rats, promettant, moyennant une certaine somme, de délivrer la ville entière des souris et des rats qui l'infestaient. Les bourgeois tombèrent d'accord avec lui, et lui assurèrent un certain salaire. Le preneur de rats tira alors un petit sifflet et se mit à siffler; aussitôt rats et souris de sortir de toutes les maisons et de venir se rassembler autour de lui. Lorsqu'il pensa qu'il n'y en avait plus aucun en retard, il marcha et toute la troupe le suivit; il la conduisit au Weser; là, il quitta ses vêtemens et entra dans l'eau; tous les rats s'y précipitèrent après lui et se noyèrent.

Après avoir ainsi délivré de ce fléau les ha-

bitans de la ville, il réclama le salaire promis; mais ceux-ci refusèrent sous divers prétextes de le lui donner, et notre homme s'en alla furieux. Le 26 de juin, jour de Saint-Jean et de Saint-Paul, le matin à sept heures, selon d'autres, à midi, il reparut, mais dans l'accoutrement d'un chasseur au visage rébarbatif, la tête couverte d'un chapeau rouge de forme étrange, et il fit entendre son sifflet dans les rues. Aussitôt on vit accourir autour de lui, non plus cette fois des rats et des souris, mais des enfans de quatre ans, garçons et filles, en grande quantité, et de ce nombre était la fille déjà grande du bourgmestre. Tout cet essaim d'enfans le suivit, et il les conduisit sur une montagne où il disparut avec eux. Cette disparition eut pour témoin une bonne d'enfans qui avait suivi de loin avec un enfant sur les bras; elle courut aussitôt jeter l'alarme dans la ville. Les parens se précipitèrent en foule hors des portes, et, le cœur en proie à la plus vive anxiété, se mirent en quête de leurs enfans. Les mères jetaient des cris lamentables et se désolaient. On envoya sur l'heure des messagers de tous côtés sur la terre et sur l'eau, pour s'informer si l'on n'avait point vu les enfans ou du moins quelques-uns; mais ce fut peine inutile. Il y en eut en tout cent trente de perdus. Deux d'entre eux s'étant at-

tardés en route, revinrent, dit-on; mais l'un était aveugle et l'autre muet; le premier ne put désigner l'endroit, mais seulement raconter comment ils avaient suivi l'homme au sifflet; et le second, bien qu'il n'eût rien entendu, montra le lieu. Un petit enfant, qui était accouru en chemise, retourna pour prendre sa robe, et cette précaution le sauva du malheur des autres; en effet, lorsqu'il revint, les autres avaient déjà disparu dans un abîme que l'on montre encore sur une colline.

La rue par où les enfans s'étaient rendus à la porte de la ville pour sortir, s'appelait encore au milieu du dix-huitième siècle (aujourd'hui même encore) la rue *Bunge-lose* (la rue Sans-Tambour, la rue Tranquille), parce qu'il était défendu d'y danser et d'y faire entendre le son d'un instrument; et lorsqu'une nouvelle mariée était conduite à l'église, au son de la musique, les musiciens étaient obligés de traverser la rue sans jouer. La montagne voisine de Hameln, où les enfans ont disparu, s'appelle le *Poppenberg*, et on y a élevé, à droite et à gauche, deux pierres en forme de croix. Quelques personnes disent que ces enfans furent conduits dans une caverne et qu'ils revinrent à Siebenbürgen.

Les habitans d'Hameln consignèrent le fait dans les registres de la ville, et ils datèrent leurs

lettres et leurs actes publics d'après l'année et le jour où ils avaient perdu leurs enfans. Selon Seyfried, la date exacte, telle qu'elle est constatée dans le registre, est le 22 et non le 26 juin. Les lignes suivantes furent inscrites sur la façade de l'Hôtel-de-Ville :

Im Jahr 1284 na Christi Gebort
Tho Hamel worden uthgevort
Hundert und dreissig Kinder dasülvest geborn
Dorch einen Piper under den Kœppen verlorn.

L'an 1284 après la naissance de Jésus-Christ
A Hamel furent enlevés
Cent trente enfans, nés dans la ville,
Et perdus par un siffleur sous la montagne.

Et sur la nouvelle porte :

Centum ter denos cum magus ab urbe puellos
Duxerat antè annos CCLXXII condita porta fuit.

En l'année 1572, le bourgmestre fit peindre cette histoire sur les fenêtres de l'église avec une inscription qui est aujourd'hui en grande partie illisible. Une médaille fut aussi frappée en mémoire de l'événement.

LE PRENEUR DE RATS.

Tradition orale de la Bohême allemande.

Le preneur de rats connaît un certain air, il le siffle neuf fois, et tous les rats le suivent où il veut, dans les étangs ou dans les mares.

Une fois, on ne pouvait pas dans un village se délivrer des rats, et l'on manda le preneur de rats. Il n'eut qu'à présenter une baguette de coudrier ; et aussitôt tous les rats du pays accoururent ; ils suivaient quiconque prenait cette baguette ; mais il attendit jusqu'au dimanche, et la plaça devant la porte de l'église. Lorsque le monde revint du service divin, un meunier qui passait aperçut la baguette, et dit : « Cela me fera une superbe badine pour me promener. » Il la prit à la main, et sortit du village pour se rendre à son moulin ; mais voici que quelques rats, sortant de leurs trous, se mirent à le suivre à travers champ, à se rapprocher de lui, et lorsque mon meunier qui, ne se doutant de rien, tenait toujours la baguette, fut arrivé dans la prairie, une multitude de rats qui s'augmentait à chaque pas, courut après lui de toutes parts ; bientôt elle l'eut gagné de vitesse, arriva avant lui au moulin, s'y installa et n'en détala plus. Ce fut pour lui un vrai fléau.

LE PRENEUR DE SERPENS.

Joh. Weier, *von Teufels-Gespenstern*, p. 95.

A Salzburg, un magicien se vanta de pouvoir rassembler dans une fosse tous les serpens qui étaient dans le pays à un mille à la ronde et les tuer ; mais lorsqu'il voulut essayer, il vint enfin un grand et vieux serpent qui, au moment où il voulut le forcer par la vertu des mots magiques à sauter dans la fosse, s'élança sur lui, se roula autour de son corps, l'enlaça dans ses replis comme dans une ceinture, puis l'entraîna dans la fosse et le tua.

LA PETITE SOURIS.

Prætorius, *Weltbeschr.*, I. 40, 41 ; voy. II, 161.

Dans la Thuringe, près de Saalfeld, dans un noble manoir de Wirbach, il se passa, au commencement du dix-septième siècle, l'événement qu'on va lire. Les domestiques épluchaient des légumes dans la salle ; une servante, ayant envie de dormir, quitta les autres, et se mit tout près sur un banc pour reposer. Après quelque temps de repos, il sortit de sa bouche, qui était ou-

verte, une petite souris rouge. La plupart des domestiques la virent et se la montrèrent les uns aux autres. Cette souris se dirigea précipitamment vers la fenêtre qui se trouvait justement entr'ouverte, sortit et resta un instant dehors. Alors une soubrette curieuse et indiscrète, ne tenant aucun compte des observations que les autres lui firent, s'approcha de la servante que son âme venait de quitter, la remua, la secoua, la poussa un peu en avant, puis revint. Un instant après, la souris revint aussi, courut à la place où elle avait laissé la servante, lorsqu'elle était sortie de sa bouche ouverte, trotta par-ci, trotta par-là, cherchant le corps qu'elle habitait; enfin ne le trouvant pas et ne pouvant parvenir à se mettre à l'aise, elle disparut. Mais la servante était morte et resta morte, et la soubrette se repentit en vain de sa curiosité. Au surplus dans ce même manoir, il y avait un valet que le cauchemar avait tourmenté souvent auparavant, et qui ne pouvait avoir aucun repos; la mort de la servante mit fin à son tourment.

LA FUMÉE QUI SORT.

PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.,* II, 161.

A Hersfeld, servaient dans la même maison

deux servantes qui, chaque soir, avant de se mettre au lit, s'asseyaient quelque temps en silence dans la salle. Le maître de la maison finit par trouver cette habitude un peu étrange; une fois il ne se coucha pas, se cacha dans la chambre, curieux de voir ce qui se passait. Or, lorsque les deux servantes se virent assises toutes les deux seules auprès de la table, l'une d'entre elles éleva la voix, et dit :

« Geist thue dich entzücken
Und thue jenen Knecht drücken ! »

Esprit, va te réjouir,
Et fais ce valet souffrir.

A ces mots, il lui sortit du cou, ainsi qu'à l'autre servante, comme une fumée noire qui s'échappa par la fenêtre; toutes les deux tombèrent aussitôt dans un profond sommeil. Le maître de la maison vint à l'une d'elles, l'appela par son nom et la secoua, mais en vain; elle ne bougea pas. Il finit par s'en aller et les laisser dormir. Le lendemain matin, la servante qu'il avait secouée était morte; l'autre qu'il n'avait pas touchée, vivait.

LA CHATTE QUI SORT DU SAULE.

Der ungewissenhafte Apotheker, p. 895.

Un paysan de Strassleben a raconté que, dans son village, il y avait une certaine servante qui avait, mainte et mainte fois, disparu de la danse, sans que personne sût où elle était passée, jusqu'à ce qu'enfin, après un assez long intervalle, on la voyait reparaître. Une fois il s'entendit avec d'autres paysans pour la suivre. Or, le dimanche elle revint à la danse, se divertit avec les garçons, puis, comme de coutume, s'en alla. Quelques-uns la suivirent; elle sortit du cabaret, prit le chemin des champs, courut sans regarder derrière elle à un saule creux dans l'intérieur duquel elle se cacha. Les paysans la suivirent toujours, curieux de voir si elle resterait long-temps dans ce saule, et ils attendirent dans un endroit où ils étaient très bien cachés. Un petit moment après, ils aperçurent une chatte qui s'élançait hors du saule et se dirigeait, en courant toujours à travers champs, vers Langendorf. Les valets alors s'approchèrent de l'arbre. La fille ou plutôt son corps, roide et engourdi, était appuyé contre; ils eurent beau le remuer, le secouer; jamais ils ne purent le ramener à la vie. La frayeur les saisit;

ils laissent là le corps et retournent à leur cachette. Au bout de quelque temps, ils voient revenir la chatte, qui se glisse doucement dans le saule; la servante se lève, part et retourne au village.

ORAGE ET GRÊLE PROVOQUÉS.

GODELMANN, *von Zauberern, ubersetzt von* NIGRIN, V, 1, p. 83. — LUTHER, *Tisch-Reden,* 104. — KIRCHHOF, *Wendanmuth,* V, n° 261, p. 316. — LERCHEIMER, p. 50 et suiv.

En l'année 1553, on prit à Berlin deux sorcières qui osaient faire de la glace pour détruire les moissons. Ces sorcières avaient soustrait un petit enfant à leur voisine, l'avaient coupé en morceaux et fait cuire au feu. Dieu permit, dans sa justice, que la mère, en cherchant son enfant, vint chez elles et vit dans une petite marmite les membres de son enfant perdu. Les deux femmes furent arrêtées et elles avouèrent, dans l'interrogatoire qu'elles eurent à subir devant la justice, que si la cuisson de ces membres d'enfant avait été menée à point, il serait survenu de grands froids avec de la glace qui auraient entièrement détruit les moissons.

Deux sorcières arrivèrent ensemble, un jour, dans une auberge; elles avaient placé dans un

certain endroit deux brocs ou baquets pleins d'eau et elles délibéraient, entre elles, sur la question de savoir si ce serait le grain ou le vin qui ressentirait les effets du sort qu'elles préparaient. L'aubergiste, qui était caché dans un coin, entendit leur conversation, et le soir, lorsque les deux femmes furent au lit, il prit les baquets et les versa sur elles; l'eau se changea aussitôt en glace et toutes les deux moururent sur l'heure.

Une pauvre veuve, qui ne savait comment faire pour donner du pain à ses enfans, alla dans la forêt pour ramasser du bois et, ce faisant, elle songeait à son malheur. Le diable alors se présenta à elle sous la figure d'un forestier et lui demanda : « Pourquoi êtes-vous si triste? Est-ce que vous avez perdu votre mari? » — « Oui, » répondit-elle. « Si tu veux, ajouta-t-il, me prendre et m'obéir, je te donnerai de l'argent en quantité. » Il lui parla si bien, lui fit de si belles promesses, qu'à la fin elle céda, renia Dieu et fit l'amour avec le diable. Au bout d'un mois, son amant revint et lui présenta un balai, l'invitant à l'enfourcher en guise de cheval, pour se rendre, en droite ligne, à travers la boue et les mares, les chemins secs et les chemins mouillés, à la danse qui allait avoir lieu sur la montagne. Il y avait là d'autres femmes.

mais elle n'en connaissait que deux, dont l'une donna au joueur d'instrument, pour son salaire, douze pfenning. La danse achevée, les sorcières se réunirent et cueillirent des épis, des feuilles de vigne et de chêne, pour gâter le grain, le raisin et les glands; mais elles ne réussirent pas tout-à-fait par ce moyen; la grêle n'atteignit point ce qu'elle devait atteindre; l'orage éclata à côté. La même femme lui porta à elle-même une brebis en considération de ce qu'elle rentrait tard chez elle.

LA DANSE DES SORCIÈRES.

Nic. Remigius, *Dæmonolatria*, p. 109.

Une femme de Hembach avait mené avec elle, à la réunion des sorcières, son fils Jean, à peine âgé de seize ans, et comme il avait appris à jouer du fifre, elle le pria de les faire danser au son de son fifre, et, afin qu'on l'entendît mieux, de monter sur l'arbre le plus voisin. Le garçon obéit, monta sur l'arbre et joua du fifre; mais le spectacle de cette danse lui parut si singulier (il s'y fait effectivement d'étranges folies), qu'il ne put s'empêcher de leur dire: « Ah! bon Dieu, d'où vient toute cette valetaille folle et insensée! »

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il tomba de l'arbre, se démit une épaule et appela du secours; mais il n'y avait plus personne; il était seul.

LES GRAPPES DE RAISIN ET LES NEZ.

AUG. LERCHEIMER, *Bedenken von der Zauberei*, f. 19.

Il y avait à la cour, à H...., un plaisant qui joua à ses hôtes un tour singulièrement impertinent. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, ils le prièrent (et c'était, dirent-ils, un plaisir qu'ils s'étaient bien promis en se rendant à son invitation) de leur faire quelque bon tour. Il fit pousser, au milieu de la table, une vigne chargée de grappes mûres dont une pendait devant chacun des convives. Il dit à chacun de prendre la sienne d'une main, de la tenir et de mettre, avec l'autre, le couteau sur la tige, comme pour la couper; mais de bien se garder de couper. Il sortit alors de la chambre, puis revint : tous les convives étaient assis, tenant d'une main le bout de leur propre nez, et de l'autre un couteau placé dessus et prêt à couper. S'ils avaient coupé, tous se seraient infailliblement mutilé le nez.

ILS SE TIENNENT FERME.

JOH. WEIER, *von Teufels-Gespenstern*, p. 105.

Il y avait à une certaine époque, à Magdebourg, un singulier magicien qui, en présence d'une foule de spectateurs, dont il reçut beaucoup d'argent, fit voir un cheval d'une merveilleuse petitesse, lequel dansait en rond; quand son spectacle fut sur le point de finir, il se plaignit de l'ingratitude de ce monde, où l'on était si avare, qu'il pouvait à peine obtenir, en mendiant, de quoi sustenter son existence : il déclara, qu'en conséquence, il voulait prendre congé d'eux et s'en aller au ciel par le plus court chemin, pour voir si là-haut il ne ferait pas mieux ses affaires. A ces mots, il jeta en l'air une corde que le petit cheval se mit à tirer à l'instant même. L'enchanteur prit le cheval par la queue, sa femme le prit lui-même par les pieds, la servante s'accrocha aux vêtemens de sa maîtresse, et tous s'enlevèrent ainsi, tout d'une pièce, et comme soudés l'un à l'autre. Tandis que le peuple était là, les yeux en l'air, la bouche ouverte, et, comme on peut penser, fort émerveillé de la chose, survint un bourgeois qui demanda pourquoi on était là à regarder en l'air; on lui répondit que c'était le magicien qui venait de

s'enlever dans les airs avec son petit cheval. Il leur dit alors que lui-même l'avait vu passer tout à l'heure au-dessus de son auberge.

LA CHEMISE ENCHANTÉE (NOTH-HEMD).

JOH. WEIER, *von Teufels-Gespenstern*, l. 8, c. 18. — ZEDLER, *Universal Lexicon, hâc voc.* — *Der ungewissenhafte Apothcker,* p. 650.

La chemise enchantée se prépare de la manière suivante. La nuit de Noël, deux jeunes filles innocentes, n'ayant pas encore sept ans, doivent filer du lin, le tisser, le coudre, enfin en faire une chemise. Elle a sur le devant, à l'endroit où elle couvre la poitrine, deux têtes brodées, l'une du côté droit avec une longue barbe et un casque, l'autre du côté gauche avec une couronne semblable à celle que porte le diable. Des deux côtés une croix. La longueur de la chemise est telle, qu'aux hommes elle monte au cou et descend jusqu'à la moitié du corps.

Quiconque porte à la guerre une semblable chemise enchantée est à l'abri des coups, des blessures, des balles et de tout autre accident; aussi empereurs et princes en ont-ils toujours fait grand cas. On en revêt aussi les femmes en couches, pour les délivrer plus vite et plus ai-

sément. *Contrà vero tale indusium, viro tamen mortuo creptum, à feminis luxuriosis quæri ferunt, quo indutæ non ampliùs gravescere perhibentur.* (On dit que les chemises de cette espèce, quand elles ont été ôtées à un homme *mort*, sont fort recherchées des femmes lascives qui, dès qu'elles en sont revêtues, ne deviennent plus enceintes.)

L'INVULNÉRABLE.

Bræuner, *Curiosit.*, p. 365. — Luther, *Tisch-Reden*, p. 109.

Un homme de guerre d'un haut grade osa, pendant un siége acharné, sortir avec deux autres soldats, hors des retranchemens. Du haut des fortifications on fit sur lui une vive fusillade, mais il continua, tenant à la main son bâton de commandement, d'aller à droite et à gauche, disant à ses deux compagnons de s'attacher à ses pas et de ne point s'écarter; toutes les balles passèrent à côté, sans atteindre ou blesser ni lui ni les deux autres.

Un général, obligé de quitter le combat et de se réfugier dans une ville, secoua de sa manche, comme des pois, une quantité de balles dont aucune n'avait pu le blesser.

Maître Pierre, barbier à Wittenberg, avait un gendre qui était parti pour la guerre en qualité de lansquenet. Ce lansquenet avait appris l'art de se rendre invulnérable. Il sut aussi prévoir sa mort, et il dit : « C'est mon beau-frère qui me tuera. » Il indiqua même à sa femme le jour où cela devait arriver. « Fais tes provisions, lui dit-il, car tu auras aujourd'hui du monde à dîner, c'est-à-dire beaucoup de visiteurs. » C'est en effet ce qui arriva; son beau-frère le tua, et chacun courut à la boutique du barbier pour voir l'homme mort.

LE COUP SUR.

AUG. LERCHEIMER, *Bedenken von der Zauberei*, f. 12.

Un canonnier que j'ai connu, se faisait fort d'atteindre tout ce qui serait à la portée de son canon, quand même il ne verrait pas l'objet. Il se fit employer dans la ville de W.... pendant le siége. Devant cette ville, dans un petit bois, était arrêté un officier supérieur, qu'il ne voyait pas; il offrit de tirer sur lui; mais on lui dit de ne pas le faire. Alors il tira et traversa l'arbre au pied duquel cet officier était sur son cheval, occupé à déjeuner. VALVASSOR (*Ehre von Crain,*

I, 676) parle d'un personnage distingué, qui n'avait chaque jour que trois coups sûrs, mais qui pouvait, avec ses trois coups, atteindre tout ce qu'on lui désignait. Un tel tireur a seulement besoin qu'on lui dise ce qu'il faut qu'il tire, faon, chevreuil ou lièvre ; sans rien viser, il fait sortir par la fenêtre le canon de son fusil, tire le coup et l'animal tombe.

LE CHASSEUR AMBULANT.

Tradition orale du Paderborn et de Münster.

Il arriva que dans une grande forêt, le garde-chasse tomba mort, frappé d'une balle. Le gentilhomme, à qui appartenait la forêt, donna cet emploi à un autre; mais celui-ci éprouva le même sort, et il en arriva autant à quelques autres qui lui succédèrent, jusqu'à ce qu'enfin il ne se trouva plus personne qui voulût se charger d'un emploi si périlleux. En effet, aussitôt que le nouveau garde mettait le pied dans la forêt, le bruit d'un coup de fusil se faisait entendre dans le lointain; et une balle venait frapper au milieu du front et renverser à terre, immobile et sans vie, le malheureux garde-chasse; mais il était impossible de découvrir le plus léger

indice qui fît connaître d'où le coup était parti et quelle main l'avait dirigé.

Toutefois, après une couple d'années, un chasseur nomade vint s'offrir pour remplir cet emploi. Le gentilhomme ne lui fit point mystère de ce qui était arrivé, et il ajouta même formellement que, malgré tout le désir qu'il aurait de savoir sa forêt sous la surveillance d'un garde, il ne pouvait, néanmoins, lui conseiller de se charger de ce périlleux ministère. Le chasseur répondit avec assurance qu'il trouverait bien le moyen de se mettre à l'abri des coups de l'invisible tireur et entreprit la garde de la forêt. Le lendemain, lorsque, accompagné de plusieurs personnes, il y fut pour la première fois introduit, on entendit au loin la décharge d'une arme à feu. Aussitôt le chasseur jeta en l'air son chapeau, qui tomba percé d'une balle. « A mon tour, à présent, » dit-il; en même temps il chargea son arquebuse et tira en l'air en disant : « La balle porte la réponse. » Cela fait, il pria ses compagnons de venir avec lui à la recherche du tireur inconnu ; après une longue battue aux environs, ils trouvèrent enfin dans un moulin situé à l'extrémité opposée de la forêt, le meunier mort et frappé au front par la balle du chasseur.

Ce chasseur ambulant resta encore quelque

temps au service du gentilhomme; mais, comme il avait le privilége de commander au gibier, de faire envoler les perdrix de la gibecière, de tirer toujours à coup sûr, même à des distances incroyables et qu'il connaissait une foule d'autres choses non moins inconcevables, le gentilhomme eut en quelque sorte peur de lui et se décida à le congédier sous quelque prétexte honnête.

DOUBLE PERSONNE.

ERASM. FRANCISCUS, *Hællisch. Proteus*, p. 1097. — BRÆUNER, *Curios.*, p. 351-352.

Un vagabond vint trouver un gentilhomme qu'une maladie de langueur retenait depuis long-temps au lit et lui dit : « Vous êtes ensorcelé; voulez-vous que je vous fasse voir la femme qui vous a fait le mal dont vous souffrez ? » Le gentilhomme y ayant consenti, il lui dit : « La femme qui viendra demain chez vous, qui se mettra près du foyer à côté du feu, et, saisissant l'anse du chaudron, la tiendra dans sa main, cette femme est celle qui vous a causé votre mal. » Le lendemain il vit chez lui la femme d'un de ses vassaux qui habitait dans le voisinage, femme respectable et pieuse, et elle

se plaça exactement comme le vagabond l'avait prédit. Le gentilhomme fut fort étonné qu'une femme si honorable, si pleine de la crainte de Dieu, à qui il n'avait fait ni ne voulait aucun mal, pût faire de pareilles méchancetés, et il commença à soupconner qu'il pourrait bien y avoir quelque chose là-dessous. En conséquence, il donna ordre secrètement à son domestique de courir voir si cette voisine était chez elle ou non. Lorsque celui-ci arriva, il la trouva chez elle assise à travailler et à serancer du lin. Il lui dit de venir chez son maître : « Mais, dit-elle, il n'est pas convenable que je me présente toute couverte de poussière et dans un état aussi négligé devant le gentilhomme. » Le domestique lui dit de ne pas s'inquiéter de cela et qu'elle n'avait qu'à le suivre bien vite. Aussitôt qu'elle mit le pied sur le seuil de la porte du seigneur, l'autre femme, qui n'était qu'un spectre, disparut de la salle et le seigneur remercia Dieu de lui avoir inspiré l'idée d'envoyer son domestique; car, sans cette précaution, il serait tombé dans le piége que lui tendait le diable et aurait fait brûler l'innocente femme.

SPECTRE SOUS LA FORME D'UNE FEMME MARIÉE.

BREUNER, *Curiosit.*, p. 353-355. — ERASM. FRANCISCUS, *Hællisch. Proteus*, p. 1097-1098.

Du temps du duc Jean Casimir de Coburg, son écuyer *G. P.* DE *Z.* habita d'abord dans la rue de l'Hôpital, ensuite dans la maison qui a appartenu après lui au docteur Fromman, puis dans la grande maison qui est près du faubourg de Rosenau, enfin dans le château dont l'intendance lui fut confiée. Il fut forcé à tous ces changemens d'habitation par un spectre qui le suivait partout. Ce spectre était parfaitement semblable à sa femme qui pourtant vivait encore, de sorte que quand il allait habiter une autre maison et qu'il se mettait à table, il avait souvent de la peine à distinguer sa véritable femme de celle qui n'en avait que l'apparence; cette dernière le suivait aussitôt qu'il sortait et l'accompagnait partout. Lorsque sa femme lui proposa de transporter son habitation dans la maison que ce docteur posséda dans la suite, afin d'échapper à ce spectre, celui-ci se mit à parler à haute voix et à dire : « Va où tu voudras, je te suivrai partout, fût-ce au bout du monde. » Et ce n'étaient pas là de simples menaces, puisque quand l'écuyer eut quitté son logement, la porte

de derrière de la maison fut fermée avec violence, et depuis cette époque le spectre ne se montra plus jamais dans la maison abandonnée, mais reparut dans la nouvelle.

Quelle que fût la mise de la noble dame, qu'elle eût une parure de fête ou ses vêtemens de tous les jours, le spectre paraissait toujours vêtu exactement de la même manière; c'était même étoffe, même dessin, mêmes couleurs; aussi ne vaquait-elle jamais seule aux soins du ménage, mais bien accompagnée de quelqu'un. C'est ordinairement vers le milieu du jour, entre onze heures et midi, que l'apparition avait lieu. S'il y avait là par hasard un ecclésiastique, le spectre ne se montrait pas. Une fois le confesseur Jean Prüscher avait été invité : lorsqu'il prit congé de la société, le gentilhomme l'accompagna avec sa femme et sa sœur jusqu'à l'escalier ; alors le spectre, montant tout à coup les degrés, saisit à travers un grillage de bois le tablier de la demoiselle et disparut comme elle jetait un cri. Une autre fois il vint s'appuyer sur son bras contre la porte de la cuisine, et, quand la cuisinière lui demanda : « Que veux-tu? » Il répondit : « C'est ta maîtresse que je veux. » Du reste, il n'a jamais fait de mal à la noble dame. Mais la demoiselle, sœur du gentilhomme, a été souvent fort exposée avec lui, et un jour entre autres

il lui appliqua sur la joue un si vigoureux soufflet qu'elle en eut les deux joues enflées et qu'elle fut obligée de retourner chez son père. Enfin le spectre disparut tout-à-fait et le calme renaquit dans la maison.

MORT DU PREMIER-NÉ.

Tradition orale.

Il arriva, il y a quelque deux cents ans, dans une famille de distinction, que l'enfant premier-né, qui était un garçon, fut trouvé mort le matin dans son lit à côté de sa nourrice. On accusa celle-ci de l'avoir étouffé à dessein ; et, bien qu'elle protestât de son innocence, elle fut condamnée à perdre la vie. Comme elle s'agenouillait pour recevoir le coup mortel, elle dit : « Il est aussi sûr que je suis innocente qu'il est certain que désormais tous les premiers-nés de cette famille mourront. » Après qu'elle eut dit ces paroles, une blanche colombe vint voltiger au-dessus de sa tête; ensuite on l'exécuta. Sa prédiction se réalisa, et le fils aîné de cette maison mourut toujours très jeune.

L'ENFANT DE COLMAR.

Tradition orale.

Il y avait dans une maison de Colmar, un enfant qui ne voulait jamais aller dans un certain coin du jardin où ses camarades jouaient tranquillement. Ceux-ci ne savaient pas pourquoi, et une fois l'y traînèrent de force ; mais ses cheveux se dressèrent sur sa tête et une sueur froide coula de tous ses membres. Lorsque cet enfant fut enfin revenu de son évanouissement, on lui en demanda la cause ; il resta long-temps sans vouloir l'avouer ; enfin, à force d'y être engagé, il dit : « Il y a dans cet endroit un homme enseveli dont les mains sont placées de telle et telle manière, dont les jambes sont dans telle et telle position (il en faisait la description exacte), et il a au doigt un anneau. » On fouilla ; la place était recouverte de gazon et à trois pieds sous terre on trouva un squelette dans la position indiquée et ayant au doigt un anneau. On l'enterra avec les cérémonies d'usage, et depuis ce temps-là, l'enfant, à qui l'on n'avait pas dit un mot de tout cela, c'est-à-dire de la fouille et de l'enterrement, alla comme les autres dans ce coin, sans éprouver de frayeur. Cet enfant avait cela de particulier, que partout où il y avait un

mort enseveli, il voyait s'élever des vapeurs dans lesquelles le cadavre se dessinait tout entier à ses yeux, et il pouvait le reconnaître ensuite parfaitement. La frayeur que lui causèrent tant de terribles apparitions altéra sa santé et il mourut jeune.

MORT DU CHANOINE DE MERSEBURG.

ERASM. FRANCISCUS, *Hallisch. Proteus*, p. 1056.

Il y a bien long-temps, on entendit la nuit, dans l'église paroissiale de Merseburg, trois semaines avant la mort d'un chanoine, un grand tumulte, et sur le siége de ce chanoine le bruit d'un coup tel qu'aurait pu le donner un homme extrêmement robuste en frappant de toutes ses forces avec son poing fermé. Ce double vacarme fut parfaitement entendu des gardiens, dont quelques-uns veillaient dans l'église aussi bien la nuit que le jour, et qui, à cause des objets précieux qu'elle renfermait, y faisaient régulièrement leur ronde, et ils coururent le lendemain dénoncer le fait au chapitre. Ce fut pour le chanoine, dont le siége avait été frappé, un avertissement personnel que dans trois semaines il devait aller dans le royaume des trépassés.

LE LIS DU MONASTÈRE DE CORVEY.

GAB. BUCELIN, *Germania sacra*, II, 1642. — *Notitiæ S. R. I. procerum*, III, c. 19, p. 334. — HEXAR, *in Elegiis. Paderb.*, 1600. — ERASM. FRANCISCUS, *Hœll. Proteus*, 1054-1055. — *Altdeutsche Wælder*, II, 185-187.

Le monastère de l'abbaye de Corvey, sur le Weser, a reçu de Dieu la grâce particulière que, toutes les fois qu'un des frères doit mourir, celui-ci reçoit un avertissement, trois jours auparavant, au moyen d'un *lis* qui se trouve dans une guirlande d'honneur suspendu dans le chœur. Ce lis n'a jamais manqué de descendre merveilleusement de la guirlande, pour venir se montrer sur le siége du frère dont la vie est arrivée à son terme; de sorte que le frère reconnaissait à ce signe infaillible, qu'il allait dans trois jours prendre congé de ce monde. Ce prodige dura pendant plusieurs centaines d'années, jusqu'au jour où un jeune frère de l'ordre, prévenu par un semblable avertissement, que le jour de sa mort approchait, et ne tenant pas compte de cet avis, transporta le lis dans le siége d'un vieil ecclésiastique, pensant que c'était plutôt au vieux qu'au jeune à mourir. Aussitôt que le bon vieux frère aperçut le lis fatal, il fut saisi d'une si vive frayeur à cette annonce de mort, qu'il tomba gravement malade; toute-

fois il ne mourut pas, il parvint même à se rétablir parfaitement; mais le jeune frère, qui avait méprisé l'avertissement, mourut le troisième jour de mort subite.

REBUNDUS DANS LA CATHÉDRALE DE LUEBECK.

PH. H. FRIEDLIEB, *Medulla Theologica.* — ERASM. FRANCISCUS, *Hœll. Proteus*, p. 1057-1065, d'après la tradition orale.

Anciennement quand un chanoine de la cathédrale de Lübeck devait mourir, on trouvait le matin sur le coussin de son siége dans le chœur une *rose blanche;* ce qui donna naissance à l'usage adopté par tous les chanoines de retourner son coussin en entrant dans l'église pour voir si cet avertissement de mort n'y était point. Or, il arriva qu'un de ces chanoines, nommé *Rebundus*, trouva un matin sous son coussin une de ces roses, et comme c'était plutôt à ses yeux un faisceau de douloureuses épines qu'une rose, il la prit aussitôt et la cacha sous le coussin de son voisin le plus proche, bien que celui-ci eût déjà regardé et n'eût rien trouvé. Rebundus lui demanda ensuite s'il n'avait pas l'intention de retourner son coussin. L'autre ré-

pondit qu'il l'avait déjà fait; mais Rebundus répliqua qu'il n'avait peut-être pas bien vu, et qu'il ferait bien d'y regarder encore; que ses regards s'y étant portés par hasard, il croyait avoir vu briller dessous quelque chose de blanc. Là-dessus le chanoine retourna son coussin et trouva la fleur qui est un signal de mort; mais il s'écria transporté de colère que c'était une tromperie; qu'il avait regardé avec beaucoup de soin au commencement et qu'il n'avait pas trouvé de rose sous son siége. En même temps, il la poussa et la replaça sous le coussin de Rebundus; Rebundus ne voulut pas la garder; ils se la rejetèrent l'un à l'autre, si bien qu'une lutte s'éleva entre eux et qu'une rixe très vive s'ensuivit. Le chapitre s'interposa entre les deux combattans et les sépara; mais Rebundus ne voulant jamais convenir qu'il avait eu la rose le premier, et au contraire maintenant obstinément son dire plein de fausseté, l'autre perdit patience, et, dans le transport de sa colère aigrie, laissa échapper ce souhait : « Fasse le ciel que celui de nous deux qui a tort, soit désormais lui-même, et non plus une rose, le signal de mort, et que, quand un chanoine devra mourir, il ait à frapper dans son tombeau, jusqu'au jour du jugement dernier! » Rebundus,

qui regarda cette malédiction comme du vent et rien de plus, y répondit par ces mots coupables : « *Amen!* Ainsi soit-il! »

Or, Rebundus, peu de temps après, mourut; et, depuis ce moment, il n'a jamais manqué, lorsqu'un chanoine était menacé d'une mort prochaine, de frapper sans cesse sous son tombeau; ce qui a donné naissance à ce proverbe : « Rebundus s'est remué; il va mourir un chanoine! » Ce n'est pas, à proprement parler, un simple heurt qui se fait entendre; le bruit qui se fait sous la grande, longue et large pierre qui le couvre, est semblable à trois éclats de tonnerre ou à trois coups de canon. Au troisième coup, le bruit parcourt l'église dans toute sa longueur avec une telle intensité que l'on croirait que les voûtes s'écroulent et que l'église tout entière s'abîme; et ce bruit ne se fait pas seulement entendre dans l'église, il est sensible aussi dans les maisons environnantes.

Une fois (c'était un dimanche, entre neuf et dix heures, pendant le prêche), Rebundus se réveilla tout à coup, et fit entendre un bruit si fort que quelques ouvriers qui se trouvaient précisément sur la pierre du tombeau à écouter le sermon, éprouvèrent, en partie par l'ébranlement de la pierre, en partie par la frayeur, une secousse aussi violente que s'ils avaient été

frappés de la foudre. Le troisième coup fut effroyable ; tout le monde voulait s'enfuir de l'église, comme si elle allait s'écrouler ; mais le prédicateur rassura les assistans, et dit à l'assemblée de rester et de n'avoir point de peur ; que ce n'était qu'un spectre du diable qui voulait troubler l'office divin ; qu'il fallait ne pas faire attention à ce bruit et le braver. Au bout de quelques semaines, le fils du doyen mourut ; c'est que Rebundus se faisait également entendre, quand quelque proche parent d'un chanoine était près de sa fin.

CLOCHE QUI SONNE D'ELLE-MÊME.

Erasm. Franciscus, *Hœll. Proteus*, 1035-36-39.

Dans une célèbre ville de l'empire, le 27 mars 1686, la cloche dite cloche-du-marché sonna d'elle-même trois coups ; peu de temps après, mourut un membre du conseil qui était en même temps inspecteur du marché.

Dans une certaine maison, six ou sept semaines avant la mort du maître, une cloche d'un timbre parfaitement clair se mit à sonner toute seule et à deux reprises différentes. Comme le maître de la maison était alors frais et bien

portant et que sa femme était malade au lit, il défendit au domestique de lui en rien dire, de peur de l'effrayer, de frapper son imagination, d'aggraver sa maladie et de la conduire par-là au tombeau. Mais c'était à lui que s'adressait l'avertissement, car il mourut, et sa femme fut parfaitement rétablie. Dix-sept semaines après, un jour qu'elle nettoyait les habits et époussetait le manteau de feu son mari, elle vit de ses propres yeux et entendit de ses propres oreilles le battant de la cloche se mettre de lui-même en mouvement et rendre le son ordinaire. Huit jours après, son fils aîné tomba malade et mourut en peu de temps. Cette veuve s'étant remariée et ayant eu quelques enfans de son second mari, tous ces enfans moururent quelques semaines après leur naissance, comme des fleurs printanières que le même jour voit éclore et se faner, et chaque fois cette cloche sonna trois coups consécutifs, bien que la chambre où elle était suspendue fût fermée, et que personne ne pût atteindre la corde destinée à la mettre en branle.

Quelques personnes pensent que ces coups de cloches (qui souvent ne sont pas entendus des malades et des moribonds, mais seulement d'autres personnes) sont produits par de malins esprits; d'autres prétendent, au contraire, qu'ils

sont dus à de bons anges. D'autres encore l'attribuent à l'ange gardien qui veut ainsi avertir l'homme et le faire songer à se préparer à la mort qui s'approche.

SPECTRE DE MORT.

ERASM. FRANCISCUS, *Hœll. Proteus*, p. 419, n° 1044.

A Schwatz et à Innsbruck dans le Tirol, on voit, quand quelqu'un doit mourir, un spectre, tantôt petit, tantôt grand. Il regarde aux fenêtres; les gens de la maison à laquelle appartiennent ces fenêtres meurent.

DAME BERTHE OU LA DAME BLANCHE.

JOH. JAC. ROHDE, *De celebri spectro quod vulgo die Weisse Frau* (la Dame blanche) *nominant*, Kœnigsberg, 1723, in-4°. — STILLING, *Theorie der Geisterkunde*, p. 351-359. — ERASM. FRANCISCUS, *Hœll. Proteus*, p. 59-92. — Voy. *Volksmærchen der Frau Naubert*, vol. III.

La *Dame blanche* se montre dans les châteaux de plusieurs maisons princières, et nommément à Neuhaus en Bohême, à Berlin, Baireuth, Darmstadt, Carlsruhe et dans ceux de toutes les

familles qui se sont successivement alliées à la sienne par des mariages. Elle ne fait de mal à personne, salue par un signe de tête ceux qu'elle rencontre, ne parle pas et sa visite annonce une mort, quelquefois aussi quelque événement heureux ; c'est lorsqu'elle n'a pas de gants noirs. Elle porte un trousseau de clefs et un voile blanc. Selon quelques-uns, elle se nommait pendant sa vie *Perchta de Rosenberg*, habitait Neuhaus en Bohême et fut mariée à Jean de Lichtenstein, homme méchant et entêté. Après la mort de son époux, elle vécut dans le veuvage à Neuhaus, et, au grand déplaisir de ses vassaux qui eurent à lui faire corvée, entreprit la construction d'un château. Pendant qu'ils étaient à l'œuvre, elle leur criait de travailler avec ardeur : « Quand le château sera en état, je vous ferai servir à vous et à vos gens un bon *brei* (1). » C'était la formule employée par les anciens pour inviter à un festin. Elle ne se contenta pas après l'achèvement de la construction de tenir sa parole ; elle établit qu'à l'avenir tous les Rosenberg auraient à donner à leurs gens un semblable repas. Cet usage a été jusqu'ici fidèlement observé, et, quand on y man-

(1) Le *brei* est un mets composé de pois et de gruau de blé noir ; on y met aussi du poisson.

que, elle apparaît à l'infracteur avec des airs menaçans. Quelquefois elle vient, la nuit, chez les princes, dans la chambre des nouveaux-nés, quand le sommeil a surpris les nourrices; elle berce les enfans et les promène familièrement. Une fois, une bonne d'enfans qui ne la connaissait pas, lui ayant demandé dans sa frayeur : « Qu'as-tu à faire avec cet enfant? » et lui ayant dit des mots injurieux, elle répondit : « Je ne suis point ici une étrangère comme toi; j'appartiens à cette maison, et cet enfant, c'est un rejeton des enfans de mes enfans; mais puisque vous ne m'avez pas accueillie avec les égards que je mérite, je ne reviendrai plus désormais. »

LA SAUVAGE BERTHE VA VENIR!

Crusius, *Annales suev.*, P. I, lib. XII, c. 6, p. 329, P. II, lib. VIII, p. 266. — Floegel, *Gesch. der Grotesken*, p. 23. — *Journal von und für Deutschland*, 1790, vol. II, p. 26 et suiv.

Dans la Souabe, la Franconie et la Thuringe, on crie aux enfans entêtés : « Tais-toi ou la sauvage Berta (*wilde Berta*) va venir! » D'autres la nomment Hilda Bertha, Hilda Bertha ou même la Berthe de Fer (*Eiserne*). Elle apparaît sous la forme d'une femme sauvage avec une longue chevelure et salit la quenouille de la fille qui,

le dernier jour de l'an, n'a pas filé tout son lin. Beaucoup de gens mangent ce jour-là des boulettes de pâte et des harengs. Autrement, ils croiraient que Perchta ou Prechta viendrait leur couper le ventre pour en retirer ce qu'ils auraient mangé d'abord et y mettre de la paille hachée; après quoi elle recoudrait la coupure avec un soc de charrue au lieu d'aiguilles et des rames de métier au lieu de fil.

TUERST, POSTERLI ET STRÆGGELE.

STALDER, *Idiot.*, I, 208, 209, 329; II, 405.

Lorsque la tempête se déchaîne et gronde la nuit dans la forêt, le peuple qui habite les campagnes de Lucerne dit : « Le *Türst* ou *Dürst* chasse! » Dans l'Entlebuch, on parle, au contraire, de *Posterli*, esprit malin qui, au dire des habitans, vient, chaque année, le jeudi avant la veille de Noël, accompagné d'une longue suite, chasser avec un vacarme affreux. Dans la ville de Lucerne, on appelle *Strœggele* une sorcière qui, la nuit des Quatre-Temps, le mercredi avant le saint jour de Noël, lutine dans tous les environs et tond de diverses manières les filles qui n'ont point filé leur tâche de la journée;

de là, cette nuit s'appelle aussi la *Nuit de Stræggele.*

LE CHASSEUR NOCTURNE ET LES FEMMES REMUANTES.

PRÆTORIUS, *Rübezahl*, II, 134-136.

Les habitans du Riesengebirg (montagne des Géants) entendent souvent pendant la nuit la voix des chasseurs, le son du cor et les cris des bêtes fauves ; ils disent alors : « Le chasseur nocturne chasse ! » Les petits enfans ont peur et se taisent quand on leur crie : « Sois sage ; n'entends-tu pas là-bas le chasseur nocturne qui chasse ? » Il chasse particulièrement les femmes remuantes (*Rüttelweiber*) qui sont de petites femmes habillées de mousse ; il les poursuit et les tourmente sans relâche. Si alors elles rencontrent le tronc d'un arbre coupé par un bûcheron et par un bûcheron qui, en le coupant, ait dit : « Dieu me bénisse ! (*Gott waels!*), » elles trouvent le repos sur ce tronc ; mais si le bûcheron, en donnant à l'arbre le premier coup de cognée, a dit : « *Waels Gott!* » Me bénisse Dieu ! en plaçant le mot Dieu le dernier, ce tronc d'arbre ne procure ni paix, ni repos aux petites femmes remuantes, et il faut qu'elles

fuient sans cesse devant le chasseur nocturne.

L'HOMME AU CHAPEAU CRASSEUX.

Tradition orale de Beerfeld dans le territoire d'Erbach.

Il n'y a qu'une couple d'années qu'une vieille femme habitait encore une des chambres du château ruiné de Freyenstein. Un soir elle vit entrer tout-à-fait inopinément dans cette chambre un homme qui portait une robe grise, un grand chapeau crasseux et une longue barbe. Il pendit son chapeau à un clou, s'assit à table, sans s'inquiéter de personne, tira de son sac une petite pipe, du tabac et fuma. Cet homme gris demeurait toujours ainsi derrière sa table. La vieille femme ne put pas attendre qu'il lui plût de s'en aller; elle se mit au lit. Le matin, le spectre avait disparu. — Le fils de Schulz a raconté ce qui suit : « Le matin du jour de Noël, pendant qu'on célébrait l'office divin à l'église, ma grand'mère était assise dans notre chambre et priait. Au moment où elle détournait les yeux de son livre, et où justement elle regardait vers le jardin du château, elle vit tout au bout un homme en robe grise et en chapeau crasseux. Il était debout et piochait de temps en temps.

Nous-mêmes nous l'avons vu, ainsi que tous les voisins. Après le coucher du soleil, il disparut. »

LE GRIS HOCKELMANN (1).

Tradition orale du Bergstrass.

Un paysan d'Auerbach passait un soir, il y a nombre d'années, au pied du Schlossberg. Il fut tout à coup arrêté par un homme gris et forcé à le porter sur son dos jusque dans le château qui est au haut de la montagne. Le paysan fut retrouvé, le lendemain, étendu sur un escalier obscur du château, las et abattu comme quelqu'un qui a trop fatigué. Il mourut peu de temps après.

CHIMMEKE, EN POMÉRANIE.

MICRÆLIUS, vol. III, cap. 64.

Dans le château de Loyz, un lutin que les anciens Poméraniens nomment *Chimmeke*, hacha en menus morceaux un jeune marmiton et le mit dans un pot de terre, parce qu'il lui avait

---

(1) *Hockelmann*, homme qui se fait porter sur le dos.

bu le lait que, dans ces temps de superstition, il était d'usage de préparer tous les soirs pour l'esprit de la maison. On a fait voir, pendant très long-temps, le pot ou la marmite où Chimmeke avait enfermé la victime de sa colère.

LE CRIEUR.

Extrait d'un rapport officiel à la Chambre d'Erbach.

Jean-Pierre Kriechbaum, juge dans le ressort criminel d'Oberkainsbach, raconta, le 12 mars 1753, que, dans le canton dit de la Spreng, se tenait un esprit ou spectre, qui imitait le cri de divers quadrupèdes, tels que le chevreuil, le renard, le faon, l'âne, le chien, le sanglier, etc., et aussi celui de divers oiseaux; ce qui lui avait fait donner par les gens du pays le nom de *crieur;* que déjà il avait trompé beaucoup de monde, et que personne, surtout les pâtres, n'osait, lorsqu'une fois il était nuit, s'arrêter dans les prairies de cet endroit; que lui-même l'avait rencontré dernièrement, la nuit, en allant dans sa prairie de la Spreng, pour y prendre de l'eau destinée à l'arrosage; que, dans le petit bois, du côté de Langenbrombach, un sanglier s'était mis à crier comme si on lui enfonçait le

couteau dans le cou; que ce spectre allait jusque dans la forêt de Holl, où seize ans auparavant on avait fait du charbon; et que les charbonniers d'alors avaient eu beaucoup à s'en plaindre; il leur était apparu sous la forme d'un âne et les avait tourmentés de mille manières. La même chose a été assurée par feu Jean-Pierre Weber, qui était allé la nuit charger du charbon, pour le conduire à la forge de Michelstadt. Henri Germann, le vieux juge du canton, a assuré qu'étant allé une fois garder ses bœufs dans sa prairie de la Spreng, un renard vint à lui en courant, qu'il le reçut à coups de fouet et qu'aussitôt il disparut.

LES MOINES DANS LA BARQUE.

Mis en vers par GEORG. SABINUS, d'après le récit de MELANCHTHON et reproduit par WEIER dans son livre *von der Zauberei*, I, c. 17.

Dans la ville de Spire vivait anciennement un pêcheur. Ce pêcheur étant allé une nuit sur le Rhin pour y jeter ses filets, il vint à lui un homme qui portait une robe noire à la manière des moines; et le pêcheur l'ayant respectueusement salué, il lui dit: « Je suis un messager; je viens de loin; je voudrais bien passer le Rhin. » — « Entre avec moi dans ma nacelle,

répondit le pêcheur ; je vais te conduire à l'autre bord. » Mais voici que, lorsqu'il retournait après avoir passé celui-ci, il vit debout, sur le rivage, cinq autres moines qui le prièrent aussi de les passer ; le pêcheur leur demanda poliment ce qui les faisait voyager ainsi au milieu de la nuit. « La nécessité nous y force, répondit l'un des moines ; le monde nous est hostile ; intéresse-toi à nous, et Dieu te récompensera. » Le pêcheur désira savoir ce qu'ils lui donneraient pour sa peine. Ils répondirent : « Maintenant nous sommes pauvres ; si notre fortune devient meilleure, compte sur notre reconnaissance. » Le batelier poussa donc sa nacelle et quitta le rivage ; mais lorsqu'il fut arrivé au milieu du Rhin, il s'éleva une horrible tempête. Les vagues couvrirent la barque ; le pêcheur pâlit. « Qu'est-ce donc ? pensa-t-il en lui-même ; au coucher du soleil le ciel était calme et serein, la lune s'est levée belle ; d'où vient cette tempête soudaine ? » Comme il élevait ses mains au ciel pour prier Dieu, un des moines lui cria : « Pourquoi rompre la tête à Dieu avec tes prières ? gouverne ta nacelle. » A ces mots, il lui arracha l'aviron des mains et se mit à en frapper le pauvre pêcheur qui tomba à demi mort dans sa barque ; mais le jour commençait à poindre ; les hommes noirs disparurent. Le ciel était pur

comme auparavant, le batelier recueillit ses forces, ramena sa barque et se rendit avec peine à son habitation. Le lendemain, ces mêmes moines furent rencontrés par un messager qui était parti de Spire de très grand matin; ils étaient dans un char bruyant, couvert de tentures noires, mais qui n'avait que trois roues et un cocher dont le nez était très long. Effrayé à cette vue, il s'arrêta silencieux, laissa passer le char et le vit bientôt se perdre avec fracas dans les airs et au milieu des flammes; on entendit en même temps un bruit d'épées qui s'entrechoquaient, un cliquetis d'armes, comme si une armée s'avançait. Le messager rebroussa chemin, revint à la ville et déclara ce qu'il avait vu; on regarda cette apparition comme le présage de sanglantes querelles entre les princes allemands.

L'IRRWISCH OU FEU FOLLET.

Tradition orale d'Hænlein.

A Hænlein, dans le Bergstrass et aussi dans le pays de Lorsch, on appelle les feux follets (Irrlicht) : *Heerwisch ;* ils ne se montrent que dans le temps de l'Avent, et on a sur eux deux vers satiriques : « Heerwisch, ho, ho; tu brûles

comme de la paille d'avoine; lance-moi un éclair! » On raconte qu'il y a plus de trente ans, une fille vit un soir un feu follet et lui cria ces deux vers. Le feu follet courut droit à la fille, qui prit la fuite et alla se réfugier dans la maison auprès de ses parens; il la suivit, attaché à ses talons, entra avec elle dans la chambre et frappa avec ses ailes de feu toutes les personnes qui s'y trouvaient. Elles en perdirent l'ouïe et la vue.

LES CHARS DE FEU.

Tradition orale de l'Odenwald.

Conrad, berger de Gammelsbach, raconta ce qui suit : « J'étais allé, il y a quelques années, garder les récoltes sur la colline de Hirschhœrner, non loin du vieux château de Freyenstein. Vers minuit, je rencontrai deux carrosses de feu qui roulaient avec un bruit horrible; tous les deux étaient attelés de quatre chevaux de feu. Le cortége venait en droite ligne de Freyenstein. Je l'ai souvent rencontré, et chaque fois il m'a causé une vive frayeur ; car dans ces carrosses étaient assis des personnages dont la bouche et les yeux vomissaient des flammes. »

RÆDERBERG.

Tradition orale.

Un boucher était sorti de Nassau pour aller faire des achats. Après avoir marché quelque temps sur la grand'route, il rencontre un carrosse qui allait dans la même direction ; il le suit, croyant toujours suivre le grand chemin. Enfin le carrosse s'arrête devant une grande et belle maison de campagne, située au milieu de la route et qu'il n'avait jamais vue auparavant, bien qu'il passât fort souvent par-là. Trois moines descendent de la voiture, et le boucher surpris les suit sans s'en apercevoir jusque dans la maison, qui était éblouissante de clarté. Ils entrent d'abord dans une chambre pour présenter la communion à quelqu'un, puis de là passent dans une salle où une nombreuse société était à table, se livrant à la joie d'un banquet solennel, au milieu du bruit et des cris. Tout à coup le président remarque le boucher étranger, et aussitôt tout devient calme et muet. Le président se lève et présente au boucher un verre rempli de vin, en lui disant : « Encore un jour ! » Le boucher effrayé refuse de boire. Bientôt un second personnage se lève, vient au boucher et lui offre un verre de vin, en disant :

« Encore un jour ! » Nouveau refus de la part du boucher. Un troisième se présente avec le verre et ces mots : « Encore un jour ! » Enfin le boucher boit ; mais peu de temps après, un quatrième convive s'approche de lui et lui offre encore du vin. Le boucher n'est plus maître de sa frayeur ; il fait un signe de croix. A peine l'a-t-il achevé, que tout disparaît à ses yeux, maison, table, convives, et qu'il se trouve dans une profonde obscurité. Lorsqu'enfin parut le jour, le boucher s'aperçut qu'il était sur le Ræderberg, bien loin de la grand'route ; il retourna chez lui par un chemin pierreux, difficile, raconta l'événement au curé, et mourut précisément au bout de trois jours.

C'était une tradition depuis long-temps répandue dans le pays, que sur cette montagne il avait existé un couvent dont on voit encore aujourd'hui les ruines, et qui était habité par des religieux dont l'ordre entier avait péri.

LES HALLEBARDES LUMINEUSES.

HAPPEL, *Relat. Curios.*, II, 771-772.

On raconte ce qui suit de l'antique château de Lichtenberg, situé sur un rocher élevé dans

la Basse-Alsace, à une heure d'Ingweiler. Toutes les fois qu'il s'élève une tempête et un orage, on voit sur les toits du château, sur les pommes des tours et même sur le fer des hallebardes quantité de petites flammes bleues. C'est une expérience que l'on fait depuis longues années et, selon quelques-uns, c'est à ce phénomène qu'il faut attribuer le nom du vieux château.

Deux paysans se rendaient du village de Langenstein (près de Kirchhain dans la Haute-Hesse) à Embsdorf, avec leurs fourches à faner sur les épaules. Chemin faisant, l'un d'eux aperçut tout à coup une petite lumière sur la pertuisane de son camarade qui, la baissant aussitôt, essuya cette lumière avec ses doigts et la fit disparaître. Lorsqu'ils eurent fait une centaine de pas, la petite lumière reparut encore à la même place, et en fut de nouveau essuyée; mais peu de temps après, elle s'y montra pour la troisième fois. L'autre paysan impatienté prononça quelques paroles dures, et essuya encore la petite flamme qui, cette fois, ne reparut plus. Huit jours après, à la même place où, pour la troisième fois, l'un avait essuyé à l'autre la lumière de sa pertuisane, ces deux paysans, qui avaient été jusque-là de bons, de vieux amis, se prirent de querelle, s'entêtèrent, et, des mots passant aux coups, l'un tua l'autre.

APPARITION NOMMÉE WAFELN.

ROSEGARTEN, *Rhapsodien*, II, 76. — ZOELNER, *Reise durch Pommern*, 1797, I, 316-516.

Les habitans des bords de la Baltique croient souvent prévoir quand un vaisseau fera naufrage ou viendra échouer sur la côte, parce que, quelques jours ou quelques semaines avant d'essuyer de tels sinistres, les vaisseaux viennent la nuit, semblables à de noirs fantômes aériens, lutiner dans le lieu même où ils doivent périr ; toutes les parties dont ils se composent, carcasse, cordages, mâts et voiles, paraissent en feu. Apparaître ainsi s'appelle chez eux *Wafeln*.

Les hommes qui doivent se noyer, les maisons qui doivent brûler, les lieux qui doivent s'abîmer, se montrent ainsi d'avance sous des traits de feu. Le dimanche on entend encore sous l'eau sonner les cloches des villes englouties.

LE CHATEAU-DES-FLAMMES.

Der Abentheuerliche Jean Rebhu, 1679, P. II, p. 8-11.

Dans le Tirol, sur une haute montagne, il y a un vieux château dans lequel toutes les nuits

un feu brûle; la flamme est si grande qu'elle s'élève en pétillant au-dessus des murailles, et qu'on peut l'apercevoir dans un rayon d'une vaste étendue. Or, il arriva qu'une pauvre femme qui manquait de bois, tout en ramassant sur cette montagne les branches mortes et détachées des arbres, parvint enfin à la porte du château, et après avoir, par prudence, promené ses regards autour d'elle, la franchit, mais non sans peine, parce que tout était en ruines, et qu'il n'était pas facile de pénétrer bien avant. Arrivée dans la cour, elle vit une réunion d'hommes et de femmes assis à une grande table et mangeant. Des domestiques les servaient, changeaient les assiettes, apportaient et emportaient les mets et versaient du vin. Comme elle était là, debout, les regardant, un des domestiques vint à elle et la fit approcher; on lui jeta une pièce d'or dans la poche de son tablier, et en un clin-d'œil tout eut disparu. La pauvre femme tout effrayée chercha son chemin pour s'en retourner; mais, lorsqu'elle fut sortie de la cour, il y avait là un homme de guerre avec une mèche allumée; sa tête n'était point posée sur ses épaules, il la tenait sous le bras. Il prit la parole, et défendit à la vieille de révéler à qui que ce fût ce qu'elle venait de voir et ce qui lui était arrivé, si elle ne voulait s'en repentir. La

vieille s'en retourna, encore toute troublée, au logis, emporta son or, et ne dit pas d'où il lui venait. Les autorités ayant été informées de cette aventure, elle eut à subir un interrogatoire; mais elle refusa de dire un seul mot, s'excusant de son silence en disant que si elle parlait, elle était menacée des plus grands malheurs. On changea alors de tactique, et, à force d'adresse, on parvint à obtenir d'elle le détail très circonstancié de ce qui lui était arrivé dans le Château-des-Flammes; mais, au moment même où elle achevait son récit, elle fut enlevée violemment, et personne n'a jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Il y avait près de deux ans qu'un jeune gentilhomme demeurait dans l'endroit; c'était un chevalier expérimenté en toute chose. Lorsqu'il apprit l'événement arrivé à la vieille femme, il se mit en route au milieu de la nuit avec son domestique et se dirigea à pied vers la montagne. Ils la gravirent avec beaucoup de peine, et six fois ils entendirent une voix qui les exhortait à ne pas poursuivre leur marche, les menaçant de grands malheurs s'ils persistaient. Sans tenir compte de ces menaces, ils marchèrent toujours et arrivèrent enfin devant la porte du château. Le même homme de guerre y était encore et faisait sentinelle; il cria, comme c'est l'usage :

« Qui est là ? » Le gentilhomme, guerrier intrépide, répondit : « C'est moi. — Qui es-tu, toi ? » demanda encore le spectre. Le gentilhomme ne fit cette fois aucune réponse, et il dit à son domestique de lui donner son épée ; ce qu'il fit. Alors sortit du château un cavalier noir, contre lequel le gentilhomme voulut se défendre ; mais le cavalier le hissa sur son cheval, et rentra avec lui dans la cour, après avoir précipité le domestique au pied de la montagne. On n'a jamais revu le gentilhomme.

LE FEUERBERG.

Tradition orale de Wernigerode.

A quelques heures de distance d'Halberstadt, il y a une montagne, autrefois chauve et dépouillée, maintenant couverte de hauts sapins et d'énormes chênes. On l'appelle généralement le *Feuerberg* (la montagne du Feu). C'est dans les profondeurs de cette montagne que le diable a fixé son séjour, et qu'il brûle tout dans des flammes éclatantes. Dans l'ancien temps, il y avait dans les pays d'Halberstadt un comte qui était méchant et voleur, et qui opprimait toutes les fois qu'il le pouvait les habitans de la con-

trée. Il devait, depuis longues années, à un berger une somme d'argent considérable; mais chaque fois que ce berger venait lui rappeler sa dette, il le payait de dédains et de refus. Un jour, le comte disparut et le bruit se répandit qu'il était mort en pays étranger. Le berger, depuis ce moment, s'en allait aux champs tout consterné et déplorant la perte du comte dont les héritiers ne voulaient pas entendre parler de ses réclamations, et, quand il en venait faire, le faisaient redescendre la montagne plus vite qu'il ne l'avait montée; mais il arriva qu'un jour, pendant qu'il était dans la forêt, un fantôme vint à lui, et lui dit: « Si tu veux voir ton vieux débiteur, suis-moi. » Le berger suivit, et fut conduit à travers la forêt jusqu'à une montagne haute et nue qui s'ouvrit aussitôt avec fracas, les reçut et se referma sur eux. L'intérieur était tout feu. Le berger tremblant vit le comte assis sur une chaise, autour de laquelle mille flammes tourbillonnaient, comme aussi le long des murailles ardentes et sur toute la surface du sol. Le pécheur lui cria: « Si tu veux avoir de l'argent, berger, prends ce mouchoir et le porte aux miens; dis-leur que tu m'as vu assis au milieu des feux de l'enfer, où je suis condamné à souffrir éternellement. » En même temps, il arracha de sa tête le mouchoir qui

l'enveloppait et le donna au berger. De ses yeux et de ses mains jaillissaient des étincelles. Le berger, conduit par son guide, dirigea en toute hâte ses pas chancelans vers l'entrée de la caverne; la montagne se rouvrit et se referma derrière lui. Il se rendit avec le mouchoir au château du comte, le présenta, raconta ce qu'il avait vu, et son argent lui fut compté sans difficulté.

L'HOMME DE FEU.

BOTHO, *Chronicon Brunsvic. pictur.* dans LEIBNITZ, *SS. RR. BB.*, III, 337. — Tradition orale du pays d'Erbach.

Cette année (en 1125), on vit un homme de feu errer entre les montagnes qui se coloraient sur son passage d'un reflet lumineux, car c'est à minuit précis qu'il apparut. Cet homme allait d'une montagne à l'autre, et jetait tantôt une lueur pâle, tantôt un éclat éblouissant; les veilleurs l'ont assuré; ils se fit voir trois nuits et pas plus.

George Miltenberger, habitant au lieu dit Hoppelrain, près de Kailbach dans le bailliage de Freyenstein, a raconté ce qui suit : Dans la nuit qui précéda le premier dimanche de l'Avent, entre onze heures et minuit, non loin de ma

maison je vis un homme tout enveloppé de flammes qui le dévoraient. On pouvait compter ses côtes sur son corps. Il allait d'une borne à l'autre, jusqu'à ce qu'après minuit il disparut tout à coup. Beaucoup de personnes furent, en le voyant, saisies de crainte et d'effroi, parce qu'il vomissait des flammes par la bouche et par le nez, et qu'il allait et venait en divers sens avec une extrême rapidité.

LES ARPENTEURS MAUDITS.

Tradition orale du Meckelnburg.

Les feux-follets qui, la nuit, errent sur les bords des eaux et sur la lisière des champs, doivent avoir été jadis des arpenteurs sans bonne foi qui, dans le mesurage des terres et la fixation des limites, abusèrent de la confiance. C'est pourquoi ils ont été condamnés à errer après leur vie et à garder les limites.

LA BORNE DÉPLACÉE.

Erasm. Franciscus, *Hœll. Proteus*, p. 422.

Dans la campagne qui longe l'Eger, on voit sou-

vent un spectre qui se montre sous la forme d'un homme et que les gens appellent le gentilhomme Louis. Un gentilhomme du même nom vivait là jadis, et il déplaça frauduleusement les pierres qui servaient de limite dans la campagne. Aussitôt après sa mort, il commença à errer, et sa rencontre a effrayé beaucoup de gens; il n'y a pas encore long-temps qu'une fille de la ville en a fait l'expérience: étant sortie une fois, toute seule, hors de la porte, elle se trouva par hasard dans la contrée décriée. A l'endroit où la borne doit, comme on l'a dit, avoir été déplacée, elle aperçut un homme qui ressemblait de tout point au portrait qu'on lui avait fait plus d'une fois du gentilhomme. Il vint à elle, la frappa du poing à la poitrine et disparut. En proie à la frayeur la plus vive, cette fille retourna en toute hâte chez elle, et dit à ses parens: « J'ai mon lot. » On visita sa poitrine, et l'on trouva que la partie où elle avait reçu le coup était devenue noire. Elle se mit au lit et mourut trois jours après.

LE DIFFÉREND POUR DES LIMITES.

Tradition orale de la Hesse.

A Wilmshausen, village de la Hesse peu éloigné

de Münden, il s'éleva, autrefois, un différend entre la commune et une autre commune voisine au sujet de leurs limites. La question était tellement embrouillée qu'on ne savait comment la résoudre. Pour la trancher, on convint de prendre une écrevisse et de la laisser aller sur le terrain en litige; on la suivit et on établit les bornes d'après ses traces. L'écrevisse, comme on pense bien, ne marcha pas en droite ligne; elle alla à droite et à gauche, en avant et à reculons, dans tous les sens; aussi eut-on et a-t-on encore une ligne de démarcation toute en zig zags, qui présente une foule de coins et de recoins.

LA COURSE POUR LES LIMITES.

Wyss, *Loco Laudato,* p. 80-100, conf. 317.

Il s'éleva, une fois, entre les habitans d'Uri et ceux de Glaris une vive contestation au sujet des limites de leur territoire respectif; ils s'offensaient et se nuisaient chaque jour réciproquement. Alors les hommes de bonne foi décidèrent que, le matin de bonne heure, au moment où la nuit lutte encore avec le jour, aussitôt que le coq chanterait, un coureur alerte, exercé, serait envoyé par chacune des deux par-

ties ; que chacun d'eux dirigerait sa course vers le territoire extérieur et que là où les deux hommes se rencontreraient, la ligne de démarcation serait définitivement tracée, de quelque côté que dût se trouver la plus courte étendue, en-deçà ou au-delà. On choisit les coureurs, et il ne fut plus question que de trouver un coq qui ne se trompât point et annonçât l'heure du matin le plus tôt possible. Les habitans d'Uri prirent donc un coq, le mirent dans une corbeille, ne lui donnèrent que très peu à manger et à boire, dans l'opinion que la faim et la soif l'éveilleraient de meilleure heure. Ceux de Glaris, au contraire, gorgèrent, empâtèrent leur coq, afin que, joyeux et plein de bon espoir, il fût mieux disposé à saluer le matin, et ils crurent avoir fait au mieux. Or, quand vint l'automne et que parut le jour fixé, il arriva que le coq qui languissait à Altdorf chanta le premier, lorsque le jour commençait à poindre, et le coureur d'Uri, tout joyeux, prit sa course vers les bornes du territoire. Mais dans la vallée de Linthal, de l'autre côté, le ciel était déjà inondé des feux pourprés du matin, les étoiles avaient disparu et le coq si gras, si bien nourri de Glaris était encore plongé dans un doux sommeil. Toute la commune était autour de lui, triste et morne ; mais la loyauté était un

devoir sacré, et personne n'osa le réveiller; enfin il secoua ses ailes et chanta. Mais il sera difficile au coureur de Glaris de regagner, sur celui d'Uri, l'avance qu'il a déjà prise! Inquiet, il s'élance et court, dirigeant ses regards vers la frontière : ô douleur! il voit l'homme d'Uri qui apparaît déjà à la cime des pâturages et descend à pas rapides le revers de la montagne; n'importe, l'homme de Glaris franchit de son côté les rochers et veut du moins sauver à son pays tout le terrain qu'il pourra. Bientôt les deux coureurs se rencontrèrent et celui d'Uri cria : « Ici est la limite! » — « Voisin, dit celui de Glaris vivement ému, sois juste, et donne-moi encore un morceau des pacages que tu as gagnés! » L'homme d'Uri ne voulait point; mais celui de Glaris ne lui laissa pas de repos qu'il ne l'eût touché; il obtint donc cette réponse : « Je te laisses encore tout le terrain que tu pourras parcourir en me portant à ton cou. » Aussitôt l'honnête pâtre de Glaris le prit dans ses bras, et, chargé de ce fardeau, franchit encore un massif de rochers; il fit même quelques pas de plus, mais tout à coup, l'haleine lui manquant, il tomba mort sur la place. Encore aujourd'hui, on montre sur la limite des deux cantons, le petit ruisseau jusque sur les bords duquel le coureur de Glaris, épuisé, porta l'heureux cou-

reur d'Uri. A Uri, cette victoire excita une grande joie; mais ceux de Glaris rendirent aussi à leur pâtre les honneurs qu'il méritait, et ils ont toujours gardé fidèlement la mémoire de son dévouement au pays.

LA BATAILLE DES PATRES.

STALDER, *Fragmente über Entlebuch,* Zurich, 1797, I, p. 81-85.

Les pâtres d'Obwald et ceux d'Entlebuch étaient en contestation pour des pacages; mais ceux d'Obwald en étaient en possession et y menaient leurs troupeaux. Comme ils craignaient quelque attaque soudaine de la part de leurs adversaires, ils disposèrent des sentinelles en avant de leurs troupeaux. Les pâtres d'Entlebuch, agiles et rusés, méditèrent une surprise; après être restés quelque temps paisibles, lorsque les confians et loyaux habitans d'Obwald, replongés dans une sécurité parfaite, loin de songer à établir des sentinelles, ne pensaient plus qu'à charmer, par mille jeux, les loisirs de la vie pastorale, les hardis bergers d'Entlebuch se glissèrent doucement près des troupeaux mal gardés, détachèrent sans bruit les clochettes au son argentin, et emmenèrent en toute hâte leur butin. L'un

d'eux resta derrière pour faire sonner les cloches des vaches jusqu'à ce que les ravisseurs fussent hors de danger. Cela fait, il jeta là toutes les cloches, et, prenant sa course, regagna, au milieu des éclats de rire de ses compagnons, le territoire d'Entlebuch. Les pâtres d'Obwald prêtèrent l'oreille et s'aperçurent du malheur. Pour se venger, ils rassemblèrent aussitôt une multitude armée, et tombèrent subitement sur ceux d'Entlebuch; mais ceux d'Entlebuch avaient prévu l'attaque et s'y étaient préparés. Obwald ne vengea point son affront et de plus fut battu; Entlebuch conserve encore aujourd'hui, dans son secret dépôt (c'est une vieille tour du village de Schüpfen), la petite bannière qu'ils prirent alors, et l'endroit où la petite lutte s'engagea s'appelle encore en ce moment la Bataille des Pâtres (Alpschlacht).

LA PIERRE DE WENTHUSEN.

Quedlinburger Sammlung, p. 150-154.

Wenthusen, dans le Quedlinburg, était autrefois un couvent de femmes; il devint par la suite la propriété des comtes de Regenstein, et après leur mort passa à d'autres maîtres. On

prétend que dans cette propriété il y a, depuis le temps où le couvent existait, une pierre qui doit toujours rester où elle est, sans que personne la touche ou l'endommage, si le propriétaire ne veut s'exposer à de grands malheurs. Un des possesseurs de Wenthusen voulut par curiosité la faire enlever; mais il éprouva des contrariétés et des tourmens de toute espèce jusqu'à ce qu'il eût fait remettre la pierre à la même place où on l'avait prise.

L'ÉGLISE D'ALTENBERG.

J. B. Heller, *Merkwürdigkeiten Thüringens,* I, 59. 466. — Falkenstein, *Thür. Chronik.*, II, 273. *Rem. B.*, III, 1272.

Au-dessus du village d'Altenberg, dans la forêt de Thuringe, s'élève sur une haute montagne, au milieu d'un agréable massif d'arbres, la petite église du lieu, qu'on appelle l'église Saint-Jean. A cause de la difficulté des chemins qui y conduisent, particulièrement en hiver, lorsqu'il faut, au milieu des glaces, y porter des morts ou des enfans à baptiser, les habitans d'Altenberg voulurent, dit-on, abattre cette église et la reconstruire dans le village même; mais ils ne purent y parvenir. Tout ce qu'ils avaient enlevé

et descendu dans la vallée pendant le jour, le lendemain ils le trouvaient remis à sa place et dans l'ordre convenable dans l'église, de sorte qu'ils durent renoncer à leur projet.

Cette église a été fondée par saint Boniface qui très souvent prêcha sur la montagne. Un jour qu'il prêchait ainsi en plein air, il arriva qu'une immense volée de corbeaux, de choucas et de corneilles, venant à passer, se mit à faire un tel ramage, à pousser de si grands cris, qu'il ne fut plus possible d'entendre un seul mot du sermon de saint Boniface. Alors saint Boniface pria Dieu d'empêcher ces oiseaux de revenir jamais dans le pays. Sa prière fut exaucée, et on n'a plus vu depuis aucun de ces oiseaux dans ce lieu.

LE ROI QUI HABITE DANS LA MONTAGNE DE LAUENBURG.

KORNEMANN, *Mons Veneris*. — SEYFRIED, *Medulla*, p. 482. — VALVASSOR, *Ehre von Crain*, I, 247.

Sur une montagne des environs de Lauenburg, dans la Cassubie, on trouva, en 1596, une monstrueuse cavité. Le conseil venait alors de condamner à mort deux malfaiteurs ; il leur accorda la vie à la condition qu'il descendraient

dans cet abîme pour l'explorer. Lorsque ceux-ci y eurent pénétré, ils virent tout au fond un beau jardin où était un arbre paré de jolies fleurs blanches; mais ils ne purent y toucher. Il y avait là un enfant qui les mena par une vaste plaine à un château d'où le son de divers instrumens à cordes se faisait entendre au-dehors; ils entrèrent dans ce château, et virent un roi, assis sur un siége d'argent, tenant d'une main un sceptre d'or et de l'autre une lettre. L'enfant fut chargé de présenter la lettre aux deux malfaiteurs.

LE SCHWANBERG.

AGRICOLA, *Sprichwort*, 389-390.

On entend dire dans le monde depuis un temps immémorial, sans que personne sache la source de ce dire : « Le *Schwanberg* doit encore être au milieu de la Suisse, » c'est-à-dire que toute l'Allemagne deviendra Suisse. C'est une tradition vulgaire à laquelle on a peu confiance.

LA SOURCE DE ROBBEDISSE.

LETZNER, *Dasselische Chronik.*, vol. VIII, c. 10.

Quand on sort de Dassel pour franchir la hauteur nommée Bier et le Kirchberg, on a à main gauche un lieu qui s'appelle Robbedisse, où coule une eau de source. Cette source, la terre noire qui est derrière le tribunal et le grand peuplier qui est devant Eilenhausen sont l'objet d'une croyance superstitieuse fortement enracinée parmi les gens du pays. Quand on voit la source de Robbedisse changer de place, la terre noire du tribunal devenir semblable à la terre ordinaire, et le peuplier d'Eilenhausen se dessécher et périr, c'est qu'il se livrera infailliblement dans la plaine de Schæffe, entre Eilenhausen et Markoldendorf, une grande et sanglante bataille.

LA BALANCE DE BAMBERG.

MANLIUS, *Loc. comm. collect.*, p. 46.

A Bamberg, sur le tombeau de l'empereur Henri, la justice est représentée avec une balance à la main ; mais l'aiguille de cette balance

n'est pas juste au milieu ; elle penche un peu d'un côté. C'est un vieux bruit dans le pays que, lorsque cette aiguille se sera mise en équilibre, la fin du monde arrivera.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC, A KAISERSLAUTERN.

GEORG. DRAUD, *Fürstliche Tischreden*, I. — Voy. FISCHART, *Gargantua*, 266. *B*.

Quelques-uns veulent que l'empereur Frédéric, lorsqu'il fut délivré de sa captivité chez les Turcs, soit venu à Kaiserslautern et y ait eu pendant long-temps son habitation. Il bâtit en cet endroit un château, creusa tout auprès un joli étang ou vivier qui, aujourd'hui encore, s'appelle l'étang de l'Empereur (*Kaisersee*) ; dans cet étang il prit une fois une grande carpe, et, pour la reconnaître, lui attacha à une oreille un anneau d'or qu'il tira de son doigt. Ce même poisson doit, dit-on, rester dans l'étang sans être pris jusqu'au retour de l'empereur Frédéric. Lorsqu'à une certaine époque on pêcha l'étang, on prit deux carpes qui étaient attachées l'une à l'autre par une chaînette d'or passée à leur cou, et plus d'une personne encore vivante peut les avoir vues sculptées dans

la pierre à Kaiserslautern sur la Porte-des-Massacreurs (*Metzler-Pforte*). Non loin du château avait été disposé un beau jardin avec une ménagerie, afin que l'empereur pût des fenêtres du château voir tous les animaux curieux et rares ; mais depuis on a fait de ce jardin un étang et un tir à l'arquebuse. Dans ce même château est aussi suspendu par quatre chaînes de fer le lit où couchait l'empereur, et jusqu'à présent, dit-on, on a eu beau l'arranger chaque soir parfaitement, on l'a toujours trouvé défait le matin ; preuve certaine que quelqu'un y a couché la nuit.

Voici ce qu'on dit encore : A Kaiserslautern il y a un rocher, et dans ce rocher une grande caverne ou crevasse si merveilleuse, que personne ne sait où en est le fond. C'est un bruit généralement répandu que l'empereur Frédéric-le-Perdu a dû y avoir son habitation. On y fit descendre un homme, au moyen d'une corde, après avoir eu soin d'attacher une cloche à l'ouverture, afin que lorsqu'il ne pourrait aller plus loin, il sonnât et se fît remonter. Cet homme, ainsi descendu, vit l'empereur Frédéric assis sur un siége d'or, et ayant une gande barbe. L'empereur lui adressa la parole et lui dit qu'il ne devait, en ce lieu, parler avec personne, s'il voulait qu'il ne lui arrivât rien ; mais qu'il devait raconter à son maître qu'il l'avait vu là. Prome-

nant alors ses regards autour de lui, il aperçut une belle plaine et beaucoup de gens qui étaient debout autour de l'empereur. Enfin il sonna sa sonnette, fut hissé sans accident hors de la caverne et s'acquitta, auprès de son maître, du message dont il était chargé.

LE PATRE DU KIFFHÆUSER.

GEOG. DRAUD, *Fürstliche Tischreden*, I.

Plusieurs personnes disent qu'à Frankenhausen en Thuringe, il y a une montagne où l'empereur Frédéric a sa demeure et où on l'a vu très souvent. Un berger qui gardait ses brebis sur la montagne et avait entendu raconter la tradition, se mit à jouer un air sur sa saccomuse et, croyant faire au prince une insigne faveur, il lui cria aussi fort qu'il put : « Empereur Frédéric, je t'envoie cela! » Alors l'empereur sortit de sa retraite, se fit voir au berger et lui dit : « Dieu te salue! bonhomme; en l'honneur de qui as-tu joué ton air de saccomuse? » « En l'honneur de l'empereur Frédéric, » répondit le berger. L'empereur continua : « Puisqu'il en est ainsi, viens avec moi, l'empereur va te récompenser. » « Je ne puis quitter mes brebis,»

dit le berger. « Suis-moi, repartit l'empereur ; il n'arrivera aucun mal à tes brebis. » Le berger le suivit; l'empereur le prit par la main et le mena, non loin du troupeau, à une caverne creusée dans la montagne. Ils arrivèrent devant une porte de fer qui s'ouvrit aussitôt et laissa voir une belle et grande salle, où se tenaient beaucoup de seigneurs et de domestiques, qui lui rendirent les honneurs dus à son rang. Ensuite l'empereur se tournant vers lui d'un air tout-à-fait amical, lui demanda ce qu'il désirait pour sa récompense après avoir joué de sa saccomuse en son honneur. « Rien, » dit le berger. Mais l'empereur reprit : « Va et prends pour ta peine l'un des pieds de mon lave-main. » Le berger fit ce qu'on lui commandait et voulut ensuite se retirer; l'empereur lui fit voir alors quantité d'armes, d'armures, d'épées et d'arquebuses d'une forme rare et curieuse, en lui recommandant de dire aux gens qu'avec ces armes-là, il devait un jour conquérir le Saint-Sépulcre. Après quoi il fit reconduire le berger hors de la caverne; celui-ci prit avec lui le pied, le porta le lendemain chez un joaillier, qui le reconnut pour de l'or de bon aloi et le lui acheta.

LES TROIS TELL.

Journal des Luxus und der Moden. Januar, 1805, p. 38.

Dans cette contrée montagneuse et sauvage de la Suisse, qui environne le Waldstættersee (lac de Lucerne), il y a, d'après la croyance des habitans et des pâtres du pays, une cavité creusée dans le roc, où les trois libérateurs de la Suisse, les *trois Tell*, dorment. Ils sont vêtus de leurs vêtemens antiques, et doivent se réveiller et sortir un jour pour sauver la patrie, quand sera venu pour elle le temps de l'oppression. Mais l'accès de la caverne n'est permis qu'à l'heureux mortel qui la trouve.

Un jeune pâtre a raconté ce qui suit à un voyageur : Son père, cherchant dans les crevasses des rochers une chèvre égarée, arriva à cette caverne et, au moment même où il s'apercevait que les trois hommes qui dormaient là étaient les trois Tell, le vieux, le véritable Tell se dressa et lui demanda : « Quel temps est-il dans le monde ? » Sur la réponse tremblante du pâtre: « Nous sommes en plein midi, » il dit : « Il n'est pas encore temps que nous venions, » et là-dessus il se rendormit. Lorsque plus tard son père, dans les mauvais jours de la patrie, chercha avec ses amis, pour éveiller les Tell, la ca-

verne où ils reposent, il ne put jamais la retrouver.

LE PETIT HOMME DES MONTAGNES.

Wyss, *Loc. Laud.*, p. 1-12; voy. 305-308, d'après la trad. orale.

Dans la Suisse, le peuple conserve un grand nombre de traditions concernant les esprits des montagnes ou nains; et ce n'est pas seulement dans la montagne qu'elles se perpétuent; on les retrouve dans la vallée, à Gelterfingen et Rümlingen dans le canton de Berne. Ces nains sont aussi bergers; mais ce ne sont point des chèvres, des moutons et des vaches qui composent leurs troupeaux; ce sont des chamois; et avec le lait des chamois ils font des fromages qui, tant qu'on ne fait que couper ou mordre à même, durent toujours et redeviennent entiers, ne se laissant consommer que lorsque, sans y faire attention, on les mange complétement et en un seul repas, sans faire de restes. Le peuple nain mène, au fond de ces cavernes souterraines, une vie calme, paisible et laborieuse; ils se montrent rarement aux hommes, et quand ils se montrent, leur apparition présage toujours un malheur; à moins toutefois qu'on ne les voie danser dans les prairies; ce qui annonce une heureuse

année. Ils ramènent souvent à la bergerie les brebis égarées; et les enfans pauvres, qui vont ramasser du bois, trouvent mainte fois, dans la forêt, des écuelles remplies de lait, des corbeilles pleines de baies mûres, que les nains ont mises là exprès pour eux.

Un berger labourait une fois son champ avec son valet; tout près de là était un rocher, d'où s'élevait une épaisse fumée, d'où s'exhalait une odeur de bonne chère. « Voilà, dit le valet, les nains qui font rôtir et bouillir de bonnes choses, tandis que nous, nous souffrons de la faim ; oh! eussions-nous une assiettée de ce qui cuit! » Comme ils retournaient le manche de leur charrue, voilà que déjà, dans le sillon, était étendu un linge blanc, sur lequel il y avait une assiette avec des gâteaux sortant du four; nos deux paysans, bien contens, les mangèrent et furent rassasiés. Le soir, au moment de rentrer sous le toit, l'assiette et le couteau avaient disparu; mais il y avait encore la nappe, que le paysan emporta chez lui.

LES PIGNONS.

Tradition orale de l'Oberwallis.

Le fruit de l'alvie ou pin cembra, espèce de

pin qui croît sur les Alpes, a une graine rougeâtre d'une saveur douce et agréable qui ressemble assez au goût des amandes ; mais on ne peut les cueillir que rarement et avec beaucoup de peine, parce que cet arbre se trouve le plus souvent seul sur l'escarpement des rochers ou sur le bord des précipices et rarement en nombre dans la forêt. Les habitans du pays disent, et c'est une tradition générale, que ce sont les *maîtres* qui ont maudit cet arbre et l'ont rendu stérile, parce que les *domestiques*, au lieu d'employer leur temps, comme ils le devaient, à travailler activement dans la campagne, avaient coutume de s'amuser, pour satisfaire leur friandise, à abattre les noisettes et à les manger, ce qui était cause que les travaux les plus urgens étaient souvent ou remis ou mal faits.

LE PARADIS DES BÊTES.

Trdition orale de l'Oberwallis dans le Visperthal.

Sur le sommet escarpé, inaccessible, couvert de neiges éternelles, des roches du Mattenberg, il y a, dit-on, un certain espace où habitent et paissent, comme dans un véritable paradis, les chamois et les bouquetins les plus beaux, ainsi

qu'une multitude d'autres animaux merveilleux à voir. Ce n'est que tous les vingt ans qu'un homme peut réussir à pénétrer dans ce lieu, et sur vingt chasseurs de chamois un seul peut avoir ce privilége ; mais c'est à condition que le visiteur ne tirera aucun de ces animaux. Les chasseurs racontent des merveilles de la magnificence de ce lieu, et ils disent avoir lu sur les arbres les noms gravés de beaucoup d'hommes qui, dans la suite des temps, sont venus les uns après les autres le visiter. L'un d'eux, ajoutent-ils, emporta avec lui une magnifique peau de bouquetin.

LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

WYSS, *Loeo Laudato,* p. 43-61 ; voy. aussi p. 312.

Un chasseur de chamois se mit à gravir les rochers ; il arriva au Felsgrat, et, continuant toujours de gravir, il allait arriver au sommet, lorsque tout à coup un nain horriblement laid se présente devant lui, et lui dit avec colère : « Pourquoi depuis déjà long-temps donnes-tu la mort à mes chamois, et ne me laisses-tu pas mon troupeau ? Tu vas à présent payer ta témérité de ton sang ! » Le chasseur pâlit à l'idée qu'il allait être sans délai précipité au fond de l'a-

bîme; il se remit toutefois, et supplia le nain de lui pardonner, s'excusant sur ce qu'il ignorait que ces chamois lui appartinssent. Le nain lui dit : « C'est bien; mais que je ne te revoie plus dans ces lieux; je te promets même à cette condition que tous les sept jours, le matin de bonne heure, tu trouveras pendu devant ta cabane un chamois tout tué; mais souviens-toi d'épargner les autres, et prends garde à moi. » Le nain disparut à ces mots, et le chasseur retourna tout pensif à sa cabane; la vie paisible qu'il allait mener n'était pas tout-à-fait de son goût. Le septième jour il trouva un chamois très gras suspendu devant sa cabane aux branches d'un arbre; grande fut sa joie, et il vécut là-dessus; la semaine suivante, il y en eut un autre et ainsi pendant une couple de mois; mais le chasseur finit par ne pouvoir plus supporter cette vie oisive, et il aima mieux chasser lui-même les daims, quoi qu'il en pût arriver, que de se laisser porter son rôti. Il se met donc à gravir, et ne tarde pas à apercevoir un superbe bouquetin; il met en joue et vise; ne voyant paraître d'aucun côté le méchant nain, il va tirer; mais le nain qui s'était glissé derrière lui le saisit par le talon et le précipite dans l'abîme où ses membres furent broyés.

D'autres racontent que le nain avait donné au

chasseur un fromage de chamois qui aurait amplement suffi pour le nourrir toute sa vie ; mais qu'un jour il le mangea tout entier par mégarde ou qu'un hôte qui ne connaissait pas les propriétés de ce fromage, en dévora le reste ; que la pauvreté avait ensuite obligé le chasseur à recommencer la chasse au chamois, et que le nain l'avait précipité dans la Fluh.

LES TROUS DE NAINS.

Behrens, *Curiœser Harzwald*, p. 37-75-76.

Sur le Harz, dans le comté de Hohenstein, entre Elbingerode et le Rübenland, on trouve au haut des cavernes creusées dans les rochers, à la surface extérieure, des ouvertures pour la plupart de forme ronde, que les hommes du peuple appellent *Trous de Nains;* les nains anciennement y montaient et en descendaient au moyen d'une échelle. Ces nains rendaient aux habitans d'Elbingerode toute sorte de services. Se célébrait-il une noce dans la ville, les parens ou les proches des fiancés allaient à ces cavernes demander des casseroles de cuivre et de laiton, des marmites d'airain, des écuelles et des assiettes d'étain et autres ustensiles de cuisine

dont ils pouvaient avoir besoin. La demande faite, ils s'en allaient un peu à l'écart, et un instant après les nains apportaient les objets demandés devant l'entrée de la caverne, où on les prenait pour les emporter à la maison; quand la noce était faite, on venait rapporter le tout à la même place, en y joignant pour remercîment quelques restes du repas.

LE NAIN ET LA FLEUR MERVEILLEUSE.

Otmar, p. 145. 150.

Un jeune et pauvre pâtre de Sittendorf, village situé au bas de la partie sud du Harz dans la vallée dorée de l'Aue, se dirigea un jour vers le pied du Kiffhæuser et se mit à gravir, plus triste que jamais, la montagne. Arrivé au sommet, il trouva une fleur merveilleusement belle, et telle qu'il n'en avait jamais vu; il la cueillit et la mit à son chapeau pour en faire un présent à sa fiancée. Comme il allait plus avant, il trouva en haut, à l'endroit où étaient les ruines du vieux château, une galerie voûtée dont l'entrée toute ouverte était seulement un peu encombrée. Il y entra, vit à terre une grande quantité de petites pierres brillantes, et en remplit ses

poches. Il voulait sortir, lorsqu'une voix sourde lui cria : « N'oublie pas le meilleur! » Mais il ne sut pas ce que cela signifiait, et il sortit de la galerie. A peine eut-il revu la lumière du soleil et son troupeau, que la porte, qu'il n'avait pas aperçue d'abord, se referma derrière lui. Lorsque notre berger voulut remettre son chapeau, il s'aperçut que la fleur n'y était plus ; aussitôt parut devant lui un nain qui lui dit : « Qu'as-tu fait de la fleur que tu as trouvée? — Elle est perdue, répondit le berger tout troublé. — Elle t'était destinée, reprit le nain, et elle avait plus de prix que tout le Rothenburg. » Lorsque le berger, de retour chez lui, chercha dans ses poches, toutes les pierres luisantes qu'il avait ramassées se trouvaient des pièces d'or. La fleur a disparu, et les habitans des montagnes la cherchent encore aujourd'hui, non seulement dans les souterrains du Kyffhæuser, mais encore sur le Questenburg et même sur la partie nord du Harz, afin de trouver des trésors cachés.

L'ONDIN DU LAC DE KELLE.

OTMAR, *Volkssagen*, voy. BEHRENS, p. 82.

Dans le petit lac de Kelle, peu éloigné de

Werne dans le Hohenstein, habitaient autrefois deux ondins. Une fois l'ondin mâle alla appeler, pendant la nuit, la sage-femme d'un village voisin, et après l'avoir gagnée par de grandes promesses, la conduisit au fond du lac où il habitait avec sa femme. Il la fit descendre avec lui dans l'appartement souterrain, où la sage-femme s'acquitta de son ministère. L'ondin la paya richement; mais avant qu'elle partît, l'ondine, qui venait d'être délivrée, lui fit signe d'approcher, et se plaignit secrètement à elle, en versant des torrens de larmes, que l'ondin allait bientôt étrangler le nouveau-né. Effectivement la sage-femme vit quelques minutes après, sur la surface de l'eau, une traînée de sang. L'enfant avait été égorgé.

SCHWARZACH.

Badische Wochenschrift, 1807. St. 17. Sp. 268 et St. 34. Sp. 543.

Il y a deux traditions qui se rapportent au vieux château de Schwarzach dans le Palatinat. Là vivait autrefois un chevalier dont la fille, toute jeune enfant, étant allée jouer dans la prairie sur les bords du lac, fut entraînée dans les eaux par un grand serpent sorti du rocher.

Le père allait chaque jour sur le rivage pleurer. Une fois il crut entendre une voix qui partait du fond de l'eau, et il cria bien fort : « Fais-moi un signal, ma chère enfant! » Aussitôt le son d'une petite cloche se fit entendre. Depuis ce moment, il l'entendit chaque jour sonner; mais une fois elle sonna plus fort, et il saisit distinctement ces mots : « Je vis, mon père; mais je suis bannie dans le monde des eaux; j'ai longtemps résisté; mais le premier coup que j'ai bu m'a fait mourir à la liberté; garde-toi de boire ce premier coup. » Le père resta là plein de tristesse. Tout à coup deux garçons vinrent à lui, et lui offrirent à boire dans un gobelet d'or. S'il eût seulement mouillé ses lèvres, il était précipité dans le lac et y demeurait englouti.

Un autre récit fait mention d'un chevalier vieux et aveugle qui vivait à Schwarzach avec ses neuf filles. Tout près du château, habitait dans la forêt un brigand qui, pendant longtemps, dressa des embûches aux neuf filles, mais sans succès. Un jour, il se présenta au château sous des habits de pélerin, et dit aux jeunes demoiselles : « Si vous voulez guérir votre père, je sais en bas, dans le frais vallon, une herbe qui a cette vertu; mais il faut la cueillir avant le lever du soleil. » Les jeunes filles le prièrent de leur indiquer ce simple. Lorsque le lende-

main, de bon matin, elles furent descendues dans le frais vallon, le scélérat les tua toutes neuf et les enterra sur la place. Le père mourut. Trente ans après, le repentir s'empara du meurtrier; il fit déterrer les ossemens de ses victimes et les fit déposer dans le terrain consacré.

LES TROIS DEMOISELLES DU LAC.

Badische Wochenschrift. 1806. St. 21. Sp. 342.

A Epfenbach, près de Sinzheim, les vieilles gens se souviennent encore que, chaque soir, trois jeunes filles d'une merveilleuse beauté, toutes vêtues de blanc, venaient prendre place parmi les fileuses réunies pour passer la veillée. Elles apportaient toujours des chansons nouvelles et des airs nouveaux; elles savaient de jolis contes et des jeux charmans; il n'était pas jusqu'à leurs quenouilles et leurs fuseaux qui n'eussent quelque chose de particulier, et pas une fileuse ne pouvait tordre le fil avec autant de délicatesse et d'agilité; mais aussitôt que sonnaient onze heures, elles se levaient, pliaient leurs quenouilles, et il n'y avait prière ni instance qui pût les faire rester un seul moment de plus. On ne savait ni d'où elles étaient ve-

nues ni où elles allaient ; on ne les connaissait que sous le nom des *demoiselles du lac* ou *sœurs du lac*. Les jeunes garçons ne les virent pas d'un œil indifférent ; plusieurs devinrent amoureux d'elles, mais surtout le fils du maître d'école. Il ne pouvait pas se rassasier de les entendre et de causer avec elles, et rien ne lui faisait tant de mal que de les voir s'en aller, chaque soir, de si bonne heure. Un jour il imagina de retarder d'une heure l'horloge du village, et le soir, au milieu de la conversation et des plaisanteries, personne ne s'aperçut de ce retard d'une heure. Lorsque l'horloge sonna onze heures, c'est-à-dire lorsqu'il fut en effet minuit, les trois demoiselles se levèrent, plièrent leurs quenouilles ensemble et s'en allèrent. Le lendemain, quelques paysans eurent occasion de passer sur les bords du lac ; ils entendirent des gémissemens et virent sur la surface de l'eau trois endroits rougis par du sang. Depuis ce temps-là les sœurs ne vinrent plus au cercle des fileuses. Le fils du maître d'école ne fit que dépérir, et mourut peu de temps après.

LE MORT FIANCÉ.

PRÆTORIUS, *Weltbeschr.*, I, 105-109.

Un gentilhomme se fiança à Magdeburg avec une belle demoiselle; mais il arriva que le fiancé tomba dans l'Elbe, où on le chercha trois jours sans pouvoir le trouver. Tous ses parens étaient au désespoir; enfin un nécromancien vint trouver le père et la mère de l'infortuné, et leur dit: « Celui que vous cherchez est sous les eaux entre les mains de l'ondin, qui ne le laissera aller vivant que dans le cas où votre fille bien-aimée se dévouerait corps et âme à lui, ondin, ou se laisserait immoler à sa place par lui, ou encore que le fiancé se promettrait à lui; ce qu'à présent il ne veut pas faire. » La fiancée voulait se mettre à la place de son bien-aimé; mais les parens ne voulurent point y consentir; ils forcèrent toutefois le magicien de leur représenter le fiancé, mort ou vif. Peu de temps après, on trouva son cadavre étendu sur le rivage et tout couvert de taches bleuâtres. — La même chose arriva, dit-on, au fiancé d'une demoiselle d'Arnheim, qui avait été également entraîné dans les eaux; mais comme on ne savait pas en quel endroit, un magicien obtint, par la vertu de son art, que le cadavre sautât trois fois hors

de l'eau ; on chercha ensuite dans cet endroit, et on trouva le mort au fond de la rivière.

LE CHASSEUR ÉTERNEL.

D'après un chant de trouvère de MICHAEL BEHAM, MS. Vatic., 312, f. 165, inséré dans le *Sammlung für altd. Lit. und Kunst* de HAGEN et autres, p. 43-45.

Le comte Eberhard de Würtenberg alla tout seul un jour chevaucher dans la Forêt Verte pour s'y donner le passe-temps de la chasse. Tout à coup il entendit une forte explosion et un grand bruit, comme si un chasseur passait ; il eut une vive frayeur ; après être descendu de cheval et monté sur un arbre, il demanda à l'esprit s'il voulait lui faire du mal ? — « Non, répondit le fantôme, je suis un homme comme toi, et je suis devant toi tout-à-fait seul ; j'étais autrefois un seigneur. Mais j'avais une passion si grande pour la chasse, que je suppliai Dieu de me laisser chasser jusqu'au dernier jour du monde. Mon vœu a été malheureusement exaucé, et voilà déjà quatre cent cinquante ans que je poursuis un seul et même chevreuil. Ma race et ma noblesse ne sont encore connues de personne. » Le comte Eberhard lui dit : « Montre-moi ton

visage pour voir si je te reconnaîtrai à l'air de famille ? » Alors l'esprit se laissa voir à découvert ; son visage était à peine aussi gros que le poing ; il était desséché comme une rave et ridé comme une éponge. Après quoi, il se remit à poursuivre son chevreuil et disparut. Le comte retourna immédiatement chez lui.

HANS JAGENTEUFEL.

Journal von und für Deutschl, 1787, II, n° 27. — Praetorius, *Weltbeschr.,* II, 69-72.

On croit que celui qui a commis un crime digne de la peine capitale, et n'a pas eu pendant sa vie la tête tranchée, est condamné, après sa mort, à errer avec sa tête sous le bras.

En l'année 1644, une femme de Dresde alla un dimanche de bonne heure dans une forêt voisine pour y ramasser des glands. Dans les bruyères, sur les bords d'un ravin, à peu de distance du lieu nommé *l'Eau-Perdue*, elle entendit retentir le son d'un cor de chasse, puis le bruit d'une lourde chute, comme si un arbre venait de tomber. Cette femme eut peur, et cacha dans les broussailles son petit sac rempli de glands ; bientôt après le cor retentit une seconde

fois, et comme elle regardait autour d'elle, elle vit, monté sur un grand cheval gris, un homme vêtu d'une longue robe grise; il était botté, éperonné. Un cor de chasse pendait sur ses épaules; mais il n'avait pas de tête. Cet homme ayant passé outre de la manière la plus paisible, elle reprit courage, continua de ramasser ses glands, et, le soir, rentra chez elle fort tranquille. Neuf jours après, la même femme vint avec les mêmes intentions dans cette même contrée, et comme elle s'asseyait sur le Fœrsterberg pour peler une pomme, une voix lui cria derrière elle : « Est-ce que vous avez rempli votre sac de glands sans être prise et punie? — Oui, répondit-elle; les gardes forestiers sont d'honnêtes gens, et ils ne m'ont rien fait; mais que Dieu me pardonne mes péchés! » A ces mots, elle se retourna, et vit devant elle, mais cette fois sans cheval, ce même homme à la robe grise, tenant sous le bras sa tête couverte de cheveux bruns et bouclés. La femme tressaillit de frayeur; mais le spectre lui dit: « Vous avez bien fait de prier Dieu qu'il vous pardonne vos péchés; je n'ai pas pu en faire autant. » Là dessus, il lui raconta qu'il avait vécu cent trente ans auparavant, et que son père s'appelait Hans Jagenteufel; que son père l'avait souvent exhorté à n'être pas trop rigoureux envers les pauvres

gens, mais qu'il n'avait tenu aucun compte de ses exhortations; qu'il s'était adonné à la boisson, à l'ivrognerie; qu'il avait commis beaucoup de crimes, et qu'en expiation de cette vie coupable il était obligé d'errer ainsi comme une âme damnée.

LE SONGE D'HACKELNBERG.

OTMAR, p. 249-250.

Hans d'Hackelnberg, grand veneur de Braunschweig, était un fort chasseur. Une nuit, il eut au château du Harz un songe pénible; il lui sembla qu'il luttait avec un terrible sanglier qui, après un long combat, le vainquit. Il ne pouvait jamais chasser ce songe de sa pensée. Quelque temps après, il rencontra effectivement sur la partie antérieure du Harz un sanglier semblable à celui qu'il avait vu en songe. Il l'attaqua; la lutte fut long-temps indécise; enfin Hans l'emporta, et il terrassa son ennemi. Pendant que, dans sa joie, il le regardait étendu sur le sol, il donna un coup de pied aux terribles défenses de l'animal, en disant: « Tu n'y reviendras plus, j'espère! » Mais il avait donné un coup si violent que la pointe aiguë de la dent

avait traversé la botte et blessé le pied. Hackelnberg ne fit d'abord aucune attention à la blessure, et continua sa chasse ; mais, à son retour, son pied était tellement enflé qu'il fut obligé d'ôter sa botte. Il se hâta de retourner à Wolfenbüttel ; le cahot de la voiture aggrava tellement son mal qu'il eut toutes les peines du monde à gagner l'hôpital de Wülperode, où il mourut bientôt après. Il y a sur sa tombe une pierre qui représente un chevalier armé de toutes pièces monté sur un mulet.

TUT-OSEL.

OTMAR, p. 241 et suiv.

A l'heure de minuit, quand, par un temps d'orage et de pluie, Hackelnberg barbote dans la boue, et que, sur son char, avec ses chevaux et ses chiens, il traverse la forêt de Thuringe, le Harz ou sa montagne favorite, le Hackel, il est ordinairement précédé d'une chouette, que le peuple appelle *Tut-Osel.* Les passans qu'elle rencontre se couchent silencieusement sur le ventre, et laissent passer le chasseur sauvage ; ils entendent bientôt les aboiemens des chiens et le cri de chasse : *Hu! hu!* — Dans un couvent

isolé de la Thuringe, vivait autrefois une nonne nommée *Ursel* qui, de son vivant, troublait déjà le chœur par son chant ou plutôt par ses hurlemens, ce qui lui avait fait donner le nom de Tut-Ursel; mais ce fut bien pis après sa mort; dès onze heures du soir, elle passait sa tête par un trou de l'église, et faisait entendre des cris lamentables; et tous les matins à quatre heures, elle venait, sans y être invitée, mêler sa voix criarde au chant des sœurs. On le souffrit pendant quelques jours; mais le troisième matin une d'elles, pleine de frayeur, dit tout bas à sa voisine: « C'est *Ursel*, assurément! » Tout à coup le chant des nonnes cessa; leurs cheveux se dressèrent sur leurs têtes, et toutes se précipitèrent hors de l'église en criant: « *Tut-Ursel! Tut-Ursel!* » Depuis ce temps, aucune punition ne put les décider à remettre le pied dans l'église, jusqu'à ce qu'un célèbre exorciseur qui était dans un couvent de capucins sur le Danube, eût été appelé. Il chassa Tut-Ursel qui alla, sous la forme d'un chat-huant, habiter le Dummburg sur le Harz. C'est là que la trouva Hackelnberg; il trouva son *huhu!* aussi agréable que son propre *uhu!* et tous les deux, charmés l'un de l'autre, se mirent à chasser ensemble dans les airs.

LES CAVALIERS NOIRS ET LE CHEVAL DE MAIN.

Hanauer Landcalender vom Jahre 1730. — Hilscher, *vom Wüthenden Heer. Dresden*, 1702, p. 31-32.

On dit qu'anciennement Rechenberg, chevalier qui vivait de vols et de brigandages, se mit une nuit en campagne avec son domestique pour aller faire du butin. Ils rencontrèrent une armée de cavaliers noirs; Rechenberg se retira à l'écart, mais il ne put s'empêcher de demander à celui qui fermait la marche et qui menait un cheval de main, magnifiquement sellé et harnaché, quels étaient ces cavaliers qui venaient de passer. Le cavalier répondit : « *C'est l'armée furieuse.* » Le domestique prit aussi la parole, et demanda : « A qui appartient donc ce beau cheval de main? » Il eut ceci pour réponse : « Au fidèle domestique de son maître qui mourra au bout de l'année et doit monter ce cheval. » Ce domestique de Rechenberg voulut alors s'en aller, et il entra au service d'un abbé en qualité de garçon d'écurie. L'hiver suivant, il eut une dispute avec son camarade qui le tua.

LE FIDÈLE ECKHART.

Vorrede des Heldenbuchs, ad finem. — AGRICOLA, *Sprichwort*, 667. — *Hanauischer Landcalender, Loc. Laud.*

On dit du fidèle Eckhart qu'il se tient devant le mont de Vénus ou Hœselberg et qu'il avertit tous ceux qui veulent y entrer. Jean Kennerer, curé de Mansfeld, âgé de plus de quatre-vingts ans, a raconté qu'à Eisleben et dans tout le pays de Mansfeld, *l'armée furieuse* passait tous les ans le jeudi gras; que le monde accourait alors avec le même empressement et attendait avec la même curiosité, que si un grand et puissant empereur ou roi devait passer. Voici ce qui, selon lui, arriva une fois entre autres : devant la foule, se présenta un vieillard armé d'un bâton blanc, et lui-même se fit connaître pour le *fidèle Eckhart.* Cet homme dit aux gens de se retirer du chemin, et à quelques-uns de s'en aller tout-à-fait chez eux, s'ils ne voulaient qu'il leur arrivât malheur. Après lui, arrivèrent plusieurs personnages, les uns à cheval, les autres à pied, puis on vit paraître des personnes du pays qui étaient mortes récemment ou même qui vivaient encore. L'une était sur un cheval à deux pieds; l'autre était attachée sur une roue, et cette roue allait toute seule. La troisième avait pris une

de ses jambes à son cou, et ne courait pas moins vite. Une autre n'avait pas de tête, mais elle avait le tronc d'une grandeur démesurée. La même chose a eu lieu dernièrement en Franconie, et on l'a vue également plusieurs fois dans la même année à Heidelberg, près du Nekkar. L'armée furieuse apparaît dans les déserts, en l'air, et au milieu des ténèbres; elle s'annonce par des aboiemens de chiens, des airs de cor de chasse et des rugissemens d'animaux sauvages; on voit aussi des lièvres courir à la suite du cortége, et l'on entend le grognement des porcs.

LA DEMOISELLE DE WILLBERG.

Tradition orale du pays de Corvei.

Un homme de Wehren, près d'Hœxter, était allé au moulin d'Amelung pour y moudre du grain; au retour, il voulut se reposer un instant au frais sur le bord de l'étang. Alors une demoiselle descendit du Willberg, qui est situé vis-à-vis de Godelheim, vint à lui, et lui dit : « Montez-moi là-haut, sur le sommet du Willberg, deux seaux pleins d'eau; vous aurez une bonne récompense. » Il lui monta l'eau, et elle lui dit : « Demain, à la même heure, revenez et ayez

avec vous le bouquet de fleurs que le berger de l'Osterberg porte à son chapeau. » L'homme alla le lendemain demander le bouquet de fleurs du berger de l'Osterberg, et l'obtint, mais non sans beaucoup de prières; puis il retourna sur le haut du Willberg. La demoiselle l'y attendait; elle le conduisit à une porte de fer, et dit : « Tenez le bouquet de fleurs devant la serrure. » Aussitôt qu'il l'eut fait, la porte s'ouvrit, et ils entrèrent; ils virent dans la caverne, assis devant une table, un petit homme dont la barbe avait poussé tout entière à travers la pierre de cette table; autour de lui étaient de grands, d'immenses trésors. Le berger, dans sa joie, jeta son bouquet de fleurs sur la table, et se mit à remplir ses poches d'or. La demoiselle lui dit : « N'oubliez pas le meilleur! » L'homme regarda autour de lui, et crut qu'on voulait parler d'un grand lustre; mais comme il le prenait, une main qui sortit de dessous la table, le frappa au visage. La demoiselle lui dit encore une fois : « N'oubliez pas le meilleur! » Mais il n'avait que trésors dans l'esprit, et n'avait garde de penser au bouquet de fleurs. Quand il eut rempli ses poches, il voulut s'en retourner; mais à peine avait-il franchi le seuil de la porte qu'elle se referma brusquement sur lui avec un bruit affreux. Il voulut alors se décharger de

ses trésors; mais il n'avait rien que du papier dans sa poche; alors le bouquet de fleurs lui revint à l'idée; il vit bien que c'était là le meilleur, et il s'en alla tout tristement de la montagne chez lui.

LE BERGER ET LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Tradition orale de Wernigerode.

Non loin de la ville de Wernigerode, dans une vallée, il y a une cavité creusée dans un sol pierreux, que l'on appelle le Trou-du-Cellier, et dans lequel de grandes richesses sont, dit-on, renfermées. Un pauvre berger, homme pieux et honnête, faisait paître, il y a longues années, son troupeau dans cet endroit. Or, une fois, au moment où la nuit commençait à descendre des montagnes, un homme âgé se présenta à lui, et lui dit: « Suis-moi; je vais te montrer des trésors dont tu pourras prendre tant que tu voudras. » Le berger laissa à son chien la garde du troupeau, et suivit le vieux. A une petite distance de là, la terre s'ouvrit subitement, ils entrèrent tous les deux par l'ouverture, et descendirent en suivant la pente, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à une chambre où les plus grandes richesses en or et en pierres précieuses gisaient

entassées. Le berger se choisit un lingot d'or, et quelqu'un, qu'il ne vit pas, lui cria : « Porte cet or à la ville, chez l'orfèvre, il te l'achètera beaucoup d'argent. » Là-dessus, son guide le reconduisit à l'entrée. Le berger fit ce qu'on lui avait dit, et reçut de l'orfèvre, en échange de son or, une grande somme d'argent qu'il porta, tout joyeux, à son père. Celui-ci lui dit : « Essaie de descendre encore dans la caverne. — Oui, père, répondit le berger ; j'y ai laissé mes gants ; si vous voulez venir avec moi, je vais vous emmener. » Ils se levèrent tous deux la nuit, trouvèrent l'endroit, le sol ouvert, et arrivèrent aux trésors souterrains. Tout était absolument dans le même état que la première fois ; les gants du berger y étaient aussi ; tous deux mirent dans leurs poches tout l'or qu'ils purent porter, puis sortirent, et la porte se referma derrière eux avec un horrible fracas. La nuit suivante, ils voulurent y retourner une troisième fois ; mais ils cherchèrent long-temps de tous côtés sans retrouver l'endroit où était l'entrée, ni découvrir la moindre trace d'une ouverture quelconque. Alors s'offrit à eux le vieux, lequel dit au berger : « Si tu n'avais pas emporté tes gants, et que tu les eusses laissés là-dedans, tu aurais une troisième fois retrouvé l'entrée, parce qu'elle devait être trois fois accessible et

ouverte pour toi ; à présent, elle t'est pour toujours invisible et fermée. » Les esprits, à ce qu'on prétend, ne sauraient garder ce qui a été laissé dans leur habitation par des hommes de la terre, et ils n'ont pas de repos que ceux-ci ne l'aient repris.

LA JEUNE ILSE.

Otmar, p. 171-174. — *Quedlinb. Sammlung*, p. 204-205.

L'*Ilsenstein* est un des plus grands rochers du Harz; il est situé au nord dans le comté de Wernigerode, non loin d'Ilsenburg, au pied du Brocken, et il est baigné par l'Ilse. Tout vis-à-vis est un rocher semblable dont les anfractuosités se rapportent parfaitement à celles du premier, et semblent indiquer qu'ils ont été séparés l'un de l'autre dans un tremblement de terre.

A l'époque du déluge, deux amans s'enfuirent vers le Brokken pour échapper aux eaux vengeresses dont la crue faisait toujours de nouveaux progrès sur toute l'étendue de la terre. Avant qu'ils y fussent parvenus et au moment où ils étaient justement réunis sur un autre rocher, ce rocher se sépara et voulut les séparer aussi. Sur le fragment de gauche, près du

Brokken, était la jeune fille; sur le fragment de droite, était le jeune homme; tous les deux, se jetant dans les bras l'un de l'autre, se précipitèrent dans les flots. La jeune fille avait nom *Ilse*. Elle ouvre encore tous les matins l'Ilsenstein pour se baigner dans l'Ilse. Peu de personnes ont eu le privilége de la voir; mais ceux qu'elle connaît, elle leur fait du bien. Une fois, un charbonnier la trouva le matin de très bonne heure; il la salua affectueusement et, comme elle lui faisait signe de venir, il la suivit jusque devant le rocher; devant le rocher elle lui prit son havre-sac, rentra avec dans sa demeure, puis le rapporta plein; elle recommanda toutefois au charbonnier de ne l'ouvrir que dans sa cabane. Mais, en route, la curiosité s'empara de lui, et lorsqu'il fut sur le pont de l'Ilse, ne pouvant plus y tenir, il ouvrit le havre-sac et y vit des glands et des pommes de pin. Dans sa colère, il les secoua dans le torrent; mais à peine ce fardeau dédaigné eut-il heurté contre les pierres de l'Ilse, qu'un son clair se fit entendre, et le charbonnier vit avec effroi qu'il avait secoué dans l'eau de l'or pur. Heureusement le peu qui était resté dans les coins du sac et qu'il conserva soigneusement, suffisait encore pour le rendre riche. — D'après une autre tradition, il y avait anciennement sur

l'Ilsenstein le château d'un roi du Harz, qui avait une très jolie fille nommée Ilse. Près de là habitait une sorcière dont la fille était d'une laideur qui passait toutes les bornes. Une foule de prétendans recherchaient la main d'Ilse; mais personne ne faisait la cour à la fille de la sorcière. Aussi la sorcière entra en colère et, par la vertu de son art, elle changea le château en un rocher, au pied duquel elle ouvrit une porte, visible seulement pour la fille du roi. C'est par cette porte que sort encore tous les matins Ilse, la fille enchantée, pour se baigner dans la rivière qui porte son nom. Quand un homme a le bonheur de la voir au bain, elle l'emmène avec elle dans le château, l'héberge magnifiquement et le renvoie avec de riches présens. Mais l'envieuse sorcière fait qu'elle n'est visible au bain qu'un seul jour dans l'année. Celui-là seul pourra la délivrer, qui se baignera dans la rivière en même temps qu'elle et qui lui sera égal en beauté et en vertu.

LA JEUNE FILLE PAIENNE, A GLATZ.

ÆLURIUS, *Glætzische Chronik.*, Leipz., 1625, in-4°, p. 124-128; voy. p. 86.

A Glatz, jeunes et vieux racontaient que,

dans les temps du paganisme, le pays avait eu pour reine une jeune fille impie et sorcière qui, avec son arc, lança une flèche du haut de son château jusqu'au grand tilleul d'Eisersdorf, un jour qu'elle luttait avec son frère à qui tirerait le plus loin. La flèche du frère parcourut à peine la moitié de cette distance et la sœur gagna. C'est ce tilleul qui sert de limite; il doit être aussi vieux que la tour païenne de Glatz, et bien qu'il se soit une ou deux fois desséché, il a néanmoins toujours crû et reverdi et il est encore debout. La devineresse monta un jour sur ce tilleul et de là prédit une foule de choses qui devaient arriver à la ville, savoir : que le Turc pénétrerait jusqu'à Glatz, mais que, quand il aurait passé le pont de pierre qui est sur la Ring, il essuierait une défaite complète de la part des chrétiens qui du château fondraient sur lui; qu'au surplus, cela n'arriverait pas avant qu'une volée de grues n'ait traversé le marché au pain. — Pour signifier que la princesse avait vaincu son frère au tir de l'arc, on planta, à l'endroit où finit le mille, derrière le fossé, deux pierres terminées en flèche; mais parce qu'elle avait entretenu avec son propre frère un commerce d'amour illicite, elle fut, pour le peuple, un objet d'exécration, et l'on attenta même à ses jours; mais, par la vertu de

son art magique et par ses propres forces (car souvent, par passe-temps, elle cassait en deux un fer à cheval), elle sut toujours échapper aux meurtriers. Enfin, cependant elle fut prise et murée dans une grande salle située près de la porte par où l'on va de la partie inférieure à la partie supérieure du château. C'est là qu'elle périt; et, pour perpétuer le souvenir de sa mort, on a sculpté son image, en pierre, à gauche de cette même porte, devant le mur, au-dessus du fossé profond, et aujourd'hui encore on la montre à tous les étrangers. Outre cela, on a encore son portrait pendu dans la salle verte du château, et l'on voit dans l'église qui en dépend, à un clou de fer fiché dans la muraille, une belle chevelure blonde, formant une longue et large tresse, qu'on appelle communément *la chevelure de la jeune fille païenne;* elle est accrochée à une hauteur où il est facile à un homme de belle taille de l'atteindre avec la main sans quitter le sol, à trois pas environ de la porte. On prétend qu'elle apparaît souvent dans le château, sous les mêmes traits et dans le même costume qu'on lui voit dans le tableau qui la représente; toutefois elle ne fait de mal à personne, excepté à ceux qui l'injurient et se moquent d'elle, ou qui ont envie d'enlever de l'église la tresse de ses cheveux. Un soldat s'était

moqué d'elle; elle vint à lui pendant qu'il était en sentinelle et lui appliqua sur la joue, avec sa main froide, un vigoureux soufflet. Un autre avait volé sa chevelure; elle lui apparut la nuit, l'égratigna, le tourmenta à le tuer, jusqu'à ce qu'il eut fait rapporter à l'église, par son complice, les cheveux volés.

LE ROSSTRAPP ET LE CRETPFUHL.

Behrens, *Harzwald*, p. 121 et 130. — Seyfried, *Medulla*, p. 428. — Melissantes, *Orograph.*, *hac voce.* — Otmar, p. 181-186. — *Quedlinburger Sammlung*, p. 125-128, 147-148.

On appelle Rosstrapp ou Rosstrappe (trace de cheval) un rocher marqué d'une empreinte qui ressemble assez à celle d'un pied de cheval gigantesque, et situé sur la haute éminence qui commence, derrière Thal, la chaîne septentrionale du Harz. Voici diverses traditions qui s'y rapportent :

1. La fille d'un roi de géans fit autrefois la gageure qu'elle franchirait, avec son cheval, le profond abîme qu'on appelle Creful et sauterait d'un rocher à l'autre. Elle y réussit deux fois; mais, à la troisième, son cheval fit une culbute en arrière et elle roula avec lui dans le précipice.

Elle y est encore à présent. Un plongeur, pour faire plaisir à quelques personnes et gagner un pour-boire, la remonta une fois du fond de l'eau à la surface, et l'on put voir une partie de la couronne qu'elle portait sur la tête. Il le fit une seconde fois. Prié de recommencer une troisième, il n'osa pas d'abord; enfin pourtant il s'y décida; mais il eut soin de dire : « Si un jet de sang monte sur l'eau, c'est que la jeune fille m'aura tué; alors hâtez-vous de fuir; autrement vous courriez de grands dangers. » Comme il parlait encore, la chose arriva, et un jet de sang monta sur l'eau.

2. Anciennement, les vieux châteaux environnans étaient habités par un roi qui avait une fille très belle. Un prince voisin, qui s'était épris d'amour pour elle, résolut de l'enlever et, pour mieux y réussir, fit un pacte avec le diable. Le diable, par une opération de magie noire, lui envoya de l'enfer un cheval qui servit à enlever la princesse. C'est ce cheval infernal qui, en sautant de rocher en rocher, a imprimé avec son fer la trace qu'on voit aujourd'hui.

3. La fille d'un roi habitait sur le Harz, et elle entretenait en secret, contre la volonté de son père, des liaisons amoureuses. Pour se soustraire à sa colère, elle s'enfuit, prit avec elle la couronne du roi et voulut se cacher dans les ro-

chers. On voit encore, sur le rocher qui est de l'autre côté, vis-à-vis du Rosstrapp, l'empreinte qu'y ont laissée les clous des roues de sa voiture. Elle fut poursuivie et cernée. Un seul moyen de salut lui restait : c'était de sauter, à tout risque, d'une rive à l'autre. La jeune fille le vit bien ; elle se mit à danser encore une fois, comme si c'était le jour de ses noces ; (de là le nom de *Tanzplatz*, *place de la Danse*, que porte ce rocher.) Après quoi elle fit le grand saut. Elle le fit heureusement. L'endroit où son cheval posa le premier pas reçut la profonde empreinte du fer, et depuis ce temps le rocher s'appela le *Rosstrapp*. Mais tandis qu'elle était en l'air, la précieuse couronne était tombée de sa tête dans ce gouffre toujours tourbillonnant de la Bode, qu'on appelle depuis *le trou de la Couronne* (das *Kronenloch*). Elle y est encore aujourd'hui.

4. Il y a mille ans et plus, avant que des chevaliers brigands eussent bâti les châteaux de Hoymburg, Leuenburg, Steckelnburg et Winzenburg, tout le pays qui environne le Harz était habité par des géans, païens et magiciens, qui ne connaissaient que vol, meurtre et violences. Des chênes de soixante ans, arrachés avec leurs racines, étaient leurs armes. Tout ce qui s'opposait à eux était assommé avec ces

énormes massues, et les femmes, emmenées prisonnières, étaient forcées de les servir nuit et jour. Dans la forêt de Bohême habitait à cette époque un géant, nommé *Bodo.* Tout lui était soumis aux environs, excepté *Emma,* la fille du roi des Montagnes de géans (Riesengebirge), qu'il n'avait pu contraindre à l'aimer. Force ni adresse ne lui servaient de rien; car elle était en relation avec un puissant esprit. Un jour néanmoins Bodo la vit qui chassait sur le Schneekoppe (sommet couvert de neige). Il sella aussitôt son cheval de course, qui franchissait, en un clin-d'œil, la distance d'un mille, et jura de s'emparer d'Emma ou de mourir. Il la tenait presque et n'en était plus qu'à deux milles, lorsqu'elle le vit tout à coup et le reconnut à son écusson où des battans de porte, arrachés à une ville détruite, étaient représentés. Vite elle poussa son coursier, qui, pressé par les éperons, s'enfuit, franchissant monts, rochers et forêts, à travers la Thuringe, dans les montagnes du Harz. Souvent elle entendait, à quelques milles derrière elle, souffler, haleter le coursier de Bodo, et alors elle pressait encore son infatigable monture, qui bondissait avec une ardeur toujours nouvelle. Enfin son coursier, hors d'haleine, s'arrêta sur le terrible rocher qui s'appelle le *lieu de danse*

du diable (*Teufels Tanzplatz*). Pleine d'effroi, Emma plongea son regard au-dessous d'elle; le rocher était à pic et descendait, droit comme un mur, au fond de l'abîme, c'est-à-dire à une profondeur de plus de mille pas. En bas, le torrent mugissait et tourbillonnait avec une impétuosité effrayante. Le rocher opposé paraissait être plus éloigné encore et offrir à peine assez d'espace, pour que son coursier y pût poser un des pieds de devant. Mais voilà que derechef elle entendit souffler le coursier de Bodo; dans sa perplexité extrême, elle appelle à son aide les esprits de ses pères, et, sans plus de réflexion, elle enfonce son éperon long d'une aune dans le flanc de sa monture. Le coursier franchit l'abîme et sauta sur la pointe aiguë du rocher; son sabot s'enfonça à quatre pieds de profondeur dans la pierre dure et en fit jaillir mille étincelles. C'est cette excavation qu'on appelle le Rosstrapp. Le temps a rendu cette excavation plus petite, mais aucune pluie ne peut entièrement l'effacer. Emma était sauvée, mais la couronne d'or, du poids de cent livres, tomba, pendant le saut, de sa tête dans l'abîme. Bodo, qui la poursuivait avec une ardeur aveugle, se précipita dans le gouffre et donna son nom à la rivière. (La Bode se jette, avec l'Emme et la Saal, dans l'Elbe.) Là, sous la forme d'un

chien noir, il garde la couronne d'or de la fille du roi géant, et empêche que personne, pressé par la soif de l'or, ne la vienne retirer. Un plongeur osa une fois le tenter, gagné par de grandes promesses. Il descendit au fond du gouffre, trouva la couronne et l'enleva jusqu'à fleur d'eau; la foule innombrable, rassemblée sur les bords, en voyait déjà briller les pointes d'or. Mais, trop lourde, elle échappa deux fois de ses mains. Le peuple lui cria de plonger une troisième fois. Il le fit et un jet de sang jaillit hors de l'eau. Le plongeur ne reparut plus depuis. Maintenant, une nuit profonde et un profond silence règnent sur l'abîme; aucun oiseau ne vole au-dessus. Seulement, à minuit, on entend souvent dans le lointain la voix du géant, sourde et semblable aux hurlemens d'un chien. Le tourbillon s'appelle le *Kreetpfuhl*, et le rocher, où Emma invoqua le secours des esprits infernaux, a reçu le nom de *lieu de danse* (*Tanzplatz*) *du diable.*

5. Dans la Bohême vivait anciennement une fille de roi dont un puissant géant recherchait la main. Le roi, craignant sa puissance et ses forces, la lui accorda; mais, comme elle avait déjà un autre amant qui était de la race des hommes, elle résista à son fiancé et à l'ordre de son père. Le roi courroucé voulut user de violence et fixa la noce au lendemain. La malheu-

reuse princesse, les larmes aux yeux, se plaignit de cette violence à son amant qui lui conseilla de fuir promptement, et vint l'attendre au milieu des ténèbres de la nuit pour mettre à exécution ce projet de fuite. Mais il était difficile de s'échapper; les écuries du roi étaient fermées, et tous ses écuyers lui étaient fidèles et dévoués. Il est vrai que le monstrueux cheval du géant était à part dans une écurie bâtie exprès pour lui; mais comment une faible main de femme pourrait-elle conduire et maîtriser un animal qui avait plus de dix aunes de hauteur? Et comment d'ailleurs en approcher, lorsqu'il était attaché à une épaisse et forte chaîne qui lui servait de licou, et de plus était fermée par une grosse serrure dont le géant portait la clef sur lui? Mais son bien-aimé l'aida; il mit une bride au cheval, et dit à la princesse de monter dessus; puis, donnant sur la chaîne un vigoureux coup d'épée, il la coupa en deux parties, s'élança lui-même derrière son amante, et tous les deux s'enfuirent ensemble. La prévoyante jeune fille avait pris avec elle ses joyaux et mis sur sa tête la couronne de son père. Pendant qu'ils fuyaient à l'aventure avec toute la rapidité possible, il prit fantaisie au géant de partir cette nuit. La lune était brillante; il se leva pour seller son cheval. Grande fut sa sur-

prise, quand il vit l'écurie vide; il donna l'alarme dans tout le château, et lorsqu'on voulut réveiller la fille du roi, elle avait aussi disparu. Sans perdre le temps en conjectures, le fiancé monta le premier bon cheval qu'il trouva; coups de bâton, coups d'éperon, rien ne fut épargné pour presser l'animal. Un grand limier suivait à la piste le chemin qu'avaient pris les deux amans; le géant arriva derrière eux près de la forêt du Harz; mais la jeune fille l'avait aperçu; elle tourna rapidement son cheval, et s'élançant dans la forêt, courut, bride abattue, jusqu'à ce que le précipice où coule la Bode lui coupa le chemin. Le coursier hésite un instant, et les deux amans sont en grand péril; mais la princesse, voyant derrière elle le géant qui avance au grand galop, donne hardiment de l'éperon dans les flancs de l'animal; celui-ci fait un saut puissant qui laisse sur le rocher l'empreinte d'un de ses pieds de derrière, franchit l'abîme, et les amans sont sauvés. Le cheval du géant, qui les poursuit, alourdi par le poids de son cavalier, fait un saut, mais trop court, et tous les deux avec un horrible fracas tombent au fond du précipice. La fille du roi, qui est sur l'autre bord, danse de joie à cette vue. C'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Tanzplatz* (lieu de la danse); mais dans la vitesse du saut,

elle perdit la couronne qui tomba dans le tourbillon de la Bode où elle est encore aujourd'hui, et où la garde un grand chien aux yeux brillans. Des nageurs, séduits par l'appât du gain, ont essayé au péril de leur vie de la tirer du fond de l'eau ; mais tous, en remontant à la surface, ont déclaré que c'était peine perdue ; que le grand chien s'enfonçait toujours davantage à mesure qu'on approchait, et qu'il n'était déjà plus possible d'arriver jusqu'à la couronne d'or.

LE SAUT DE LA FILLE. (MAEGDESPRUNG).

Quedlinburger Sammlung, p. 67. — OTMAR, p. 195-198 ; voy. p. 53. — BEHRENS, *Harwald*, p. 131. — SEYFRIED, *Medulla*, p. 428. — MELISSANTES, *Orograph. hâc voce.*

Entre Ballenstedt et Harzgerode dans le Selkethal, il y a un rocher élevé qu'une colonne dressée exprès signale de loin aux curieux ; sur ce rocher, on voit dans la pierre une excavation qui ressemble assez à l'empreinte d'un pied d'homme, et l'on trouve à quatre-vingts ou cent pas plus loin une seconde empreinte pareille. La tradition explique cette double trace de diverses manières :

Une géante (Hühnin) s'en allait une fois sur

la croupe du Harz, revenant du Petersberg. Lorsqu'elle eut atteint les rochers qui sont aujourd'hui au-delà des forges, elle vit la jeune compagne de ses jeux qui lui faisait signe sur le sommet du Rammberg. Elle hésita long-temps, parce qu'il y avait entre le lieu où elle était et le sommet le plus rapproché de la montagne opposée l'intervalle d'une large vallée. Elle resta si long-temps à la même place, avant de se décider à sauter que l'empreinte de ses pieds entra dans le rocher à la profondeur d'une aune, et encore aujourd'hui on en peut voir la trace presque effacée. Son hésitation fit rire un valet de paysan qui appartenait à la race d'hommes établie dans cette contrée, et qui labourait près d'Harzgerode. La géante s'en aperçut, elle étendit sa main, enleva en l'air le paysan avec sa charrue et ses chevaux, mit le tout dans son vêtement de dessus, s'élança avec par-dessus la vallée, et en quelques pas eut atteint sa compagne.

D'après un autre récit qu'on entend fréquemment, la princesse géante serait sortie sur son char pour se rendre sur la montagne qui est au-delà ; tout à coup elle aurait mis le carrosse et les chevaux dans son tablier, et sauté d'une montagne à l'autre.

Enfin on attribue ces traces d'un pied hu-

main à une jeune paysanne qui, voulant aller voir son amoureux, qui était un berger, sauta de l'autre côté, et tomba si lourdement sur le rocher que la trace de son pied s'y imprima. Il paraîtrait qu'un bouc joue aussi un certain rôle dans cette histoire.

LE SAUT DE LA DEMOISELLE (JUNGFERNSPRUNG).

PESCHEK, *Oybin bei Zittau*, Leipz., 1804, p. 33-34.

Dans la Lusace, non loin des frontières de la Bohême, s'élève un rocher à pic, nommé Oybin, sur lequel on montre le Jungfernsprung dont on raconte ce qui suit :

Autrefois une jeune fille était venue en visite dans le couvent de la montagne aujourd'hui en ruines. Un frère était chargé de la conduire, de lui indiquer le chemin et de lui faire remarquer les merveilles de cette contrée de rochers ; sa beauté éveilla en lui des désirs coupables, et il eut la hardiesse criminelle de la saisir dans ses bras ; mais elle se dégagea de son étreinte, et s'enfuit ; elle s'enfonça, toujours poursuivie par lui, dans les détours d'un sentier tortueux au bout duquel tout à coup elle se trouva sur le bord d'un affreux précipice ; mais, chaste et

courageuse, elle s'élança dans l'abîme. Les anges du Seigneur la saisirent, et, doucement et sans mal, la déposèrent au fond.

D'autres prétendent qu'un chasseur ayant vu passer sur le Oybin une jeune et jolie paysanne, se mit à courir sur ses traces. Elle, comme un chevreuil poursuivi, s'élança à travers les étroits sentiers des rochers ; l'abîme s'ouvrit devant elle ; elle s'y jeta, et, par miracle, tomba au fond sans se blesser.

Selon un autre récit, une jeune fille agile à la course aurait parié avec ses camarades qu'elle franchirait l'abîme ; mais au moment où elle s'élançait, le pied lui aurait glissé de sa pantoufle lisse, et elle se serait brisée dans sa chute, si, par bonheur, sa jupe à baleine et bouffante ne l'eût garantie de tous côtés et la soutenant en l'air, ne l'eût doucement portée au fond.

LE HARRASSPRUNG.

KOERNER, *Nachlass*, 2, VI-74.

Près de Lichtenwald, dans l'Erzgebirge, en Saxe, on montre sur le Zschopauthal une place nommée le *Harrassprung*. C'est là qu'autrefois un chevalier, poursuivi par son ennemi, se pré-

cipita avec son cheval du haut du roc escarpé dans l'abîme. Le cheval fut broyé; mais le cavalier se releva et atteignit heureusement l'autre bord.

LE GÉANT HIDDE.

PIERIUS WINSEMIUS, *Geschiedenisse von Friesland, Franeker,* 1622, in-fol., liv. III, p. 93.

Du temps de Charlemagne vivait un frison nommé Hidde; cet homme, de haute taille et d'une force remarquable, alla dans le pays de Braunschweig et fut employé, par le duc, en qualité d'administrateur de ses forêts. Un jour qu'il traversait les bois, il rencontra une lionne couchée avec ses jeunes lionceaux dans sa tanière; il tua la mère et porta les petits au duc, comme des loups qu'il aurait pris. La simplicité de cet homme, qui prenait des lions pour des loups, lui plut, et il lui donna une grande étendue de pays dans la contrée arrosée par l'Elbe. Il s'y construisit une habitation, qu'il nomma de son nom *Hiddesacker*, terres de Hidde.

LE TROU D'AIGUILLE D'ILEFELD.

BEHRENS, *Cur. Harzwald*, p. 126-127.

Près du couvent d'Ilefeld, à main gauche, à peu de distance de la grande route du Harz, il y a sur une haute montagne une énorme pierre percée au milieu, dans toute son épaisseur, d'un trou long et étroit. Tous les paysans de Nordhausen et des lieux environnans, quand ils vont pour la première fois dans la forêt du Harz, derrière Ilefeld, pour conduire du bois à brûler, doivent passer trois fois à travers ce trou d'aiguille, en y rampant avec beaucoup de peine et de mal, et à l'entrée comme à la sortie, ils ont à essuyer, de la part de leurs camarades, de grands coups de manche de fouet. S'ils veulent être dispensés de l'amusement, il faut qu'ils se rachètent avec de l'argent. Les autorités du pays ont déjà plus d'une fois défendu sous des peines sévères cette coutume barbare, mais sans succès, et le garçon qui veut se soustraire à cet usage, est en butte aux tracasseries de ses camarades qui ne lui laissent point de repos et le chassent de leur compagnie. Voici, selon les gens du peuple, l'origine de cette pierre : Un géant fit un jour un voyage de quelques milles ; lorsqu'il fut arrivé derrière Ilefeld, il sentit

quelque chose qui le blessait dans son soulier ; il l'ôta et y trouva cette pierre, qu'il jeta à l'endroit où elle est aujourd'hui.

LES GÉANS DU LICHTENBERG.

Tradition orale de l'Odenwald.

Le Lichtenberg est un château situé sur une montagne et qui a été bâti dans les temps modernes sur les ruines d'un autre château très ancien. Dans tous les villages qui l'avoisinent, on trouve une tradition d'après laquelle il aurait été anciennement habité par des géans. Parmi les pierres dont il est construit, il en est qu'aucune force humaine n'aurait pu transporter sur cette montagne à pic. Un géant y portait sur ses épaules un bloc qui pesait plus de quatre-vingts quintaux, mais il le brisa en chemin et le laissa sur une hauteur à une lieue du Lichtenberg ; on l'appelle encore aujourd'hui la pierre du géant (Riesenstein). Dans le château, on conserve un os qui a un pied dans toutes les dimensions, et qui s'emboîte avec un autre d'un demi-pied d'épaisseur et d'un pied de longueur ; outre cet os, on y voyait aussi, il y a vingt-cinq ans, un bois de lit monstrueux. On raconte encore que

la femme du géant s'étant une fois éloignée du Lichtenberg plus que de coutume, rencontra un paysan qui labourait son champ avec ses bœufs. Comme elle n'avait jamais vu cela, elle prit le paysan, la charrue et les bœufs dans son tablier et porta le tout à son mari dans le château, en disant : « Vois un peu, mon homme, les jolis petits animaux que j'ai trouvés. »

L'HUEHNENBLUT.

OTMAR, p. 267-270.

Entre la petite ville magdebourgeoise d'Egeln, et le village de Westeregeln, non loin du Hakel, on trouve au fond d'un précipice, une eau rouge que le peuple appelle *Hühnenblut* (sang de géant). Un géant fuyait poursuivi par un autre; il passa l'Elbe d'une enjambée, et lorsqu'il fut dans la contrée où est aujourd'hui Egeln, il resta accroché par un pied qu'il n'avait point levé assez haut, au sommet de la tour du vieux château; il trébucha, resta quelques instans suspendu à deux mille pieds environ du sol et de la tour, puis enfin tomba. Son nez alla frapper justement contre une grosse borne près de Westeregeln, et avec tant de force que l'os se brisa.

Il en jaillit un flot de sang, dont on voit encore aujourd'hui les traces.

D'après un autre récit, le géant habitait dans la contrée de Westeregeln. Il se donnait souvent le plaisir de sauter par-dessus le village et ses imperceptibles habitans; mais, en faisant une fois ce saut, il se brisa le gros orteil contre le sommet de la tour qu'il heurta. Le sang qui jaillit de la blessure alla tomber, en formant un arc de mille pieds, dans le creux où il est resté rassemblé, le sang de géant ne filtrant pas dans les rochers.

IL SE FAIT DU BRUIT DANS LES TOMBEAUX DE GÉANS.

MICRÆLIUS, *Pomm. Geschichte*, vol. II, ch. 52.

Près de Cœsslin en Poméranie, on montre une montagne de géans où l'on a trouvé, en fouillant, un grand cor de chasse, une grande épée et des ossemens monstrueux. Il est probable, qu'anciennement, il y a eu aussi des géans dans la Poméranie citérieure. Dans la contrée de Greifswald on fit, en 1594, « repolir et regratter » de semblables tombeaux de géans; les tailleurs de pierre y trouvèrent des squelettes longs de 11 et même de 16 pieds avec des cruches à côté.

Mais lorsqu'ils allèrent à un autre tombeau, semblable au premier, dans l'intention de l'explorer aussi, ils entendirent, si l'on en croit leur rapport, un grand bruit autour d'eux, comme si quelque chose dansait et agitait des clefs. Ils cessèrent alors leurs fouilles.

MORTS QUI SORTENT DE LEURS TOMBEAUX POUR CHASSER L'ENNEMI.

OTMAR, *Sammlung*.

Wehrstedt (ville d'arrêt), village voisin d'Halberstadt, a, selon la tradition, reçu son nom de la circonstance suivante : Des ennemis, des païens avaient fait une irruption dans le pays et l'avaient mis en grand danger ; déjà les habitans cédaient aux forces supérieures de ces étrangers, lorsque les morts, se levant de leurs tombeaux, arrêtèrent ces hordes impies et sauvèrent ainsi leurs enfans.

ROCHER DE HANS HEILING.

KOERNER, *Nachlass.*, 2, 132-152, d'après les traditions popul. de la Bohême allemande ; voy. p. 174.

Sur les bords de l'Eger, vis-à-vis du village

d'Aich, s'élèvent des rochers d'une forme étrange que le peuple appelle les rochers de Hans Heiling et dont on raconte ce qui suit : Anciennement vivait dans le pays un homme nommé Hans Heiling, qui possédait assez d'argent et de biens, mais qui, chaque vendredi, s'enfermait dans sa maison et restait toute la journée invisible. Cet Heiling avait un pacte avec le diable, et, quand il voyait une croix, il fuyait. Un jour il devint amoureux d'une jolie fille qui d'abord lui fut accordée, mais qu'ensuite on lui refusa. Tandis que celle-ci célébrait sa noce avec son fiancé et beaucoup de convives, Heiling, à minuit sonnant, parut tout à coup au milieu d'eux et cria à haute voix : « Diable, je te fais grâce de tout le temps que tu me dois encore, si tu m'anéantis ces gens-là ! » Le diable répondit : « Tu es donc à moi ! » Et il métamorphosa tous les gens de la noce en rochers, le fiancé et la fiancée dans l'attitude de deux amans qui s'embrassent, et tous les autres, avec les mains jointes. Hans Heiling se précipita du haut du rocher dans l'Eger qui l'engloutit en sifflant, et jamais œil humain ne l'a revu depuis. On montre encore à présent les personnages changés en pierre, les deux amans, le père de la fiancée et les convives, ainsi que la place d'où Heiling se précipita.

LA FILLE BARBUE.

Prætorius, *Wünschelruthe*, p. 152-153, d'après la tradition orale; voy. *Kinder und Haus-Mærchen*, II, 64.

A Salfeld, au milieu de la rivière, il y a une église à laquelle on arrive par un escalier qui descend du pont voisin, mais où l'on ne prêche plus. Sur cette église on voit, sculptée dans la pierre, comme symbole de la ville, une nonne crucifiée, devant laquelle un homme est agenouillé, tenant un violon et ayant à côté de lui une pantoufle. Voici ce qu'on raconte à ce sujet : La nonne était une princesse qui vivait à Salfeld dans un couvent. A cause de sa grande beauté, un roi devint amoureux d'elle et résolut de ne lui point laisser de repos qu'elle ne l'eût épousé. Mais elle resta fidèle à son vœu et refusa constamment. Comme cependant il revenait toujours à la charge et qu'elle ne pouvait plus se débarrasser de ses poursuites, elle pria Dieu enfin de vouloir bien, pour la sauver, la rendre aussi laide qu'elle était belle; Dieu exauça sa prière et, dès ce moment, il lui poussa une longue, une affreuse barbe. Quand le roi vit cette barbe, il entra en fureur et fit crucifier la princesse. Mais elle ne mourut pas d'abord; elle languit plusieurs jours sur la croix au mi-

lieu d'inexprimables souffrances. Un musicien, touché de compassion, vint alors au pied de l'arbre fatal; pour endormir ses douleurs et lui rendre l'agonie moins cruelle, il se mit à jouer du violon du mieux qu'il put, et quand la fatigue ne lui permit plus de rester debout, il s'agenouilla et fit entendre, sans interruption, sa musique consolative. Elle plut si fort à la sainte fille que, pour le récompenser et lui laisser un souvenir, elle laissa tomber, pour lui, une de ses pantoufles qui était toute brodée d'or et enrichie de pierreries.

LA DEMOISELLE BLANCHE DE SCHWANAU.

Joh. Mueller, *Schweiz;* Gesch., II, 3.

Les Suisses libres démolirent le château fort de Schwanau sur le lac Lowerts, parce que le méchant et cruel gouverneur impérial y habitait. Une fois tous les ans un coup de tonnerre vient, au milieu du silence de la nuit, en ébranler les ruines et un cri plaintif retentit dans la tour; le gouverneur court tout autour des murailles, poursuivi par la fille vêtue de blanc, qu'il avait déshonorée, jusqu'à ce qu'il aille, avec un cri affreux, se précipiter dans le lac. Trois sœurs,

pour se soustraire à la brutalité des gouverneurs, se réfugièrent dans les cavités du Rigi, et n'en sont jamais revenues. La chapelle de Saint-Michel indique l'endroit.

SCHWARTZKOPF ET SEEBURG SUR LE LAC MUMMEL.

Récits et contes par GUSTAVA, Leipz., 1804.

Le lac de Mummel est situé dans la profonde vallée de Murgthal, et entourée de tous côtés de vieux châteaux en ruines; vis-à-vis l'un de l'autre sont les anciens forts détruits de *Schwartzkopf* et de *Seeburg*. La tradition raconte que tous les jours, dès que le crépuscule voile la cime des montagnes, treize bêtes fauves, sortant de la porte sans battans du fort situé à l'opposite, se précipitent, du côté de la cour du fort de Seeburg, vers une petite porte donnant sur la place. Des chasseurs exercés à tirer la bête fauve ont toujours réussi à tuer un de ces animaux, mais jamais davantage. Les autres balles ou n'atteignaient rien ou frappaient les chiens. Aussi depuis ce temps aucun chasseur ne tire sur une autre bête que sur celle de la troupe qui se distingue le plus par sa taille et sa beauté.

Il faut cependant excepter de cette excursion quotidienne, le vendredi, jour qui a reçu pour cette raison le nom qu'il porte encore aujourd'hui de *Sabbat des chasseurs*, et pendant lequel personne n'aborde le Seeburg. Mais ce jour-là, à l'heure de minuit, il s'y passe une autre scène. Douze religieuses, ayant au milieu d'elles un homme tout ensanglanté et dans le corps duquel sont enfoncés douze poignards, entrent dans la cour par la petite porte qui donne sur la forêt, et se rendent en silence à la grande porte du château. Au même moment sort du portail une semblable procession, composée de douze hommes tout noirs, dont le corps, tout sillonné de taches flamboyantes, lance au loin des étincelles; ils passent tout à côté des religieuses et de leur sanglant compagnon; une femme marche lentement au milieu d'eux. Voici comment la tradition populaire explique cette double apparition : A Seeburg vivaient douze frères, comtes-brigands, et avec eux une vertueuse sœur; à Schwartzkopf au contraire, il y avait un noble chevalier avec douze sœurs. Or, il arriva que les douze brigands de Seeburg enlevèrent, en une nuit, les douze sœurs de Schwartzkopf, et que de son côté, le chevalier de Schwartzkopf reçut en son pouvoir la sœur unique des douze comtes-brigands. Les deux partis se rencontrè-

rent dans la plaine de Murgthal et il s'engagea une lutte dans laquelle ceux de Seeburg eurent bientôt le dessus et prirent celui de Schwartzkopf. Ils le menèrent au château et chacun des douze frères lui enfonça un poignard dans le sein, sous les yeux de sa bien-aimée expirante qui était leur sœur. Bientôt après, les douze sœurs enlevées sortirent de leurs chambres, retirèrent les douze poignards du sein de leur frère et, dans la nuit, tuèrent à la fois les douze comtes assassins. La besogne faite, elles s'enfuirent; mais elles furent reprises par les valets et tuées. Lorsqu'ensuite le château fut détruit par les flammes, on vit les murailles entre lesquelles les jeunes filles avaient langui renfermées, s'ouvrir; douze femmes, tenant chacune un enfant dans les bras, en sortirent, se dirigèrent vers le lac Mummel, et se précipitèrent dans ses flots. Dans la suite, ce château en ruines fut englouti sous les eaux, tel qu'on l'en voit sortir encore aujourd'hui.

Un pauvre homme qui habitait dans le voisinage du lac Mummel, et avait souvent prié pour les esprits de l'eau vint à perdre sa femme. Le soir de sa mort, il entendit dans la chambre où elle était couchée sur un grabat, les sons d'une douce musique. Il entr'ouvrit la porte, regarda dans la chambre, et vit six jeunes filles

debout, un petit flambeau à la main, autour de la défunte ; le soir suivant, c'étaient autant de jeunes garçons qui veillaient auprès du corps et le considéraient avec une profonde tristesse.

LE MERCIER ET LA SOURIS.

WENZEL, *Dramat. Erzælungen.*

Il y a longues années un pauvre mercier traversait la forêt de Bohême, se rendant à Reichenau. Il était fatigué et s'assit pour manger un petit morceau de pain, le seul qu'il eût pour apaiser sa faim. Pendant qu'il mangeait, il vit à ses pieds une petite souris qui rôdait autour de lui, et finit par venir se placer tout devant, regardant comme si elle attendait quelque chose. Dans son bon cœur, il lui jeta quelques miettes de son pain dont il avait tant de besoin lui-même, et qu'elle se mit aussitôt à ronger. Tant qu'il en eut encore, il lui en donna sa petite part, si bien que c'était un repas en règle qu'ils faisaient ensemble. Bientôt le mercier se leva pour aller boire un coup à une source voisine. Lorsqu'il revint, voilà qu'il y avait à terre une pièce d'or, et au même instant la souris ar-

rivait avec une seconde qu'elle posa et pour courir en prendre une troisième. Le mercier la suivit, et vit qu'elle entrait dans un trou, et en rapportait l'or. Alors il prit son bâton, creusa dans la terre et trouva un grand trésor en pièces d'or très anciennes. Il le prit, puis regarda s'il voyait la petite souris; mais elle avait disparu. Il emporta, plein de joie, son or à Reichenau, en distribua la moitié aux pauvres, et avec l'autre moitié, fit construire une église en cet endroit. Pour perpétuer le souvenir de cette histoire, on la fit graver dans la pierre, et on la voit encore aujourd'hui dans l'église de la Trinité à Reichenau en Bohême.

LES TROIS DÉCOUVREURS DE TRÉSORS.

FALKENSTEIN, *Thüring. Chronik.*, I, 219.

Sous l'église de Saint-Denis, à peu de distance d'Erfurt, un grand trésor était, disait-on, caché. Trois hommes entreprirent de l'enlever, savoir : un maréchal-ferrant, un tailleur et un pâtre ou berger ; mais le malin esprit, qui gardait le trésor, les tua tous les trois. Leurs têtes furent sculptées dans la pierre sur l'entablement de

l'église, au-dessous du toit, et à côté on représenta un fer, des ciseaux et une houlette ou faucille de vigneron.

CITATION DEVANT LE TRIBUNAL DE DIEU.

CASP. HENNEBERG, *Chronicon Prussiæ*, p. 254. — PRÆTORIUS, *Weltbeschreib.*, I, 285-288.

A Leuneburg, en Prusse, il y avait un voleur très adroit qui dérobait un cheval avec une agilité incroyable, quelques précautions qu'on eût prises pour le mettre en sûreté. Or, un curé de village avait un beau cheval qu'il avait acheté depuis peu au maître pêcheur d'Angerburg. Le voleur fit la gageure qu'il prendrait encore celui-là, après quoi il cesserait ; mais le curé, instruit de son dessein, fit si bien garder et fermer l'animal, qu'il n'y avait pas moyen d'en approcher. Cependant le curé se rendit un jour, sur sa bête, à la ville voisine. Que fait le voleur? Il se déguise en mendiant, et s'achemine sur deux béquilles vers l'hôtellerie où était descendu le curé ; mais, voyant que celui-ci allait remonter à l'instant même pour partir, il passe devant, va dans les champs, jette ses béquilles sur un arbre, se couche au pied, et attend le curé. Le

curé arrive bientôt après, quelque peu gai, voit notre mendiant étendu, et lui dit : « Frère, levez-vous ! levez-vous ! la nuit vient ; allez où il y a du monde ; les loups pourraient vous dévorer. » — Hélas ! mon cher monsieur, répond le voleur, il y avait là tout à l'heure de mauvais drôles qui m'ont jeté mes béquilles sur cet arbre ; il faut à présent que je meure ici, car, sans mes béquilles, je ne saurais faire un pas. » Le curé, touché de compassion, met pied à terre, donne son cheval à garder par la bride au vaurien, ôte sa robe de voyage, la met sur le cheval et monte à l'arbre pour aveindre les béquilles. Pendant qu'il grimpe, le voleur saute sur le cheval, pique des deux, quitte ses habits de paysan et laisse le bon curé rentrer chez lui à pied. La justice, instruite de ce vol, fit saisir et pendre le voleur. Chacun eut alors à raconter quelques-uns de ses tours d'adresse.

Une fois, plusieurs gentilshommes, un peu en gaieté, passaient à cheval devant la potence ; ils s'entretenaient de la rouerie du voleur, et en riaient beaucoup. L'un d'eux, bon vivant et qui aimait à plaisanter, s'écria : « O toi, voleur adroit et rusé, tu dois savoir beaucoup de choses ! Viens jeudi, avec ton compagnon, dîner chez moi ; tu m'enseigneras tes tours d'adresse. » Les autres rirent de cette apostrophe.

Le jeudi vint ; le gentilhomme, après avoir passé la nuit à boire, était couché et dormait profondément, lorsqu'à neuf heures du matin, voilà nos deux voleurs qui arrivent avec leurs chaînes dans la cour, vont trouver la dame, la saluent, et lui disent que le gentilhomme les a priés à dîner; qu'elle doit le réveiller. La dame, fort effrayée, va au lit du gentilhomme : « Hélas! je vous avais bien dit depuis long-temps qu'avec votre boisson et vos plaisanteries, vous vous attirereriez de vilaines affaires! Levez-vous, et venez recevoir vos hôtes. » Puis elle lui raconte qu'ils lui ont dit dans la salle.

Effrayé, il se lève, les accueille avec politesse, leur dit de s'asseoir, et fait servir à manger, les traite aussi bien qu'il peut, étant pris au dépourvu. Grand était leur appétit : les plats, à peine servis, disparaissent. Cependant le gentilhomme dit au voleur de chevaux : « Mon cher, on a beaucoup ri de tes tours, qui, à présent ne me paraissent pas du tout risibles. Ce qui m'étonne, c'est que tu aies eu tant d'habileté, lorsqu'à te voir on te prendrait pour un vrai lourdaud. » Celui-ci répondit : « Satan, quand il voit qu'un homme néglige les commandemens de Dieu, lui donne aisément de l'adresse. » Le gentilhomme lui adressa encore, pendant tout le temps que dura le repas, une foule de questions

auxquelles il répondit. Enfin ils se levèrent, le remercièrent et lui dirent : « A notre tour, nous vous donnons rendez-vous au céleste tribunal de Dieu, sur le même bois où le monde, en punition de nos méfaits, nous a fait périr ; vous serez comme nous condamné à l'ignominie de la potence, et ce sera d'aujourd'hui en un mois. » Cela dit, ils prirent congé de lui.

Le gentilhomme eut une vive frayeur, et son trouble fut extrême. Il raconta le cas à beaucoup de gens, et là-dessus chacun fit ses commentaires ; mais il se consolait à l'idée qu'il n'avait rien pris à personne, et que d'ailleurs le jour fixé était le jour de la Toussaint, pendant lequel, à cause de la fête, les tribunaux vaquaient. Toutefois il resta chez lui, et invita des convives, afin d'avoir, en tout cas, des témoins pour attester qu'il n'était pas sorti. Car alors le pays était désolé par des bandes de voleurs, particulièrement par les cavaliers de Grégoire Matern, dont un avait tué le commandeur D. Eberhard d'Emden. Et le nouveau commandeur avait ordre d'arrêter tous cavaliers et compagnons de cette espèce, partout où on les trouverait, et de les condamner sans daigner même les entendre. Or, on avait le signalement du meurtrier, et le commandeur, avec les siens, était à sa poursuite. Comme ce jour-là

expirait le délai fixé à notre gentilhomme et que, de plus, c'était la fête de tous les saints, il pensa qu'à présent il était hors de danger, et voulut, vers le soir, pour se dédommager de sa longue retraite, aller faire un tour à cheval dans la campagne. Les gens du commandeur l'ayant aperçu, croient reconnaître le cheval et les vêtemens du meurtrier, et sur-le-champ lui courent sus. Le cavalier se met sur la défensive, et tue un jeune gentilhomme ami du commandeur. Arrêté pour ce fait, on le mène devant Leuneburg, et un Lithuanien à qui l'on donne de l'argent, le pend à la potence à côté de ses hôtes. Il eut beau dire qu'il sortait pour la première fois, depuis un mois, de sa maison ; ce furent paroles inutiles. La seule réponse qu'il obtint fut celle-ci : « Finissez-en avec celui-ci avant qu'il en vienne d'autres qui pourraient le délivrer ; car, avec ses beaux discours, il ne veut que gagner du temps ! »

LES PENDUS CHEZ LEUR HOTE.

BRÆUNER, *Curiosit.*, p. 296-298.

Un aubergiste d'une ville considérable revenait, avec deux marchands de vin, d'un vignoble,

où ils avaient acheté une grande provision de vin ; ils étaient obligés, pour se rendre chez eux, de passer devant la potence ; et, bien qu'ils eussent la vue un peu obscurcie par les fumées du vin, ils ne laissèrent pas de voir et de remarquer trois pendus qui étaient là depuis longues années. Alors un des deux marchands de vin dit à l'aubergiste : « Dis donc, aubergiste des ours, ces trois camarades qui pendent là n'ont-ils pas été tes hôtes ? — Ma foi, dit fièrement l'aubergiste, ils peuvent bien, s'ils veulent, venir cette nuit souper avec moi. » Qu'arriva-t-il ? L'aubergiste, toujours ivre, arrive chez lui, descend de cheval, monte à sa chambre, et s'assied ; mais une telle frayeur l'a saisi en entrant, qu'il n'a pas la force d'appeler. Cependant le valet de la maison entre pour tirer les bottes de son maître et le trouve à moitié mort sur son siége. Il appelle aussitôt la maîtresse qui, après avoir, à force d'essences, fait revenir un peu son mari, lui demande quel accident lui est arrivé. Il lui raconte alors qu'en passant, il a invité à souper les trois pendus, et que, lorsqu'il est monté dans sa chambre, ces trois pendus, horribles à voir, et tels qu'ils étaient à la potence, sont entrés après lui, se sont mis à table en lui faisant signe, à plusieurs reprises, de venir se joindre à eux ; qu'enfin le

domestique est entré, et que les trois esprits ont disparu. On regarda tout cela comme l'effet d'une imagination en délire et troublée par le vin ; mais toujours est-il que l'aubergiste se mit au lit, et mourut trois jours après.

PONT DU DIABLE.

Tradition orale.

Un berger suisse qui allait souvent voir sa maîtresse, était obligé ou de se donner une peine infinie pour traverser la Reuss ou d'aller prendre un grand détour. Un jour qu'il était sur la montagne à une hauteur extraordinaire, il lui échappa de dire dans son impatience : « Je voudrais que le diable fût ici, et qu'il me construisît un pont pour aller là-bas. » A l'instant même le diable parut, et lui dit : « Si tu me promets la première créature vivante qui passera dessus, je vais te construire un pont sur lequel tu pourras toujours passer pour aller et revenir. » Le berger y consentit ; en quelques instans le pont fut prêt ; mais notre berger chassa devant lui un chamois et suivit. Le diable trompé fit aussitôt tomber du haut du pont

dans l'eau les membres mis en pièces de l'animal.

LES DOUZE JEANS.

FALKENSTEIN, *Thüring. Chronik.*, I, 218.

Un roi franc avait à son service douze jeunes hommes qu'on appelait les *étudians allemands*, et qui, tous les douze, portaient le nom de *Jean*. Ils voyageaient sur une *roue de bonheur*, allaient par tous pays, et, dans l'espace de vingt-quatre heures, savaient ce qui s'était passé dans le monde entier. Ils revenaient ensuite en rendre compte au roi; mais le diable en faisait chaque année tomber un de la roue, et s'en emparait pour sa peine. C'était un tribut qui lui revenait. Il fit tomber le dernier, près d'Erfurt, sur le Petersberg qui auparavant se nommait le Berbersberg. Le roi s'inquiéta beaucoup de ce qu'était devenu ce jeune homme, le dernier des douze, et quand il eut appris qu'il était tombé sur une belle montagne, il fit bâtir en cet endroit une chapelle qu'il nomma *Corpus Christi*, et de plus y établit un ermite. Il y avait alors tout autour de l'eau navigable, et pas une seule terre cultivée; à la chapelle était suspendue une

lanterne, d'après laquelle chacun se dirigeait, jusqu'à ce qu'enfin cette eau fût détournée et conduite au Sachsenburg.

FOSSÉ DU DIABLE.

Tradition orale.

Dans le voisinage du village de Rappersdorf, qui est situé à peu de distance de la ville de Strehlen, en basse Silésie, on voit dans la plaine un fossé profond qui va jusqu'à un ruisseau assez éloigné, et que le peuple appelle *le Fossé du Diable.* Un paysan de Rappersdorf était fort embarrassé, ne sachant comment faire écouler les eaux pluviales qui séjournaient dans ses champs. Le diable alors parut devant lui, et lui dit : « Donne-moi sept travailleurs pour m'aider, et je vais, cette nuit même, te faire un fossé par lequel s'écouleront toutes les eaux de tes champs, et qui sera prêt avant que le jour ne commence à poindre. » Le paysan y consentit, et fournit au diable les sept travailleurs avec leurs instrumens. Lorsque, le lendemain matin, il sortit pour aller voir le travail, il trouva en effet le grand et large fossé achevé ; mais les travailleurs avaient disparu, et il trouva les mem-

bres mutilés de ces malheureux dispersés çà et là dans les champs.

LE KREUZLIBERG.

Kleine Reminiscenzen und Gemæhlde, Zürich, 1806.

Dans un château des environs de Baaden, dans le canton d'Argovie, vivait autrefois une fille de roi qui allait souvent sur une colline située dans le voisinage pour se reposer à l'ombre dans le bosquet. Or, cette montagne était habitée intérieurement par des esprits qui, une fois, dans un épouvantable ouragan, la ravagèrent et la bouleversèrent. La princesse, quand elle y retourna, trouvant par hasard les cavités souterraines ouvertes, résolut d'y descendre pour voir les esprits. Elle y entra quand il fut nuit, et fut aussitôt saisie par des fantômes farouches, hideux à voir, qui la conduisirent à travers une grande quantité de futailles, toujours plus avant dans cet abîme. Le jour suivant, on la trouva sur une hauteur dans le voisinage de la montagne dévastée ; ses pieds, plongés dans la terre, y poussaient de profondes racines; ses bras élancés vers le ciel étaient deux majestueuses branches d'arbre, et le reste de son

corps était semblable à une pierre. Par la vertu d'une image miraculeuse qu'on porta du couvent voisin sur les lieux, elle fut délivrée de cette affreuse position et ramenée au château. Sur le sommet de la montagne, on planta une croix ; voilà pourquoi on appelle encore aujourd'hui cette montagne *Kreuzliberg* (montagne de la Croix) et la caverne aux futailles *Teufels-Keller* (cellier du Diable).

CHEVAUX QUI REGARDENT PAR LE TROU DU PLANCHER.

MERSÆUS (*Cratepolius*), *Catologus episcop. Coloniens.* — GREG. HORST, dans ses *Zusætzen zu* MARC. DONATUS, *Hist. medica mirab.*, cap. 9, p. 707. — BALTH. BEBELIUS, *Dissertatio de bis mortuis*, p. 9. — *Rhein. Antiquarius*, p. 728-730. — *Cœlner Taschenb. fur Altdeutsche Kunst*, 1816.

Richmuth d'Adocht, femme d'un riche bourgmestre de Cologne, mourut et fut enterrée. Le fossoyeur avait remarqué qu'elle portait au doigt un précieux anneau ; la cupidité le poussa la nuit vers le tombeau, qu'il ouvrit, afin de prendre l'anneau ; mais à peine avait-il levé le couvercle du cercueil, qu'il vit le prétendu cadavre contracter la main et chercher à se soulever. Effrayé, il s'enfuit. La femme se dégagea du

linceul mortuaire, sortit et se rendit directement à sa demeure, où elle cria au domestique en l'appelant par son nom, de venir vite ouvrir la porte; il vint, et elle lui raconta en peu de mots ce qui était arrivé. Le domestique alla trouver son maître, et lui dit : « Notre dame est en bas devant la porte et demande à entrer. — Ah ! dit le maître, cela est impossible; on verrait plutôt mes chevaux blancs là-haut dans le grenier à foin, que ma femme à la porte ! » A peine avait-il prononcé ces mots, qu'on entendit dans l'escalier et bientôt sur le plancher du grenier à foin un bruit de pas lourds et pressés; c'étaient les six chevaux blancs qui venaient d'y monter. Cependant la femme n'avait pas cessé de frapper; le bourgmestre, obligé de se rendre enfin à l'évidence, fit ouvrir la porte, et reçut avec joie la femme qui revint complétement à la vie. Le lendemain les chevaux regardaient encore par le trou du plancher, et l'on fut obligé de construire un grand échafaud pour les redescendre vivans et sans mal. Pour garantir l'authenticité de cette histoire et en perpétuer le souvenir, on a placé dans ce grenier des chevaux d'étoupes qui regardent par le trou du plancher. On l'a peinte aussi dans l'Eglise des Apôtres, où l'on montre de plus un long rideau de lin que la dame Richmuth broda de sa propre main après l'événe-

ment, et qu'elle offrit en don à l'église. Elle vécut encore sept ans après.

ENTREVUE DES MORTS.

Tradition orale de la Hesse.

Une reine était morte; on l'exposa dans une vaste salle tendue de noir, sur un lit de parade. La nuit, cette salle fut illuminée avec des cierges, et une garde, composée d'un capitaine et de quarante-neuf hommes, veilla dans l'antichambre. Vers minuit, ce capitaine entend un carrosse à six chevaux rouler rapidement devant le château; il descend; une dame en grand deuil, d'une prestance noble et distinguée, vient à lui, et demande la permission de s'arrêter quelques instans auprès du corps. Il lui représente qu'il n'a pas le pouvoir de lui donner cette permission; mais elle se fait connaître, décline son nom, bien connu, et allègue qu'en sa qualité de première dame d'honneur de la défunte reine, le droit de la voir encore une fois avant qu'on l'ensevelisse, ne lui saurait être contesté. Le capitaine hésite; mais elle insiste tant, qu'il ne sait plus quelle objection lui faire, et qu'il

l'introduit ; lui-même, après avoir bien refermé la porte de la salle, se promène dans l'antichambre en long et en large. Au bout de quelque temps, il s'arrête à la porte, prête l'oreille et regarde par le trou de la serrure ; il voit alors la reine morte, assise sur son séant, et qui parle à voix basse à la dame, mais les yeux fermés et sans autre signe de vie dans les traits du visage que le léger mouvement des lèvres. Il appelle les soldats l'un après l'autre, les fait regarder ; tous voient la même chose ; enfin lui-même s'approche de nouveau ; mais alors la morte se recouche tout de son long sur son lit de parade. Aussitôt après, la dame ressort ; le capitaine la reconduit, et sent, en l'aidant à remonter dans son carrosse, que sa main, molle et flasque, est froide comme de la glace. Le carrosse s'éloigne aussi vite qu'il est venu, et le capitaine voit, dans le lointain, des étincelles jaillir des nazeaux des chevaux. Le lendemain matin, on reçut la nouvelle que la première dame d'honneur, qui vivait à plusieurs lieues de là dans une maison de campagne, était morte à minuit, précisément à la même heure où elle était auprès du lit de la reine.

LA PRÉDICTION DE L'OISEAU.

MICRÆLIUS, *Pommer. Gesch.*, liv. IV, p. 159.

En l'année 1624, on entendit dans l'air ce cri : « Malheur, malheur sur la Poméranie ! » Le 14 juillet, la femme du tisserand de Colbatz, nommée Barbara Sellentius, alla à Selow pour y acheter du poisson. Comme elle retournait à Colbatz, elle entendit, chemin faisant, sur la montagne les cris d'une troupe d'oiseaux, et lorsqu'elle fut près, son oreille fut frappée par une voix qui cria vis-à-vis d'elle : « Ecoute, écoute ! » Elle vit un petit oiseau blanc de la grosseur d'une hirondelle, perché sur un chêne, et qui lui dit d'une voix claire et distincte : « Dis au capitaine de dire au prince que l'invasion qu'il se propose de repousser par les armes, il fera bien de la souffrir patiemment, sous peine d'être battu ; qu'il l'avertisse aussi de juger de manière à pouvoir répondre de ses jugemens devant Dieu et devant les hommes ! »

LE JUIF ERRANT SUR LE MATTERHORN.

Tradition orale de l'Oberwallis.

Le Matterberg, situé au-dessous du Matter-

horn, est un glacier très élevé du Valais, sur lequel la Visp prend sa source. D'après le dire des gens du pays, il y a eu là anciennement une ville considérable. Le *Juif-Errant* (1) passa une fois par cette ville, et dit : « Quand je passerai par ici une seconde fois, là où il y a maintenant des maisons et des rues, il n'y aura plus que des arbres et des pierres ; et quand j'y repasserai pour la troisième fois, il n'y aura plus rien que de la neige et de la glace. » A présent, on n'y voit plus que neige et glace.

LA MARMITE AU BEURRE.

Tradition orale de l'Oberwallis.

Il doit y avoir sous une montagne du Visperthal, non loin d'Alt-Tesch, un village tout entier englouti avec son église et ses maisons, et voici comment on raconte la cause de ce malheur : Une paysanne était un jour devant son foyer, et avait mis sur le feu une marmite avec du beurre qu'elle voulait faire fondre. La marmite était juste à moitié pleine. En ce moment un homme

(1) Littéralement le juif *courant ;* c'est ainsi que beaucoup de Suisses appellent notre juif *errant ;* les Allemands l'appellent le juif *éternel.*

qui passait dans la rue, entra et lui dit qu'elle devrait bien lui donner un peu de son beurre pour manger avec son pain; mais la femme, qui avait le cœur dur, lui dit : « J'ai besoin de tout mon beurre pour moi, et je n'en puis donner. » Alors l'homme s'en alla en disant : « Si tu m'en avais donné un peu, j'aurais donné à ta marmite la propriété d'être toujours pleine jusqu'au bord, et de ne se vider jamais. » Or, cet homme était Notre Seigneur en personne. Le village, depuis ce temps, fut maudit; un éboulement de la montagne l'engloutit, et ne laissa percer hors de terre que la surface de l'autel de l'église du lieu; *sur* cet autel coule aujourd'hui le petit ruisseau qui, auparavant, coulait *dessous* et qui va serpentant à travers les gorges des rochers.

LE SAULE-PLEUREUR.

Tradition orale.

Notre Seigneur J.-C. fut fouetté, avant son crucifiement, avec des verges qu'on avait prises d'un saule. Depuis ce temps, cet arbre penche tristement ses branches vers la terre et ne peut

plus les dresser vers le ciel. C'est à présent le saule pleureur.

L'IMAGE DU CHRIST, A WITTENBERG.

Tradition orale.

A Wittenberg, il doit y avoir une image du Christ, qui a la merveilleuse propriété d'être toujours plus grande d'un pouce que la personne qui se trouve devant et la regarde, que ce soit le plus grand ou le plus petit des hommes.

L'IMAGE DE LA MÈRE DE DIEU SUR LE ROCHER.

Tradition orale de l'Oberwallis.

Dans le Visperthal, sur la paroi d'un rocher à pic du Rætiberg, derrière Saint-Nicolas, il y a tout-à-fait en haut et presque hors de la portée de la vue, une petite image en pierre de Marie, mère de Dieu. Elle était auparavant au pied du rocher sur le bord du chemin, afin que les passans pussent lui adresser leur prière. Mais un jour, il arriva qu'un homme impie, dont les

vœux n'avaient pas été exaucés, prit de la boue et la jeta à la sainte image; elle en pleura des larmes véritables; le même outrage ayant été répété, elle s'en alla aussitôt de sa niche, monta se placer bien haut contre la paroi du rocher, et ne voulut plus, malgré les supplications des gens du pays, redescendre à sa première place. Gravir le rocher et redescendre l'image était chose tout-à-fait impossible; on pensa qu'il serait plus facile d'en approcher en descendant du sommet. On gravit donc la montagne, on attacha un homme avec de fortes cordes et on voulut le descendre, ainsi suspendu, jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur de l'image et à portée de la prendre. Mais à mesure que le câble par lequel on le tenait en haut descendait, le long du rocher, il devenait si mince, si mince, que lorsqu'il approcha de l'image, il était aussi délié qu'un cheveu; ce qui causa une telle frayeur à l'homme, qu'il cria à ceux qui le tenaient de le remonter bien vite pour l'amour de Dieu, sans quoi c'en était fait de lui. On le hissa donc en haut, et les cordages en remontant reprirent, à vue d'œil, leur première grosseur. Force fut à nos gens de renoncer à l'image miraculeuse, et ils n'ont jamais pu la ravoir.

L'IMAGE MIRACULEUSE AU TRONC DE MÉLÈZE, A WALDRAST.

Tyroler Sammler., V, 1809, p. 251-265, *aus der Volkssage und dem Waldraster Protocoll.*

En l'année 1392, la grande femme qui est au ciel (Marie) envoya un ange au Tyrol, dans le Waldrast, sur le Serlesberg. L'ange alla droit à un tronc de mélèze creusé par le temps, et, au nom de la mère de Dieu, lui dit :

« Sur toi, tronc, doit pousser l'image de Marie. »

Et l'image poussa sur le tronc. Deux pieux bergers, Hænsle et Peterle, du village de Mezens, s'en aperçurent les premiers en 1407. Dans leur surprise, ils descendirent vite dans la vallée et dirent aux paysans : « Venez, venez sur la montagne ; il y a sur le mélèze au tronc creux quelque chose de merveilleux, et nous n'osons pas y porter les mains ! » On y alla et on reconnut la sainte Image ; on la détacha du tronc avec une scie et on la porta aussitôt à Matrey, où elle resta jusqu'à ce qu'on eût bâti à Waldrast même une église pour la recevoir. La mère de Dieu se servit, pour la faire construire, d'un pauvre bûcheron nommé Lusch, qui demeurait à Matrey. La nuit de la Pentecôte, il était dans

son lit et dormait, lorsqu'une voix lui cria à trois reprises : « Dors-tu ou veilles-tu? » A la troisième fois, il se réveilla et demanda : « Qui es-tu et que veux-tu? » La voix lui dit : « Il faut que tu élèves une chapelle en l'honneur de la mère de Dieu sur le Waldrast. » Le bûcheron répondit : « Je ne veux pas le faire. » La voix revint encore la nuit suivante et lui parla comme la première fois. Mais il lui dit : « Je suis trop pauvre pour cela. » La nuit suivante la même voix vint de nouveau près de son lit et lui parla. C'étaient ainsi trois nuits que le pauvre bûcheron passait sans dormir, troublé par l'idée qu'on lui suggérait. Aussi, impatienté, il dit à la voix : « A quoi penses-tu donc, de ne pas me laisser en repos? » La voix lui dit : « Il faut que tu fasses ce que je te dis. » — « Je ne veux pas le faire! répondit-il. » Alors il se sentit prendre et enlever dans les airs, et il entendit ces mots : « Il faut que tu le fasses; consulte-toi pour cela! » — « Pauvre homme que je suis, pensa-t-il alors, que faire? quel moyen prendre? » Cependant il se résigna et dit : « Je le veux bien; mais qu'on m'indique au moins l'endroit. » La voix alors lui dit : « Dans la forêt il y a une place verte et couverte de mousse; va t'y coucher et t'y reposer; l'emplacement de la chapelle te sera désigné d'une manière précise. » Le bû-

cheron se leva, alla sur cette mousse, s'y coucha et reposa. De là le nom qui fut donné à ce lieu et qui signifie *le repos dans la forêt* (*die Rast im Walde*, *Waldrast*). A peine était-il endormi, qu'il entendit dans son sommeil deux cloches. Il se réveilla et vit devant lui, sur le bourg où est aujourd'hui l'église, une femme vêtue de blanc, tenant un enfant dans ses bras; mais cette apparition passa devant ses yeux avec la rapidité de l'éclair. « Dieu tout-puissant, pensa-t-il alors, c'est là sans doute la vraie place! » Et il se dirigea vers l'endroit où il avait vu l'image; il examina les lieux, prit ses dimensions pour bâtir une église, et pendant tout le temps qu'il examina, les cloches sonnèrent; ensuite il ne les entendit plus. « Bon Dieu! dit-il alors, comment vais-je maintenant exécuter? Je suis pauvre et ne possède rien au monde, avec quoi je puisse entreprendre une semblable construction. » La même voix se fit alors entendre : « Va, dit-elle, trouver les personnes pieuses; elles te donneront ce qu'il faut pour bâtir l'église, et quand le moment sera venu de la consacrer, il y aura dans le monde trente-six années de calme, courte trêve après laquelle les événemens se succéderont avec rapidité, et il y aura de grands signes durant l'éternité. » Voulant donc commencer la chapelle, le bûcheron alla trouver

son confesseur et lui raconta tout. Celui-ci le renvoya à Brixen auprès de l'évêque Ulrich. Le bonhomme fit coup sur coup cinq voyages à Brixen pour obtenir de l'évêque la permission de construire ladite chapelle. Il l'obtint enfin. Elle lui fut accordée le mardi avant la Saint-Pancrace, de l'année 1409.

DES BOEUFS MONTRENT LE SAINT EMPLACEMENT.

KASTHOFEN, *Alpenrosen*, 1813, p. 188.

Près de Matten, village situé presqu'à l'entrée du Fermelsthal (vallée du Fermel) en Suisse, il y a un énorme bâtiment de pierre tout en ruines; voici ce que rapporte la tradition au sujet de ce bâtiment : Anciennement la commune voulut faire bâtir une église en l'honneur de saint Etienne, et l'on jeta les yeux sur l'emplacement où sont aujourd'hui les murailles; mais chaque nuit, au grand effroi de tout le monde, ce que les vaillans habitans de la vallée avaient fait pendant le jour était détruit. Alors la commune résolut de mettre, au milieu des prières, sur une paire de bœufs attelés au joug, les instrumens qui devaient servir à la construction de l'église; de regarder le lieu où ils s'ar-

rêteraient comme marqué par le doigt de Dieu même, et d'y bâtir l'église. Les deux animaux passèrent la rivière, et s'arrêtèrent sur l'autre bord à l'endroit où est maintenant l'église de Saint-Etienne.

NOTBURGA.

Notburga, sainte servante du château de Rottenburg, pièce allemande, représentée sur le théâtre public, le 17 septembre 1738. — *Suddeutsche Miscellen*, 1813, mars, n° 26. — *Miscellen für die neuste Weltkunde*, 1810, n° 44.

Dans la vallée inférieure de l'Inn (Innthal), au Tyrol, se trouve le château de *Rottenburg*, où servait, il y a bien long-temps, chez une famille noble, une pieuse fille, nommée *Notburga*. Elle était bienfaisante et donnait aux pauvres tout ce qu'elle pouvait; ce qui déplaisait fort à ses maîtres avares, lesquels d'abord la battirent, puis après la mirent dehors. Elle se mit au service de pauvres paysans sur le mont Eben, situé dans le voisinage, et Dieu punit la méchante dame du Rottenburg en la frappant de mort subite. Le maître du château sentit alors l'injustice faite à Notburga, et il la rappela du mont Eben à Rottenburg, où elle mena une sainte vie, jusqu'à ce que les anges vinrent et enlevèrent son

âme au ciel. Deux bœufs portèrent son corps sur l'autre rive de l'Inn, et ce torrent qui ordinairement roule avec fracas ses eaux impétueuses, coula, lorsqu'approcha la sainte, doucement et sans bruit. Elle fut enterrée dans la chapelle de Saint-Ruprecht.

Aux environs du Neckar, la tradition diffère. Sur les bords de cette rivière on voit encore des tours et des murs de l'ancien château de *Hornberg*, où vivait autrefois un roi puissant avec sa belle et pieuse fille nommée *Notburga*. Celle-ci aimait un chevalier et s'était fiancée à lui ; mais il était parti pour les pays étrangers, et n'était pas revenu. Elle pleurait sa mort jour et nuit, et repoussait tous les autres prétendans ; mais son père avait le cœur dur, et il ne tint aucun compte de sa douleur. Un jour, il lui dit : « Prépare ta parure de noce ; dans trois jours arrive l'époux que je t'ai choisi. » Notburga lui dit en lui ouvrant son cœur : « J'irai aux extrémités du monde et aussi loin que s'étend le ciel bleu, plutôt que de violer ma foi. »

La nuit suivante, lorsque la lune fut levée, elle appela un fidèle serviteur, et lui dit : « Conduis-moi par-dessus les hauteurs boisées, à la chapelle de Saint-Michel, où je veux, loin des yeux de mon père, consacrer ma vie entière au service de Dieu. » Quand ils furent sur la hau-

teur, un bruit se fit dans le feuillage, et un cerf blanc comme la neige vint se placer en silence à côté de Notburga. Elle s'assit sur son dos, se tint à sa ramure, et fut emportée par lui d'une course rapide. Le serviteur vit le cerf traverser le Neckar à la nage avec son précieux fardeau, sans peine ni accident, et tous les deux disparaître ensuite.

Le lendemain matin, lorsque le roi ne trouva pas sa fille, il la fit chercher partout, et envoya des messagers dans toutes les contrées ; mais ils revinrent tous sans avoir découvert ses traces, et le fidèle serviteur ne voulut point la trahir. Quand il fut midi, le cerf blanc vint à lui sur le Hornberg ; et, comme il voulait lui présenter du pain, l'animal baissa la tête, afin qu'il pût l'accrocher à sa ramure, puis, se lançant dans la forêt, alla le porter à Notburga. Il vint ainsi tous les jours prendre la nourriture qui lui était destinée ; beaucoup de personnes le voyaient ; mais personne ne savait ce que cela voulait dire, que le fidèle serviteur.

Enfin, le roi remarqua le cerf blanc, et arracha au vieux le secret. Le lendemain, à midi, il monta à cheval, et quand le cerf, après avoir pris la nourriture accoutumée, s'enfuyait en l'emportant, le roi le suivit à la course, à travers la rivière, jusqu'à une caverne creusée

dans un rocher, dans laquelle l'animal s'élança. Le roi mit pied à terre et entra; il trouva là sa fille, agenouillée et les mains jointes devant une croix, et à côté d'elle reposait le cerf blanc. Comme elle n'avait pas vu depuis son départ la lumière du soleil, elle était pâle comme une morte, et le roi, en voyant cette pâleur, fut effrayé. Il lui dit : « Reviens avec moi au Hornberg. » Mais elle répondit : « J'ai voué ma vie à Dieu, et je ne veux plus rien des hommes. » Tout ce qu'il put lui dire encore ne put la toucher, et elle ne fit pas d'autre réponse. Alors le roi entra en fureur, et voulut l'emmener de force ; mais elle s'attacha à la croix; et, comme il employait la violence, le bras par lequel il la tirait, se détacha du corps et lui resta dans la main. Il fut alors saisi d'une telle frayeur qu'il sortit en toute hâte de la caverne et ne chercha plus en approcher.

Quand le monde apprit ce qui était arrivé, Notburga fut partout honorée comme une sainte. L'ermite de la chapelle de Saint-Michel renvoyait à elle les pécheurs repentans qui venaient à lui; elle priait avec eux, et ils se déchargeaient dans son sein du poids qui pesait sur leur cœur. Quand vint l'automne, et que les feuilles tombèrent, les anges vinrent et portèrent son âme dans le ciel; ils enveloppèrent son

corps dans un linceul et le parèrent, bien que la saison des fleurs fût passée, avec des roses fleuries. Deux taureaux blancs, qui n'avaient pas encore senti le joug sur leur cou vierge, le portèrent au-delà du fleuve sans mouiller la corne de leurs pieds, et les cloches des églises voisines se mirent à sonner d'elles-mêmes. Le corps fut ainsi porté à la chapelle de Saint-Michel où on l'ensevelit. Dans l'église du village de Hochhausen sur le Neckar, on voit encore l'image de la bienheureuse Notburga sculptée dans la pierre. On montre aussi, et tous les enfans la connaissent, la caverne de Notburga, communément appelée la Caverne de la Demoiselle.

D'après une autre tradition, c'est le roi Dagobert, qui tenait sa cour à Mosbach, dont la fille nommée Notburga prit la fuite, parce qu'il voulait la marier avec un Vandale païen. Elle fut nourrie d'herbes et de racines par un serpent dans une caverne située au milieu des rochers, jusqu'à ce qu'elle y mourut. Des feux follets qui erraient aux environs indiquèrent la caverne qui lui servait de tombeau, et la fille du roi fut reconnue. Son corps, placé sur un char funèbre, fut traîné par deux taureaux qui s'arrêtèrent à l'endroit où elle est aujourd'hui enterrée, et sur lequel on a bâti une église. Il s'y

fait encore aujourd'hui beaucoup de miracles. L'image du serpent se trouve également sculptée dans la pierre à Hochhausen. Dans un tableau placé au-dessus de l'autel, Notburga est représentée avec ses beaux cheveux au moment où, pour satisfaire la vengeance de son père, on lui tranche la tête.

CHAUX FONDUE DANS DU VIN.

CUSPINIANUS, *Hist. Austr. ex relatione Seniorum.* — ÆLURIUS, *Glatzische Chronik.*, liv. II, ch. 2, p. 97.

En 1450, les raisins furent si aigres dans toute l'Autriche, que la plupart des bourgeois jetèrent le vin dans les rues, lorsqu'il eut été pressé dans les cuves; parce qu'ils ne pouvaient le boire à cause de son âpreté. On donna à ce vin le nom de *Reifbeisser* (littéralement : *mord-cercles* ou *mordu-par-la-gelée*), selon quelques-uns, parce que la gelée avait gâté le raisin, selon d'autres, parce que le vin avait par son âcreté rongé les douves et les cercles des futailles. Alors Frédéric III, roi des Romains, publia une ordonnance qui défendait de répandre ainsi les dons que Dieu fait à l'homme et enjoignait à tous ceux qui ne pourraient boire le vin, de le conduire sur la place de l'église de Saint-Etienne,

où la chaux serait éteinte dans le vin pour être ensuite employée à la construction de l'église.

A Glatz, près de la porte de Bohême, il y a une vieille tour, ronde et passablement haute; on l'appelle la tour païenne, parce qu'elle doit avoir été construite à une époque très reculée, dans les temps païens. Elle a d'épaisses murailles et la chaux dont elles sont cimentées doit avoir été préparée avec du vin pur.

LE JUDENSTEIN (PIERRE DES JUIFS).

Tradition orale de Vienne. — *Des tirol. Adlers immergrünendes Ehrenkrænzel,* par le comte F. A. DE BRANDIS, *Botzen*, 1678, in-4°, p. 128. — SCHMIEDT, *Heiliger Ehren-Glanz der Grafschaft Tirol.*, *Augsburg*, 1732, in-4°, II, 154-167.

En l'année 1462, il arriva dans le Tyrol au village de Rinn, que quelques Juifs obtinrent d'un pauvre paysan, moyennant une somme considérable, qu'il leur livrât son jeune enfant. Ils l'emmenèrent avec eux dans la forêt, et là, sur une grosse pierre qui depuis s'est appelée la pierre des Juifs (Judenstein), ils le firent périr après l'avoir martyrisé de la manière la plus cruelle. Après quoi ils suspendirent son corps mutilé à un bouleau situé près d'un pont. La mère de l'enfant était justement à travailler dans

la campagne au moment où le meurtre avait lieu ; involontairement, elle se mit à penser à son enfant, et, sans savoir pourquoi, elle se sentit inquiète : au même instant, trois gouttes de sang toutes fraîches vinrent tomber sur sa main. Pleine d'anxiété, elle se rendit en toute hâte au logis et demanda son enfant. Le mari la tira dans la chambre, lui avoua ce qu'il avait fait et voulut lui montrer le bel argent qui les mettait à l'abri de la pauvreté, mais cet argent s'était métamorphosé tout entier en feuilles d'arbre. Le père, à cette vue, tomba dans un accès de rage et mourut de douleur ; mais la mère sortit et alla partout cherchant son enfant; quand elle l'eut trouvé pendu à l'arbre, elle le détacha en pleurant à chaudes larmes et le porta dans l'église à Rinn. Il y est encore aujourd'hui, et le peuple le regarde comme un saint enfant. On y a aussi porté la pierre des Juifs. On dit qu'un berger arracha l'arbre où l'enfant avait été suspendu, mais que, lorsqu'il voulut le porter chez lui, il se cassa une jambe et en mourut.

LA PETITE FILLE TUÉE PAR LES JUIFS.

THOMAS CANTIPRATANUS, *Bonum universale de Apibus. Duaci*, 1627, in-8, p. 303. — Voy. GEHRE, *Pforzheimer Chronik.*, p. 18-24.

En l'année 1267, il y avait à Pforzheim une vieille femme, qui vendit aux Juifs de Geitz une innocente petite fille de sept ans. Les Juifs lui fermèrent la bouche avec des mouchoirs pour l'empêcher de crier, lui ouvrirent les veines et l'enveloppèrent de linges pour recueillir son sang. La pauvre enfant mourut bientôt, après avoir souffert le martyre, et ils la jetèrent dans l'Enz, puis mirent sur elle un tas de pierres. Peu de jours après, la petite Marguerite éleva son petit bras au-dessus de l'eau; les pêcheurs la virent et en furent indignés; bientôt le peuple se rassembla, et le margrave lui-même vint. Les bateliers réussirent à dégager l'enfant qui vivait encore, mais qui, après avoir appelé sur ses meurtriers la vengeance publique, mourut. Les soupçons tombèrent sur les Juifs; ils furent tous mandés, et, lorsqu'ils s'approchèrent du cadavre, le sang jaillit à flots des blessures rouvertes. Les Juifs ainsi que la vieille femme reconnurent leur crime et furent mis à mort. A l'entrée de l'église du château à Pforzheim, à l'endroit où pend la corde par laquelle on sonne

les cloches, on voit le cercueil de l'enfant avec une inscription. C'est, parmi le corps des bateliers, une tradition qui, transmise de père en fils, est arrivée jusqu'à nos jours, qu'alors le margrave, pour récompenser leurs ancêtres, leur accorda la liberté de veiller dans la ville de Pforzheim « tant que le soleil et la lune luisent, » et en même temps le privilége de faire sortir, tous les ans, le jour du mardi-gras, vingt-quatre pêcheurs en armes et musique en tête, pour garder seuls, ce jour-là, et la ville et le marché. Licence et privilége qui subsistent encore aujourd'hui.

LES QUATRE FERS A CHEVAL.

OTMAR, p. 115-118.

On voyait autrefois à Ellrich, à la porte de la vieille église où ils étaient cloués, quatre fers à cheval d'une grandeur démesurée, qui faisaient l'étonnement de tout le monde; depuis que l'église est détruite, ils sont soigneusement gardés dans l'habitation du curé. Anciennement, le comte Ernest se rendit, un dimanche matin, à cheval, de Klettenberg à Ellrich, pour y disputer, le verre à la main, la chaîne d'or proposée en prix au plus intrépide buveur. Il la

gagna sur un grand nombre de rivaux; et, se l'étant passée autour du cou, il voulut traverser ainsi, en vainqueur, la petite ville pour retourner à Klettenberg. Comme il traversait le faubourg, il entendit chanter vêpres dans l'église de Saint-Nicolas; ivre qu'il était, il entra, fendit la foule avec son cheval et s'avança jusque devant l'autel; mais à peine le cheval, eut-il mis les pieds sur les marches, pour les franchir, que tout à coup ses quatre fers se détachèrent et qu'il tomba, avec son cavalier, roide mort sur le carreau.

L'AUTEL DE SEEFELD.

Tradition orale de Vienne. — *Von dem Hoch und Weitberühmten Wunderzeichen, so sich mit dem Altar in Seefeld in Tirol im Jahr* 1384 *zugetragen. Dillingen*, 1580 *et Innsbr.*, 1603, in-4°.

Dans le Tyrol, non loin d'Innsbruck est situé Seefeld, vieux château, où, dans le quatorzième siècle, Oswald Müller, fier et audacieux chevalier, avait fixé sa demeure. Ce chevalier poussa si loin sa téméraire audace, qu'en l'année 1384, le jour du jeudi-saint, il refusa, en présence des paysans et de ses domestiques, de prendre l'hostie qui lui fut présentée à l'église, et exigea que le chapelain lui en donnât

une plus grande, et telle qu'en ont les prêtres. A peine l'avait-il reçue, que le sol dur comme pierre qui était devant l'autel, commença à trembler sous ses pieds. Dans sa frayeur, il chercha à s'accrocher avec les mains à une balustrade de fer, mais elle céda, comme si elle eût été de cire, et les joints de son poing fermé s'y imprimèrent visiblement. Avant que le chevalier tombât tout-à-fait, il fut touché de repentir; le prêtre lui retira de la bouche la sainte hostie qui, dès que la langue du pécheur l'avait touchée, s'était couverte de sang. Aussitôt après, il fonda dans ce lieu un couvent où il entra lui-même comme frère lai. Encore aujourd'hui l'on peut voir sur le fer la marque de ses doigts, et il y a un tableau où toute l'histoire est représentée.

Sa femme, quand elle apprit par le peuple qui revenait, ce qui s'était passé à l'église, ne voulut pas y croire, et elle dit: «Ceci est aussi vrai que sur ce tronc desséché et pourri, il peut pousser des roses.» Mais Dieu donna une marque de sa toute-puissance, et aussitôt le tronc desséché reverdit, et il en sortit de belles roses, blanches comme la neige. La pécheresse arracha les roses et les jeta à terre; au même instant, elle devint folle et alla courir par les montagnes,

montant, descendant, allant, revenant, jusqu'au lendemain où elle tomba morte à terre.

LA PIERRE DE MORT.

Kleine Gemælder der Schweiz von APPENZELLER. *Winterthur*, 1818, p. 172.

Dans l'Oberhasli, sur la route de Gadmen, à peu de distance de Mayringen, il y a sur les bords du Kirchetbuel, étroite gorge par où se précipitaient, il y a des siècles, les eaux fangeuses de l'Aar, une pierre où se voit l'empreinte de plusieurs doigts qu'y a laissée une main humaine. Anciennement, à ce que le peuple raconte, un meurtre fut commis en ce lieu; la malheureuse victime chercha à se cramponner à cette pierre et y imprima des traces visibles de sa mort violente.

AMOUR COUPABLE.

FALKENSTEIN, *Thüring. Chronik.*, I, 218-219.

Sur le Pétersberg, près d'Erfurt, il y a le tombeau d'un frère et d'une sœur, dont l'image est

représentée sur la pierre un peu élevée qui les couvre. La sœur était si belle, que le frère, quand il revint, après un long séjour en pays étranger, conçut pour elle un violent amour et pécha avec elle. Le diable leur coupa aussitôt à tous deux la tête. Leur image fut sculptée sur la pierre de leur tombeau; mais là aussi leur tête disparut, séparée du corps, et il ne resta que le clou par lequel on les avait fixées. On en remit d'autres de cuivre, mais elles disparurent aussi; bien plus, quand on dessinait seulement avec de la craie des figures sur la pierre, le lendemain tout était effacé.

LE CONSEILLER DE SCHWEIDNITZ.

LUCAS, *Schles. Denkwürdigk. Francf.*, 1689, in-4°, p. 920-921.

A Schweidnitz, vivait autrefois un conseiller qui aimait mieux l'or que Dieu et qui avait dressé un choucas à se glisser par une vitre cassée de la fenêtre grillée dans la chambre du conseil située justement vis-à-vis de sa maison et à lui en rapporter une pièce d'or. Cela se renouvelait chaque soir, et le choucas lui portait à son bec une des pièces d'or ou d'argent qui se trouvaient sur la table et provenaient des revenus

de la ville. Les autres conseillers finirent par s'apercevoir que le trésor diminuait; ils résolurent de guetter le voleur et ne tardèrent pas à remarquer que chaque soir, après le coucher du soleil, le choucas entrait par la fenêtre et s'en retournait emportant à son bec une pièce d'or. Alors ils firent des marques à quelques pièces, et les mirent là; le choucas vint les prendre également l'une après l'autre. Tout le conseil se rassembla, délibéra et arrêta que, dans le cas où le voleur serait découvert et convaincu, il serait mis sur le couronnement de la haute tour de l'hôtel de ville et condamné ou à mourir de faim en haut ou à descendre jusqu'à la surface du sol. Cependant on envoya dans la maison du conseiller et on y trouva non seulement le messager ailé, mais encore les pièces d'or marquées. Le coupable avoua tout, se soumit à l'arrêt, que, par égard pour son grand âge, on voulut adoucir, mais lui n'y consentit pas; il monta, en présence de tout le monde, désespéré et tremblant, sur le couronnement de la tour. En descendant, il arriva bientôt à une balustrade de pierre où, resserré de tous côtés, il ne put plus se mouvoir ni en avant ni en arrière et fut obligé de rester debout. Pendant dix jours et dix nuits, ce pauvre malheureux vieillard demeura là, exposé à la vue du peuple qui

en avait pitié, sans boire ni manger, jusqu'à ce que, poussé par la faim, il dévora sa propre chair, se rongea les mains et les bras et mourut, plein de repentir, au milieu de ces souffrances horribles, inouïes. Au lieu de son cadavre on plaça dans la suite, sur cette balustrade, son image en pierre avec celle du choucas. En 1642, un vent violent la jeta à terre, mais la tête doit être encore à l'hôtel de ville.

L'ARC-EN-CIEL DES CONDAMNÉS.

WESTENRIEDER, *Histor. Kalendar* 1803.

Lorsqu'en juin 1621, à Prague, vingt-sept personnages considérables, qui avaient été impliqués dans les troubles de Bohême, durent être mis à mort, l'un d'eux, nommé Jean Kutnauer, capitaine d'une compagnie de bourgeois à Alstadt, pria le ciel de lui donner, à lui et à ses concitoyens, un signe de grâce; sa prière fut si fervente, sa confiance dans la bonté du ciel si grande, qu'il ne doutait nullement, disait-il, que le signe qu'il implorait ne lui fût donné. En effet, au moment où la sentence de mort allait recevoir son exécution, on vit paraître, après une petite pluie, sur la montagne

dite de Saint-Laurent, un arc-en-ciel qui, se repliant sur lui-même et se coupant, formait une croix lumineuse; il resta visible pendant une heure pour la consolation des condamnés.

DIEU PLEURE AVEC LES INNOCENS.

Tradition orale de la Hesse.

Une femme de Hanau fut une fois accusée d'un crime grave et condamnée à mort. Quand elle arriva sur le lieu de l'exécution, elle dit : « Bien que les apparences aient témoigné contre moi, je suis innocente, aussi vrai que Dieu va maintenant pleurer avec moi. » A peine avait-elle achevé que, malgré la sérénité du ciel, il commença à pleuvoir. Elle fut mise à mort, mais plus tard son innocence fut reconnue.

LA NOURRITURE REÇUE DE DIEU.

Luther, *Tisch-Reden*, p. 90 *B*. 91 *A*.

Dans un village situé à peu de distance de Zwickau dans le Voigtland, il arriva qu'un jeune garçon fut envoyé par ses parens dans la

forêt, pour ramener à l'étable les bœufs qui paissaient en cet endroit. Le garçon s'étant un peu attardé, la nuit le surprit, et cette nuit, justement, il tomba une si grande quantité de neige, que les montagnes en furent couvertes et que l'enfant, arrêté par cette barrière, ne put pas réussir à sortir de la forêt. Le lendemain, comme il n'était pas de retour à la maison, voilà le père et la mère qui s'inquiètent, non pas tant à cause des bœufs que de l'enfant; ils veulent pénétrer dans la forêt, mais la neige les en empêche. Le troisième jour, lorsque la neige fut en partie écoulée, ils sortirent encore pour le chercher, et le trouvèrent enfin assis au soleil, sur une hauteur où il n'y avait pas la moindre trace de neige. L'enfant, en voyant venir ses parens, leur rit; et, comme ils lui demandaient pourquoi il n'était pas rentré au logis, il répondit qu'il avait voulu attendre le soir; qu'il ne savait pas qu'il y eût un jour d'écoulé, et qu'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. On lui demanda aussi s'il avait mangé quelque chose; il dit qu'il était venu à lui un homme qui lui avait donné du pain et du fromage. Ainsi cet enfant a été, sans aucun doute, nourri et préservé par un ange.

LES TROIS VIEUX.

Inséré par SCHMIDT de Lübek, dans le *Freimüthigen*, 1809, n° 1.

Dans le duché de Schleswig, au district d'Angeln, il y a encore des gens qui se souviennent d'avoir entendu le récit suivant de la bouche du pasteur Œst, connu par une foule de savans travaux et mort depuis quelque temps; seulement on ne sait pas si la chose est arrivée à lui-même ou à un prédicateur de ses voisins. Au milieu du dix-huitième siècle, il arriva que le nouveau prédicateur de la paroisse fit une tournée à cheval dans le pays pour prendre connaissance des localités. Dans une contrée écartée, il y a une ferme isolée; le chemin passe droit devant l'avant-cour de l'habitation. A la porte, sur un banc de pierre, était assis un vieillard à cheveux blancs qui pleurait à chaudes larmes Le curé lui souhaite le bonsoir et lui demande ce qu'il a. «Hélas! répond le vieux, c'est mon père qui m'a battu!» Etonné, le prédicateur met pied à terre, attache son cheval et entre dans la maison; sur le seuil, il rencontre un autre vieux plus âgé que le premier et qui paraissait vivement ému. Le prê-

tre lui parle avec bonté et lui demande la cause de sa colère. « Eh ! dit le vieillard, c'est mon jeune homme qui a fait tomber mon père ! » En même temps il ouvre la porte de la chambre, et le curé, muet d'étonnement, voit un vieillard tout courbé par l'âge, mais encore alerte, assis dans un fauteuil derrière le poêle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page	224,	ligne	2.	Au lieu de	*à gauche*,	lisez	*de travers.*
—	332,	—	12.	—	(*catètomg*),	—	(*cet étang*).
—	333,	—	6.	—	*Chronth*,	—	*Chronik.*
—	285,	—	17.	—	*carbons*,	—	*charbons.*



PT
915
G514
t.1

Grimm, Jakob Ludwig Karl
Traditions allemandes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

